

*Georges Politzer, le concret
et sa signification*

Collection « Hermann Philosophie »,
dirigée par Roger Bruyeron et Arthur Cohen

Ouvrage publié avec le concours de l'École normale
supérieure de la rue d'Ulm

www.editions-hermann.fr

ISBN : 978 2 7056 9203 2

© 2016, Hermann Éditeurs, 6 rue Labrouste, 75015 Paris

Toute reproduction ou représentation de cet ouvrage, intégrale ou partielle, serait illicite sans l'autorisation de l'éditeur et constituerait une contrefaçon. Les cas strictement limités à l'usage privé ou de citation sont régis par la loi du 11 mars 1957.

Georges Politzer, le concret
et sa signification

Psychologie, philosophie et politique

Sous la direction de
GIUSEPPE BIANCO

INTRODUCTION

UN SIÈCLE DE PSYCHOLOGIE CONCRÈTE

par Giuseppe Bianco

1. LE « CRI DE RÉVOLTE » ET L'UNIVERSITÉ

De manière inattendue, le 21 janvier 1970, au cours du séminaire *L'Envers de la psychanalyse*, Jacques Lacan évoque l'« étrangeté significative » d'un livre, la *Critique des fondements de la psychologie*, de Georges Politzer, mort vingt-huit ans auparavant. Invitant ses auditeurs à le lire¹, Lacan critique les modalités de sa réédition, en 1967, par les Presses universitaires de France, dans la collection « À la pensée », dirigée par Philippe Garcin². La réédition en livre de poche de « ce petit ouvrage » anticonformiste³, par un éditeur universitaire, avait été effectuée, rétorque Lacan, sans « que l'auteur [l']eût lui-même approuvé[e] [...] alors que chacun sait le drame

1. Lacan reprend une invitation faite par Althusser à ces élèves lors d'une conférence de 1964 et à laquelle, peut-être, Lacan avait assisté. Althusser avait dit : « Vous devez le lire, parce que c'est fondamental pour la culture de notre temps. » Louis Althusser, « La place de la psychanalyse dans les sciences humaines », in *Psychanalyse et sciences humaines : deux conférences (1963-1964)*, Paris, Librairie générale, 1996, p. 36.

2. Le livre sera réédité en 1974, avant d'être publié, en 1998, dans la collection « Quadrige ».

3. Pour une histoire des philosophes anti-institutionnels en France, cf. J.-L. Levent, *Les ânes rouges. Généalogie des figures critiques de l'institution philosophique en France*, Paris, L'Harmattan, 2003.

qu'a été pour lui l'accablement des fleurs sous lequel a été couvert ce qui d'abord se pose comme cri de révolte⁴».

Originairement publié en 1928 par Le Rieder dans la collection « Esprit » dirigée par le jeune poète et philosophe Paul Morhange (1901-1972), ce « petit livre » avait été, pendant quarante ans, presque introuvable, tant qu'après la Libération les normaliens marxistes se disputaient la seule copie disponible⁵. En 1967 réapparaît aussi *La Fin d'une parade philosophique : le bergsonisme*. Publié sous le pseudonyme de François Arouet chez l'éditeur Les Revues en 1929, et ensuite republié en 1947 par les Éditions Sociales sous une version mutilée⁶, le livre est repris par le journaliste et écrivain Jean-François Revel (1924-2006) dans la collection « Libertés » qu'il dirige chez Jean-Jacques Pauvert. Si l'éditeur s'était déjà occupé de la réédition d'ouvrages oubliés, proscrits ou considérés comme marginaux, le directeur de collection, pour sa part, avait déjà exprimé son admiration pour Politzer dans son pamphlet et best-seller *Pourquoi des philosophes?*⁷

La parution des deux livres de Politzer suscite quelques réactions⁸ et provoque, en 1969, la publication de la presque totalité

4. J. Lacan, *Le Séminaire, livre XVII. L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1998, p. 72.

5. D. Eribon, *Michel Foucault*, Paris, Flammarion, 1991, p. 48.

6. G. Politzer, *Une mystification philosophique : le bergsonisme*, Paris, Éditions sociales, 1947.

7. J.-F. Revel, *Pourquoi des philosophes?*, Paris, Julliard, 1957. Dans ce livre, profondément inspiré par l'écriture pamphlétaire de Politzer, Revel soutient que la philosophie, ayant épuisé son rôle historique, qui était celui de donner naissance à la science, s'est réduite à un genre littéraire sans aucun contact avec la réalité.

8. J.-F. Revel, « Le Pascal du matérialisme », *L'Express*, 15-21 mai 1967. D. Voutsinas, « Psychologie abstraite et psychologie concrète : en relisant Georges Politzer » *Bulletin psychologique*, XXI, 1967 ; J.-M., « Georges Politzer, la Critique des fondements de la psychologie », *La Nouvelle Critique*, n. 32, 1967 ; G. Lanteri-Laura, « Nizan et Politzer quarante ans après », *Critique*, n. 255-256, 1968. Dans une note d'un compte-rendu du livre de Jean Piaget, *Biologie et connaissance*, publié dans le n. 28 (15 mai 1967) de la *Quinzaine littéraire*, André Akoun signale la réédition de ce qu'il définit un « texte fondamental » « qui fut révolutionnaire dans la grisaille de son époque » et qui « nous parle

des autres *Écrits* du Hongrois par les Éditions sociales, alors dirigées par le philosophe Guy Besse (1919-2004)⁹. La maison d'édition du PCF avait déjà publié, en 1947, un volume intitulé *La Crise de la psychologie contemporaine*, contenant la plupart de ses articles sur la psychologie. L'année de la publication des *Écrits* de Politzer, un camarade de Michel Foucault (1926-1984) et de Louis Althusser (1918-1990) à l'École normale et membre du comité central du Parti communiste, Lucien Sève (né en 1926), publie *Marxisme et théorie de la personnalité*. Dans ce livre, il place la psychologie dans la ligne droite des coordonnées indiquées par Politzer dans la *Critique*, qu'il cite et loue tout au long de son ouvrage¹⁰. Sève, cadre du parti, mais opposé à la ligne théorique althussérienne, notamment au sujet de la thèse de l'antihumanisme théorique de Marx, annonce que la psychanalyse peut être enfin « assimilée sous certaines conditions par le matérialisme historique, c'est-à-dire reprise de façon critique et dans certaines limites¹¹ ».

Ces publications ont un double effet. D'une part, le personnage de Politzer – qui, dans les rangs du PCF, n'avait été jusqu'alors mentionné qu'en tant que militant communiste mort héroïquement et en tant que dénonciateur du caractère bourgeois de « l'idéologie » psychanalytique, et dont l'importance, dans le champ psychologique et philosophique, était presque méconnue – remonte à la surface dans toute sa complexité¹². D'autre part, les événements de mai 1968 semblent donner une nouvelle actualité

encore aujourd'hui». Cf. aussi J. Florence, «Propos sur les fondements de la psychologie», *Revue Philosophique de Louvain*, t. 68, n. 100, 1970, p. 483-506.

9. Cf. le compte-rendu de B. Toboul, «*Écrits 1, Écrits 2*», *Cahiers du communisme*, n. 1, janv. 1970, p. 131-135.

10. Dans un entretien avec F. Lemoine (*France nouvelle*, n. 1220, du 26 mars 1969), Sève dit que «le projet de Politzer, génial mais malheureusement prématuré lorsqu'il l'a entrevu il y a quarante ans» doit «être mis à exécution».

11. L. Sève, *Marxisme et théorie de la personnalité* (1969), Paris, Éditions sociales, 1972, p. 206.

12. C'est en 1971 que Georges Friedmann, ancien camarade de Politzer, consacra quelques pages à celui-ci dans son livre de mémoires *La Puissance et la sagesse* (Paris, Gallimard).

aux pages iconoclastes de Politzer qui, se revendiquant des mots d'ordre d'un marxisme encore acerbe, avait vomi la philosophie et la psychologie académiques.

Mai 1968 avait été accompagné non seulement par un genre inédit de critique des savoirs et des modalités de leur transmission, mais aussi par l'annonce d'une nouvelle alliance entre Freud et Marx. C'est en ce moment que les textes du « freudo-marxisme » commencent à se diffuser de manière massive en France¹³ après avoir été lus, entre 1966 et 1968, par les protagonistes des mouvements étudiants allemands et états-unis¹⁴. *L'Homme unidimensionnel* de Marcuse paraît en français à la rentrée 1968 et, au même moment, paraît aussi la deuxième édition française de *Éros et civilisation* ; *La Révolution sexuelle* de Wilhelm Reich est traduit l'année suivante. Le « freudo-marxisme », né pendant la deuxième moitié des années 1920 comme une branche hérétique de l'École de Francfort, soutenait l'existence d'une racine sociale de la névrose et la corrélation entre les troubles de la fonction génitale, le désordre psychique et la condition matérielle des patients. En 1933, il est accueilli en France de manière bienveillante par certains membres du mouvement surréaliste¹⁵ qui, à son tour, s'était constitué à partir des influences croisées de Freud et de Marx. Un peu plus tard, au cours de la même année, le freudo-marxisme est enterré par Georges Politzer. Dans un article sulfureux¹⁶, où il traite le freudo-marxisme comme un « masque grossier pour l'attaque

13. Pour une courte histoire du freudo-marxisme en France, cf. P. Artières, J.-F. Bert, L. Paltrinieri, M. Potte-Bonneville, J. Revel, F. Taylan, « Introduction », in J.-F. Bert, *La Volonté de savoir de Michel Foucault. Regardes critiques 1976-1979*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2014. Cf. aussi Luca Paltrinieri, « Un clandestin philosophe, le freudo-marxisme français », *Actuel Marx* (à paraître).

14. Cf. I. Krotlica, « Herbert Marcuse, penseur de la révolte des étudiants allemands », *Cahiers du GRM* [En ligne], n. 3, 2012, mis en ligne le 29 mai 2012, consulté le 9 juin 2015. URL : <<http://grm.revues.org/282>>.

15. J. Audard, « Du caractère matérialiste de la psychanalyse », *Cahiers du Sud*, n. 154, sept. 1933, p. 317-328.

16. G. Politzer, « Psychanalyse et marxisme : un faux contre-révolutionnaire : le freudo-marxisme » (1933), in *Œuvres*, t. II, *op. cit.*

contre-révolutionnaire contre le marxisme», le Hongrois fait écho aux critiques proférées quelques années auparavant par les membres des partis communistes russes et allemands. C'est ainsi que, suite à la critique déflagrante de Politzer, pendant les années 1930, 1940 et 1950, les travaux de Reich et Marcuse restent pratiquement inconnus en France¹⁷.

C'est seulement après les événements de Budapest que certains marxistes français commencent à s'intéresser aux courants hétérodoxes bannis par le Parti. Les textes de Marcuse – qui, entre 1959 et 1961 avait été invité par Lucien Goldman (1913-1970) à donner quelques cours à l'École des Hautes Études – sont publiés par Kostas Axelos (1924-2010) et Edgar Morin (né en 1921) dans leur revue *Arguments* et dans la collection homonyme chez Minuit ; ils circulent aussi dans le groupe d'intellectuels et militants trotskystes proches de Boris Fraenkel (1921-2006). Le freudo-marxisme « fournit un nouveau langage à la génération qui s'investira politiquement en mai 1968, mais, surtout, c'est par son insistance sur la libération sexuelle et individuelle des corps qu'il participera à la diffusion du thème du changement éthique de soi en tant que condition de la véritable révolution politique¹⁸ ». C'est ainsi que le slogan situationniste « Vivre sans temps mort et jouir sans entraves » peut être lu à la fois à la lumière de Debord et de Marcuse.

C'est dans une situation déterminée par le succès de ce courant, par l'inclusion de la psychanalyse dans le cadre des enseignements prévus dans les départements de psychologie, et, enfin, par le dialogue entre Althusser et Lacan, que la revue communiste *La Nouvelle Critique*¹⁹ décide de publier, en janvier 1970, un article de Bernard Muldworf (né en 1923) intitulé « Psychanalyses

17. Dans *Cent Fleurs pour Wilhelm Reich* (Paris, Payot, 1975, p. 346), Roger Dadoun, « reichien », présente justement l'article de Politzer comme le principal barrage à la pénétration de l'auteur de *La Révolution sexuelle* en France.

18. P. Artières *et al.*, « Introduction », cit., p. 17.

19. Pour le débat sur la psychanalyse dans *La Nouvelle Critique* et le rôle joué par le « fantôme » de Politzer au cours des années 1970, cf. F. Matonti, *Intellectuels communistes : essai sur l'obéissance politique. La Nouvelle Critique (1967-1980)*, Paris, La Découverte, 2005.

et communistes ». Muldworf, neuropsychiatre au Planning familial depuis les années 1960 et membre du Centre d'études et de recherches marxistes (CERM) avait tenté discrètement d'intégrer les apports du freudisme à la pensée marxiste et, le 22 mars 1967 il avait publié dans l'hebdomadaire du PCF *France nouvelle*, un article, « Comment lire Freud », qui toutefois se séparait des positions lacaniennes. En octobre, *La Nouvelle Critique* publie un débat organisé par Cathérine Clément (née en 1937) sur « Marxisme et psychanalyse », auquel participent les psychanalystes André Green (1927-2012) et Serge Leclair (1924-1994), ainsi que les communistes Lucien Sève et Antoine Casanova (1906-1972). L'année suivante les Éditions sociales publient *Pour une critique marxiste de la théorie psychanalytique* de Lucien Sève, Pierre Bruno (né en 1939) et Catherine Clément et, la même année, Elisabeth Roudinesco (née en 1944), communiste, lacanienne et membre d'*Action poétique*, signe *Un Discours au réel. Théorie de l'inconscient et politique de la psychanalyse*.

Tous ces auteurs, membres du parti communiste, condamnent tant le freudo-marxisme que la schizo-analyse – *L'Anti-Cédipe* est paru en 1972 – défendant soit la version strictement politzerienne soit la version lacanienne de l'articulation entre psychanalyse et marxisme. Le livre de Roudinesco s'ouvre ainsi sur un chapitre intitulé « Reich et Politzer, le fantasme du moi » dans lequel Roudinesco propose « une lecture de Georges Politzer, cet exclu du discours universitaire, cet oublié des milieux analytiques, dont Jacques Lacan redécouvrait il n'y a pas si longtemps "l'expérience fascinante"²⁰ ». Comme elle écrit beaucoup plus tard dans *Histoire de la psychanalyse*, en ce moment, le débat entre psychanalystes et marxistes se déroule « sous l'étendard d'un étalon politzerien²¹ ».

C'est aussi en 1973 que Robert Castel (1933-2013) publie son *Psychanalyse* afin de dévoiler l'« inconscient de la psychanalyse » ;

20. E. Roudinesco, *Un Discours au réel. Théorie de l'inconscient et politique de la psychanalyse*, Paris, Mame, 1973, p. 21.

21. E. Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France : la bataille de cent ans*, Paris, Seuil, 1986, p. 294.

à ce livre, deux ans plus tard, répond polémiquement Roudinesco avec son *Pour une politique de la psychanalyse*. La même année, le maoïste « Groupe Yenan », qui inclut Alain Badiou (né en 1937) et Sylvain Lazarus (né en 1943), fait paraître le premier numéro des *Cahiers Yenan*, consacré à « Marxisme-léninisme et psychanalyse », et dans lequel sont mis en morceaux tous les courants freudiens. En marge des débats communistes, en 1972, paraît *L'Anti-Cédipe* et les deux années suivantes *Des dispositifs pulsionnels*, la *Dérive à partir de Marx et Freud* et *l'Économie libidinale* de Jean-François Lyotard. Enfin, en 1976, Michel Foucault critique l'« hypothèse répressive » dans le premier volume de *l'Histoire de la sexualité*, la *Volonté de savoir*.

C'est dans ce même contexte, lié aux suites de mai 1968, que s'inscrit l'intervention de Lacan. Le psychanalyste, déclaré *persona non grata* par le nouveau directeur de l'École normale supérieure, et expulsé de l'établissement fin 1968, avait déménagé à la Sorbonne au printemps 1969. À ce moment-là, en opposition à la thèse proposée, parmi d'autres, par Michel de Certeau (1925-1986), selon laquelle les événements de mai auraient été caractérisés par une libération de la « prise de parole²² », Lacan est en pleine formulation d'une théorie du discours quadripartite : le discours de l'hystérique, le discours du maître, le discours de l'analyste et le discours universitaire. C'est en ce moment que Lacan commence à mentionner Karl Marx et à utiliser ses concepts, suggérant l'existence d'un cinquième discours, « le discours du capitaliste²³ ».

À l'occasion de son premier cours dans ce nouveau contexte sorbonnard, Lacan souligne « l'étrangeté significative » de la *Critique des fondements de la psychologie*. D'après Lacan, la théorisation de Politzer au sujet de la psychanalyse consiste dans une « lutte singulière », dans un effort désespéré, « pour sortir du discours universitaire qui l'a formée²⁴ ». Mais cet effort n'a pas

22. M. De Certeau, *La Prise de parole* (1968), Paris, Seuil, 1994.

23. Pour ces thèmes cf. B. Vidaillet & P. Bruno, *Lacan passeur de Marx. L'invention du symptôme*, Toulouse, Érès, 2010.

24. J. Lacan, *L'Envers de la psychanalyse*, op. cit., p. 71.

d'issue, car Politzer, « un universitaire qui s'est montré par ailleurs un héros²⁵ », rentre au final « implacablement » dans le discours qu'il aurait voulu fuir. Politzer se rend assurément compte que « la pratique analytique est tout près, en fait, de ce qu'il dessine idéalement comme tout à fait hors du champ de tout ce qui s'est fait jusque-là comme psychologie²⁶ », mais il retombe dans ce discours psychologique, donc universitaire.

Un mois avant cette leçon, Lacan avait écrit la préface pour la version livresque de la première thèse universitaire qu'Anika Rifflet-Lemaire lui avait consacrée²⁷. En soulignant le caractère singulier du discours psychanalytique, marginal et marginalisé, car non-académique, Lacan avait à nouveau souligné la position de Politzer, à cheval entre le discours universitaire et le discours du maître, car ceci avait ajouté « à son marxisme d'être une âme sensible²⁸ ». D'après Lacan, la « prétendue critique » de Politzer avait échoué car celui-ci s'en était retourné à « l'exigence des postulats tenus pour les plus arriérés même là où ils ne persistent, à savoir dans la psychologie universitaire » ; Politzer, à travers son insistance sur la « continuité du Je » et sur l'importance d'« un acte ayant forme humaine », revirait ainsi à la typologie du discours universitaire.

2. UNE « SCIENCE » SANS « JE »

La mention faite par Lacan s'inscrit dans le contexte qui vient d'être brossé, mais elle obéit aussi à un autre ordre logique. Le 3 décembre 1969, donc peu avant ce séminaire, en réponse à l'invitation de Michel Foucault, le psychanalyste se rend au département de philosophie du Centre universitaire expérimental de Vincennes,

25. *Ibid.*, p. 73.

26. *Ibid.*, p. 74.

27. A. Rifflet-Lemaire, *Jacques Lacan*, Bruxelles, Madraga, 1970, 1997.

28. J. Lacan, « Préface à une thèse » (1970), in *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 396.

au sein duquel son élève Serge Leclaire (1924-1994), « le premier lacanien de l'histoire²⁹ », avait créé un département d'études avancées en psychanalyse. Son premier séminaire, « Le discours universitaire », est contesté par les étudiants de Vincennes et Lacan ne tiendra encore qu'un autre des quatre « Impromptus » qu'il avait programmé. C'est à ce moment que Lacan crée l'École freudienne de Paris, conçue comme prolongement de l'École française de psychanalyse, fondée en 1964, au moment de son excommunication de l'« International Psychoanalytic Association ». C'est aussi en 1970 que son ex-élève Jean Laplanche (1924-2012) devient professeur titulaire à l'université de Paris-VII, où il commence à délivrer un enseignement dénommé explicitement « Psychanalyse ». Laplanche, qui avait rompu avec Lacan en 1964, avait été, cette même année, l'un des fondateurs de l'« Association psychanalytique de France ». Laplanche enseignait déjà depuis 1962 à la Sorbonne où il avait été invité par Daniel Lagache (1903-1972). Sous sa direction, et en collaboration avec Jean-Bertrand Pontalis (1924-1913), il avait publié, en 1967, le *Vocabulaire de la psychanalyse*, qui deviendra un ouvrage de référence, faisant ombre sur Lacan.

Psychanalyste et médecin, mais aussi philosophe de formation, Laplanche avait été l'auteur d'une critique à Politzer qui le fera disparaître de la scène psychanalytique pendant les années 1960. Il avait en effet rédigé la première partie – intitulée « Sens et lettre. Examen de la critique de Georges Politzer » – d'une longue communication, « L'inconscient, une étude psychanalytique³⁰ », qu'il avait présentée en 1960, avec son collègue Serge Leclaire, au sixième des colloques organisés par Henri Ey à Bonneval. Cette communication inscrivait dans l'histoire des interprétations de Freud en France

29. E. Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France : la bataille de cent ans*, Paris, Seuil, 1985, p. 294.

30. J. Laplanche et S. Leclaire, « L'inconscient, une étude psychanalytique » in J. Laplanche, *Problématiques IV. L'Inconscient et le ça*, Paris, PUF, 1981 p. 261-321. La communication avait d'abord été publiée dans les *Temps modernes* (n. 183, juillet 1961, p. 81-121) et, ensuite, en 1966, dans les actes du colloque (H. Ey, *L'Inconscient*, Desclée de Brouwer, 1966).

l'idée, élaborée par le Lacan d'après le « discours de Rome », d'un inconscient « structuré comme un langage ». Laplanche visait à légitimer l'interprétation lacanienne en l'opposant à celle de celui qui l'avait précédé, celle de Politzer, vraie cible polémique de la communication.

Or derrière le nom Politzer, que Laplanche traitait avec respect³¹, se cachait un autre ennemi : la « phénoménologie existentialiste ». Tant Sartre que Merleau-Ponty s'étaient d'abord inspirés de Politzer et de sa réfutation de la notion d'inconscient et, par la suite, ils s'étaient autorisés l'appropriation du texte de Freud, l'inscrivant dans l'échafaudage conceptuel de la phénoménologie husserlienne à la manière des psychopathologues existentialistes allemands comme Ludwig Binswanger et Karl Jaspers ou, en France, Eugène Minkowski, par ailleurs présent lors des journées de Bonneval. Il faut rappeler que toute une section du colloque de Bonneval était consacrée à « Inconscient et pensée philosophique » qui fut, entre autres, animée par les interventions de Paul Ricœur (« Le conscient et l'inconscient »), Alphonse de Waelhens (« Sur l'inconscient et la pensée philosophique ») et Georges Lanteri-Laura (« Les problèmes de l'inconscient et la pensée phénoménologique »). Jean Hyppolite et Merleau-Ponty participèrent également aux discussions. Le premier avait montré son intérêt pour la théorie lacanienne dès les années 1950, participant à son séminaire. Le dernier qui avait cité Freud dès *La Structure du comportement* s'était montré

31. Laplanche veut en effet faire « un hommage à un auteur [...] dont on n'a pas assez souligné l'influence sur le devenir de la psychanalyse en France » et à un livre, la *Critique des fondements de la psychologie* qui a fait fonction, « pour toute une génération [...] d'une véritable "introduction à la psychanalyse" ». Laplanche ne manque en outre pas de rappeler l'importance de Politzer, qui souligne « les similitudes entre le champ de l'analyse et celui de la linguistique ou du décryptement », pour faire sortir la psychanalyse du réalisme (« L'inconscient une étude psychanalytique », *op. cit.*, p. 266). À ce propos, cf. D. Scarfone, *Jean Laplanche*, PUF, 1997, p. 21. Pour le différend entre Lacan et Laplanche, se reporter à l'*Histoire de la psychanalyse en France : la bataille de cent ans*, *op. cit.*

particulièrement sceptique envers les thèses de Laplanche et envers son interprétation du texte de Politzer³².

L'argument principal de Laplanche visait à montrer que le modèle politzerien du sens – le comportement humain, y compris celui qui transparaît du récit psychanalytique, possède un *sens* qui se dégage du « Je » – était incapable de rendre compte de la dialectique conflictuelle existante entre le texte latent et le comportement manifeste. L'élimination de l'inconscient proposée par Politzer ne comporte pas seulement la méconnaissance de cette dialectique, mais elle ne fournit aucun critère univoque pour une interprétation du matériel analytique, qui reste donc ouvert à toute lecture possible. Politzer est donc le responsable à la fois d'un certain relativisme et de l'appropriation du texte freudien par les non-psychanalystes. En revanche, loin d'être relativiste, l'analyste doit être capable de découvrir les « points nodaux » dans le texte fourni par l'analysant : la notion lacanienne d'inconscient donne exactement la possibilité de rendre intelligible le récit, puisqu'elle constitue l'instance qui remplit les lacunes du texte manifeste, n'étant pourtant pas coextensive à ce dernier. L'inconscient est « conclu » à partir du texte – écrit Laplanche – mais n'est pas « séparé » du texte, comme le voudrait Politzer, dans sa critique de cette notion. La relation qu'il entretient avec le texte manifeste n'est pas celle qu'entretient le sens avec le signe, mais celle qui existe entre deux niveaux de réalité.

Réduisant l'entreprise de Politzer à celle de la phénoménologie sartrienne, qui avait substitué à l'inconscient les attitudes de mauvaise foi, et complétant ainsi son parricide, Laplanche avait

32. Merleau-Ponty, qui dit éprouver « quelquefois un malaise à voir la catégorie du langage prendre toute la place », ne pense pas que « l'opposition d'une lettre et d'un sens puisse rendre compte, comme on l'a soutenu, de l'intention majeure de Politzer. Celle-ci consiste à retrouver au-delà du "langage conventionnel" un symbolisme primordial dont le rêve constitue un échantillon » (*L'inconscient*, *op. cit.*, p. 143, intervention transcrite par Jean-Bertrand Pontalis). À ce sujet, cf. J.-B. Pontalis, « La position du problème de l'inconscient chez Merleau-Ponty », d'abord publié en 1961 dans les *Temps modernes* et ensuite republié dans *Après Freud*, Paris, Gallimard, 1993, p. 76-97.

conclu que « les problèmes que pose l'Inconscient au sens freudien sont fort éloignés de ceux qui se présentent à une psychologie ou à une phénoménologie du champ de la conscience. L'inconscient en psychanalyse ne se définit pas en effet par rapport au champ intentionnel où le sujet se "temporalise", mais par opposition à un système en majeure partie non conscient³³ ».

Laplanche avait lié l'héritage de la thèse lacanienne de l'inconscient structuré comme un langage à deux conséquences : à la possibilité de donner un sens même aux « scories » et aux « rebuts de l'activité humaine³⁴ » et à la possibilité de lier ce sens à une lutte entre des désirs opposés. L'inconscient doit donc avoir une réalité, réalité qui se trouve en prise sur les conflits. En revanche, l'entreprise de Politzer dans la *Critique des fondements de la psychologie* est exactement celle de mettre en cause la réalité de l'inconscient, considéré comme un résidu réaliste consubstantiel à la métapsychologie freudienne, objet de sa critique.

Pourtant, Lacan n'avait jamais opposé sa propre démarche à celle de Politzer. C'est ainsi que, dans son cours de 1970 et dans la préface de 1969, le psychanalyste, qui entre-temps avait rompu avec Laplanche, ne manque pas de souligner que son élève était allé trop vite en besogne. La « démonstration » de Laplanche, qui fait « recours à l'auteur [le nom de Politzer] », fait ressortir le « fantôme » de l'activité universitaire, le « nominalisme essentiel à l'Université moderne³⁵ ». Lacan reproche donc à Laplanche de ne pas s'être dispensé de mentionner Politzer, juste pour seconder les « seules personnes que cela touche, celles qui n'ont rien à faire avec la psychanalyse », à savoir les prétendus disciples de Politzer : les « lecteurs des *Temps modernes*³⁶ », les représentants du « marxisme

33. Jean Laplanche et Serge Leclaire, « L'inconscient, une étude psychanalytique », *op. cit.*, p. 273.

34. *Ibid.*, p. 261.

35. J. Lacan, « Préface à une thèse », *op. cit.*, p. 396.

36. Où « L'inconscient » avait été publié initialement.

du CNRS³⁷ » ou de la « phénoménologie des formes³⁸ ». Laplanche, certes, « chasse [...] cette “première personne” de l’inconscient » et, suivant certaines formulations lacaniennes, « l’entui-le », à savoir l’élimine, la faisant dépendre de l’instance impersonnelle du langage. Mais en réalité, rappelle Lacan, lui-même avait déjà fait dire à la vérité (donc à l’inconscient) « *Je parle* ». Il était donc possible, par un retournement paradoxal, d’être « fidèles » à Politzer « proposant » « l’image du Je innombrable, défini du seul rapport à l’unité qu’est la récurrence³⁹ ».

3. ERREURS GÉNIALES

En 1963, Louis Althusser a cinquante ans, dont presque vingt passés enfermé dans l’enceinte de l’École normale, où il recouvre le rôle d’assistant-répétiteur et de secrétaire du département de philosophie. Membre du parti communiste depuis 1948, mais fort discret en matière de propagande, il commence à se faire connaître au début des années 1960 pour quelques travaux de philosophie et d’histoire de la philosophie : un petit livre sur Montesquieu publié dans la collection dirigée par son ancien

37. La cible n’est pas claire, il peut s’agir de Georges Friedmann ou de Pierre Naville (philosophes « marxistes » proches de Politzer et convertis à la sociologie pendant les années 1930 et 1940), ou de Guy Besse, ou, plus probablement, de Henri Lefebvre (qui avait présenté à Bonneval un exposé sur « Modèles sociologiques de l’inconscient »).

38. J. Lacan, « Préface à une thèse », *op. cit.*, p. 397. Il s’agit clairement de Merleau-Ponty et de ses élèves, mais il peut aussi s’agir de Georges Lanteri-Laura, qui, dans son article, écrit : « Nizan et Politzer ont ébauché, voilà quarante ans, une œuvre qui mettrait en question un certain nombre de certitudes reçues et qui, bien plus que toute autre, nous a aidés, après 1945, à assimiler la théorie de la forme et la phénoménologie. Sans eux, sans leur influence sur Merleau-Ponty et sur Sartre, nous aurions certainement mis dix ans de plus à tirer profit de la philosophie allemande contemporaine et c’est bien une dette que leur nouvelle lecture rend plus évidente » (« Nizan et Politzer quarante ans après », *op. cit.*, p. 785).

39. J. Lacan, « Préface à une thèse », *op. cit.*, p. 397.

professeur Jean Lacroix⁴⁰, une traduction de textes de Feuerbach publiée dans la collection «Épiméthée» dirigée par Jean Hyppolite, directeur de l'École normale⁴¹, et deux articles publiés en 1961 et 1962 dans *La Pensée*, revue liée au parti, «Sur le jeune Marx» et «Contradiction et surdétermination». Sollicité par plusieurs élèves, il commence à organiser des séminaires. Celui de 1961-1962 porte sur «Le jeune Marx» et celui de l'année suivante sur «Les origines du structuralisme».

En juin 1963, Althusser publie «Philosophie et sciences humaines⁴²» dans *La Revue de l'enseignement philosophique* : le but est celui d'intervenir dans les débats autour des «sciences humaines» liés à la mode du structuralisme suivante la publication de *La Pensée sauvage* Lévi-Strauss. Il y revendique la portée critique de la philosophie face à toute possible dérive technocratique des sciences humaines, notamment de la sociologie et de la psychologie. Selon Althusser, les temps ayant changé, avec eux avaient également changé les ennemis des philosophes communistes : «nous n'en sommes plus – écrit-il – [...] au temps où Politzer faisait scandale en dénonçant la mystification bergsonienne, et l'abstraction de la psychologie des facultés et des actes⁴³». Les ennemis que le parti doit combattre ne sont plus le spiritualisme et la psychologie réaliste, mais, plutôt, les courants psychologiques et psychanalytiques venant des États-Unis, qui ne sont que des «techniques de réadaptation» de l'individu au sein de la société capitaliste. Ces «sciences» reposent sur une nouvelle imposture : l'«idéologie empiriste» et le mythe de l'unité de «l'Homme». C'était du moins depuis 1956, moment où il publie son article «Sur l'objectivité de l'histoire (lettre à Paul Ricœur)⁴⁴» que, suivant l'enseignement de son maître Gaston Bachelard, Althusser dénonçait le caractère

40. L. Althusser, *Montesquieu, la politique et l'histoire*, Paris, PUF, 1959.

41. L. Althusser, Traduction et présentation de Ludwig Feuerbach, *Manifestes philosophiques*, Paris, PUF, 1960.

42. L. Althusser, *Solitude de Machiavel*, Paris, PUF, 1998.

43. *Ibid.*, p. 47.

44. *Ibid.*

idéologique des pseudosciences « empiristes » fondées sur l'idée de connaissance en tant que coïncidence ou correspondance. Dès 1960, Althusser avait fait accompagner cette critique avec la thèse de l'antihumanisme théorique de Marx, qui lui avait permis de trancher en deux l'œuvre du penseur allemand.

Vers la fin de « Philosophie et sciences humaines », Althusser fait apparaître le nom de Jacques Lacan, dont il avait discuté brièvement quelques textes dans son séminaire à l'École normale en 1959⁴⁵. D'après Althusser, Lacan avait été le seul psychanalyste à avoir critiqué le caractère idéologique de la psychologie contemporaine dans sa fonction de technique « d'adaptation aux conditions existantes⁴⁶ ». En effet, dans le « discours de Rome », tenu en 1953, et publié dans la revue *La Psychanalyse* trois ans plus tard, Lacan avait critiqué à la fois le « nouvel obscurantisme » introduit en France par Daniel Lagache sous la notion de « fonction de synthèse du moi⁴⁷ », et l'influence du behaviourisme sur la psychanalyse américaine, ce qui avait donné naissance à la psychologie de l'Ego, toute « infléchie vers l'adaptation de l'individu à l'entourage social⁴⁸ ».

Peu après, en octobre 1963, Althusser décide de consacrer l'un de ses séminaires à Lacan et à la psychanalyse⁴⁹. Il met au travail ses élèves Michel Tort et Jacques-Alain Miller (né en 1944), auquel il donne la tâche de lire « tout Lacan ». Miller présente un exposé sur

45. Dans sa présentation des *Écrits sur la psychanalyse* (op. cit.), Alexandre Matheron rappelle quelques discussions, quoique non systématiques, sur la psychanalyse qui avaient eu lieu dans le séminaire d'Althusser. En novembre 1959, Emmanuel Terray, avait présenté devant Althusser un exposé sur « La psychanalyse des psychoses » (probablement inspiré par un essai de Serge Leclair de l'année précédente, « À la recherche des principes d'une psychothérapie des psychoses » ; in *L'Évolution psychiatrique*, t. 23, n. 2, 1958, p. 377-8) et, en décembre, Alain Badiou puis Althusser, avaient parlé de Lacan.

46. L. Althusser, *Solitude de Machiavel*, op. cit., p. 53.

47. J. Lacan, « Discours de Rome », in *Autres écrits*, op. cit., p. 143.

48. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » (1956), *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 245.

49. Pour Althusser et la psychanalyse, cf. P. Gillot, *Althusser et la psychanalyse*, Paris, PUF, 2009.

Politzer⁵⁰, inspiré par l'intervention de Laplanche à Bonneval⁵¹, le but de la discussion étant celui de marquer la différence de l'interprétation lacanienne de Freud par rapport à toutes les autres. Le résultat – présenté par Althusser dans l'article « Freud et Lacan⁵² », publié dans *La Nouvelle critique* en décembre 1964 et janvier 1965 – consiste en un double revirement : d'une part, Lacan est promu au rang d'interprète le plus fidèle du texte freudien et Politzer est mis hors champ⁵³, d'autre part Althusser rétablit la valeur critique de la psychanalyse, jusque-là bannie en tant que « science bourgeoise » et critique l'idéologie humaniste qui sous-tend l'interprétation politzerienne de la psychanalyse⁵⁴.

50. L. Althusser, E. Balibar, P. Macherey *et al.*, *Lire le Capital*, Paris, PUF, 1996, p. 96 et p. 133. Dans “Les Chaînes de la raison” un entretien de Knox Peden avec Alain Grosrichard (du 11 décembre 2008), <<http://cahiers.kingston.ac.uk/interviews/grosrichard.html>>, le dernier dit avoir entendu parler de Lacan en 1963, au cours d'un séminaire d'Althusser sur *La Critique des fondements de la psychologie*.

51. Voir le témoignage d'Yves Duroux dans « Strong structuralism, Weak Subject », in P. Hallward et K. Peden (éd.), *Concept and Form, Volume 2 : Interviews and Essays on Cahiers Pour L'Analyse* (London, Verso, 2013, p. 197) : « La critique de Politzer faite par un étudiant de Sartre, Jean Laplanche, dans un texte de 1961 dans *Les Temps Modernes*, a joué un rôle décisif. Althusser m'a toujours dit que c'est ceci qui a changé ses idées au sujet de la psychanalyse (et ainsi aussi au sujet de Lacan), lui permettant de construire la jonction Freud-Marx dans une manière complètement originale » (trad. Bianco).

52. Maintenant dans L. Althusser, *Écrits sur la psychanalyse, op. cit.*, p. 7-53.

53. « De Politzer, qui parle de “drame”, à Freud et Lacan, qui parlent de “théâtre” [...] il y a toute la distance du spectateur, qui se prend pour le théâtre, – au théâtre même », *Ibid.*, p. 45, n. 1. D'ailleurs Althusser n'est pas le seul à utiliser Laplanche contre Politzer. C'est aussi le cas de Paul Ricoeur dans *De l'Interprétation, essai sur Freud* (Paris, Seuil, 1965).

54. « Ce n'est pas sans raison que naguère (en 1948) des marxistes français dénoncèrent dans cette exploitation une “idéologie réactionnaire”, servant d'argument dans la lutte idéologique contre le marxiste, et de moyen pratique d'intimidation et de mystification des consciences. Mais on peut bien dire aujourd'hui que ces mêmes marxistes furent, à leur manière, directement ou indirectement, les premières victimes de l'idéologie qu'ils dénonçaient. » L. Althusser, *Écrits sur la psychanalyse, op. cit.*, p. 23-24.

Dans la conférence « La place de la psychanalyse dans les sciences humaines » de 1964, Althusser revient sur l'importance de Politzer, qu'il avait déjà rapidement mentionné dans l'article sur « Philosophie et sciences humaines ». C'est à travers lui, dit-il, « que la psychanalyse est entrée dans la réflexion philosophique française, très expressément, sans aucun doute, chez Sartre et chez Merleau-Ponty⁵⁵ ». Dans sa *Critique*, « Politzer a annoncé l'avènement de temps nouveaux » : ce livre, « fondamental pour la culture de notre temps », est à la fois une dénonciation des « abstractions de la psychologie classique » et l'annonce d'une « psychologie concrète » à venir, à savoir une « psychologie sans âme⁵⁶ ». Politzer retrouve le paradigme de ce type de psychologie dans la psychanalyse, au prix que celle-ci soit mondée de ses aspects abstraits. Cependant, selon Althusser, c'est précisément le principe de la critique de Politzer – qui n'épargne aucun des « concepts théoriques de Freud [...], y compris le concept de complexe » – qui est erroné.

D'après Althusser, fidèle à l'enseignement de Bachelard, « aucune réflexion ne peut se faire sans utiliser des concepts abstraits », par conséquent le clivage ne se passe plus entre « des concepts abstraits et des concepts non-abstraites, c'est-à-dire des non-concepts, mais entre des concepts scientifiques et des concepts abstraits non scientifiques⁵⁷ ». Les concepts de Politzer – même celui de « drame », qui se réclame d'être concret – sont en réalité généraux, donc abstraits. Mais il s'agit d'une « mauvaise abstraction » car ces concepts n'ont « débouché sur rien d'autre que sur Merleau-Ponty et Sartre⁵⁸ », à savoir sur l'existentialisme, une philosophie spiritualiste et idéologique. Althusser est donc d'accord avec Politzer sur le fait que « la psychologie a été fondée

55. Cf. L. Althusser, « La place de la psychanalyse dans les sciences humaines », in *Psychanalyse et sciences humaines*, Paris, Le Livre de Poche, 1996, p. 34.

56. *Ibid.*, p. 36.

57. *Ibid.*, p. 39. Cette remarque est présente aussi dans « Freud et Lacan », *op. cit.*

58. *Ibid.*, p. 40.

et [...] elle a été fondée par Freud», mais, suivant Laplanche⁵⁹, il souligne que son objet n'est pas le *drame*, donc le *sens*, mais l'*inconscient*, donc la *lettre* : « la psychologie a vécu jusqu'à présent sur le préjugé de la conscience, elle n'a pas pris conscience du fait que l'essence de son objet, c'est l'inconscient ». Différemment de la conscience ou du drame, l'inconscient est une « réalité objective » et cela est le point de rencontre « de la psychanalyse avec les sciences sociales elles-mêmes », donc avec la théorie marxiste.

C'est ainsi qu'un an plus tard, dans la « préface » à *Pour Marx*⁶⁰ et dans une note de *Lire le Capital*⁶¹, Althusser parlera d'« erreurs géniales⁶² de la *Critique des fondements de la psychologie* de Politzer » n'ayant entraîné aucun résultat théorique ni conduit à « aucune œuvre⁶³ ». Leur origine est la « fonction idéologique du concept non critiqué de concret » qui n'a qu'un « usage critique, sans pouvoir fonder la moindre connaissance, qui n'existe que dans "l'abstraction" des concepts ». Althusser, qui fait allusion à sa critique des marxismes « humanistes », compare Politzer à Feuerbach, « qui tente désespérément de se libérer de l'Idéologie en invoquant le "concret", c'est-à-dire le concept Idéologique de la confusion du connaître et de l'être : l'Idéologie ne peut évidemment se libérer de l'Idéologie⁶⁴ » – conclut, sarcastique, Althusser. Ce dernier aurait voulu effectuer avec les écrits de Politzer la même opération qu'il avait faite avec ceux de Feuerbach en 1960 : Olivier Corpet et

59. Dans la conférence, Althusser dit clairement « La démonstration [que Politzer n'arrive à aucun résultat théorique] en est faite aujourd'hui dans quelques textes, dans quelques articles, en particulier dans l'article de Laplanche que Tort a cité la dernière fois » (*Ibid.*, p. 38).

60. L. Althusser, *Pour Marx*, Paris, 1965, p. 28

61. L. Althusser *et al.*, *Lire le Capital*, *op. cit.*, p. 44-5, n. 18.

62. Huit ans plus tard, Elisabeth Roudinesco dira que « Politzer a raison. Il a raison dans ses erreurs mêmes » (E. Roudinesco, *Un Discours au réel. Théorie de l'inconscient et politique de la psychanalyse*, Paris, Mame, 1973, p. 21).

63. Ces mentions provoquent la réaction de O. Tutundjian, « La psychologie de Georges Politzer », *Recherches internationales à la lumière du marxisme*, n. 51, 1966, p. 104-129.

64. L. Althusser *et al.*, *Lire le Capital*, *op. cit.*, p. 45.

François Matheron rappellent en effet que le philosophe marxiste aurait voulu republier la *Critique* accompagnée par une « préface théorique » afin d'expliquer l'importance de cet « texte génial, mais faux, et profondément idéaliste⁶⁵ ». Dans des lettres qu'il envoie à Guy Besse, directeur des Éditions Sociales, Althusser explique les conclusions auxquelles il était parvenu : la génialité de Politzer est d'avoir dépouillé le freudisme des aspects chosistes, mais son erreur repose sur son « exposition à 100 % idéaliste » de la psychanalyse, « très précisément existentialiste », exposition qui marquera de manière durable Sartre et Merleau-Ponty⁶⁶. Althusser le confirme en 1969, dans la conférence « Lénine et la philosophie » : « Politzer est le Feuerbach des temps modernes : sa *Critique des fondements de la psychologie* est la critique de la psychologie spéculative au nom d'une psychologie concrète ». C'est ainsi que « les thèmes de Politzer ont pu être traités par Sartre comme des “philosophèmes” : il n'a pas abandonné son inspiration⁶⁷ ». Malgré la republication de la *Critique* par les PUF en 1967, Politzer est exclu de l'horizon de la liste des lectures d'une bonne partie des intellectuels communistes⁶⁸, spécialement de ceux appartenant aux nouvelles générations⁶⁹.

D'autre part, la psychologie de l'« homme concret » de Politzer était en train d'être mise à part du champ philosophique par d'autres acteurs. C'est en 1962 que Lévi-Strauss proclame, dans *La Pensée*

65. Lettre de L. Althusser à G. Besse du 23 juin 1965 citée par O. Corpet et F. Matheron dans la note 1 (p. 33) à L. Althusser, « La place de la psychanalyse dans les sciences humaines » (*op. cit.*).

66. *Ibid.*

67. L. Althusser *et al.*, *Lire le Capital*, *op. cit.*, p. 336, n. 26. Presque au même moment, dans « Trois notes sur la théorie des discours » (in *Écrits sur la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 136), Althusser attaquera les « philosophes de la conscience (Politzer, Sartre, Merleau-Ponty) qui ont voulu s'emparer de Freud et le tirer dans leur camp ».

68. Comme je l'ai montré il n'en va pas de même pour tout le monde. Lucien Sève est l'une de ces exceptions.

69. Les élèves d'Althusser qui publieront les *Cahiers pour l'analyse* seront parmi eux.

sauvage, que le but des sciences humaines est de « dissoudre » l'homme. Mais c'est déjà au début des années 1950 que des heideggériens français comme Henri Birault (1918-1990), Jean Beaufret (1907-1982) et Jean Hyppolite (1907-1968) commencent à inscrire le projet « anthropologique » de *Sein und Zeit* dans une plus ample problématique ontologique et « antihumaniste ». En 1965, au cours d'un entretien avec Alain Badiou⁷⁰, Michel Foucault mentionne Politzer, sa critique à l'égard du réalisme de l'inconscient et la dette de Merleau-Ponty envers lui, mais il rappelle que si Lacan a réhabilité l'inconscient, il ne le conçoit plus comme une *chose*, mais comme un système de signes. Quatre ans auparavant, Foucault avait soutenu à la Sorbonne deux thèses. Dans la première, une « Préface » à une nouvelle traduction de *l'Anthropologie d'un point de vue pragmatique* de Kant, il avait annoncé la conclusion des *Mots et les choses* : la mort de l'homme et la fin du « doublet empirico-transcendantal » au fondement du projet anthropologique kantien qui était la référence première de Politzer. Dans la deuxième, *L'Histoire de la folie à l'âge classique*, il avait proposé une histoire heideggérienne de la folie en tant qu'errance, histoire dont la temporalité était en pleine contradiction avec les histoires téléologiques et humanistes proposées par le PCF. L'humanisme « concret » de Politzer semblait donc être à jamais mis hors-jeu.

4. OBLITÉRATION PAR INCORPORATION

Pourtant, tant Althusser que Foucault et Lacan avaient eu un rapport bien plus complexe avec l'œuvre de Politzer. Cette ambiguïté transparait à peine dans la « Préface » à *Pour Marx*, lorsque Althusser se souvient de sa solitude en tant que « philosophe marxiste » sans maître : le seul guide dans son entreprise théorique,

70. M. Foucault, « Philosophie et psychologie » (1966), *Cahiers philosophiques*, n. 55, juin 1996. La version de cet entretien publiée dans les *Dits et écrits* (Paris, Gallimard, 1993, p. 438-448) ne comporte pas la référence à Politzer.

Politzer, avait en effet « sacrifié la grande œuvre philosophique qu'il portait en lui à des tâches économiques urgentes⁷¹ ».

Pendant les années 1930, 1940 et 1950, l'insistante mais invisible présence de Politzer dans le champ des sciences humaines relève d'un phénomène de l'ordre de l'« oblitération par incorporation⁷² » : Sartre, Lacan, Merleau-Ponty, Ricœur et Lagache s'approprient des thèmes et des philosophèmes déployés dans *La Critique*, presque toujours sans en reconnaître la paternité. En traitant de la fortune du livre de 1928, le psychiatre Georges Lanteri-Laura parle justement d'un « silence intégral⁷³ » durant soixante ans. Ce silence est lié à deux éléments. En premier lieu, il s'est agi d'un effet générationnel qui provoque un phasage des problématiques traitées par ces auteurs; deuxièmement, et surtout, le caractère antiacadémique des écrits de Politzer et leur mauvaise réception dans les milieux universitaires invitent les *challengers* à la prudence. Comme il a été justement remarqué⁷⁴, la *Critique des fondements de la psychologie*, *La Fin d'une parade philosophique* et *La Revue de psychologie concrète* animée par Politzer entre 1928 et 1929 suscitent des réactions plutôt positives dans les publications littéraires ou de gauche⁷⁵ et des réactions presque exclusivement

71. L. Althusser, *Pour Marx*, *op. cit.*, p. 28.

72. Le concept d'OBI (Obliteration by Incorporation) est développé par Robert King Merton dans son *Social Theory and Social Structure* (New York, Free Press, 1968).

73. G. Lanteri-Lara, « Nizan et Politzer quarante ans après », *op. cit.*, p. 773.

74. Pour la liste des compte-rendus sur les publications de Politzer, cf. Bud Burkhard *French Marxism Between the Wars : Henri Lefebvre and the Philosophies*, New York, Humanities Books, 2000.

75. *Le Monde* publie une réaction enthousiaste à *La Fin d'une parade* signée « Meetenie ». L'auteur présente le pamphlet comme le premier « livre sérieux contre Bergson », un livre qui fait œuvre de « santé publique » (« Bergson et Bergsonisme », *Monde*, n. 43, 30 mars 1929). Les élèves d'Alain, traditionnellement hostiles à Bergson et à la psychologie d'introspection réagissent de manière enthousiaste : Georges Canguilhem loue « la vigueur, la hauteur de ton, la volonté de défi, l'intérêt du parti humain » de Politzer dans un long compte-rendu de *La Fin d'une parade*, publié dans les *Libres propos* du 20 avril 1929 (maintenant in G. Canguilhem, *Écrits philosophiques et politiques 1926-1939*, Paris, Vrin, 2012,

négatives de la part des auteurs liés à la philosophie académique ou à la psychologie professionnelle⁷⁶. Cette situation permet donc aux jeunes contemporains de Politzer de s'approprier ses concepts sans devoir citer son nom.

p. 221-228). Si Jean Prévoist signe dans *Europe* un compte-rendu très positif de la *Critique* (« D'une nouvelle orientation de la psychologie », *Europe*, n. 66, juin 1928, p. 281-290), l'année suivante, dans la même revue, Léon Pierre-Quint, qui avait auparavant collaboré avec *Philosophies*, fustige le dogmatisme quasi-religieux de Politzer (L. Pierre-Quint, « Les caractères religieux du communisme », *Europe*, n. 79, juillet 1929, p. 472-279). De la même teneur est le compte-rendu d'Henri Gouhier dans *Les nouvelles littéraires* (« Les livres de philosophie », *Nouvelles Littéraires*, 9 février 1929, p. 8) qui traite Politzer de « clown » : sa violence, qui aurait pu être « signe de bonne santé intellectuelle » reste sans justification rationnelle. Jean Wahl, quant à lui, exprime ses perplexités au sujet du projet de Politzer (« *Revue de la Psychologie concrète* », *Nouvelle Revue Française*, n. 188, mai 1929, p. 743-744). Le catholique Lucien Roure parle de l'entreprise de Politzer comme du « bolchévisme intellectuel » (L. Roure, « Politzer : *Critique des fondements de la psychologie* », *Études*, t. 198, janvier-mars 1929, p. 754-755). Le « non conformiste » Arnaud Dandieu est le seul à parler de Politzer dans un livre : il inclut en effet une élogieuse entrée « Georges Politzer » dans son *Anthologie des philosophes français contemporains* (Paris, Sagittaire, 1931, p. 503-519).

76. En général les psychologues louent la volonté réformatrice de Politzer tout en attestant un manque de résultats. Rodolphe Loewenstein reconnaît l'intelligence et les intuitions, tout en rétorquant à Politzer un manque de connaissance des notions psychanalytiques de base (R. Loewenstein, « *Critique des fondements de la psychologie* », *Revue française de psychanalyse*, t. 2, n. 3, 1928, p. 578-587). Henri Piéron reconnaît la volonté révolutionnaire, mais il dénonce le manque de résultats (« *Critique des fondements de la psychologie* », *Année psychologique*, t. 29, 1928, p. 249-250 et « *Revue de la Psychologie concrète* », *Année psychologique*, t. 30, 1929, p. 211-215 et p. 235-236). Le compte-rendu d'E. Pialat suit les mêmes lignes (« *Critique des fondements de la psychologie* », *Archives de Philosophie*, t. 7, supplément bibliographique n. 3, 1930, p. 17-19). Les seules deux exceptions consistent dans les compte-rendus positifs de J. C. Flügel, voix autoritaire, mais externe au champ psychologique français (« Politzer : *Critique des fondements de la psychologie* » dans l'*International Journal of Psycho-Analysis*, vol 11, 1930, p. 237-238) et du communiste Henri Wallon (« *Critique des fondements de la psychologie* », *Revue philosophique*, 1929, p. 11-12), son futur collègue à l'université ouvrière, qui loue la « dialectique pénétrante et véhémence » de Politzer.

En juin 1945, dans le premier numéro des *Temps Modernes*, Maurice Merleau-Ponty fait le bilan des années de guerre et d'occupation. Soulignant comme les communistes s'étaient désintéressés de celle qu'ils avaient considérée comme une guerre impérialiste, il appelle à une mise à jour du marxisme, une mise à jour qui rend le marxisme capable de prendre en considération tant les luttes de classe que les conflits idéologiques. Merleau-Ponty ne nomme pas Georges Politzer, qui pourtant avait été l'un des rares communistes à s'être opposé au Pacte germano-soviétique et à s'engager dans des analyses à la fois économiques et idéologiques⁷⁷. Merleau-Ponty connaissait très bien les travaux psychologiques antérieurs à 1930 : dans ses cours à la Sorbonne de 1947-1948, auxquels Louis Althusser, Jean-François Lyotard, Gilbert Simondon et Michel Foucault avaient assisté, il avait cité le livre de 1928 et le pamphlet anti-bergsonien de l'année suivante. On peut considérer que *La Structure du comportement*, achevé en 1938, mais publié en 1943, n'est rien d'autre qu'un approfondissement de la *Critique* et son interprétation à la lumière de la phénoménologie. La critique du « réalisme » bergsonien et de la psychologie associationniste, la mise en examen du behaviourisme et de la *Gestalt*, l'épuration de la psychanalyse de ses aspects biologistes et réalistes et de la notion d'inconscient, l'appel obsessionnel au concret et au sens du « drame » humain doivent intuition, substance, et arguments à Politzer⁷⁸, qui ne mérite qu'une brève mention dans la bibliographie. Pendant les années 1950, professeur au Collège de France, affranchi du champ psychologique, absorbé par l'élaboration de son « ontologie indirecte » inspirée par Husserl, Heidegger et Bergson, Merleau-Ponty ne mentionne plus le nom de Politzer

77. Cf. R. Bruyeron, « Présentation générale. Le drame de Georges Politzer », in G. Politzer, *Contre Bergson et quelques autres. Écrits philosophiques 1924-1939*, Paris, Flammarion, 2013, p. 27. Ainsi que, du même auteur, « Combattre en philosophe : les écrits clandestins de Georges Politzer (1939-1942) », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, t. 217, n. 3, p. 303-314.

78. Pour l'héritage politzerien de Merleau-Ponty, voir les pages qu'Étienne Bimbenet lui consacre dans son *Nature et humanité : le problème anthropologique dans l'œuvre de Merleau-Ponty* (Paris, Vrin, 2004, p. 93-94 ; 20-21 ; 154-156).

et l'importance fondamentale de ce dernier pour toute une génération de psychologues-philosophes. Il l'évoque à nouveau seulement à Bonneval en 1960, justement pour défendre la phénoménologie des critiques de Laplanche.

Il en va de même pour Sartre. Non seulement le concept de mauvaise foi, fondamentalement conçu comme substitut non réaliste de l'inconscient⁷⁹, doit tout à la critique politzerienne préalable de cette notion⁸⁰, mais aussi le projet de réforme de la psychologie esquissé dans *La Transcendance de l'Ego* et dans *Esquisse pour une théorie des émotions* est un héritage politzerien⁸¹. Comme en témoigne Simone de Beauvoir, Georges Politzer avait fréquemment rencontré le couple avant la guerre⁸². Sartre et Beauvoir connaissaient déjà les travaux de Politzer pendant les années 1920 et 1930, cela étant rendu manifeste par les quelques mentions élogieuses dans les *Cahiers de jeunesse*⁸³. Sartre, qui se limite à mentionner brièvement les critiques adressées par Politzer au concept bergsonien de liberté dans une page de *L'Être et le néant*⁸⁴, mentionnera, sept ans plus, le Politzer communiste, courageux mais dogmatique, dans l'introduction au livre *Portrait de l'aventurier* de Roger Stéphane. Paraphrasant Lefebvre, Sartre

79. Avant de mentionner Sartre, Merleau-Ponty et Politzer, J.-B. Pontalis écrit en 1956 que «l'inconscient n'a pas bonne réputation. Nos philosophes surtout ne l'aiment guère» («La découverte freudienne», version remaniée d'une série d'articles intitulés «Freud aujourd'hui», publiés dans les *Temps modernes*, maintenant in *Après Freud*, Paris, Gallimard, 1993, p. 44).

80. Politzer est cité en note.

81. Pour le rapport de Sartre avec Politzer, cf. R. Ronchi, *Bergson filosofo dell'interpretazione*, Marietti, 1994, p. 14-17 et *infra* A. Tomès, «Sartre et la critique des fondements de la psychologie».

82. Cf. S. de Beauvoir, *Journal de guerre : septembre 1939-Janvier 1941*, Paris, Gallimard, 1990, mais aussi ses *Mémoires d'une jeune fille rangée* et *La Force de l'âge* (Paris, Gallimard, 1958 et 1960 respectivement). Dans des lettres à Jacques-Laurent Bost, S. de Beauvoir relate rapidement la vie personnelle de Politzer (S. de Beauvoir, J.-L. Bost, *Correspondance croisée : 1937-1940*, Paris, Gallimard, 2004, p. 105).

83. S. de Beauvoir, *Cahiers de jeunesse. 1926-1930*, Paris, Gallimard, 2008.

84. J.-P. Sartre, *L'Être et le néant*, Paris, Gallimard, 1996, p. 594.

dépeint Politzer comme le paradigme du militant qui « abandonna la psychologie pour l'économie sociale » car celle-là était la tâche la plus urgente⁸⁵.

Entre 1945 et 1946, Daniel Lagache, appartenant à la même promotion que Sartre, rédige, à la demande du ministère de l'Éducation nationale, un rapport sur les études psychologiques en France. Ce rapport débouchera sur son célèbre essai sur *L'Unité de la psychologie*, publié en 1949 par les Presses universitaires de France. Les aspects les plus solides de l'architecture conceptuelle mise en place par Lagache – qui, comme on l'a montré, était loin d'avoir brillé par le courage pendant Vichy⁸⁶ – étaient tous des emprunts de la *Critique* politzerienne. L'influence de la psychologie concrète est déjà nettement perceptible dans sa thèse de 1934 sur *Les Hallucinations verbales*⁸⁷, où le nom de son aîné n'apparaît pas, ni en note, ni en bibliographie. Avant *L'Unité*, tant dans un écrit de 1938, la « Note sur le langage et la personne », que dans l'essai « L'esprit de la psychologie contemporaine » (1951) le psychologue avait opposé la « psychologie nouvelle », « totalitaire et concrète », à la « psychologie classique », « élémentaire et abstraite »⁸⁸. Cependant, Lagache avait mis dans un même panier – celui

85. « Le militant est à mi-chemin entre l'irremplaçable et l'interchangeable : il sert, c'est tout. En 1935, Politzer faisait ce qu'aucun autre ne pouvait faire : de la psychologie concrète. Mais il fallait des économistes. Il abandonna la psychologie pour l'économie sociale. "Et vos travaux?" – lui demandai-je. "Cela ne presse pas", me dit-il. "Après la révolution viendront d'autres travailleurs qui feront cela mieux que je ne puis à présent" ». J.-P. Sartre, « Portrait de l'aventurier, introduction », in *Situations VI*, Paris, Gallimard, 1964.

86. Cf. A. Dagfal « La psychanalyse à l'intérieur de la psychologie : les avatars du projet de Daniel Lagache », *Essaim*, t. 1, n. 9, 2002, p. 33-51.

87. Dans ses considérations conclusives sur « La perspective en psychopathologie », il avait par exemple écrit que « le caractère spécial des faits biologiques est d'appartenir à des ensembles dont on ne peut les dissocier sans fausser leur description et leur sens : tels sont l'organisme, le couple de l'être vivant et du milieu. Cette considération des ensembles se montre plus nécessaire encore lorsqu'on étudie les faits psychiques et sociaux » (*Les Hallucinations verbales et travaux cliniques. 1932-1946*, Paris, PUF, 1977, p. 129).

88. *Ibid.*, p. 258-259.

de la présumée psychologie concrète – bergsonisme, phénoménologie, psychanalyse, *Gestalt*, behaviourisme et personnalisme. Non seulement Lagache avait dérobé à Politzer ses « philosophèmes » et ses « thèmes », mais le psychologue avait aussi désactivé toute vocation de rigueur présente dans les écrits de Politzer, en gardant seulement les acquis théoriques compatibles avec la tradition psychologique française. Georges Canguilhem, qui avait admiré le courage de Georges Politzer, tant celui du philosophe que du militant, ne manquera pas de réagir à ce sombre chant, dans une célèbre conférence donnée en 1958 au Collège de Philosophie et intitulée simplement « Qu'est-ce que la psychologie⁸⁹ ? ».

Au moment où Lagache est en train de rédiger son rapport, le 28 septembre 1946, Jacques Lacan présente un discours portant également sur l'unité de la psychologie : le « Propos sur la causalité psychique⁹⁰ ». Dans cette intervention advenue lors des Journées Psychiatriques organisées par Henri Ey, Lacan dépeint Politzer comme le premier à avoir tenté ce qu'il proclame avoir « toujours déclaré nécessaire », à savoir la fondation de la psychologie en tant que science⁹¹. En critiquant l'organo-dynamisme du bergsonien Ey, Lacan déclare que le projet entamé par Politzer n'avait pas progressé depuis, et que la psychologie en sait « réellement moins que lui⁹² ». Cette courte mention ne rend pas tout à fait compte de l'importance de Politzer pour Lacan : toute son entreprise

89. G. Canguilhem, « Qu'est-ce que la psychologie? », *Revue de métaphysique et de morale* de 1958 (n. 1, p. 12-25). Republié dans *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Vrin, 1994. p. 365- 381. Cf. J.-F. Braunstein, « La critique canguilhemienne de la psychologie », *Bulletin de psychologie*, t. 52, n. 2, 1999, p. 181-190.

90. Le discours fut prononcé aux Journées Psychiatriques à Bonneval le 28 septembre 1946 et paru dans l'*Évolution psychiatrique*, 1947, t. I, p. 123-165, il a été republié dans J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1999.

91. J. Lacan, « Propos sur la causalité psychique » in *Écrits, op. cit.*, p. 161. « C'est dans un tel sentiment, je le sais, que le grand esprit de Politzer renonça à l'expression théorique où il aura laissé sa marque ineffaçable, pour se vouer à une action qui devait nous le ravir irrémédiablement. »

92. *Ibid.*

théorique depuis 1932 jusqu'à la fin des années 1940 avait, en effet, été inspirée par le projet politzerien d'une psychologie concrète guidée par la psychanalyse⁹³. Le rejet de tout réalisme en psychologie, du bergsonisme⁹⁴, l'insistance sur le drame individuel, l'idée que la folie n'est pas un déficit, mais un « phénomène de la pensée⁹⁵ », sont chacun un emprunt à Politzer. Cependant Lacan, pendant quinze ans, ne fait aucune référence à Politzer⁹⁶.

Dès sa thèse de doctorat, Politzer influence la réflexion de Lacan. Dans *La Psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*⁹⁷, Lacan décrit un développement biographique fondé

93. Dans l'article « La famille : le complexe, facteur concret de la psychologie familiale. Les complexes familiaux en pathologie » rédigé sur l'invitation d'Henri Wallon pour l'*Encyclopédie française* (t. VIII, 1938, p. 103), Lacan inclut dans la psychologie concrète toute orientation qui « rompt avec les abstractions académiques et vise, soit dans l'observation du *behaviour* soit par l'expérience de la psychanalyse, à rendre compte du concret ».

94. Dès les années 1930, Lacan dénonce le bergsonisme – son réalisme, son intuitionnisme, son vitalisme, son incompréhension de Freud et son désintérêt envers le langage – dominant dans le milieu de *L'Évolution psychiatrique*, grâce à la présence d'Eugène Minkowski et d'André Borel et, indirectement, de l'influence de Charles Blondel. Cf. le compte-rendu du *Temps vécu* de Minkowski « Psychologie et esthétique », *Recherches philosophiques* n. 4, 1935, p. 424-443 et sa ridiculisation suite à l'intervention prononcée par Lacan l'année précédente après l'exposé de Minkowski, « La psychopathologie, son orientation, ses tendances », *L'Évolution Psychiatrique*, 1937, t. 3. Voir aussi l'intervention contre Borel suite à son exposé « Le symptôme mental. Valeur et signification », *L'Évolution Psychiatrique*, 1947, t. I, p. 117-122. Dans le « Propos sur la causalité psychique » (*op. cit.*, p. 138) Lacan parle de la *Conscience morbide*, livre tant détesté par Politzer, comme de « l'élucubration la plus bornée qu'on ait produite tant sur la folie que sur le langage ». Pour les critiques à Bergson par Lacan, cf. G. Bianco, *Après Bergson. Portrait de groupe avec philosophe*, Paris, PUF, 2015, p. 223-228.

95. J. Lacan, « Propos sur la causalité psychologique », *op. cit.*, p. 188.

96. Cf. à ce propos, M. Marigueta, *Lacan, o passador de Politzer. Psicanálise e surrealismo*, Piracicaba, Jacintho Editores, 2007.

97. Il est très probable que ce soit son analyste, R. Loewenstein, qui ait appelé son attention sur le livre de Politzer. Dans un long compte-rendu publié dans *Revue française de psychanalyse* (n. 3, 1928, p. 578-587), remarquant la formation kantienne de Politzer et sa volonté d'opérer une révolution copernicienne,

sur des matériaux langagiers : le drame du patient est interprété à partir de l'intrigue, elle-même composée par les personnages de ses romans. Lacan traite les écrits d'« Aimée » comme des récits à la première personne où il isole ce qu'il appelle explicitement des « significations concrètes » structurant dramatiquement une personnalité. La science de la personnalité, la « psychologie concrète », a alors comme objet « l'étude génétique des fonctions *intentionnelles*, qui s'intègrent dans les relations humaines d'ordre social⁹⁸ ». « Comprendre – écrit encore Lacan – nous entendons par là donner leur sens humain aux conduites que nous observons chez nos malades, aux phénomènes mentaux qu'ils nous présentent⁹⁹. »

Suivant Politzer, Lacan soutient que seule la psychanalyse offre la technique nécessaire pour une telle étude. Fidèle à la *Critique*, il adopte la distinction entre le « Je », sujet du désir, et le *moi* imaginaire, produit des relations sociales, tout en se montrant assez suspicieux à l'égard de l'idée d'inconscient, et critiquant durement le naturalisme de la conception de l'appareil psychique contenu dans le chapitre VII de la *Traumdeutung*, déjà stigmatisée par Politzer. Quelques mois plus tard, dans un article sur le problème du style, Lacan applique à nouveau ces schémas d'analyse en empruntant à Politzer jusqu'au ton polémique : d'une part, il condamne « la psychologie d'école », définie comme « la dernière venue des sciences positives » qui, « apparue à l'apogée de la civilisation bourgeoise », ne pouvait que « vouer une confiance naïve à la pensée mécaniste qui avait fait ses preuves brillantes dans les sciences de la physique », et, d'autre part, il souligne l'originalité des « analyses concrètes » des significations, propres à la psychanalyse¹⁰⁰.

il affirmait la bonté des remarques critiques, mais son manque de connaissance en psychanalyse.

98. J. Lacan, *La psychose paranoïaque et ses rapports avec la personnalité* (1932), Paris, Seuil, 1998, p. 315.

99. *Ibid.*, p. 309.

100. J. Lacan, « Le problème du style et la conception psychiatrique des formes paranoïaques de l'expérience » (1933) in *Psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Seuil, 1975, p. 69.

Quatre ans plus tard, dans l'important article « Au-delà du *Principe de réalité*¹⁰¹ », il souligne l'importance de ce qu'il appelle la « révolution » freudienne et il attire l'attention sur la rupture compliquée que la psychanalyse doit effectuer avec la « psychologie scolastique », afin d'éviter une retombée dans la « métapsychologie ». L'essence de la psychanalyse est repérée dans son rapport au langage : le psychanalyste est quelqu'un qui « écoute » quelqu'un d'autre parler et en retrouve l'*intention*. Pour Lacan, qui suit Politzer à la lettre, tant le complexe d'Œdipe que l'identification constituaient les deux principaux modèles qui démontraient l'existence de notions « concrètes » en psychanalyse.

5. LE CULTES DE LA PERSONNALITÉ

Si au sein du champ psychologique et philosophique on assiste à une opération d'oblitération par appropriation, au PCF Georges Politzer est l'objet d'un culte presque religieux. En effet, peu après la Libération, le « parti des 75 000 fusillés » canonise l'*œuvre successive* la *Critique*, celle du philosophe communiste martyrisé pour la France. Les revues du PCF ne manqueront aucun des anniversaires de la mort du penseur pour faire couler de l'encre sur l'importance du Politzer philosophe marxiste et militant communiste¹⁰².

101. Publié en 1936 dans *L'Évolution psychiatrique*, il a été republié dans les *Écrits*, *op. cit.*

102. Cf. R. Roelens, « Une recherche psychologique méconnue, le courant "dramatique" de G. Politzer à aujourd'hui », *La Pensée*, n. 103, 1962, p. 76-101. B. Micheaux, « Georges Politzer et la nécessité de la bataille idéologique » (à l'occasion de l'anniversaire de l'exécution de G. Politzer, J. Decour et J. Salomon), *Cahiers du communisme*, n. 6, juin 1972; *Cahiers de l'Institut Maurice Thorez. Cahiers d'histoire, revue d'histoire critique*, numéro spécial sur « Les fusillés de mai. 1942-1972 », 1^{er} mai-1^{er} juillet 1972 : L. Sève, « Politzer et nous », p. 79-83 et J. Milhau, « Georges Politzer ou la raison militante », p. 84-92. D. Voutsinas (éd.), « Un triste anniversaire : le cinquantenaire de l'exécution de Georges Politzer par les nazis (1942) », *Bulletin de Psychologie*, 45 (1992), p. 725-814.

Au cours du discours prononcé à Alger le 30 octobre 1943, à l'occasion du 60^e anniversaire de l'Alliance française, Charles de Gaulle avait déjà mentionné Politzer parmi ceux qui avaient sauvé « la dignité de l'esprit ». Peu après, dans la brochure clandestine *Le Crime contre l'esprit*, Aragon retrace la vie et la mort héroïque de son camarade du Parti. Il fait de Politzer le paradigme de « l'homme communiste, [...], celui qui ne demande rien, mais qui veut tout pour l'homme ». L'homme communiste EST Politzer « donnant toute sa vie aux tâches de la documentation économique, sacrifiant son œuvre à son parti, avant de tomber fusillé par les nazis au Mont-Valérien¹⁰³ ». Exactement un an après, dans le premier numéro de *La Pensée, revue du rationalisme moderne*, hommage est rendu aux six collaborateurs du journal « morts pour les France, morts pour les droits de la pensée ». Politzer est l'un de ceux-là. Dans un texte retraçant sa vie et simplement signé « H. L. », Henri Lefebvre, ami de jeunesse de Politzer, chante « l'héroïsme du philosophe, celui du patriote, celui du rénovateur de la société humaine¹⁰⁴ ». L'année suivante, au cours d'une conférence, Pierre Naville, à l'époque sociologue au CNRS, ex-compagnon de route de Politzer, ex-surréaliste, ex-communiste, ex-trotskiste, ex-psychologue comportementaliste, rend aussi hommage à « L'itinéraire de Georges Politzer¹⁰⁵ ». En 1946 paraît *L'existentialisme* de Lefebvre qui, dès la Libération, est devenu l'un des intellectuels du PCF. Ce livre, dirigé contre la philosophie « excrémentielle » de Sartre et des *Temps modernes*, reprend et développe la biographie de Politzer déjà esquissée dans l'article de 1944¹⁰⁶. Politzer, philosophe sacrifié à l'économie, devient l'alter ego de Lefebvre dans son passage de l'existentialisme

103. L. Aragon, *L'Homme communiste*, Paris, Gallimard, 1946, p. 41-42. Voir également p. 167 *sq.* et p. 226 *sq.*

104. H. Lefebvre, « Georges Politzer », *La Pensée*, n. 1, octobre 1944.

105. P. Naville, « Itinéraire de Georges Politzer », in *Psychologie, marxisme, matérialisme*, Paris, Marcel Rivière, 1948.

106. Ces passages reviendront dans son *La Somme et le reste* (1959), Paris, Anthropos, 2008. Lefebvre avait parlé de Politzer comme d'un « saint capable de subir le martyre, [qui] abandonna son œuvre de psychologue pour laquelle

au marxisme¹⁰⁷ et l'anti-Nizan, considéré comme un traître. Cette situation cache les relations tendues – bien décrites par Gisèle Sapiro – entre, d'une part, Politzer et, de l'autre, Lefebvre, Aragon et Naville, pendant les années 1930, mais aussi au cours de l'Occupation¹⁰⁸.

Peu après, Léon Pierre-Quint écrit un article anonyme dans le numéro d'octobre 1946 de la revue trotskiste *Octobre*, où, au contraire, il regrette que Politzer ait « échangé son génie pour la carte du Parti ». Cet article suscite la réaction indignée de Kanapa dans *La Pensée*¹⁰⁹ article auquel il donne rapidement un écho en publiant *L'existentialisme n'est pas un humanisme*. Kanapa décrit l'existentialisme comme le dernier avatar idéologique de la bourgeoisie nécrosée. La première page du livre s'ouvre sur un long hommage à Politzer, le premier en France à avoir appliqué la critique des idéologies aux textes philosophiques, d'abord en portant des « coups » mortels au bergsonisme, ensuite en critiquant les idéologies existentialistes et psychanalytiques. Comme l'écrit justement son biographe, c'est « par Politzer que Kanapa passe de Sartre à Marx¹¹⁰ ». C'est en effet Kanapa qui édite et écrit les introductions aux livres qui paraissent pour les Éditions sociales au nom de Politzer en 1947 et 1948 : *Le Bergsonisme : une mystification philosophique*, *La Crise de la psychologie contemporaine* et le *Cours de philosophie*. Au même moment sont publiés

il était génialement doué. Il se crut obligé de devenir économiste parce que marxiste militant ».

107. Cf. notamment la première partie du livre « Pourquoi je fus existentialiste (1925) et comment je suis devenu marxiste ». H. Lefebvre, *L'Existentialisme* (1946), Paris, Anthropos, 2001.

108. G. Sapiro, *La Guerre des écrivains (1940-1953)*, Paris, Fayard, 1999. Cf. aussi F. Matonti, G. Sapiro (éd.), *Engagements intellectuels. Sociologie publique, Actes de la recherche en sciences sociales*, t. 176-177, n. 1-2, 2009.

109. Cf. J. Kanapa, « Georges Politzer et la Calomnie », *La pensée*, n. 10, 1947, p. 106-109.

110. G. Streiff, *Jean Kanapa, 1921-1978 : une singulière histoire du PCF*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 57.

*Les Principes fondamentaux de philosophie*¹¹¹. Le 30 septembre 1947, la doctrine Jdanov reconnaît la disposition du monde en deux camps : les « forces impérialistes », dirigées par les États-Unis, et les « pacifistes » chapeautées par l'URSS. Kanapa devient le porte-drapeau officiel d'un jdanovisme à la française. En 1948, il fonde la revue *La Nouvelle Critique* qu'il dirigera pendant une dizaine d'années : Politzer sera une référence fondamentale tant dans cette publication que dans la ligne « humaniste » du Parti, poursuivie par Roger Garaudy.

Dès la fin des années 1940, la ligne idéologique du parti traverse une période de durcissement : condamnation de l'existentialisme, de la phénoménologie, du néo-hégélianisme¹¹² et des sciences de l'homme inspirées par des modèles états-uniens. La psychanalyse, qui, au lendemain de la Libération, rencontre un grand succès aux États-Unis, est stigmatisée comme « agent corrompateur destiné à anesthésier la lutte des classes » du fait des valeurs « paternalistes », « bourgeoises » et « individualistes » qu'elle est accusée de défendre. Une campagne de dénonciation est inaugurée par la publication d'un manifeste intitulé « Autocritique – La psychanalyse, idéologie réactionnaire » qui paraît dans le n. 7 de la *Nouvelle Critique* de 1949. Cette autocritique est signée par des psychiatres communistes et par quelques psychanalystes membres de la SPP¹¹³. La psychanalyse est ainsi exclue de l'horizon des références théoriques du parti, du moins, comme je l'ai montré, jusqu'à la fin des années 1960¹¹⁴. Encore une fois le nom de Politzer – bien

111. Ce texte, traduit dans des dizaines des langues, sera souvent utilisé comme livre d'introduction au marxisme.

112. C'est dans le numéro 36 du septembre 1948 des *Temps modernes* que Trần Đức Thảo publie « *La Phénoménologie de l'esprit et son contenu réel* », dans lequel il inscrit sa précédente philosophie phénoménologico-hégélienne dans le cadre du matérialisme historique (maintenant dans *Phénoménologie et matérialisme dialectique*, Paris, éd. Minh-Tan, 1951).

113. Cf. « La psychanalyse, idéologie réactionnaire », *La Nouvelle Critique*, n. 7 juin 1949, p. 57-72.

114. Bernard Foutrier écrit justement : « majeure dans le processus, en 1948-1949, de condamnation de la psychanalyse la [...] référence Georges

évidemment celui des essais « Psychanalyse et Marxisme. Un faux contre-révolutionnaire, le “freudo-marxisme”¹¹⁵ » et de « La fin de la psychanalyse¹¹⁶ » – joue un rôle exemplaire¹¹⁷.

C'est en ce moment, à « l'époque Jdanov-Lyssenko¹¹⁸ » donc, qu'Althusser fait son entrée en philosophie et en politique. Entre 1945 et 1948, sa position semble encore tolérante à l'égard du croisement entre existentialisme, hégélianisme, personnalisme, psychanalyse et marxisme résultant du front commun qui s'était formé pendant la Libération¹¹⁹. Dans une note de son mémoire de DES de 1947, *Du Contenu dans la pensée de G.W.F. Hegel*¹²⁰, Althusser relève l'extrême importance des « prolongements de l'intuition hégélienne sur la positivité du négatif » dans la « dialectique freudienne » et notamment dans les « analyses de Politzer dans la *Critique des fondements de la psychologie* ». Politzer est loué pour avoir refusé l'abstraction et le réalisme de la psychologie classique et pour avoir critiqué la conception réaliste de l'inconscient comme un réservoir, en faisant de lui le résultat d'un acte, celui

Politzer jouera par la suite constamment en défaveur de la psychanalyse dans l'univers du PCF. [...] De 1956 à 1970, la référence à Politzer en matière de psychanalyse ne permet pas seulement de faire l'économie d'une référence périlleuse – quasi impossible – au texte de juin 1949, elle comble en quelque sorte le silence pesant des idéologies et philosophes communistes en la manière, et par là elle est le signe de l'incapacité où se trouvent ceux-ci de toute élaboration nouvelle du problème de la psychanalyse » (B. Foutrier, *L'identité communiste : La psychanalyse, la psychiatrie, la psychologie*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 388).

115. *Op. cit.*

116. Publié en 1939 dans le numéro 3 de *La Pensée* sous le pseudonyme de Th. W. Morris. Maintenant in *Contre Bergson, op. cit.*, p. 394-418.

117. Pour une mise à point cf. B. Muldworf, « Georges Politzer et la psychanalyse », *La Pensée*, n. 318, 1999.

118. Y. Vargas, « Le combat communiste des intellectuels », *Nouvelles fondations*, n. 3-4 2006, p. 34.

119. L'influence de Politzer est perceptible dans « L'internationale des bons sentiments » (in *Écrits philosophiques et politiques*, t. 1, Paris, Livre de Poche, 1999, p. 42) où Althusser dénonce l'imposture de « l'humanité » abstraite, du « prolétariat de la condition humaine », qui ne tient pas compte des différences de classe, l'imposture qui cache la réalité du véritable prolétariat.

120. *Ibid.*, p. 189.

du refoulement. Tout change en 1948 : Politzer est réduit à la figure tutélaire du résistant et du philosophe marxiste qui, en 1930, avait renié son propre passé idéaliste. Deux aspects de la pensée de Politzer sont gommés : d'une part, la proximité de sa tentative « humaniste » avec celle des phénoménologies et des hégélianismes existentiels, d'autre part, sa réflexion sur la psychanalyse entendue comme possible fondement d'une anthropologie.

À cette époque, un quart des normaliens sont membres du parti communiste et un sectarisme violent règne à l'École normale¹²¹. Althusser anime brièvement un « Cercle Georges Politzer », dont le but est celui d'inviter à l'École intellectuels et savants communistes. Cependant, Althusser ne montre plus de sympathie envers la psychologie, qui se trouve au contraire critiquée dans les lettres qu'il envoie à Hélène¹²². C'est en cette fin des années 1940 que Michel Foucault, élève et ami d'Althusser, « fait grand cas d'un livre qui a marqué toute cette génération : la *Critique des fondements de la psychologie*¹²³ ».

Le jeune Foucault suit les cours de psychologie dispensés à la Sorbonne par Merleau-Ponty, où ce dernier critique la psychologie scientifique et introspective, et mentionne la *Critique*. À partir de la rentrée 1952, après avoir obtenu un diplôme de psychologie et l'agrégation de philosophie, Foucault, qui vient juste de se séparer du PCF, est chargé d'un cours de psychologie à l'université de Lille et à l'École normale, grâce aux soutiens de Jules Vuillemin (1920-2001) et d'Althusser. Le caïman lui propose alors d'écrire un « manuel de psychologie » d'orientation marxiste, censé paraître dans la collection « Initiation philosophique » dirigée par son maître Jean Lacroix (1890-1986). *Maladie mentale et personnalité*, publié

121. Cf. le mémoire de DEA de J. P. Mochon, *Les Élèves de l'École Normale et la politique 1944-1962*, maîtrise d'histoire, université de Lille-3 Charles-de-Gaulle, 1993 et J.F. Sirinelli, « Les normaliens de la rue d'Ulm après 1945 : une génération communiste ? », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n. 32, oct.-déc. 1986.

122. L. Althusser, *Lettres à Hélène*, Paris, Grasset, 2011, p. 160-162.

123. D. Eribon, *Michel Foucault, op. cit.*, p. 48.

en 1953, est en effet complètement aligné sur les coordonnées dictées par le Parti, qui se fonde sur les écrits politzeriens des années 1930. Foucault commence par disqualifier la psychanalyse du fait qu'elle convertirait de simples constantes sociales, propres à un moment déterminé de l'histoire, en normes fondatrices de la subjectivité humaine¹²⁴ ; il subordonne ensuite l'étude des dimensions psychologiques de la maladie mentale à une étude des « conditions réelles [*i. e.* sociales et historiques] de la maladie ». L'aliénation possède un sens qui est « historique » et doit donc être abordée à partir de « la psychologie du conflit ». Les mentions du concept de « drame humain » et de « concret » ne se comptent pas.

6. GEORGES POLITZER, « LUI-MÊME » ?

Aussi légitimes ou illégitimes qu'elles soient, il reste que les appropriations et les utilisations du nom et de l'œuvre de Georges Politzer ont été guidées par les étapes de son bref parcours dans la vie intellectuelle de la France de l'entre-deux-guerres : brillant étudiant de philosophie féru de philosophie allemande, écrivain proche des avant-gardes littéraires, introducteur de l'œuvre de Freud et réformateur du champ psychologique, pamphlétaire acerbe, économiste autodidacte¹²⁵, militant communiste et résistant. Ainsi

124. M. Foucault, *Maladie mentale et personnalité*, Paris, PUF, 1953, p. 123.

125. Politzer écrit 36 articles dans les *Cahiers du bolchevisme* de 1932 à janvier 1939. En 1938, aux éditions de *L'Humanité*, il signe *Les Trusts contre la France*. En économiste autodidacte, Politzer – en compagnie de Jacques Duclos et Jacques Solomon – étudie la manière pour réaliser la réforme fiscale qui était inscrite au programme du Front Populaire. Contre la réforme trop économe proposée par Léon Blum et les socialistes, qui isole le déficit des réalités sociales, le parti propose une réforme que Politzer dénomme « démocratique ». Cf. M. Margairaz, « Inflation, déflation, reflation, la position de G. Politzer », *Cahiers d'histoire de l'Institut Maurice Thorez*, n. 3, 1973 et son livre *L'État, les finances et l'économie : histoire d'une conversion, 1932-1952*, Paris, Comité pour l'histoire économique et financière de la France, 1991. Cf. aussi S. Wolikow, « 1936-1939. Genèse de la politique économique du PCF », *Cahiers d'histoire*

peut-on dire sans exagération que la psychologie, la philosophie et la politique françaises des derniers quatre-vingts ans auraient été complètement différentes sans le rôle déterminant quoique invisible de Politzer. Sans l'interprétation « kantienne » de l'œuvre de Freud, la psychanalyse serait restée au réalisme des pulsions et de l'inconscient-réservoir¹²⁶ ; sans la *Critique*, la pénétration de la *Gestalt*, du behaviourisme et de la phénoménologie aurait été toute autre¹²⁷ ; sans l'introduction du style pamphlétaire¹²⁸ et de la critique des idéologies en philosophie toute une génération en serait restée à la critique de type académique. L'éducation de milliers de militants communistes aurait été différente sans les cours¹²⁹ tenus par Politzer à l'université ouvrière, qu'il contribua d'ailleurs à fonder. Sans Politzer, pionnier de la confrontation

de l'*Institut Maurice Thorez*, n. 17-18, 1976 et C. Willard, *La France ouvrière : De 1920 à 1968*, Paris, Éditions de l'Atelier, 1995, p. 109.

126. Pour l'importance de l'interprétation politzerienne de Freud sur la philosophie française, cf. F. Worms, « Le problème de l'inconscient dans le moment de l'existence », *Temps modernes*, n. 674, août 2013, p. 1-11.

127. Lanteri-Laura (« Nizan et Politzer quarante ans après », *op. cit.*, p. 784) écrit justement que « Nizan et Politzer ont ébauché, voilà quarante ans, une œuvre qui mettrait en question un certain nombre de certitudes reçues et qui, bien plus que toute autre, nous a aidés, après 1945, à assimiler la théorie de la forme et la phénoménologie. Sans eux, sans leur influence sur Merleau-Ponty et sur Sartre, nous aurions certainement mis dix ans de plus à tirer profit de la philosophie allemande contemporaine et c'est bien une dette que leur nouvelle lecture rend plus évidente ».

128. Politzer, qui s'inspire à la fois des manifestes du surréalisme et des écrits marxistes, est un pionnier en France. Son *Introduction à L'Esprit*, de 1926 (qui précède donc *La fin d'une parade philosophique*, publié en 1929), donne le la à d'autres pamphlets, la *Mort de la morale bourgeoise* (Paris, Gallimard, 1930) d'Emmanuel Berl d'abord, *Les chiens de garde de garde* de Paul Nizan ensuite (Paris, Rieder, 1932). Il n'est pas difficile de percevoir les tons caustiques de Politzer dans le court texte de Sartre « Une idée fondamentale de la phénoménologie de Husserl : l'intentionnalité » (*Situations I*, Paris, Gallimard, 1947).

129. Cf. J. Baby, J. Maublanc, G. Politzer, H. Wallon, *Cours de marxisme. Première année. 1935-1936. Les classes. L'égalité. La liberté. L'État. L'individu. Socialisme et communisme*, Paris, Bureau d'éditions, 1937 ; G. Politzer, *Principes élémentaires de philosophie*, Paris, Éditions sociales, 1950 (Paris, Delga, 2009) ; *Principes fondamentaux de philosophie*, Paris, Éditions sociales, 1954.

des textes de Freud et de Marx, la jonction entre psychanalyse et marxisme qui, a donné lieu à des œuvres comme celles d'Alain Badiou ou Slavoj Žižek¹³⁰, se serait faite de manière différente.

Après une période d'oblitération par incorporation (Merleau-Ponty, Sartre, Lacan, Lagache) et de culte religieux (le PCF), de critique argumentée (Laplanche, Althusser) suivie d'un oubli et d'une lente redécouverte, c'est à partir des années 1980, grâce au travail des historiens de la psychanalyse¹³¹ et des idées politiques¹³² qu'on en est venu à replacer Politzer dans la philosophie du xx^e siècle¹³³. C'est ce processus de redécouverte qui a permis à *La Critique des fondements de la psychologie* de figurer à juste titre parmi les classiques français de la philosophie et de l'épistémologie de la psychologie, aux côtés d'Auguste Comte, Jules Lachelier, Théodule Ribot, Henri Bergson, Daniel Lagache, Georges Canguilhem, Michel Foucault¹³⁴; c'est aussi ce processus

130. Cf. l'interprétation de Žižek en tant que héritier du « freudo-marxisme » proposée par Ronan de Calan et Raoul Moati dans *Žižek. Marxisme et psychanalyse* (Paris, PUF, 2012).

131. *L'histoire de la psychanalyse* d'Elisabeth Roudinesco – inspirée à son tour par Lacan et entamée déjà de manière polémique dans *Un discours du réel* – a joué un rôle fondamental. C'est à partir du livre de Roudinesco qu'on enregistre une nouvelle réflexion de psychologues et sociologues marxistes autour de Politzer, comme dans le travail collectif de B. Doray, B. Muldworf et Y. Clot (*Politzer. Cahiers de l'Institut de recherches marxistes individus et société*, février 1982). Voir aussi le travail d'A. Ohayon, *L'Impossible rencontre : psychologie et psychanalyse en France. 1919-1969*, Paris, La Découverte, 1999.

132. Cf. le travail de Michel Trebitsch : « Les mésaventures du groupe Philosophies (1924-1933) », *La Revue des revues*, n. 3, 1987, p. 6-9; « Le groupe Philosophies, de Max Jacob aux surréalistes », *Cahiers de l'IHTP*, n. 6, nov. 1987, p. 29-38; « Le groupe *Philosophies* et les surréalistes (1924-1925) », *Mélusine*, t. XI, 1990, p. 63-86. Cf. aussi A. Cohen-Solal, *Paul Nizan, communiste impossible*, Paris, Grasset, 1980. Le livre de Bud Burkhardt (*French Marxism Between the Wars, op. cit.*, p. 81-104) représente peut-être la meilleure reconstruction de l'itinéraire de Politzer et de ses compagnons de route pendant les années 1920 et 1930.

133. C'est ainsi qu'en 1984 Politzer entre dans le *Dictionnaire des philosophes* édité par Denis Huisman (notice rédigée par J.F. Braunstein, Paris, PUF, 1984).

134. Pour le xx^e siècle, on peut se référer à J. Carroy, P. Ohayon and R. Plas, *Histoire de la psychologie française*, Paris, La Découverte, 2006, à S. Chebili,

qui a porté la *Critique* au programme de l'agrégation de 1994. Cette redécouverte n'a pas empêché, même récemment, la réitération de certains lieux communs¹³⁵.

Il n'est pas ici question de retracer la trajectoire intellectuelle de Politzer depuis le début de ses études à la Sorbonne jusqu'à sa mort au Mont Saint-Valérien vingt ans plus tard¹³⁶, ni de réinscrire ses textes dans le plus ample cadre des transferts entre discours politiques, artistiques et théoriques qui caractérisent le climat bouillonnant des années 1920 ou dans le contexte plus ample des mouvements marxistes¹³⁷. À l'exception de la notice de Nicole Racine, publiée à l'origine dans le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*¹³⁸, les études ici rassemblées adoptent une approche historico-philosophique visant à restituer la complexité de la pensée de Politzer (Roger Bruyeron, Renaud Barbaras), sa genèse (Giuseppe Bianco) et sa relation avec ses contemporains (Frédéric Worms, Arnaud Tomès). Ces essais – pour la plupart extraits des interventions de la journée d'études « La philosophie de Georges Politzer. D'un tournant du siècle

Une histoire des critiques philosophiques de la psychologie, Paris, L'Harmattan, 2008 ; pour la question du « psychologisme », cf. M. Kusch, *Psychologism : A Case Study in the Sociology of Philosophical Knowledge*, London, Routledge, 1995. Pour une perspective différente sur les rapports entre philosophie et psychologie en France, cf. F. Fruteau De Lacroix, *La psychologie des philosophes. De Bergson à Vernant*, Paris, PUF, 2012.

135. C'est l'impression qu'on a en lisant la discussion du pamphlet de Politzer par Philippe Soulez dans son *Bergson politique* (Paris, PUF, 1989). Dans le même sens inverse, injuste envers Bergson, vont les remarques de Michel Onfray dans son *Les Consciences réfractaires : contre-histoire de la philosophie* (Paris Flammarion, 2013).

136. Pour la vie de G. Politzer, cf. la notice de Nicole Racine republiée à la fin du présent volume et le récent livre de M. Politzer, *Les trois morts de Georges Politzer*, Paris, Flammarion, 2013.

137. I. Gouarné, *L'Introduction du marxisme en France. Philosoviétisme et sciences humaines. 1920-1939*, Rennes, PUR, 2013.

138. Cf. J. Maitron et C. Pannetier, *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français. I. Première partie : 1914-1939. De la Première à la Seconde Guerre mondiale, 1914-1939*, t. 39, Paris : Éditions ouvrières, 1981-1992, p. 95-100. Republié sous forme de Cédérom par les éditions L'Atelier, 1997.

à l'autre», qui a eu lieu à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm le 13 février 2010 – s'inscrivent dans un récent regain d'intérêt pour la figure de Georges Politzer. Le but ici n'est point d'établir si et pourquoi Politzer est encore «actuel¹³⁹», mais de fournir quelques éléments pour comprendre son importance dans la psychologie, la philosophie et la politique françaises du xx^e siècle.

139. «Pourquoi Georges Politzer est-il toujours actuel?», table ronde avec R. Bruyeron, E. Roudinesco et F. Worms, *L'Humanité*, 17 mai 2013.

I

POLITZER, KANT ET LA CRITIQUE

OÙ VOULAIT ALLER LA PSYCHOLOGIE CONCRÈTE ?

par Giuseppe Bianco

Le but de ces pages est à la fois modeste et ambitieux : il s'agit de rendre compte de la signification précise de la notion de « psychologie concrète » et du type de critique des savoirs qu'elle impliquait. L'adjectif « concret » ainsi que sa forme substantivée commencent à circuler dans le champ philosophique français à partir des années 1920¹. Durant les années 1930, leur présence devient quasi-obsessionnelle : *Vers le concret*², le recueil d'essais que l'historien de la philosophie Jean Wahl (1888-1974) publie en 1932, n'est pas à l'origine de cette vogue, il en est bien plutôt la conséquence. Le terme « concret » est utilisé par une génération intellectuelle³ en tant que réaction empiriste aux prétendues

1. D'origine hégélienne, ce terme fait son entrée dans le champ philosophique avec l'essai de Jean Wahl : *Les Philosophies pluralistes d'Angleterre et d'Amérique* (1920, rééd. avec une préface de Thibaud Trochu, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2005). Notons qu'il apparaît aussi, au même moment, dans les milieux surréalistes.

2. J. Wahl, *Vers le concret : études d'histoire de la philosophie contemporaine*, William James, Whitehead, Gabriel Marcel (1932), Paris, Vrin, 2004.

3. Dans *Question de méthode* (Paris, Gallimard, 1956, p. 23), tandis qu'il se remémore les années 1930, Sartre écrit à propos de *Vers le concret* : ainsi

abstractions des courants philosophiques sur le déclin, le bergsonisme et le néo-kantisme, notamment. Au contraire de ses contemporains, le jeune Politzer, qui est aux prises d'un certain héritage kantien, en donne, lui, une signification précise. C'est ce que les pages qui suivent tenteront de mettre en lumière.

1. LE DÉBUT DE LA FIN

En juillet 1929, dans le deuxième et dernier numéro de la *Revue de psychologie concrète*⁴, Politzer publie un article qui témoigne du fait que sa pensée traverse une crise épistémologique : « Où va la psychologie concrète⁵ ? ». En question dans ce texte, les notions mêmes de « concret » et de « drame » qui avaient informé jusqu'alors sa recherche. C'est vraisemblablement avec cet article que Politzer passe de la psychologie concrète au matérialisme historique. Si la deuxième partie du célèbre pamphlet qu'il avait écrit en 1928, *La fin d'une parade philosophique : le bergsonisme*⁶, était déjà imprégnée de marxisme, ce n'est qu'au printemps 1929 que son orientation paraît changer radicalement. Un fossé sépare en effet cet article publié dans le dernier numéro de la *Revue de psychanalyse concrète*, de celui que Politzer avait écrit en février, pour le premier numéro de cette même revue. En février, Politzer, qui soulignait l'importance du comportementalisme pour la critique du concept de vie intérieure et des notions de « processus mentaux,

« étions-nous déçus par ce “vers” : c'est du concret total que nous voulions *partir*, c'est au concret absolu que nous voulions arriver ».

4. Cette revue, que Politzer dirigeait seul, était publiée par les éditions Les Revues appartenant à Georges Friedmann ; elles publiaient aussi *La Revue marxiste*.

5. G. Politzer, « Où va la psychologie concrète ? », in *Écrits II*, Paris, Éditions Sociales, 1969.

6. In G. Politzer, *Contre Bergson et quelques autres* (Paris, Flammarion, 2013). Ce pamphlet publié en 1929, avait été écrit fin 1928, en réaction à l'attribution du Nobel à Bergson.

de faits spirituels et de phénomènes de conscience⁷ » toutes liées à la tradition animiste, espérait seulement que la psychanalyse connaisse un « nouvel élan », capable de la faire sortir de sa « période de stagnation ». Cinq mois plus tard, tout a changé. La réponse à la question « Où va la psychologie concrète ? » reçoit à présent une réponse claire : vers le matérialisme historique. Assumant la nouvelle équation *psychologie scientifique = psychologie concrète = psychologie matérialiste*, Politzer y fait son autocritique afin de contrer toute accusation d'idéalisme⁸ qui pourrait lui être adressée. Il s'efforce de montrer que les concepts de « drame », d'« acte à la première personne » et de « signification », que la psychologie concrète utilisait, n'avaient de fonction que critique⁹, et il soutient que ces concepts « se rattachent », en tout état de cause, « au mouvement matérialiste¹⁰ ».

Cette rupture transparait clairement dans la lettre que Politzer adresse à Paul Nizan lors de son entrée dans le PCF, le 23 août 1929. Politzer, qui souligne son « inexpérience » comme « militant et théoricien », y invite l'ami à avoir « confiance dans le Parti¹¹ ».

7. G. Politzer, « Psychologie mythologique et psychologie scientifique », in *Contre Bergson et quelques autres*, op. cit., p. 306-393.

8. Politzer écrit : « nous ne croyons pas avoir abouti à des conclusions idéalistes ». G. Politzer, « Où va la psychologie concrète ? », art. cit., p. 155.

9. « La manière dont nous nous sommes occupés des significations constitue non pas un tremplin pour des envolées idéalistes, mais un moment [...] dans la destruction du mythe de la vie intérieure », *Ibid.*, p. 156-157.

10. *Ibid.*, p. 158.

11. P. Nizan, *Paul Nizan, intellectuel communiste. Articles et correspondance 1926-1940*, Paris, La Découverte, 2001, p. 272-273. Léon Pierre-Quint, qui connaissait Politzer depuis qu'il écrivait dans la revue *Philosophies*, a souligné dans un article (« Les caractères religieux du communisme », *Europe* du 15 juillet 1929) le caractère fidéiste de cette conversion de Politzer au marxisme. Peu après la guerre, dans un article qu'il publie de façon anonyme dans la revue trotskiste *Octobre* (« Georges Politzer ou le destin d'Ugolin », octobre 1946, cité par L. Alexandre in « Freud et Politzer : Le Travail d'un rêve », *Europe*, n. 539 mars 1974, p. 67), il écrit : « Politzer avait échangé son génie pour la carte du Parti ». Ce dernier article suscitera la réaction de J. Kanapa (cf. « Georges Politzer et la Calomnie », *La Pensée*, n. 10, 1947, p. 106-109).

Mais, les raisons de cette véritable conversion sont aussi bien théoriques. Au début de 1929, *Matérialisme et empiriocriticisme*, l'ouvrage de Lénine que Lefebvre qualifiera de « fondamental¹² », est traduit en français. Félix Arnold¹³, en signe un compte-rendu enthousiaste dans la *Revue marxiste*, animée par Henri Lefebvre (1901-1991), Paul Morhange (1901-1972), Norbert Guterman (1900-1984), Georges Friedmann (1902-1977) et Paul Nizan (1905-1940). Cet ouvrage est annoncé comme un véritable « acte de libération intellectuelle¹⁴ ». Après mars 1929, ce sera le ton accusateur du Lénine de *Matérialisme et empiriocriticisme* – un ouvrage qu'il ne cessera de paraphraser – que Politzer reprendra, non plus celui du Nietzsche de la *Généalogie de la morale*, dont il avait usé dès 1925, dans son « Introduction » au premier numéro de la revue *L'Esprit*¹⁵.

Comme Lénine avait accusé l'école de Capri d'avoir flirté avec l'idéalisme néo-kantien d'Avenarius et de Mach, Politzer abandonne la tentative qui avait été sienne jusqu'alors, d'opérer une révolution copernicienne en psychologie. Il ne voit plus désormais en ce projet que l'entreprise éclectique qui aurait pu convenir à un réformateur. À partir de ce moment, et jusqu'à la fin des années 1930, Politzer substituera aux oppositions kantienne, du *criticisme* au *réalisme*, et hégéliennes, du *concret* à l'*abstrait*, celle, proprement léniniste, du *matérialisme* à l'*idéalisme*. Dans le compte-rendu de l'ouvrage de Henri de Man qu'il signe sous un pseudonyme, Politzer s'en prend pour la première fois directement à l'un de ses auteurs de référence : Freud est décrit comme le « théoricien de l'érotisme universel et de l'amour

12. H. Lefebvre, *L'Existentialisme* (1946), Paris, Syllepses, 1999, p. 68.

13. Selon Fred Burkhard ce serait un pseudonyme de Politzer (cf. son *French Marxism between the Wars : « Henri Lefebvre and the Philosophies »*, New York, Humanity Books, 2000, p. 97).

14. F. Arnold « La lutte pour le matérialisme », *Revue marxiste*, n. 1, février 1929.

15. In G. Politzer, *Contre Bergson*, op. cit., p. 59-102.

partout¹⁶». De la parution de ce texte, à celle de son fameux article sur «La fin de la psychanalyse¹⁷» en 1939, en passant par celle de «Psychologie et marxisme¹⁸» en 1933, Politzer n'aura de cesse de dénoncer l'idéalisme, l'irrationalisme et le caractère contre-révolutionnaire de la psychanalyse.

Mais pour bien comprendre cette dernière partie de la trajectoire intellectuelle de Politzer, ce qui n'est pas notre tâche ici, il convient néanmoins de commencer par revenir sur ce qui en a constitué le commencement¹⁹.

2. PHILOSOPHIE ET PSYCHOLOGIE

Au lendemain du traité de Versailles, quand le jeune Politzer entreprend ses études, le champ philosophique français reste polarisé par la tension qui est apparue, au cours des dix premières années du xx^e siècle, entre intellect et intuition, entre néokantisme et bergsonisme. Les enseignements dont Politzer, comme ses camarades, peut tirer profit sont ceux de Léon Brunschvicg qui présidait le jury de l'agrégation, ceux d'Emile Bréhier, qui était l'un des rares enseignants à donner des cours de philosophie allemande postkantienne²⁰, ceux du néokantien André Lalande, ou encore ceux de Georges Dumas qui, «héritier» de Théodule Ribot, venait d'éditer les premiers tomes de son *Traité de psychologie*. La proximité qui existe depuis le début du xix^e siècle entre la philosophie et la psychologie, influence grandement la formation

16. T. H. Morris, «Henri De Man, *Au-delà du marxisme* ou en deçà de la réalité», *Revue marxiste*, n. 4, avril 1929. Cf. *French Marxism, op. cit.*, p. 97.

17. In G. Politzer, *Contre Bergson, op. cit.*, p. 394-418.

18. In G. Politzer, *Écrits II*, Paris, Éditions Sociales, 1969, p. 252-281.

19. Dans la réponse qu'il rédige le 26 novembre 1933 à un questionnaire du PCF, Politzer écrivait : «j'avais abouti à une impasse et je me voyais condamné au bavardage pseudo-scientifique». Cf. Michel Politzer, *Les Trois morts de Georges Politzer*, Paris, Flammarion, 2013, p. 238.

20. Auteur d'un *Schelling* en 1912 (Alcan), Bréhier publie, dans l'après-guerre, une *Histoire de la philosophie allemande* (Paris, Payot et C^e, 1921).

du jeune Politzer ; son entreprise théorique se situera, comme celles de ceux qui viendront immédiatement après lui (celles de Sartre et de Merleau-Ponty, notamment), à la frontière de ces deux disciplines. La psychologie, qui tente de se détacher progressivement de la philosophie, est alors marquée par une grande instabilité épistémologique. La composition du *Traité* de Dumas est, à cet égard, tout à fait significative : ce livre rassemble des essais de psychologie associationniste, introspective et de physiologie.

C'est précisément l'hétérogénéité de cet ensemble que Politzer entend critiquer dès 1924. Son intérêt ne va pas à la clinique, mais à la construction de ce qu'on appellerait aujourd'hui une épistémologie de la psychologie. Les exemples qu'il fournit sont toujours tirés de la littérature secondaire²¹. Si Politzer analyse les savoirs psychologiques, c'est pour en tirer une théorie. Et, pour ce faire, il suit la méthode historique et réflexive que Léon Brunschvicg avait lui-même adoptée à partir des années dix, afin d'examiner l'histoire des mathématiques et sciences exactes (cf. *Les Étapes de la pensée mathématique* et dans *L'Expérience humaine*

21. On a souvent reproché à Politzer, injustement, de ne pas faire référence à des cas « concrets ». C'est le cas de Philippe Soulez dans son *Bergson politique* (Paris, PUF, 1988). Dans cet ouvrage Soulez manque de répondre aux principes herméneutiques dont il dénonce l'absence chez Politzer : non seulement il se dispense d'éclairer le contexte textuel et historique des écrits de Politzer – s'exposant ainsi au reproche d'incomplétude et de manque d'informations ; il se refuse tout bonnement à lire le texte de Politzer en tant que tel. C'est à ce premier reproche d'aveuglement herméneutique, que Soulez ajoute celui de n'avoir fait « référence à aucun cas "concret" alors que la psychologie concrète vise à étudier des individus singuliers », écrivant encore : « Politzer n'a jamais étudié un seul de ces fameux individus singuliers ! » (*ibid.* p. 21). Ce reproche est comparable à celui qui pourrait être fait à Brunschvicg, de n'être jamais rentré dans un laboratoire de physique. Il faut à cet égard ajouter que Politzer avait lui-même souligné, notamment dans son introduction au premier numéro de la *Revue de psychologie*, les problèmes matériels que risquait de rencontrer toute recherche en « psychologie concrète », dès lors que les institutions académiques n'y investissaient que difficilement.

et la causalité physique²²). Dans un article important publié en 1924 dans un numéro monographique de la *Revue de métaphysique et de morale* consacré à Kant, tandis qu'il tentait d'isoler l'essence du criticisme, Brunshvicg avait souligné l'importance de « la méthode mise en œuvre par la déduction transcendantale », cette « analyse réflexive » partant « de la science, considérée comme fait » pour « remonter aux formes *a priori* de l'intuition, aux concepts purs de l'entendement²³ ». Comme Brunshvicg l'avait fait pour les sciences exactes, Politzer entend partir des *faits* établis par la psychologie expérimentale afin d'aller à la recherche de leurs conditions de possibilité.

Les liens que Politzer tisse entre la « psychologie concrète » et l'entreprise kantienne, apparaissent clairement dans le titre du livre qu'il publie en 1928. Dans cet ouvrage, Politzer compare la situation du champ des savoirs psychologiques des années 1920, à celle en laquelle « se trouvait la philosophie au moment de l'élaboration de la *Critique de la raison pure*²⁴ ». C'est la philosophie kantienne qui constitue la véritable pierre de touche de l'œuvre politzerienne, non la psychologie scientifique de Ribot, de Fechner et de Wundt, la philosophie « nouvelle » de Bergson, les approches éclectiques de Georges Dumas, critiquées de manière impitoyable, ou encore les théories de Freud, Watson ou Spranger, dont il ne fait que souligner quelques aspects féconds en les isolant de ceux qui sont à ses yeux dépassés. Cette philosophie est d'ailleurs la seule à laquelle Politzer fasse référence de manière *entièrement positive* dans sa *Critique des fondements de la psychologie*.

Ce n'est pas un hasard si le mémoire de DES que Politzer rédige en 1924 sous la direction de Léon Brunshvicg porte sur « Le rôle

22. Dans sa *Critique des fondements de la psychologie* [(1928), Paris, PUF, 2003, p. 43], Politzer use du vocabulaire de Brunshvicg pour parler de la science : elle consiste en « un ensemble de relations de termes à termes et complètement déterminantes les unes des autres : la recherche va “de la chose à la chose” ».

23. L. Brunshvicg, « L'idée critique et le système kantien », in *Revue de métaphysique et de morale*, 1924, p. 153, maintenant in *Écrits philosophiques*, t. 1, Paris, PUF, 1951.

24. G. Politzer, *Critique des fondements de la psychologie*, *op. cit.*, p. 7.

de l'imagination dans le schématisme transcendantal de Kant²⁵ », ou si son premier essai, écrit au même moment, est un compte-rendu du numéro monographique de la *Revue de métaphysique et de morale* consacré au bicentenaire de la naissance de Kant. Dans ce dernier texte, Politzer loue la philosophie critique dans la mesure où elle constitue « la plus formidable source d'énergie que connaisse l'histoire de la philosophie moderne », et salue les interprétations qu'en ont faites Brunschvicg et son élève Jean Nabert. Ré-ouvrant courageusement le « dossier du criticisme », elles ont permis de promouvoir une reprise de la philosophie kantienne éloignée des sécheresses de la philologie, capable de mettre en valeur l'« inspiration » vivante du kantisme²⁶. Cette inspiration – ce que Brunschvicg appelle l'« idée critique²⁷ » – repose sur la découverte, *via* l'analyse réflexive, du « pouvoir constituant » du sujet et de l'« autonomie de la conscience humaine ». C'est, pour Politzer, la « possession de ce fil conducteur [...] [qui doit permettre] de déterminer [...], d'après un principe, ce qu'il y a de vivant et de mort dans le kantisme²⁸ ». Fidèle à l'inspiration

25. M. Politzer, *Les Trois morts de Georges Politzer*, *op. cit.*, p. 161. Politzer avait déposé un projet de thèse, qui devait être dirigée par Henri Delacroix (1873-1937), psychologue et philosophe, maître de conférences à la Sorbonne dès 1919, et doyen de la faculté de lettres dès 1928. Il est fort probable que l'« autre » thèse aurait du être rédigée sous la direction par Léon Brunschvicg. Cf. la lettre de Politzer à Brunschvicg reproduite dans ce volume (p. 233-235).

26. *Ibid.*, p. 14.

27. G. Politzer, « Un pas vers la vraie figure de Kant » (in *Philosophies*, n. 4, 1924, compte-rendu numéro exceptionnel de la *Revue de Métaphysique et de Morale*), in *Contre Bergson*, *op. cit.*, p. 53. L'expression « idée critique » apparaît déjà dans l'un des chapitres de *L'Expérience humaine et la causalité physique*, un livre important que Brunschvicg avait publié deux ans auparavant, en 1922. C'est Guterman qui écrivait, dans un compte-rendu de ce livre, publié dans le numéro précédent de *Philosophies* (« La théorie de la connaissance selon Léon Brunschvicg », *Philosophies*, n. 3, février 1924), que Brunschvicg avait réussi à « dégager l'essence même du criticisme ».

28. G. Politzer, « Un pas vers la vraie figure de Kant », *cit.*, p. 54. La formule est de Croce, dont la lecture de Hegel avait été traduite en français juste avant la guerre.

fichtéenne que Brunschvicg et Jean Nabert partageaient déjà, Politzer indique qu'il faut se débarrasser de la partie inerte du kantisme, c'est-à-dire des aspects architectoniques de cette doctrine, et notamment de la théorie des catégories.

Dans les deux premiers essais que Politzer consacre à la psychanalyse²⁹, l'influence de Brunschvicg transparait doublement : on y retrouve, d'une part, une singulière définition kantienne de la psychanalyse comme « critique de la raison impure³⁰ », de l'autre, ici appliquée à Freud, le type de lecture « par tri » que Brunschvicg avait réalisée, d'abord des textes kantien puis d'autres textes d'histoire de la philosophie. Politzer, qui n'accepte pas en bloc les développements de la psychanalyse, ne l'interprète pas suivant les anciens schémas hérités de la psychologie positiviste ou « bergsonienne » : il la considère comme une « jeune science » qui, née de l'expérience à l'instar des sciences de la nature à la Renaissance, appelle encore sa fondation théorique³¹. Le plus urgent, à ses yeux, est d'opérer une véritable coupure épistémologique, de libérer l'« inspiration véritable³² » du freudisme, des aspects de cette doctrine qui relèvent d'un « biologisme et [d'un] associationnisme tout à fait insipides » et ne peuvent « donner naissance qu'à des absurdités », qu'aux théories des psychologues

29. G. Politzer, « Médecine ou philosophie ? » (*Philosophies*, n. 4, 1924, compte-rendu de R. Laforgue et R. Allendy, *La Psychanalyse et les névroses*, Paris, Payot, 1924), in *Contre Bergson*, *op. cit.*, p. 261-274.

30. *Ibid.*, p. 264.

31. *Ibid.*, p. 261.

32. G. Politzer, « Le mythe de la psychanalyse », in *Écrits II*, *op. cit.*, p. 302. Il s'agit là de la reprise d'une phrase de Brunschvicg. En même temps, dans la *Critique des fondements de la psychologie* (*op. cit.*, p. 15), Politzer remettra en cause cette manière de diviser la psychanalyse en « deux parties, la seconde mesurant précisément l'inexactitude de la conception que nous nous faisons de la psychanalyse ». Il remarquera, en pensant sans doute à Brunschvicg, que de la même manière « les interprètes des grandes doctrines philosophiques [...] avaient [...] souvent admis des dualités de ce genre, uniquement grâce à des idées préconçues et des compréhensions unilatérales ».

de son époque qui lui avaient précisément paru « hors propos³³ ». C'est de toute *métaphysique* qu'il s'agit alors surtout de dégager cette psychanalyse « en retard sur elle-même³⁴ », dont la pratique *empirique* n'a pas été accompagnée d'une mise au point épistémologique qui était pourtant nécessaire.

Dès 1925, Politzer avance l'idée-force qui soutiendra sa *Critique des fondements de la psychologie* : c'est avec la psychanalyse que « pour la première fois, une psychologie véritable tend à se constituer³⁵ ». D'après Politzer, c'est la mise au point de son objet, « l'homme concret », qui fait de la psychanalyse une science. Avant Freud, avance-t-il, la psychologie se trouvait dans un état préscientifique : elle « était toujours restée ou bien en deçà, ou bien au-delà de l'homme concret », « en deçà, en tant que psychophysologie ou psychologie générale, et au-delà, en tant qu'étude de la conscience, comme le bergsonisme, trop métaphysique [...], pour pouvoir atteindre la conscience concrète, vivant sa petite vie individuelle³⁶ ». Avec Freud, pour la première fois, la psychanalyse

33. *Ibid.*, p. 270. « Il y a trop d'écart, écrit Politzer, entre la psychologie contemporaine et les théories de la psychanalyse dont le langage et les explications sont empruntés à la psychologie du XIX^e siècle. » Ce que Politzer reproche à nombre de ses contemporains, c'est moins leur dogmatisme, que leur tendance à interpréter les territoires découverts par la psychanalyse, à travers de vieilles théories comme « le biologisme et l'associationnisme ». Cette tendance est particulièrement manifeste dans la substitution d'arrière-goût bergsonien, qui est souvent opérée du terme de « tropisme vital » à celui de « libido » (*ibid.*, p. 266). Le pamphlet antipsychanalytique de Charles Blondel pousse à l'extrême cette approche erronée de l'analyse, car il se fonde sur l'idée que le freudisme est un « système qu'il faut accepter ou rejeter en bloc », *Ibid.*, p. 267.

34. *Ibid.*, p. 41.

35. *Ibid.*, p. 43. Dans sa *Critique* (*ibid.*, p. 17). Politzer écrira : « la plus importante des trois tendances (avec le béhaviourisme et la *Gestalt*) » de la psychologie, « c'est incontestablement la psychanalyse ». Freud lui-même la qualifiera d'« Einer neuen wissenschaftlichen Disziplin » [cf. « Psychanalyse et théorie de la libido » (in S. Freud, *Résultats, idées, problèmes*, t. II, Paris, PUF, 1985, p. 51)].

36. G. Politzer, « Le mythe de l'antipsychanalyse », in *Contre Bergson*, *op. cit.*, p. 284.

prend en considération la « conscience quotidienne³⁷, la petite conscience » ; elle se donne un objet qui n'est ni « l'homme-matière », ni « l'homme-esprit », mais bien « l'homme acteur³⁸ ».

3. ANTHROPOLOGIE

Qu'entendait déjà précisément Politzer en 1925, par ces expressions apparemment vagues de « raison impure », « petite conscience », « vie individuelle », « conscience quotidienne³⁹ », « homme concret⁴⁰ » ou « homme-acteur » ? L'objet que ces termes tendent tous à désigner – objet d'étude de la psychologie concrète, tel qu'il coïncidera plus tard avec le concept de « *vie dramatique*⁴¹ » – est d'abord défini de manière négative : il ne s'agit ni de « l'homme-esprit » ou de la « pure conscience » comme « pouvoir constituant » (objet de la philosophie en tant que théorie de la connaissance), ni de « l'homme-matière » ou de l'homme considéré comme un être vivant (objet de la physiologie et de la biologie).

L'*homme concret*, le véritable objet de la psychologie concrète, n'est jamais que l'objet que Kant lui-même entendait réserver, cent-cinquante ans auparavant, à l'*Anthropologie du point de vue pragmatique*⁴². Dès la première page de ce livre, Kant expose les deux sens que peut recouvrir le savoir de l'homme dans la perspective critique. L'homme, écrit-il, « peut être envisagé ou du point

37. Politzer pense bien évidemment ici à l'ouvrage de Freud, *La Psychopathologie de la vie quotidienne* (1901).

38. « Le mythe de l'antipsychoanalyse », cit., p. 43.

39. De manière significative, Guterman et Lefebvre publieront en 1947 une *Critique de la vie quotidienne* (Paris, Grasset).

40. Dans sa *Critique des fondements de la psychologie* (op. cit., p. 261) Politzer annonce qu'« avec la psychologie concrète la psychologie entre dans une voie nouvelle : l'étude de l'homme concret ».

41. *Ibid.*, p. 11.

42. Cet ouvrage, traduit par Jean Tissot en 1853, avait été analysé par l'étude de Victor Delbos, *La philosophie pratique de Kant*, publiée en 1905 et réédité tout juste vingt ans plus tard, au moment où Politzer préparait sa licence.

de vue *physiologique* ou du point de vue *pratique*⁴³ ». Du point de vue physiologique, il est question de « ce que la nature fait de l'homme » ; du point de vue pratique, de « ce que l'homme, en tant qu'être de libre activité, fait ou peut faire de lui-même⁴⁴ ». La physiologie, qui s'intéresse aux « causes physiques » (par exemple, aux « traces qui restent dans le cerveau, à la suite des impressions reçues »), évacue le trait distinctif de l'homme : le fait qu'il soit une libre conscience imposant sa législation aux phénomènes. La physiologie, écrit Kant, « laisse [...] faire à la nature » et réduit l'homme au rang d'un « simple *spectateur* dans ce jeu de ses représentations⁴⁵ ». L'anthropologie pragmatique, au contraire, considère l'homme à partir de sa position d'*acteur*. Considéré au point de vue du sens externe, en tant que phénomène, l'homme est bien un objet d'observation empiriquement donné, mais son caractère phénoménal reste rattaché à son pouvoir de sujet déterminant. L'anthropologie pragmatique considère le sujet à travers ses manifestations phénoménales. Prenant en compte la diversité des individus, la géographie, la culture, puisant dans « la biographie, le théâtre, les romans⁴⁶ », elle examine l'homme en tant que « citoyen du monde ». Elle ne prend pas en compte les facultés du sujet *en soi*, comme le fait la philosophie transcendante, mais du point de vue de leur manifestation *empirique* dans le monde et l'histoire⁴⁷, soit, selon la terminologie kantienne que Politzer reprend ici, « *in concreto*⁴⁸ ».

43. E. Kant, *Anthropologie du point de vue pragmatique*, trad. fr. de M. Foucault (1961), Paris, Vrin, 2008, p. 83.

44. *Ibid.*

45. *Ibid.* Nous soulignons.

46. Dans la *Critique des fondements de la psychologie* (*op. cit.*, p. 12) Politzer note que les objets de la véritable psychologie « n'ont réussi à trouver leur place que dans la littérature et le théâtre ».

47. M. Foucault, « Introduction » à I. Kant, *Anthropologie*, *op. cit.*, p. 34.

48. Chez Kant, les expressions « *in abstracto* » et « *in concreto* » ne concernent que l'usage du concept, qui comme tel est *toujours* et *nécessairement* abstrait. On fait un usage « *in concreto* » d'un concept, lorsqu'on se réfère à son concept inférieur (par exemple, au concept d'« animal », pour celui « chien »). Ces usages

La tripartition des savoirs que Politzer déploie dès 1925 et sur laquelle il insistera dans sa *Critique*, n'est à l'évidence qu'une reprise de la tripartition proposée par Kant : (1) « l'homme-matière » est l'objet des sciences de la nature ou de la connaissance du « point de vue physiologique » ; (2) l'« homme-esprit », ou la conscience pure, est l'objet de la « théorie de la connaissance » qu'est la philosophie transcendante ; (3) l'« homme-concret », ou l'« homme-acteur », est l'objet de la psychologie comme « anthropologie pragmatique ». Dans sa *Critique*, Politzer dit alors que la physique est la « science de la troisième personne », tandis que la véritable psychologie est « science de la première ».

« *in abstracto* » et « *in concreto* » comportent des degrés. C'est des textes kantien que Politzer tire initialement la locution « psychologie *concrète* », non de la *Critique de l'économie politique* qui définit le concret comme une « synthèse de nombreuses déterminations ». Ce n'est qu'à partir de 1926, probablement après avoir lu le livre de Croce sur Hegel (ce qui a sans doute été rendu possible par sa rencontre avec les surréalistes), que Politzer rattachera l'idée d'homme-concret à celle d'« universel concret ». L'universel est dit *concret*, parce qu'il est l'unité qui résulte des éléments dont le concept est la synthèse. Cette synthèse est *universelle* parce qu'elle est susceptible d'un nombre indéfini d'applications, mais *concrète* en tant qu'elle est une totalité unique et indivisible. L'universel concret fait donc tomber l'opposition entre singularité et totalité ; il est l'unité qui réunit toutes les déterminations, le principe et le contenu à la fois de l'être pensé et de la pensée qui existe. Dans sa *Logique*, Benedetto Croce reprend ce concept hégélien et montre qu'il doit échapper à deux défauts : celui du concept universel qui reste sans réalisation concrète (par exemple, une figure géométrique), celui de la notion concrète qui est dépourvue d'universalité (par exemple, une maison). Le concept pur doit réunir concrétude et universalité pour devenir un universel concret. Mais le concret, chez Hegel, c'est aussi ce qui est lié au Tout et considéré à partir de toutes les perspectives possibles. L'individu singulier n'est donc ce qu'il est qu'en vertu de la relation qu'il entretient avec tout ce qu'il n'est pas. Un événement de la vie d'un homme, n'est susceptible d'être traité concrètement que s'il est mis en relation avec les événements qui se sont produits préalablement dans sa vie, les autres hommes avec lesquels il vit et les conditions dans lesquelles il agit. C'est la raison pour laquelle Politzer déclare s'adresser au matérialisme historique qui, seul, possède « le secret » du fait humain.

Le domaine d'objets de la psychologie coïncide donc avec celui de l'anthropologie⁴⁹. D'ailleurs, bien qu'il ne fasse jamais mention de la psychologie dans l'*Anthropologie du point de vue pragmatique*, Kant avait pensé à une possible annexion de la psychologie par l'anthropologie⁵⁰. Dans les *Leçons sur la métaphysique* qu'il a professées les dix années précédant la sortie de la première *Critique*, ce que Kant appelle – selon la dénomination des manuels de l'époque – « psychologie empirique », coïncide en effet avec l'anthropologie pragmatique. La « psychologie empirique » qu'évoque les *Leçons*, considère l'homme comme une nature pensante et désirante, au point de vue, non de la physiologie comme le font les sciences naturelles, ou des principes à l'instar de la *Psychologia rationalis* de Wolff⁵¹, mais de l'observation

49. Politzer n'utilise pas le mot « anthropologie » car il désigne un savoir en train de se constituer (*La Mentalité primitive* de Lucien Lévy-Bruhl avait en effet été publiée trois ans auparavant).

50. Dans son introduction à l'*Anthropologie pragmatique*, écrit que « la psychologie empirique [aurait dû] [...] être détachée de la métaphysique, à laquelle elle est étrangère », afin de « préparer [...] son séjour dans une science empirique de l'homme, qui [aurait fait] [...] équilibre à la science empirique de la nature, dans une Anthropologie » (M. Foucault, « Introduction », cit., p. 35).

51. Dans la *Critique des fondements de la psychologie* (*op. cit.*, p. 3), Politzer admet que Wundt, Ribot et la psychologie « sans âme » « ont rendu service à la psychologie en combattant les vieilleries éloquentes de la “psychologie rationnelle” ». Dans *La philosophie pratique de Kant*, Victor Delbos écrivait qu'après la *Critique*, et notamment à partir des *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Kant avait essayé de fonder une science apodictiquement vraie des lois du vouloir, et que ce savoir de la nature humaine devait « se fonder sur la psychologie ou sur l'anthropologie » (V. Delbos, *La Philosophie morale de Kant*, Paris, Alcan, 1926, p. 303). Dans une note de ce livre, Delbos précisait par ailleurs qu'il n'était question « que de la psychologie empirique, la psychologie rationnelle étant impossible à constituer comme science », et il ajoutait que « psychologie empirique et anthropologie sont souvent prises par Kant l'une pour l'autre ; elles ont pour objet commun, en effet, la connaissance de la nature humaine. Elles se distinguent pourtant à certains égards ; la psychologie est une “anthropologie du sens intime” [...], tandis que l'anthropologie proprement dite emploie [...] les sens externes ». *Ibid.*, p. 303-4, note 4.

extérieure. L'expression « psychologie concrète » a d'ailleurs été utilisée, par Delbos comme par Brunschvicg, à la place de « psychologie empirique⁵² ».

Kant réserve un tout autre traitement à la « psychologie rationnelle » qui prétendait prendre pour objet « l'âme humaine ». Il la condamne définitivement dans les « Paralogismes de la raison pure », lorsqu'il s'attache à démontrer que, mise à l'épreuve de la critique, cette psychologie se révèle contradictoire en vertu de l'impossibilité dans laquelle on se trouve de partir d'un concept d'être pensant, de connaître quelque chose de façon synthétique et *a priori*. Dans sa « Déduction transcendantale », Kant avait souligné que le « Je pense » n'est que la condition formelle de la synthèse catégoriale, condition de détermination de tout objet dans la représentation ; il est dès lors impossible de traiter ce « Je » comme un objet, et partant de le soumettre à la catégorie de substance. L'opération qui consiste à appliquer la catégorie de substance au « Je », telle qu'elle « donne naissance à une *science imaginaire* », est appelée par Kant *hypostase* ou *transformation des pensées en choses*⁵³. Or, c'est précisément afin de dénoncer cette opération d'hypostase dans la psychologie contemporaine, que Politzer souligne l'actualité de la *Critique* dans la *Critique des fonde-*

52. C'est en ce sens par exemple que Léon Brunschvicg en fait usage quand, dans un compte-rendu de l'ouvrage de Delbos de 1907, il affirme qu'après la première Critique « le moi transcendantal [...] est finalement éliminé, entre l'empirisme de la psychologie concrète et le paralogisme de la psychologie rationnelle », L. Brunschvicg, « La philosophie pratique, d'après Victor Delbos », in *Revue de métaphysique et de morale*, 1907, p. 75 (republié in *Écrits philosophiques*, t. 1, Paris, PUF, 1951). Le terme avait déjà été utilisé par Théodule Ribot dans un tout autre sens. Dans *La psychologie anglaise contemporaine* (Paris, Alcan, 1870, p. 38), ce dernier opposait la psychologie concrète, coïncidant avec la caractérologie, à la psychologie abstraite : la deuxième ne cherche que des lois générales tandis que la première s'inquiète du croisement de ces lois générales pour former des « lois dérivées ». Le psychologue belge Georges Dwelshauvers reprend aussi l'expression – en se référant à Ribot – dans son *La Psychologie française contemporaine* (Paris, Alcan, 1920, p. 112).

53. E. Kant, *Critique de la raison pure*, Paris, Flammarion, 1987, p. 688, nous soulignons.

*ments de la psychologie*⁵⁴. La critique que Politzer ne cesse de faire du « réalisme » en psychologie, autant en sa version objective et « scientifique » que subjective et introspective, est une reprise quasi littérale des « Paralogismes ». Lorsqu'il critique la « chosification » opérée par la psychologie, Politzer utilise exactement les mêmes termes que le philosophe de Königsberg : « hypostasier⁵⁵ », « réaliser », « transformer en chose », « transformer en substance ».

54. « La critique kantienne de la “psychologie rationnelle” aurait dû déjà ruiner définitivement la psychologie. Elle aurait pu immédiatement déterminer une orientation vers le concret, vers la vraie psychologie qui, sous forme humiliante de la littérature, fut exclue de la “science”. Mais la *Critique* n'a pas exercé cet effet. Elle a, certes, éliminé la notion d'âme, mais la réfutation de la psychologie rationnelle n'y étant qu'une application de la critique générale des choses en soi, il semble en résulter pour la psychologie un “réalisme empirique”, parallèle à celui qui s'impose dans la science après la ruine de la chose en soi. Et comme l'interprétation courante laisse tomber cette idée extraordinairement féconde qu'est l'antériorité de l'expérience externe à l'expérience interne, pour ne pas retenir que le parallélisme, la *Critique de la raison pure* semble consacrer l'hypothèse de la vie intérieure. Le vieux stock de la psychologie a pu survivre, et c'est sur lui que se sont abattues les exigences à la mode au XIX^e siècle : expérience et calcul », *Critique des fondements de la psychologie*, *op. cit.* p. 13. Politzer reprend sans doute ici Brunschvicg ; dans « Le système kantien », *cit.*, p. 200, Brunschvicg écrivait en effet que « Contre la psychologie rationnelle, Kant mettait en avant l'argument selon lequel on ne dispose d'autre texte que le *Je pense* ».

55. Cf. par exemple *Critique des fondements* (*op. cit.*, p. 100) : « Ce qui est primitif en principe, c'est, comme nous l'avons dit, la téléologie des relations humaines. Mais le “sens commun” adopte vis-à-vis de cette téléologie le même réalisme naïf que vis-à-vis des “données de la perception”. La différence ne vient que du fait que la perception est dédoublée vers le “dehors”, tandis que la signification conventionnelle l'est vers le “dedans”, mais il y a “hypostase” dans les deux cas, et au réalisme naïf de la métaphysique correspond le réalisme naïf de la psychologie. » Kant utilise la notion d'hypostase pour désigner un usage transcendant des concepts. L'hypostase est une opération qui revient à transformer un rapport logique en une substance qui se voit donner par suite une valeur de principe. L'objectif de la *dialectique transcendantale* est de déconstruire le procédé logique par lequel la raison hypostasie les représentations, « les transporte [...] hors de lui comme des choses véritables » (*Critique de la raison pratique*, trad. fr. F. Picavet, Paris, PUF, 1950, p. 317).

4. LE « DOUBLE JE »

La dette que Politzer a envers Kant transparait de manière évidente dans l'essai qu'il publie en 1926 en guise d'« Introduction » au premier numéro de la revue *L'Esprit*. L'essai s'ouvre sur une dénonciation de l'ensemble de la philosophie française ; Politzer lui reproche son manque de « matière⁵⁶ », sa fixation « scolastique » sur les nuances, bref, son abstraction. Il esquisse un bilan de la pensée contemporaine depuis la révolution copernicienne. Le kantisme a joué un double rôle : d'une part, il a montré les limites du pouvoir cognitif de l'homme dépourvu d'intuition intellectuelle et a ainsi ruiné l'ancienne métaphysique ; d'autre part, il a revendiqué pour l'homme le rôle central de libre sujet législateur. La *Critique* kantienne a en réalité ouvert « deux chemins » : elle a été « une doctrine de la limitation en même temps qu'une doctrine de la liberté⁵⁷ ».

La stagnation de la philosophie française tient à ce qu'elle n'a suivi que la première voie : ignorant les développements de l'idéalisme allemand, elle s'est arrêtée au premier constat de la critique. « Obsédée » par la limitation, la philosophie française s'est dispensée de considérer l'entreprise « héroïque » de « l'Âge d'or de la philosophie allemande⁵⁸ », ce que Politzer qualifie, après

56. L'idée selon laquelle la philosophie doit avoir affaire à de la matière, est commune à toute une génération. Canguilhem, par exemple, écrivait en 1943 : « La philosophie est une réflexion pour qui toute matière étrangère est bonne, et nous dirions volontiers pour qui toute bonne matière doit être étrangère » (« Introduction » au *Normal et le pathologique* (1943), Paris, PUF, 2013, p. 7). Néanmoins, Brunschvicg avait écrit, lui, dans un essai sur l'université (« Philosophie de la liberté », *Nature et liberté*, Paris, Alcan, 1921, p. 123) : « La philosophie enfin n'a pas de matière qui lui soit propre ; car sa matière, c'est l'esprit tel qu'il vient d'être formé par l'étude de l'histoire, la discipline de la science, la culture esthétique ; c'est sur cet esprit qu'elle exerce sa réflexion pour en faire voir l'unité. »

57. G. Politzer, « Introduction », in *Contre Bergson*, op. cit., p. 77.

58. *Ibid.*, p. 78.

Schelling, d'« idée idéaliste⁵⁹ ». Politzer nous invite en revanche à cheminer en direction de la « troisième puissance⁶⁰ » du kantisme, laquelle ne se trouve ni dans la « déduction générale » (comme dans l'idéalisme⁶¹), ni dans la « philosophie des sciences » (comme chez Brunschvicg). Ce faisant, le jeune philosophe suit certes l'interprétation que le criticisme prend à partir de Fichte et de Schelling. Néanmoins, prenant une direction différente de celle de Brunschvicg⁶², Politzer met l'accent sur la philosophie pratique⁶³, l'impossibilité de réduire l'homme au seul sujet impersonnel de la science, la nécessité d'une confrontation avec l'empirie.

L'idéalisme kantien revêt donc une double importance pour la psychologie et l'anthropologie : d'abord, parce qu'il a critiqué la métaphysique dogmatique et obligé les sciences de l'homme à se mettre à l'école de l'expérimentation⁶⁴ ; ensuite, parce qu'il a

59. *Ibid.* Un peu plus loin (p. 79), Politzer poursuit : « de plus, Kant justifie, pensent-ils, la “Philosophie des sciences”, telle qu'ils la conçoivent, c'est-à-dire comme l'exercice qui consiste à être philosophe sans philosopher, à réfléchir sur les inventions des autres sans rien inventer soi-même, s'occuper des schèmes faciles et évidents des sciences, mais non pas en savants, c'est-à-dire, pour les rendre féconds et productifs, mais en philosophes ».

60. *Ibid.*, p. 79.

61. Politzer semble se référer au Schelling de la *Déduction générale du processus dynamique* (1801).

62. Pour les rapports entre Brunschvicg, Kant et Fichte, cf. M. Guéroult, « Brunschvicg et la philosophie allemande » (1935), in *Études de philosophie allemande*, Paris, Vrin, 1998.

63. Cette direction du kantisme avait été résumée de manière particulièrement éclairante par Martin Heidegger dans son cours sur Schelling de 1934. Heidegger déclarait que Kant, « sur le chemin qui le conduit de la *Critique de raison pure* à la *Critique de la raison pratique*, reconnaît que l'essence véritable du “Moi” n'est pas “je pense”, mais “j'agis”, je me donne à moi-même la loi à partir de mon fond essentiel : “je suis libre” » (M. Heidegger, *Schelling. Le Traité de 1809 sur l'essence de la liberté humaine*, trad. J.-F. Courtine, Paris, Gallimard, 1977, p. 161).

64. « Si la *Critique* signifie la mort de l'abstraction au sujet de la Nature, elle signifie aussi la mort de l'abstraction au sujet de l'“homme” ; depuis que la philosophie existe, les réflexions sur l'homme concernent le genre « Homme ». C'est dire que ces réflexions se meuvent sur un plan abstrait qu'un abîme sépare

souligé que tout jugement trouve sa source dans le sujet considéré comme un « Je », une unité d'actes donateurs de sens. « L'idée idéaliste, écrit Politzer, c'est la découverte du "Je" », de la première personne qui « bouleverse la notion du genre "homme" » et « ruine cette notion de la pensée impersonnelle et sans sujet, qui serait une pensée qui est en troisième personne⁶⁵ ». Dans l'idéalisme kantien, « la pensée est première personne, les genres ne sont plus juxtaposés, ils ont une direction, centrifuge ; ils rayonnent à partir du "Je" » ; ils sont « les actes de ce "Je"⁶⁶ ». Dans sa *Critique*, Politzer souligne que l'importance de Kant pour la philosophie et la psychologie, tient à sa « théorie de la synthèse » qui « est un acte en première personne », puisque les « catégories ne sont, en dernière analyse, que les spécifications de l'aperception transcendante qui est la forme pure de l'acte du *je*⁶⁷ ». C'est grâce à cette théorie que Kant a réussi à s'opposer à tout « réalisme de la pensée », et notamment à l'associationnisme de Hume⁶⁸, qui conçoit la pensée « comme ayant un sujet impersonnel, comme étant une substance pensante, une chose⁶⁹ ».

de l'Homme concret vivant sa vie unique sur le plan humain.» G. Politzer, « Introduction », cit., p. 83.

65. *Ibid.*, p. 84.

66. Dans son cours *De la Connaissance de soi* (Paris, Alcan, 1931, p. 3), Brunschvicg avait défini la conscience comme un « centre de rayonnement ».

67. G. Politzer, *Critique des fondements de la psychologie*, op. cit., p. 50. Dans *L'Être et l'acte* (Paris, Vrin, 2003, p. 52-53), Franz Fischbach résume cet aspect ainsi : « l'acte de dire "Je", l'acte de répondre en première personne de l'agir que nous sommes en disant "c'est Moi!". Cette parole qui est aussi un acte, cet énoncé performatif remarquable, aussitôt et à chaque fois qu'il est prononcé, annonce la venue d'un être absolument singulier dont l'essence ne consiste en rien d'autre que dans l'acte même par lequel il s'annonce lui ».

68. « L'association de Hume, écrit Politzer, conçue à l'image de l'attraction universelle de Newton, est quelque chose d'aveugle, allant "de la chose à la chose", et n'explique pas le sujet » (*Critique des fondements de la psychologie*, op. cit., p. 50).

69. G. Politzer, « Introduction », art. cit., p. 84. Dans ces thèses, Politzer reprend l'interprétation fichtéenne du kantisme que Brunschvicg avait adopté depuis *La modalité du jugement* et qui avait été introduite en France par Xavier Léon. C'est Brunschvicg évidemment, mais aussi et surtout Léon, que Politzer reprend au mot près. Dans son premier ouvrage sur le philosophe allemand,

Néanmoins, si le « Je » de l'aperception, ou sujet transcendantal, « tout en étant un “sujet”, est le sujet de la pensée objective, donc universelle⁷⁰ », alors il ne peut être considéré que « sur le plan de la logique transcendantale⁷¹ », c'est-à-dire sur le plan purement philosophique ou de la « théorie de la connaissance ». En revanche, la psychologie, qui par définition doit être un savoir *a posteriori*, doit « interpréter l'exigence de la première personne et de l'homogénéité d'une façon appropriée à son plan. Devant être *empirique*, le *je* de la psychologie ne peut être que l'*individu particulier* » dont l'acte ne consiste pas dans l'aperception transcendantale, mais dans « la vie singulière de l'individu singulier, bref, *la vie, au sens dramatique du mot*⁷² ».

Ainsi l'homme décrit par Politzer, objet de l'anthropologie pragmatique, a-t-il un « double » caractère : d'une part, il y a la conscience de l'aperception pure, le « Je » réfléchissant comme pur sujet de pensée dont on ne peut rien dire sinon qu'il est une représentation simple ; d'autre part, le « Moi » pris comme objet de perception, comme phénomène. L'homme de l'*Anthropologie* possède un statut double⁷³. Dans sa préface à sa traduction de

Léon écrit en effet que chez Fichte « l'unité de l'aperception, ou plus simplement l'unité de la Pensée est le nerf caché qui donne aux catégories leur vertu, leur principe commun. Or cette unité de l'aperception, cette Pensée pure qui est le fondement des catégories, qu'est-ce sinon l'expression même de la Raison, l'Acte pur du Sujet, non dans son individualité particulière mais comme manifestation de l'Esprit ou de la Pensée universels ; l'Acte qui est la condition même de la conscience réfléchie, du “Je pense” l'Acte qui pose le Sujet antérieurement à tout objet dans son absoluité et dans sa liberté primitives », X. Léon, *La philosophie de Fichte : ses rapports avec la conscience contemporaine* (Paris, Alcan, 1902, p. 16-17).

70. G. Politzer, *Critique des fondements de la psychologie*, op. cit., p. 50.

71. *Ibid.*, p. 51.

72. *Ibid.*

73. Dans « Qu'est-ce que la psychologie ? » (in G. Canguilhem, *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, PUF, 1994, p. 376), Canguilhem écrira que, dans l'*Anthropologie*, Kant situe « la vie humaine entre la vie animale et la vie spirituelle », et Foucault que l'homme de l'*Anthropologie* n'est « ni *homo natura*, ni sujet pur de la liberté ; il est pris dans les synthèses déjà opérées de sa liaison avec le monde » (M. Foucault, « Introduction », cit., p. 34).

ce livre, Foucault écrira que « l'observation de soi n'accède ni à un sujet en soi, ni au "Je" pur de la synthèse, mais à un moi qui est objet, et présent seulement dans sa seule vérité phénoménale⁷⁴ ». Ainsi Politzer écrit-il : « L'idéalisme *théorique* se complète donc par l'Idéalisme *humain*. Le "Je" est double⁷⁵. »

Ces passages qui, par leur insistance sur le « Je » et la « première personne » opposée à la « troisième personne », font de Politzer un véritable *Ich-Marktschreier*⁷⁶, ne constituent rien d'autre qu'une reprise quasi au pied de la lettre de l'*Anthropologie du point de vue pragmatique*, notamment de l'ouverture de la première partie, la *Didactique anthropologique*⁷⁷. Cependant,

74. M. Foucault, « Introduction », cit., p. 23.

75. *Ibid.*, p. 44.

76. « Crieur publique du moi » ; c'est le surnom dont Jens Baggesen avait affublé, dans une lettre à Eberhardt, le jeune Schelling défenseur de l'égologie fichtéenne (citée dans X. Léon, *Fichte et son temps*, t. I, Paris, Armand Colin, 1932, p. 399).

77. « Posséder le Je dans sa représentation : ce pouvoir élève l'homme infiniment au-dessus de tous les autres êtres vivants sur la terre. Par là, il est une personne ; et grâce à l'unité de la conscience dans tous les changements qui peuvent lui survenir, il est une seule et même personne, c'est-à-dire un être entièrement différent, par le rang et la dignité, des choses comme le sont les animaux sans raison, dont on peut disposer à sa guise ; et ceci, même lorsqu'il ne peut pas encore dire le Je, car il l'a cependant dans sa pensée ; ainsi toutes les langues, lorsqu'elles parlent à la première personne, doivent penser ce Je, même si elles ne l'expriment pas par un mot particulier. Car cette faculté (de penser) est l'entendement. Et il faut remarquer que l'enfant, qui sait déjà parler assez correctement, ne commence qu'assez tard (peut-être un an après) à dire Je : avant, il parle de soi à la troisième personne (Charles veut manger, marcher, etc.) ; et il semble que pour lui une lumière vienne de se lever quand il commence à dire Je ; à partir de ce jour, il ne revient jamais à l'autre manière de parler. Auparavant il ne faisait que se sentir maintenant il se pense ». I. Kant, *Anthropologie du point de vue pragmatique*, op. cit., p. 123. Nous soulignons. Cette page a été remarquablement commentée par Alain De Libera dans son récent *Archéologie du sujet* (Paris, Vrin 2006, p. 85-86). On retrouve des réflexions analogues sur le langage, la première et troisième personne ainsi que l'exemple des enfants dans un ouvrage de jeunesse de Fichte, *Sur la faculté linguistique* [trad. L. Ferry et A. Renaut, in *Essais philosophiques choisis* (1794-1795), Paris, Vrin, 1984, p. 141] : « Chez les enfants, nous voyons que c'est toujours à la troisième

la dette de Politzer envers ce livre de Kant ne transparait que dans la traduction qu'en donne Michel Foucault en 1961. Jean Tissot et François Picavet avaient en effet toujours traduit « *das Ich* » par « *le moi* », réservant la première personne non réflexive à la seule substantivation de l'expression « *das Ich denke* » qui devenait « *le Je pense* ». Trente ans plus tard, Politzer et Foucault traduisent, eux, « *das Ich* » par « *le je*⁷⁸ ». Quand Politzer parle d'un « *Je* » qui est « double », il se réfère donc au double caractère du sujet considéré soit comme une conscience transcendante soit comme un objet déterminable ou moi-objet. L'expression « *doppeltes Ich* », qui avait toujours été traduite comme « double moi⁷⁹ », fait son apparition dans différents passages des œuvres que Kant écrit après la *Critique* : dans *Les Progrès de la métaphysique en Allemagne depuis le temps de Leibniz et de Wolff*⁸⁰, dans

personne qu'ils parlent d'eux, et qu'ils s'expriment, en tant que sujets dont ils veulent dire quelque chose, par leur nom, parce qu'ils ne se sont pas encore élevés au concept du Moi [*Ich*], à la séparation d'eux-mêmes et de tout ce qui est hors d'eux. *Je* exprime le caractère suprême de la raison. »

78. C'est la raison qui nous fait penser (voir *infra*) que Politzer, comme Foucault, avait lu le livre dans l'édition allemande, publiée à l'intérieur des *Werke* et éditée par Ernst Cassirer en 1922.

79. Cet aspect avait été souligné par Victor Basch dans sa thèse de 1896 (*Essai critique sur l'esthétique de Kant*, Paris, Alcan, 1927). « Il y a en nous deux Moi, ou plutôt, comme ces deux Moi ne font en somme qu'un seul, deux formes du Moi : le Moi qui affecte et le Moi qui est affecté, le Moi logique ou transcendantal, et le Moi psychologique ou empirique, et par conséquent deux consciences : la conscience pure et logique et la conscience empirique et psychologique » (*op. cit.*, p. 60). Basch souligne qu'une différence importante « sépare le sens intérieur, l'aperception empirique, de l'aperception transcendante, que tous les psychologues antérieurs à Kant avaient identifiés » (p. 61) : « l'aperception est la connaissance elle-même » rappelant l'exemple kantien des enfants (« l'habitude qu'ont les enfants de parler à la troisième personne et de ne pas dire "moi", par le fait que, jusqu'au moment où ils emploient la première personne, ils ne font que se sentir, et ne se connaissant pas », *Ibid.*, p. 63-4). Foucault sera le seul, après Politzer, à traduire l'expression par « double Je ».

80. E. Kant, *Les Progrès de la métaphysique depuis Leibniz et Wolff* (Paris, Vrin, 1990, Projet I – Section, 269-270 p. 23 *sqq.*) : « Je suis conscient de moi-même, est une pensée qui contient déjà un *double moi*, le moi comme sujet

la *Métaphysique des mœurs*⁸¹, mais encore dans une importante note de l'*Anthropologie*⁸² traitant le problème de la relation entre le « Je » de l'aperception transcendante et celui du sens interne⁸³.

et le moi comme objet. Comment il est possible que moi, le : je pense, je sois pour moi-même un objet (de l'intuition) et qu'ainsi je puisse me distinguer de moi-même, voilà qui est absolument impossible à expliquer, bien que ce soit un fait indubitable; mais cela révèle un pouvoir à ce point élevé au-dessus de toute intuition sensible qu'il entraîne, ne tant que fondement de la possibilité d'un entendement, la complète distinction avec tout animal auquel nous n'avons pas motif à attribuer un pouvoir de se dire Je à soi-même.

81. E. Kant, *Métaphysique des mœurs* (Paris, Vrin, 1986, Première partie, livre I, Sec. II. Ch. I p. 113, note 1) : « La double personnalité suivant laquelle doit se concevoir lui-même qui s'accuse et se juge en conscience, ce *double moi*, qui d'une part doit paraître tremblant devant la barre d'un tribunal dont la garde lui est toutefois confiée et d'autre part détient la fonction de juge par une autorité naturelle. »

82. Dans son « Introduction », Foucault attire l'attention sur ce passage. C'est ce caractère introduit du Je que Fichte critique chez Kant; ce dernier pense que les deux Moi ne peuvent plus communiquer sinon que dans un rapport asymétrique sujet-objet. Selon Foucault, Kant ne tombe pas sous le coup de cette critique car il ne s'agit pas pour lui de penser un « *doppertes Ich* », mais un « *doppertes Bewußtsein dieses Ich* ». « Le Je conserve son unité, mais il vient à la conscience ici comme contenu de perception, là comme forme du jugement, c'est dans la mesure où il peut s'affecter lui-même, étant, en un seul et même acte "*das bestimmende Subject*" et "*Dassich selbst bestimmende Subject*" » (M. Foucault, « Introduction », cit., p. 23). Nabert en parle aussi dans *L'Expérience interne chez Kant (L'Expérience intérieure de la liberté et autres essais de philosophie morale)*, Paris, PUF, 1994, p. 259) : « L'acte qui produit l'objectivité de la connaissance et, notamment, constitue l'expérience interne, devient aussi cause de l'affection qui scinde notre être en deux : un être inconnaissable et un moi qui n'est que le phénomène du premier. »

83. Cette note mérite d'être reportée entièrement : « Si nous représentons l'action intérieure (spontanéité) par laquelle un concept (une pensée) est possible, c'est-à-dire la réflexion, et l'impressionnabilité (réceptivité) par laquelle une perception, une intuition empirique, est possible, c'est-à-dire l'appréhension, mais si ces deux actes nous les représentons accompagnés de conscience, alors la conscience de soi peut être divisée en conscience de la réflexion et conscience de l'appréhension. La première est une conscience de l'entendement, la seconde du sens interne; celle-là c'est l'aperception pure : celle-ci l'aperception empirique; c'est donc à tort qu'on appellera la première sens interne. Dans la Psychologie nous nous examinons selon nos représentations du sens interne; mais dans

Étienne Balibar⁸⁴ a mis en lumière la manière dont la tradition philosophique idéaliste avait fait usage des propriétés idiomatiques de l'allemand quant à la syntaxe des pronoms personnels, et en particulier celle du pronom « *Ich* ». L'allemand, à la différence du français, offre la possibilité de nominaliser *immédiatement* la première personne *non réflexive*. Ainsi le « *Ich* » devient « *das Ich* », et fonctionne à la fois comme « sujet de l'énonciation dans l'énoncé », et comme concept de subjectivité. Au contraire, en français, depuis Descartes jusqu'à Bergson passant par Pascal, Condillac et Maine de Biran, c'est toujours l'expression « *le moi* » qui a été utilisée, et ceci même pour traduire l'allemand. Un tel choix a des conséquences philosophiques, car il s'agit bien de la première personne, mais de la première personne *réflexive*⁸⁵.

De la même manière, le choix de Politzer, s'il a pu être motivé par sa traduction des termes de la topique freudienne, était très

la Logique, selon ce que la conscience intellectuelle nous offre. Ici *le Je semble être double* (ce qui serait contradictoire) : 1) le Je comme sujet de la pensée (dans la Logique), qui signifie l'aperception pure (le Je purement réfléchissant) et dont on ne peut absolument rien dire sauf qu'il est une représentation absolument simple, 2) le Je comme objet de la perception, donc du sens intérieur, qui contient une multiplicité de déterminations, rendant possible une expérience intérieure. Dans les diverses modifications intérieures de son esprit (de sa mémoire ou des principes qu'il admet) peut-on dire que l'homme, s'il est conscient de ces modifications, est toujours le même, en ce qui concerne son âme? Question absurde, car il ne peut être conscient de ces changements que parce qu'il se représente dans ses différents états comme un seul et même sujet, et si en l'homme, *le Je est double* selon la forme (le mode de représentation), il ne l'est pas dans sa substance (le contenu)», *Anthropologie du point de vue pragmatique, op. cit.*, p. 135.

84. Étienne Balibar, dans l'article « Je-Moi-Soi », in B. Cassin, éd., *Vocabulaire européen des philosophies*, Paris, Seuil, 2004.

85. Pour citer un exemple éloquent : l'un des ouvrages de jeunesse du Schelling fichtéen, *Das Ich als Princip der Philosophie* avait été traduit comme *Du Moi comme principe de la philosophie*. Même le « *Ichheit* » de Fichte, qui sera par suite traduit par « ipséité », avait été traduit par Xavier Léon par le simple substantif « l'esprit ».

probablement lié à des raisons philosophiques⁸⁶. Son choix était motivé par la conviction qu'il avait que la plupart des philosophes qui désignaient la subjectivité avec le terme d'« esprit » ou de « moi », avaient effectuée une opération d'hypostase et de réification analogue à celle qu'opérait Descartes en usant de la notion de *res cogitans* ou la psychologie rationnelle en usant de la notion d'*âme*. On ne peut en effet manquer de remarquer que l'expression « le Je » a pour particularité de mettre l'accent sur la non-réflexivité du sujet, sur l'impossibilité en laquelle on se trouve de mettre, même dans une phrase, la subjectivité à la place de l'objet.

5. L'INTÉRIORITÉ IMPOSSIBLE

C'est d'un geste tout aussi kantien que Politzer refuse les notions, propres à la psychologie introspective et au bergsonisme, de vie intérieure et de durée, qui visent à isoler un domaine d'objets propres à la psychologie. Le pamphlet *La Fin d'une parade philosophique : le bergsonisme*, sur lequel nous ne pourrions revenir ici, se situe dans le sillage des critiques déjà adressées par Brunschvicg à l'auteur de *l'Essai*. Comme le remarque Roger Bruyeron, c'est Bergson que Brunschvicg vise indirectement quand, dans *L'Expérience humaine et la causalité physique*, il rétorque à Maine de Biran que le sentiment de l'effort ne permet pas d'accéder directement à la conscience. La prétendue « vie intérieure » à laquelle on accède à travers l'effort ou à travers l'intuition, n'est qu'une version *réalisée* de la conscience transcendantale, par conséquent une fiction. La philosophie bergsonienne est ramenée sur le même plan que la psychologie scientifique, en vertu de l'opération d'hypostase ou de réification du sujet para-physicaliste, qu'elle réalise. En mobilisant les concepts de vie intérieure et de durée, Bergson

86. Dans un compte-rendu de l'ouvrage, publié dans le numéro 2 de 1927 (« *Recherches sur la liberté* », p. 466) de la *Revue Philosophique*, Koyré qualifie la traduction de Politzer de « fidèle et exacte », en donnant comme cas exemplaire la traduction de *Selfstheit* par *Ipseité*.

transforme le Je transcendantal en une chose et retombe dans les paralogismes que Kant dénonçait déjà.

La critique politzerienne des hypostases « psychologues » de Bergson, peut aussi profiter de la thèse secondaire que publie en 1924, Jean Nabert (1881-1960), un élève de Brunschvicg, dans la *Revue de métaphysique*. Dans *L'Expérience interne chez Kant*, Nabert analyse finement les transformations que la notion de *sens interne* ou *sens intime* – c'est-à-dire le pouvoir de faire de ses propres représentations l'objet de ses pensées – subit dans le kantisme, sous la poussée de la critique. Il montre comment, à partir de la deuxième édition de la *Critique de la raison pure*, le sens interne, notion qui était jusqu'alors encore entachée d'un langage réaliste, recouvre une signification transcendantale grâce à la doctrine du temps comme forme *a priori* de la sensibilité et à la théorie de l'auto-affection du sujet ; Nabert attire également l'attention sur le risque d'un possible retour du dogmatisme que comporte – comme le bergsonisme qui est la cible implicite de l'essai – l'hypothèse kantienne selon laquelle il serait possible de connaître, par le sens interne, le moi phénoménal soumis à la seule forme du temps⁸⁷. Nabert montre qu'on ne peut prétendre accéder à ce moi phénoménal pour autant que toute intuition mobilise à la fois intuition *a priori* du temps *et* intuition *a priori* de l'espace.

Dans le compte-rendu qu'il fait de ce livre en 1924 dans *Philosophies*, Politzer tient *L'Expérience interne chez Kant* pour la « plus pénétrante [étude] qui ait été écrite jusqu'ici sur l'expérience interne chez Kant » et comme l'indice de « ce qu'il y a de vivant et d'actuel dans la théorie kantienne – surtout en ce qui concerne »

87. Par exemple, dans les *Leçons de métaphysique*, le sens interne donne accès par intuition au « moi » et à son principe « substantiel ». P. Ricœur écrit que la théorie du sens interne est « l'un des lieux où se laisse mieux apercevoir la résistance que le rationalisme dogmatique oppose aux exigences de la philosophie transcendantale » (P. Ricœur, « L'arbre de la philosophie réflexive » in J. Nabert, *L'Expérience intérieure*, *op. cit.*, p. vi).

le problème de la « solidarité de l'expérience interne et externe⁸⁸ ». Politzer reprend l'interprétation du kantisme donnée par Nabert, ruinant possibilité d'une connaissance *sui generis* de la vie intérieure (et donc de la durée) qui pourrait être considérée comme un second monde, soumis à la seule catégorie de temporalité. C'est surtout les conséquences de la thèse de Nabert à l'égard du bergsonisme, que Politzer retient avec enthousiasme⁸⁹. À partir de ce moment et jusqu'à la rédaction de son pamphlet contre Bergson en 1929, Politzer enracinera sa critique de la philosophie de la durée dans les arguments de Nabert.

Toute autre est la critique implicite que Politzer adresse à Brunschvicg; il semble considérer simplement la philosophie de ce dernier trop sèche, et purement ancillaire par rapport aux sciences. La philosophie néo-kantienne, comme d'ailleurs la phénoménologie, n'est acceptée par Politzer qu'au titre de gnoséologie, d'un discours dont l'objet est la logique universelle de la connaissance. La limite du néokantisme tient au fait de s'être borné à l'étude d'une seule partie du « Je », et a donc considéré peu importantes les recherches empiriques concernant l'homme individuel.

Entre 1930 et 1932, à l'époque de la publication des pamphlets de Politzer et de Nizan, Brunschvicg semble tenter d'instaurer un dialogue avec la nouvelle génération de philosophes. Dans un cours de 1929-1930, qui avait été publié l'année suivante sous le titre *De la Connaissance de soi*⁹⁰, Brunschvicg essaye, en partant de la biologie, de la « psychologie concrète⁹¹ », de la psychanalyse

88. G. Politzer, « Un pas vers la vraie figure de Kant », cit., p. 56.

89. « La théorie kantienne se pose en *antithèse irréductible* contre toute théorie qui voudrait atteindre la donnée psychologique en dégageant la conscience de l'intrusion de l'espace. [...]. Chez Kant, l'expérience interne et l'expérience externe sont solidaires non pas seulement *en fait*, mais encore *en droit*. [...] [Ainsi, mettant en relief la théorie du sens interne] Nabert apporte [...] une contribution importante à la précision de nos idées sur les rapports entre Kant et Bergson ». Cf. G. Politzer, « Un pas vers la vraie figure de Kant », cit., p. 56.

90. L. Brunschvicg, *De la Connaissance de soi*, Paris, Alcan, 1931.

91. *Ibid.*, p. 14.

et de l'histoire, de dégager les opérations sous-jacentes aux divers savoirs concernant l'homme. Dans l'introduction de ce cours, il déclare que ses analyses auraient coïncidé avec le champ dénommé par Kant d'Anthropologie⁹², si l'émergence d'un nouveau savoir portant ce nom ne l'empêchait d'utiliser ce terme. Sa tentative pour rejoindre les problèmes de Politzer – avec lequel, si le témoignage de Michel Henry est valable⁹³, Brunschvicg aurait entretenu une brève correspondance à propos du statut de la psychologie⁹⁴ – était manifeste.

Quelques années plus tard, dans l'introduction aux *Âges de l'intelligence* (Paris, Alcan, 1934), un ouvrage qui résume les leçons qu'il a données à la Sorbonne durant l'hiver 1932-1933, Brunschvicg souligne combien ses auditeurs sont des « jeunes gens [...] touchés et menacés par le désordre de la société » et comme ils ont bien « raison de vouloir que demain ne ressemble pas à aujourd'hui ». Cependant le risque auquel ces derniers s'exposent, selon le philosophe, est de prendre pour la pensée de demain celle « d'avant-hier », de « s'habiller richement avec les laissés pour compte de la vérité ». Il s'agit là pour Brunschvicg du « quiproquo fondamental d'où dérive la "querelle", perpétuellement renaissante, des "générations", l'attrait des jeunes gens d'aujourd'hui pour ce qu'ils appellent le concret, leur répulsion – amants ivres de chair – à l'égard d'un idéalisme qu'ils traitent volontiers d'exsangue ». Brunschvicg conclue, plutôt brusquement, en opposant aux « variations innombrables auxquelles nos jeunes contemporains se livrent sur le thème du concret », la formule que Leibnitz usait dans les *Nouveaux essais* : le concret n'est « tel que par l'abstrait⁹⁵ ».

92. *Ibid.*, p. 23.

93. M. Henry, *Philosophie et phénoménologie du corps : essai sur l'ontologie biranienne*, Paris, PUF, 1965, p. 265, n. 2.

94. Malheureusement, le Fonds Léon Brunschvicg à l'Institut de la Mémoire de l'Édition contemporaine de Caen n'en garde pas de trace.

95. Tout le contenu de ce passage – y compris la mention aux époques clairement la lettre que Politzer avait envoyée à Brunschvicg en 1926 et qui est reproduite dans ce même volume (p. 233-235).

6. LES CONDITIONS D'UNE RÉFORME

Nous pouvons donc conclure qu'à chaque fois que Politzer reproche à la psychologie son « abstraction », c'est pour l'une de ces deux raisons motivées par son kantisme : la psychologie est coupable soit d'avoir évité la confrontation avec l'empirie et inventé de toutes pièces une « idée » d'homme invérifiable, soit d'avoir « chosifié » l'homme en séparant son aspect empirique, du « Je » transcendantal qui lui donne une signification. Pour cette raison, Georges Lefebvre expliquera qu'« à côté de la “description de la conscience” », autrement dit, à côté de la philosophie réflexive d'orientation néo-kantienne qui est celle de Brunschvicg, « Georges Politzer voulait conserver les acquisitions de la psychologie objective⁹⁶ ».

C'est de la philosophie critique que Politzer tire la structure de sa « critique sans ménagements » de la psychologie classique, « qui doit aller jusqu'à l'exécution⁹⁷ ». Cette critique a pour cible tant la psychologie scientifique de Ribot – coupable de séparer le sujet de ses actions et de penser qu'il est « produit par des causes impersonnelles⁹⁸ » – que la psychologie introspective, avec au premier chef le bergsonisme, qui chosifie et transforme le « je » en un « monde spécial », en fait l'objet d'une perception et d'une science *sui generis*, d'une « paraphysique⁹⁹ ». La psychologie concrète veut détruire le mythe de la « nature double » de l'homme, et ainsi abolir son « oscillation autour des deux pôles de l'objectivité et subjectivité¹⁰⁰ ». Ce que Politzer reproche à la psychologie objectiviste comme à la psychologie subjectiviste, c'est de ne pas satisfaire aux trois conditions qui auraient permis à la psychologie de devenir une science, trois conditions qu'il formule à la fin de la *Critique des fondements de la psychologie* : 1. être une science empirique ;

96. H. Lefebvre, *L'Existentialisme*, *op. cit.*, p. 34.

97. G. Politzer, *Critique des fondements*, *op. cit.*, p. 19.

98. *Ibid.*, p. 38.

99. *Ibid.*, p. 44.

100. *Ibid.*, p. 11.

2. considérer un groupe originel de faits ; 3. être vérifiable¹⁰¹. La psychologie objective satisfait la première et la troisième exigence, mais non pas la deuxième ; la psychologie subjective, la première et la deuxième, mais non pas la troisième.

Tout l'enjeu de la *Critique des fondements de la psychologie* est alors de parvenir à discerner, au sein de la psychanalyse, du comportementalisme et de la psychologie de la forme, les éléments d'une psychologie qui soit capable tenir ensemble approche empirique et centralité du *Je*. Cette psychologie est, d'une part, expérimentale, car elle comporte une *description* des phénomènes *extérieurs*. À ce titre, l'apport du behaviourisme¹⁰² est surtout négatif ; il consiste en la radicalisation de la critique que faisait Kant de l'expérience interne, dans le « renoncement, absolu et sans

101. *Ibid.*, p. 252. Ce sont là les trois conditions qui, selon Freud, rendent possible de parler de la psychanalyse comme d'une science : elle associe à une région de réalité (l'inconscient), un protocole d'expérimentation (l'acte analytique), et une exigence de théorisation doublée d'une procédure de validation, liée aux effets thérapeutiques de la méthode.

102. L'ouvrage le plus important de Watson est sans doute *Psychology from the Standpoint of a Behaviorist*, Londres, Lippincott, 1919. Henri Piéron qui utilisait le terme de conduite depuis 1908, fut l'introducteur de la doctrine behavioriste en France. La « conduite » était définie comme un « ensemble organisé d'actions accomplies en vue d'atteindre un but ». Dès 1908, dans sa leçon inaugurale à l'École pratique des hautes études (« L'évolution du psychisme », publiée dans la *Revue du mois* de mars 1908 et reproduite dans *De l'Activité à l'homme*, Paris, PUF, 1958), Piéron avait souligné l'importance de la notion de *behaviour* ou de conduite, et insistait sur la nécessité de purger la psychologie scientifique de toute référence à des concepts métaphysiques comme ceux de « vie » ou de « conscience » : « Il est possible – écrit-il – autant que nécessaire non point de nier mais d'ignorer la conscience dans les recherches sur le psychisme des organismes [...] [ces recherches] porteront sur l'activité des êtres et leurs rapports sensori-moteurs avec le milieu, sur ce que les américains appellent *the behaviour* et sur ce que nous sommes en droit d'appeler le comportement des organismes ». Pour le rapport entre le behaviourisme américain et la psychologie française, cf. P. Fraisse, « French origin of the psychology of behaviour : the contributions of Henri Piéron », in *Journal of the History of the Behavioural Sciences*, n. 16, 1970, p. 111-119 et son complètement par A. Littman, « Henri Piéron and French psychology : A comment on professor Fraisse's note » in *Journal of the History of the Behavioural Sciences*, n. 7, 1996, p. 261-268.

conditions, à la vie intérieure» ; il s'agit de faire « table rase de tout ce qui est introspection et spiritualité¹⁰³ ». Mais d'autre part, cette psychologie traite des phénomènes originaux, lié au « Je ». Il s'agit d'approcher des totalités douées d'un sens, d'où l'importance de la notion de *Gestalt* ou d'ensemble signifiant ; ces ensembles de phénomènes ne correspondent ici rien d'autre qu'à des séries d'« actes » intentionnels liés au sujet et à l'exercice libre qu'il fait de ses facultés. Tous les faits dont la psychologie « peut s'occuper sont en “première personne”, [...] de telle manière que pour tout l'être et pour toute la signification de ces faits, l'hypothèse d'une première personne soit constamment indispensable¹⁰⁴ ».

Les faits psychologiques doivent toujours être considérés comme les parties d'un tout, comme « les différents aspects de l'acte du “je”¹⁰⁵ » ; ils « doivent être homogènes au “je” » ; ils ne peuvent être que les incarnations de la même forme du “je”¹⁰⁶ ». Par conséquent, les événements¹⁰⁷ dont la psychologie concrète s'occupe, sont des séries d'« actes » liés à une intention qui leur donne signification. Ainsi les faits psychologiques ont toujours une forme « intentionnelle¹⁰⁸ », ils occupent toujours le « plan téléologique des significations¹⁰⁹ ». C'est la raison pour laquelle « la notion fondamentale de cette psychologie ne peut être que la notion d'acte. L'acte est la seule notion qui soit inséparable du *je* dans sa totalité, seul de toutes les notions, il ne se conçoit que comme *l'incarnation*

103. *Ibid.*, p. 245. Si l'on suit ce que Pierre Naville – l'un des premiers philosophes français à avoir étudié l'œuvre de Watson dans son ensemble (cf. *La Psychologie du comportement : le behaviourisme de Watson* Paris, Gallimard, 1942) – écrit dans son recueil *Psychologie, marxisme, matérialisme : essais critiques* (Paris, Marcel Rivière, 1948, p. 285), Politzer aurait aussi été l'auteur de la quasi-totalité (« sauf les réflexions finales », écrit-il) de la thèse de Valérie H. Arnold : *La Psychologie de réaction en Amérique* (1926).

104. G. Politzer, *Critique des fondements*, op. cit., p. 43.

105. *Ibid.*, p. 49.

106. *Ibid.*, p. 50.

107. Politzer reprend sans doute le terme d'« événement » de *L'Expérience humaine et la causalité physique* de Brunschvicg.

108. G. Politzer, *Critique des fondements*, op. cit., p. 84.

109. *Ibid.*, p. 94.

actuelle du *je*¹¹⁰». Enfin, dans la totalité du comportement d'un sujet, dans le « drame humain », la psychologie concrète dégage des « segments du drame¹¹¹ », des unités signifiantes renvoyant à « l'acteur [...] de la vie dramatique¹¹² ».

Politzer retrouve tous ces traits dans l'intuition essentielle la psychanalyse. Mais, à la différence des autres interprètes de Freud, qui ne « voient dans la psychanalyse que libido et inconscient¹¹³ », Politzer dirige son attention vers la théorie du rêve-désir et vers la technique du récit esquissées dans la *Traumdeutung*; il s'intéresse donc aux aspects, non métaphysiques, mais théoriques et méthodologiques, de la doctrine freudienne. Selon Politzer, la spécificité de celle-ci est de tout faire pour éviter toute instance substantialisée, de ne recourir ni à des causes physiologiques, ni à une vie intérieure susceptible d'être saisie à travers l'introspection ou l'intuition¹¹⁴. Au contraire, « par l'emploi de la méthode du récit, Freud substitue le point de vue du "comportement" à celui de l'"intuition"¹¹⁵ ». Politzer peut donc conclure que, conformément à la critique, « c'est vers une psychologie sans vie intérieure que nous oriente la psychanalyse¹¹⁶ ». La psychanalyse peut s'accorder avec le comportementalisme en ce que l'une comme l'autre utilisent comme méthode l'observation des phénomènes extérieurs, en partant de l'impossibilité qu'a posé Kant d'accéder à une hypothétique vie intérieure.

Le récit du psychanalyste interprète les données que lui fournit le patient, sans les réaliser, sans avoir recours à des instances substantifiées : « la psychanalyse n'est donc rien d'autre qu'une technique

110. *Ibid.*, p. 69.

111. *Ibid.*, p. 51.

112. *Ibid.*, p. 53.

113. *Ibid.*, p. 22.

114. *Ibid.*, p. 83. Politzer écrit, contre Bergson, que « de même que le physicien n'a pas besoin de se transformer en bobine pour étudier l'induction, de même le psychanalyste n'a pas besoin d'avoir des "complexes" pour retrouver les complexes des autres ».

115. *Ibid.*, p. 81.

116. *Ibid.*, p. 109.

permettant d’approfondir, conformément aux exigences de la psychologie concrète, les significations¹¹⁷ ». Si les notions psychanalytiques d’identification ou d’Œdipe sont « concrètes », c’est dans la mesure où elles saisissent des « segments dramatiques » (i.e. des scènes du comportement humain) qui renvoient aux intentions du sujet ; « elles restent au plan du je, et sont taillées dans la matière même du drame humain¹¹⁸ ». C’est pourquoi « Freud satisfait à cette autre exigence de la psychologie concrète, d’après laquelle les notions les plus élémentaires doivent encore être des actes, des actes du “je” et des segments de la vie dramatique¹¹⁹ » : « le langage correspond [...] à une “intention significative”, [...] les actions [correspondent] à une “intention active”¹²⁰ ». Tant la notion d’identification que celle de complexe d’Œdipe sont, selon Politzer, des notions « concrètes *dans leur forme technique même*¹²¹ ». Elles consistent dans des *significations*, font d’un ensemble *de mouvements*, une scène humaine : « l’identification est [...] essentiellement un acte qui a un *sens* », elle est « taillée dans le drame humain lui-même ; en d’autres termes, elle est un segment *de la vie de l’individu particulier*¹²² » ; de la même manière « le complexe d’Œdipe n’est ni un “processus”, et encore moins un état, mais un schéma dramatique, ou, si l’on aime mieux, un *comportement humain*¹²³ ».

L’interprétation que fait Politzer de la théorie freudienne du rêve, est encore plus frappante. Avant Freud, le rêve avait été considéré

117. *Ibid.*, p. 103-4.

118. *Ibid.*, p. 233. « L’identification est, au contraire, essentiellement un acte qui a un *sens* », *Ibid.*, p. 231 ; « L’identification est donc bien une notion concrète : elle est taillée dans le drame humain lui-même ; en d’autres termes, elle est un segment *de la vie de l’individu particulier* », *Ibid.*, p. 232. Les notions de la psychologie concrète ne sont pas des « intuitions », écrit Politzer, elles « sont concrètes *dans leur forme technique même* », *ibid.*, p. 237.

119. *Ibid.*, p. 236.

120. *Ibid.*, p. 84.

121. *Ibid.*, p. 237.

122. *Ibid.*, p. 231-232.

123. *Ibid.*, p. 233.

comme quelque chose de négatif : il consistait dans l'absence d'ordre. Il était ainsi expliqué de l'extérieur, par des causes physiologiques. En revanche, selon Politzer, la psychanalyse, prend le rêve dans son individualité et sa positivité; étant une totalité douée d'un « sens¹²⁴ », il est rattaché au sujet, à ses intentions, à son désir. Le rêve est ainsi « inséparable du “je”¹²⁵ », il est « la modulation de ce “je”, s'y rattache intimement et l'exprime¹²⁶ ». La technique des « associations libres » refuse l'idée selon laquelle le rêve ne serait qu'automatisme, désordre ou manque (conception que l'on retrouve même chez Bergson); elle correspond à la recherche d'une « dialectique secrète¹²⁷ » dont le rêve est l'expression.

Le problème crucial que Freud a dû affronter, est aux yeux de Politzer celui du rapport entre le contenu *latent* et le contenu *manifeste* du rêve. L'erreur capitale de Freud – erreur qui implique une régression par rapport aux conquêtes de la *pratique* psychanalytique – tient au fait de postuler que des pensées ont préexisté au récit signifiant du rêve. Si des pensées actuelles préexistent à ce que l'analyste perçoit (le récit), il faut supposer l'existence d'un réservoir hypostasié, d'un « lieu caché », où ces pensées n'apparaissent pas, restent cachées. Ainsi Freud réintroduit-il le réalisme de la psychologie en concevant l'inconscient comme un réservoir de pensées. Il fait retour au « schéma classique du travail psychologique allant de la sensation à la pensée¹²⁸ ». Freud remet donc en question *certaines* thèses mais non pas les fondements de la psychologie.

124. *Ibid.*, p. 36.

125. *Ibid.*, p. 39.

126. *Ibid.*, p. 39. La notion phonologique de *modulation* – qui avait été utilisée tant par les gestaltistes que par le psychologue et linguiste Karl Bühler (1879-1963) – indique le processus par lequel un signal porteur d'un message est transformé de sa forme originale, en une forme adaptée au canal de transmission; aussi dire que le rêve est modulation du je, est-ce dire que le rêve est un signe qui renvoie au « je » comme à sa signification profonde.

127. *Ibid.*, p. 108.

128. *Ibid.*, p. 126.

Comme Bergson et les penseurs de « toute une époque¹²⁹ », Freud tend souvent à concevoir le rêve non comme phénomène intentionnel rattaché au “Je”, mais comme la marque d’un désintéressement du sujet – ce qui revient à le ramener à une conception négative et à invoquer des causes extérieures. Ainsi Freud reconstitue-t-il tout l’univers substantialiste du « psychique » ; sa psychologie l’amène « à une métapsychologie, de même que l’approfondissement du problème de la perception dans une certaine direction mène à la métaphysique¹³⁰ ». C’est par cette brèche qu’ouvre un concept d’inconscient « lié indissolublement aux démarches fondamentales de la psychologie abstraite¹³¹ » – brèche apparemment innocente – que ressurgissent les autres notions qui décrivent des processus « en troisième personne » en abandonnant le plan du sens : inspiration du rêve, préconscient comme lieu de la censure, intensités et énergies psychiques, appareil psychique, etc. Ainsi Freud dévie-t-il la trajectoire de la psychanalyse ; au lieu de l’orienter vers la psychologie concrète, il lui donne une simple « orientation biologique¹³² ». Ce faisant, il creuse « un abîme entre l’attitude pratique et l’attitude théorique du psychanalyste¹³³ ».

Ainsi le « paradoxe épistémologique¹³⁴ » de la psychanalyse tient-il au véritable conflit qui se dessine entre sa « superstructure formelle » et son « inspiration fondamentale¹³⁵ ». Politzer déclare en effet que la psychanalyse fonde « des démarches vraies sur des principes faux en traduisant ses découvertes fécondes dans des schémas parfaitement stériles¹³⁶ ». Au lieu de s’en tenir aux relations « scéniques ou linguistiques¹³⁷ », à l’immanence de la *signification*,

129. *Ibid.*, p. 147.

130. *Ibid.*, p. 151.

131. *Ibid.*, p. 199.

132. *Ibid.*, p. 141.

133. *Ibid.*, p. 145.

134. *Ibid.*, p. 197.

135. *Ibid.*, p. 153.

136. *Ibid.*, p. 135.

137. *Ibid.*, p. 170.

« le réalisme [freudien] cherche une *entité psychique à réaliser*¹³⁸ ». Freud effectue un « *dédoublement du récit significatif* : on sous-tend le plan des significations par un autre plan qui est celui des entités psychiques¹³⁹ », « le formalisme replace donc immédiatement le drame personnel par un drame en troisième personne où les acteurs sont les *éléments*¹⁴⁰ ».

En réalité « l'ignorance du sens du rêve par le rêveur ne prouve l'existence de l'inconscient que si c'est la pensée *actuellement consciente* [...]. *L'ignorance n'est une preuve de l'inconscient que si elle est considérée à travers le réalisme*¹⁴¹ » ; « le rêve constitue un récit qui n'est pas celui qu'il aurait du être *si les intentions significatives s'étaient servies de leurs signes adéquats*¹⁴² ». Le seul contenu d'un rêve, c'est ce contenu que l'on dit « latent » ; « le *contenu latent* d'un rêve ou d'un symptôme névrotique n'est rien d'autre qu'une *description*, c'est-à-dire un *récit conventionnel dont le thème est précisément une attitude vécue*¹⁴³ ». L'approche de Freud oblitère le phénomène qui serait précisément le plus intéressant à expliquer : la raison pour laquelle, pour des significations d'un certain type, on utilise des signes inadéquats ; pour le dire autrement : toute la dialectique en première personne, ainsi que les actes du « Je ».

7. L'ABSTRACTION DU CONCRET

Si l'on met au clair ce qui était le projet d'une « psychologie concrète » il est évident que une série d'objections qui lui avaient été adressées étaient inopérantes et fondées sur des malentendus. Dans une lettre adressée à Politzer¹⁴⁴, Bergson avait été le premier

138. *Ibid.*, p. 171.

139. *Ibid.*, p. 174.

140. *Ibid.*, p. 172.

141. *Ibid.*, p. 161.

142. *Ibid.*, p. 177.

143. *Ibid.*, p. 188-9.

144. Cf. le brouillon d'une lettre de Bergson à Georges Politzer, datée de février 1928 (in H. Bergson, *Correspondances*, Paris, PUF, 2003, p. 1249) :

à exprimer sa perplexité quant à la possibilité de trouver une méthode psychologique alternative à l'introspection, ce qui reste surprenant au vu des efforts faits par Politzer pour souligner comme la psychologie devait justement se fonder sur l'observation extérieure du comportement rattaché au Je et sur le refus de l'intériorité; au même moment, dans un compte-rendu, Jean Wahl, se demandait sur quelles bases une union de « behaviourisme et psychanalyse » était possible, ce qui était également expliqué noir sur blanc dans la *Critique*. Jean Wahl ajoutait également que Politzer ne pouvait rester intégralement concret, car il continuait à faire recours aux concepts¹⁴⁵. Selon lui « la découverte du complexe d'Œdipe », n'avait rien de concret car elle n'était rien d'autre que « le produit d'une réflexion généralisatrice¹⁴⁶ ». Cette deuxième objection, qui se base sur une conception empiriste et bergsonienne des concepts en tant qu'abstractions utiles, rate complètement la visée de l'entreprise politzerienne. Comme je l'ai montré plus haut¹⁴⁷, le « concret » dont la psychologie dramatique se réclame, possède une définition précise en tant que véritable *concept* et il n'est pas le produit d'une simple réaction empiriste. Le fait que Politzer soit capable d'indiquer des exemples de concepts « concrets », comme les concepts freudiens d'identification ou de complexe d'Œdipe, et également de formaliser, bien que de manière assez grossière, les conditions selon lesquelles un concept est « concret », témoigne de ce que l'idée de « concept concret » est tout sauf que le simple signe d'une réaction empiriste.

Vingt ans plus tard, dans son célèbre essai sur « Freud et Lacan », Louis Althusser adresse à Politzer la reproche inverse, tout en lui attribuant une conception « bergsonienne » de la connaissance :

« Remercie pour l'aimable envoi de la *Critique des fondements de la psychologie* [...] une très intéressante étude de la psychologie, *l'ainsi qu'une suggestive/curieuse critique de la méthode d'introspection (reste à savoir si l'on peut la remplacer?)* ».

145. J. Wahl, « *Revue de psychologie concrète* », NRF, mai 1929, p. 744.

146. *Ibid.*, p. 745.

147. Ce sont les mêmes observations adressées par Lucien Sève dans *Marxisme et théorie de la personnalité* (Paris, Éditions sociales, 1972).

soulignant qu'« aucune science ne peut faire sans abstraction, même dans sa pratique », il jugera l'entreprise de Politzer entachée par la plus « classique antinomie idéaliste », celle qui prétend opposer à l'abstrait conceptuel des données empiriques supposées concrètes¹⁴⁸. Dans *Lire le Capital*, Althusser parle de la *Critique* comme d'une série d'« erreurs géniales¹⁴⁹ » : selon lui le concept de concret ne peut avoir d'usage que critique, il n'est aucunement susceptible de fonder une connaissance, dont la tâche essentielle consiste précisément dans l'« abstraction des concepts ». Selon Althusser, c'est précisément l'auto-contradiction du concept de concret, qui serait à l'origine de l'impasse dans laquelle se trouve Politzer après sa *Critique*, de l'incapacité en laquelle il est de fonder véritablement une « psychologie concrète¹⁵⁰ ».

C'est dans une tout autre direction que voulait aller la psychologie concrète. À partir des années 1930, son histoire se réduira de plus en plus à une série de récusations, d'incompréhensions et d'appropriations.

148. L. Althusser, « Freud et Lacan », in *Écrits sur la psychanalyse : Freud et Lacan*, Paris, IMEC/Stock, 1997, p. 44. Althusser a mal compris ou n'a pas lu Politzer quand il écrit que ce dernier a « attaqué [la psychanalyse] pour ses abstractions : l'inconscient, le complexe d'Œdipe, le complexe de castration, etc. ». Certes pour Politzer l'inconscient est une notion purement abstraite, mais il n'en va pas de même chez lui du complexe d'Œdipe.

149. On retrouve la même expression dans la « Préface » de *Pour Marx*.

150. Politzer se voit traité de « Feuerbach des temps modernes » et considéré comme le maillon central d'une lignée idéologique du « concret » allant de Sartre à Bergson.

II

LE CONCEPT DE *DRAME* DANS L'ŒUVRE DE GEORGES POLITZER

par Roger Bruyeron

1. UN CONCEPT ET SES BORDS

Pour chacun d'entre nous, disent Henri Lefebvre, Georges Friedmann et Georges Politzer, en 1924 dans la revue *Philosophies*, le grand ennemi, c'est « l'Autre ». Il prend des formes diverses : l'âme, la vie intérieure, le vécu saisi dans la durée ; plus tard ce sera l'inconscient freudien ou la « conscience mystifiée » de ceux qui veulent confondre Marx et Freud. Bref, l'Autre est tout ce qui fait obstacle à la libération de la puissance de l'individu, dans sa singularité même. Quand l'histoire les aura tous pleinement rattrapés, l'Autre, nommé fascisme ou nazisme, prendra finalement le visage innommable du bourreau. Telle est la pensée la plus radicale de l'un d'entre eux, Georges Politzer. Mais pour comprendre cela, il faut un concept nouveau : celui de *drame*. Je me propose de décrire et d'interroger la formation puis la dissolution de ce concept dans la pensée philosophique de Georges Politzer, c'est-à-dire de « travailler ce concept, en faire varier l'extension et la compréhension [...], le prendre comme modèle ou inversement

lui chercher un modèle, bref lui conférer progressivement [...] la fonction d'une forme¹».

Dans ce cas précis, je me propose d'essayer de comprendre pourquoi cette forme fut sans application effective², du moins dans son champ d'origine. En effet le concept de drame est construit par Politzer pour définir l'objet et la méthode de la « psychologie concrète ». La psychologie, science qui reste à établir, est dirigée contre la psychologie classique d'une part, contre ces nouvelles théories psychologiques que sont le behaviourisme et la théorie de la *Gestalt* d'autre part : toutes accusées d'être à la fois formalistes et réalistes. Le concept de vie dramatique est opposé au mythe de l'intériorité, de la vie psychique interne – ce que Politzer dénonce comme un réalisme qui dédouble la vie humaine – ou à celui du processus, de la vie impersonnelle des phénomènes généraux quand ceux-ci sont appliqués au comportement humain – par exemple dans le cas de la perception ou de la mémoire ou encore de l'habitude.

Le concept de drame a donc eu, d'abord, une fonction critique : celle de dénoncer l'illusion qu'engendrent réalisme et formalisme dans la prétendue connaissance de l'homme. Cette illusion consiste à traiter de choses quand on prétend parler de l'homme et de sa vie réelle. Les textes de Freud constituent, dans cette perspective, le levier qui permet de faire basculer la psychologie traditionnelle hors du champ de la science, en la dénonçant comme mythologie ; ils permettent aussi d'interroger la pertinence des psychologies nouvelles. Ainsi, l'œuvre de Freud est proprement révolutionnaire : le psychanalyste renverse le mythe du dédoublement de l'homme, âme et corps et il aborde le terrain de la connaissance de l'individu singulier. Tout cela à condition toutefois de s'en tenir à la méthode psychanalytique telle qu'elle est illustrée par le chapitre

1. G. Canguilhem, « Dialectique et philosophie du non chez Gaston Bachelard », in *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Vrin, 1994, p. 206.

2. J'évoque ici le propos de Louis Althusser, dans L. Althusser, E. Balibar, P. Macherey *et al.*, *Lire le Capital* (1965), Paris, PUF, 1996.

sur le « travail du rêve », sans se laisser emporter par le « retour » de Freud à la psychologie classique qui s'opère dans le dernier chapitre de *La science des rêves*.

Le concept de drame est repris par Politzer dans une démarche à l'ambition plus étendue et plus originelle à la fois : dans le souci d'élaborer une théorie de l'être humain singulier, c'est-à-dire d'établir une vérité de l'homme, de son action et de son discours, puis celle de tous les êtres humains singuliers à un moment donné, dans un espace donné, en relation matérielle et langagière les uns avec les autres, le drame devient progressivement l'objet à construire d'une théorie matérialiste de l'histoire. Matérialisme historique d'abord, matérialisme dialectique ensuite, du moins dans le discours même de Politzer. Déplacé de son champ originel de formation – à savoir la psychologie concrète, qui est elle-même progressivement enveloppée dans une théorie de l'action économique et sociale – le drame, dont le modèle pouvait être emprunté à Freud avec l'analyse du rêve ou du symptôme, se schématise plus essentiellement dans le travail, activité individuelle et collective à la fois, et enfin dans l'action révolutionnaire. Le drame n'est plus seulement ce qui unifie et singularise chacun d'entre nous, c'est ce qui donne forme et force au groupe humain qui, dans son action et sa réflexion sur sa situation concrète, se nomme classe révolutionnaire.

De nombreuses interrogations surgissent alors : enclaver la psychologie, fût-elle concrète, dans l'économie et dans l'histoire, n'est-ce pas reconnaître que le concept de drame n'est plus de nature psychologique, mais, revenant à ses origines, de nature philosophique, voire politique ? Qu'il concerne moins les individus que les groupes ou les « ensembles pratiques » ? Si la révolution est le drame par excellence, n'est-ce pas plutôt dans la pratique révolutionnaire, dans l'action politique, qu'il prendra sens et force et non dans la théorie pure, à moins d'affirmer bien entendu qu'il n'y a pas de pratique sans théorie ? Au fond, n'était-il pas prévisible que le concept de drame devait se dissoudre dans une critique de la raison dialectique qui substituerait à l'étude de la vie dramatique singulière celle des ensembles pratiques ? Avec Politzer

nous sommes introduits dans un des débats les plus féconds mais aussi les plus indécis du siècle passé.

2. L'HOMME « CONCRET » ET L'ACTION

La formation du concept de drame, sa compréhension, s'énonce dès les premières publications de Politzer, au cours des années 1924-1926, d'abord dans la revue *Philosophies*, où il discute la position des philosophes face à la psychanalyse qui fait son entrée en France ; ensuite en 1926, dans le texte nommé « Introduction³ » publié dans le premier numéro de la revue *L'Esprit*, composé lorsque Politzer était en train de traduire, avec la collaboration d'Henri Lefebvre, le texte de Schelling *Recherches philosophiques sur l'essence de la liberté et sur les problèmes qui s'y rattachent*⁴. Dans chacun de ces textes il est question d'action et plus précisément d'action révolutionnaire. Contre le héros « disponible », celui de Valéry ou de Gide qui ne cherche qu'à « prouver » (c'était alors la mode du « prouvisme », il fallait ressembler au héros gidien, « prouver » sa liberté), contre le Surréalisme qui parle bien de révolution mais qui ne se donne pas les conditions théoriques sur lesquelles pourrait prendre appui une pratique révolutionnaire, les « nouveaux philosophes » de la revue *Philosophies* puis de la revue *Esprit* prétendent retrouver « l'homme concret, vivant sa vie unique sur le plan humain. » Agir ce sera combattre tout ce qui

3. *L'Esprit*, n. 1, mai 1926. Cette revue avait été créée par Pierre Morhange et Georges Friedmann. Politzer, Lefebvre, Guterman y ont collaboré. Elle ne publiera que deux numéros. On retrouve les textes signés par Politzer dans G. Politzer, *Écrits I*, Paris, éditions sociales, 1969. Dans le premier cahier Georges Friedmann publie une méditation à partir de Spinoza, « Ils ont perdu la partie éternelle d'eux-mêmes », et Jean Wahl signe la première traduction française d'un morceau de *La Conscience malheureuse* de Hegel.

4. F. W. J. Schelling, *Recherches philosophiques sur l'essence de la liberté et sur les problèmes qui s'y rattachent*, Paris, Rieder, 1926. Ce texte, rédigé en 1809, a ensuite été publié, dans une traduction de J.-F. Courtine et E. Martineau dans les *Œuvres métaphysiques (1805-1821)*, Paris, Gallimard, 1980.

« limite la vie unique de l'homme, tout ce qui est entravé et tout ce qui est malheur [...] », tout esclavage donc. La révolution plutôt que l'acte gratuit. Ce que disent aussi au même moment les surréalistes⁵ !

Ainsi, au nom de « l'idée idéaliste » qui est une « doctrine de la liberté », la lutte contre l'esclavage doit s'accomplir selon une dialectique concrète dont les étapes seront autant de révolutions. La défense de l'Unique passe par l'action révolutionnaire à coloration anarchisante :

si la prochaine révolution doit être une révolution prolétarienne, déclare Politzer, c'est parce que c'est sous sa forme économique que l'esclavage, c'est-à-dire la matérialité, devient sensible et qu'il dévoile son secret en montrant tous les jours, dans sa force impitoyable même, sa faiblesse, c'est-à-dire sa dépendance essentielle de la soumission⁶.

On pourrait soutenir que tout le drame de Politzer est dans ces quelques bribes de citation tirées de l'article cité plus haut : la primauté de l'action ; en dernière instance la nature économique de la dépendance⁷ ; le rôle de la volonté, y compris dans la servitude ; le refus maintes fois répété d'accepter que la conscience elle-même soit mystifiée ; enfin l'éloge du philosophe « ami de la vérité, c'est-à-dire ennemi des dieux, de l'État, et corrompeur de la jeunesse⁸ ».

5. L'équipe d'*Esprit*, c'est-à-dire le groupe « les Philosophes », rompra rapidement avec les surréalistes. Cf. André Breton, *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1988, t. I, p. 797. Le groupe était politiquement engagé : leur philosophie se voulait agissante, subversive. Cf. H. Lefebvre, *La Somme et le reste* (1959), Paris, Anthropos, 2008. Sur les relations du groupe avec les surréalistes, cf. aussi le livre de Georges Sebbag, *Potence avec paratonnerre* (Paris, Hermann, 2012, notamment les chapitres IV et V).

6. G. Politzer, « Introduction », in *Contre Bergson et quelques autres*, Paris, Flammarion, 2013, p. 92.

7. Le terme d'aliénation n'est pas encore en usage. Les textes du « jeune » Marx ne sont pas encore bien connus, sauf peut-être la *VI^e Thèse sur Feuerbach*, longuement citée par Labriola dans son *Karl Marx* (trad. E. Berth, Paris, Marcel Rivière, 1910).

8. G. Politzer, « Introduction », *op. cit.*, p. 101.

La question devient et restera toujours celle-ci : comment faire pour que la philosophie soit au service de l'action révolutionnaire? Que faire? Quelle est la tâche propre du philosophe aujourd'hui? À ce moment, Politzer ne pense pas à l'action politique militante : la révolution, si révolution il y a, consistera d'abord à se débarrasser de la pensée universitaire classique... et de Bergson. Autant de pères pour un lecteur de Freud! Ainsi, alors même que le concept de drame n'est pas encore nommé, nous trouvons presque tout ce qui entre dans sa compréhension et surtout son étroite liaison avec les concepts d'action et de révolution. L'approfondissement du concept s'effectue lors de la traduction du texte de Schelling, même si Politzer prend aussitôt ses distances avec le métaphysicien allemand.

Mais pourquoi traduire cet ouvrage, un de fleurons de l'idéalisme allemand? À quoi nos auteurs vont-ils, au dire même de Lefebvre⁹, préfacier de l'ouvrage, être sensibles dans ce texte? La première raison est cette affirmation spéculative que l'Être est drame parce qu'il est vouloir : en lui nécessité et liberté se confondent en s'opposant. Tel est le fond (*Grund*), ignorant de lui-même, fond originel (*Urgrund*). Le drame n'apparaît clairement qu'avec l'existence (*Wesen*), c'est-à-dire la réalité humaine, seule capable de réfléchir ce que l'être ne sait pas. Le langage étant condition de toute réflexion, le drame est ce qui se dit dans cet arrachement de l'existence à ce qui la tient originellement dans l'être. Mais, aussi, le drame est l'acte, par opposition à la chose, l'homme est ainsi essentiellement son propre acte et la totalité dans laquelle il s'inscrit n'est pas une totalité de choses, comme chez Spinoza, mais l'ensemble de tous les actes qui s'accomplissent à chaque instant. Dont l'acte de nommer et de dire sa différence. Plus précisément encore, le drame est l'enchaînement des actes par lequel l'existence véritable devient personnelle, le drame est, et sera toujours sous la plume de Politzer, le fait d'un individu singulier ou d'une singularité, capable d'articuler, dans un récit,

9. Cf. H. Lefebvre, *La Somme et le reste, op. cit.*, p. 73 sqq.

les événements qui scandent sa lutte contre l'Autre. La condition ontologique première d'une telle compréhension du drame est que l'homme soit, originellement, un être in-décis : d'où la dimension éthique, inhérente à la notion de drame puisque l'homme a à se décider, à conjoindre dans son existence personnelle la nécessité et la liberté afin d'être un, de former une totalité unique. Mais une totalité toujours ouverte à son propre enrichissement, ou à son dépassement, comme il sera dit plus tard, dans une démarche plus dialectique. La lutte contre le Fond, première figure de l'Autre, est sans fin.

Quelles sont alors les catégories nécessaires pour construire le concept de drame ? Je dis catégories et non images : je reviendrai plus loin sur la métaphore du théâtre, souvent utilisée par Politzer, qui a surtout, selon moi, une valeur pratique. La catégorie fondamentale est l'idée de discontinuité : le drame c'est ontologiquement la séparation nécessaire d'avec la continuité obscure et ténébreuse du Fond. L'in-décision, la lutte de l'existence et du fond ; c'est, psychologiquement, la subjectivité, l'activité négatrice ; mais épistémologiquement c'est le discontinu, le distinct, le discret : ce qui seul peut être connu, c'est-à-dire déterminé, nommé. Tout ceci est assurément dirigé contre Bergson et sa théorie de la durée. La discontinuité est la condition catégoriale nécessaire pour penser l'acte, pour discerner l'action qui, elle-même, doit être pensée dans sa singularité si nous voulons la comprendre dans toute sa richesse et authenticité ; mieux encore c'est l'unicité de l'action qui la rend pleinement telle. Politzer l'a appris de Leibniz qu'il cite à propos. Ainsi il n'y aura de science de l'homme que du discret et on peut nommer drame ou action dramatique, la plus petite unité discrète d'une science de l'homme. Cette unité discrète peut se présenter comme l'acte d'un individu, dans une situation donnée, comme l'acte d'un collectif ou d'un « ensemble pratique » à un moment donné de l'histoire¹⁰.

10. En employant l'expression « ensemble pratique » je sais que je serai accusé de tirer Politzer vers Sartre : il me que sur ce point Althusser a vu juste, Sartre est bien l'héritier de Politzer et les rapprocher n'a rien, à mes yeux, d'arbitraire.

Comment nous assurer qu'une telle connaissance est possible ? Ici il faut se séparer de Schelling : il a substantialisé la subjectivité, c'est-à-dire que sous la subjectivité qui n'est jamais que la somme de ses actes en voie de totalisation, il a substitué la lutte impersonnelle et purement abstraite de l'existence et du fond. Ce n'est pas parce qu'elle est spéculative que nous devons nous éloigner de la pensée de Schelling, mais parce que Schelling trahit lui-même ses propres exigences, il « réalise » la volonté et le drame humains en dépossédant l'individu de la maîtrise de sa propre vie. Il inscrit la vie de l'individu dans une mythologie qui le dépossède de toute authenticité. Toute la critique à venir de Freud est déjà là.

Mais avant de passer à la confrontation avec l'œuvre de Freud, revenons un instant à l'usage que commence à faire Politzer de la notion de discontinuité, au moment où, selon le témoignage de Lefebvre, naît la conviction que c'est la psychologie qui doit nous livrer la véritable connaissance de l'homme puisque c'est elle qui est confrontée à l'individu, au drame qu'est chaque vie humaine singulière. Cette notion s'applique au comportement lui-même qui n'est jamais donné que par fragments, par segments dira plus tard Politzer en commentant Freud. Un segment, c'est un geste, une expression, un mot, une phrase bien ou mal faite, un récit ou même un début de récit, ce par quoi un acte se donne objectivement à un observateur (se « donne », quoiqu'il serait plus juste de dire se « construit », justement grâce au récit qui l'accompagne et que l'observateur peut interpréter avec le sujet agissant).

Il s'agit donc de s'écarter une fois pour toute de l'intériorité, du mythe de l'intériorité, de la continuité du moi vécu, de l'introspection, fût-ce celle de Bergson¹¹. Il faut aussi se séparer de toute

11. Bergson est attaqué par Politzer dès ses premiers écrits, et jusqu'à la mort de Bergson en 1941 (cf. « Après la mort de Bergson », *La Pensée libre*, n. 1, février 1941, maintenant dans *Contre Bergson et quelques autres*, Paris, Flammarion, 2013). Cf. aussi ce qu'en dit Henri Lefebvre dans *La Somme et le reste* (*op. cit.*, p. 3-4) : « La condamnation de Bergson était pour nous irréfutable, définitive, absolue, par décret disait Politzer [...] le tort fondamental de Bergson était d'écarter le distinct et le discontinu, les contours définis dans les éléments de la conscience, et avec eux la distance, le néant et le drame ; mais

égologie, pourrions-nous dire plus tard en pensant à Husserl et à la phénoménologie¹². À cet égard un véritable progrès dans la connaissance de l'homme a eu lieu, selon Politzer, avec Watson et la notion de comportement telle qu'elle est construite dans le behaviorisme¹³. Mais le drame c'est aussi la parole qui anticipe, accompagne, contredit ou reprend ces gestes et ces expressions et qui révèle la « signification¹⁴ » (ou le sens) proprement humaine de l'acte. Le drame est un acte doté d'un sens, orienté selon une finalité, s'enchaînant et s'opposant à d'autres actes, en quoi il se distingue radicalement du mouvement naturel. L'acte n'est jamais simple, bien au contraire il est multiplicité. Du même coup il faut nous écarter aussi de Watson et de la théorie du comportement qui manque la signification, le côté proprement humain de l'acte, sa multiplicité, donc la singularité du drame, le rapport toujours mobile, plus tard Politzer dira dialectique, entre le segment et la totalité toujours ouverte dans laquelle il apparaît. Remarquons alors que segment et totalité sont des termes relatifs, par rapport l'un à l'autre mais aussi par rapport à eux-mêmes : aucun segment n'est radicalement segment, aucune totalité n'est absolument

Politzer se demandait si l'inconscient hypostasié par Freud n'aboutissait pas à la même impasse ; c'était pour lui le problème fondamental de la psychologie. »

12. Sur ce point, cf. G. Politzer, « Dans la cave de l'aveugle » (dans *La Pensée*, n. 2, maintenant dans *Écrits I, op. cit.*). Politzer n'avait pas vraiment connu l'œuvre de Husserl, sauf peut-être les *Méditations cartésiennes*, dans la traduction de G. Pfeiffer et É. Levinas (Paris, Vrin, 1931). En revanche il aura pris connaissance de la traduction d'Henry Corbin du texte de Heidegger, publié en 1937 chez Gallimard, *Qu'est-ce que la métaphysique?* Son accueil sera très négatif.

13. Watson utilise en partie la réflexologie de Pavlov, mais surtout, aux yeux de Politzer, il supprime la vie intérieure. Le comportement est ce à quoi le psychologue a accès, qu'il peut décrire précisément, mesurer, contrôler, varier etc. Mais l'aspect purement quantitatif de l'évaluation du comportement dissimule aussi sa propre mythologie. Il faudra donc dénoncer aussi ce type de psychologie.

14. Ce terme est pris ici avec prudence, Politzer reconnaissant lui-même qu'il fait problème, car il faut éviter que la signification conventionnelle s'appesantisse sur l'acte et dénature l'originalité du drame. Il montrera la même prudence et pour la même raison à propos de l'usage du symbolisme dans l'interprétation des rêves.

totalité. Surtout toute totalité n'atteint pas le drame : contre la théorie de la Forme nous affirmons que l'origine biologique de la totalité nous écarte de la précision du drame, d'ailleurs le « biologisme » doit être dénoncé comme un danger de réduction de la conduite humaine à des processus inintelligibles parce que totalement dépourvus de sens. De même ce qui est segment n'est tel qu'en renvoyant à d'autres segments, le geste de l'homme qui travaille et non le mouvement musculaire considéré pour lui seul¹⁵. Le segment est en lui-même multiplicité.

Comment reconnaître le « bon » segment ? Comment reconnaître la « bonne » totalité ? Comment appréhender la ou plutôt les multiplicités ? C'est là qu'intervient la psychanalyse.

3. LE THÉÂTRE PSYCHANALYTIQUE

La psychanalyse, ou plutôt l'œuvre de Freud, joue, dans le développement de la pensée de Politzer, comme un modèle qui rend compte de la possibilité d'une connaissance effective du drame humain, et en cela elle est exemplaire et doit être défendue contre la psychologie classique et le Bergsonisme. Mais elle apparaît aussi comme un obstacle qu'il faut surmonter ou dépasser par ou dans une démarche dialectique que seul le matérialisme peut entreprendre : si la *Critique des fondements de la psychologie*¹⁶ contient ces deux moments, c'est surtout dans les articles de l'année 1929 dans la *Revue de psychologie concrète* que le « dépassement » de la pensée de Freud par une théorie matérialiste de l'action sera esquissé¹⁷. Loin de voir dans l'attitude de Politzer à l'égard

15. Sur la critique à peine ébauchée du Behaviorisme et de la *Gestalt*, voir les articles publiés dans la revue *La Psychologie concrète* (in *Écrits II*, Paris, Éditions sociales, 1969 et, partiellement, dans *Contre Bergson, op. cit.*).

16. G. Politzer, *Critique des fondements de la psychologie* (1928), Paris, PUF, 1998.

17. *La Psychologie concrète*, février et juillet 1929, repris dans *Écrits II* (*op. cit.*) La revue de psychologie était financée par Georges Friedmann, de même d'ailleurs que *La Revue marxiste*, revue dans laquelle Politzer n'a rien publié.

de la Psychanalyse une quelconque palinodie, c'est au contraire sa constance qui nous frappe et que nous allons interroger.

La psychanalyse consiste avant tout dans la « géniale » invention de la cure analytique et par là d'une méthode qui peut nous donner accès à la connaissance du drame humain. Ce concept apparaît dès le début de la *Critique des fondements de la psychologie*¹⁸ et ne cessera d'être interrogé et approfondi tout au long du livre et tout particulièrement à la fin, dans le dernier chapitre, lorsque Politzer esquissera la possibilité de « dépasser » la Psychanalyse. Je ne m'attarde pas sur la fonction critique qui est accordée à la démarche de Freud qui, selon Politzer, révolutionne la psychologie en nous ramenant à la connaissance de l'individu dans sa singularité même, ses gestes, ses expressions et surtout ses paroles qui forment le contenu du drame. Je laisse aussi de côté, au moins pour l'essentiel, la critique qui est adressée à la psychanalyse, accusée de revenir sur ses audaces et de réintégrer, lors de l'analyse de l'appareil psychique dans le chapitre VII de *La science des rêves*, le giron de la psychologie classique.

Je porte l'accent sur le rapprochement opéré par Politzer avec le théâtre. À plusieurs reprises dans la *Critique des fondements de la psychologie*, l'auteur oppose la psychologie classique au théâtre et, plus généralement, à la littérature, en soulignant combien cette dernière nous en apprend plus sur l'homme que la théorie des facultés ou la théorie du « Moi-boule-de-neige », à la manière de Bergson. Il y a plus de psychologie dans un roman de Stendhal que dans tout le traité de Georges Dumas, aime à dire Politzer ! La psychanalyse échappe à cette dénonciation parce qu'elle est capable de dévoiler, de représenter, de mettre en scène la nature dramatique de l'action humaine. Il y a une certaine ambiguïté dans l'exposé de Politzer mais on peut y distinguer deux niveaux d'analyse : le premier porte sur le drame comme tel, « après avoir distingué l'homme-matière et l'homme-esprit, il fallait rejoindre le problème psychologique initial et faire l'analyse de l'homme-acteur ».

18. G. Politzer, *Critique des fondements de la psychologie*, op. cit., p. 11.

L'homme est donc compris comme un acteur, jouant tel ou tel rôle, sur une scène ou dans un studio de cinéma, s'il choisit de s'accomplir selon tel ou tel scénario. Ce premier niveau, qui est celui de la métaphore, peut être approfondi en remarquant que le drame, comme une pièce de théâtre, se joue le plus souvent à plusieurs, du moins le plus souvent. Le drame consiste dans une multiplicité de rôles, d'intensités, d'intrigues, d'actions, de récits et de fins. Et le meilleur exemple de l'action dramatique sera l'homme au travail, exemple sur lequel insistera à juste titre Merleau-Ponty¹⁹; comme au théâtre nous pouvons y distinguer plusieurs niveaux de profondeur, tous actuels mais ne se révélant que progressivement au cours de l'analyse de la situation dans et par le récit de celui qui agit dans cette situation (on peut penser au cinéma de Dziga Vertov ou aux premières pièces de Bertolt Brecht).

Il n'est pas nécessaire de faire l'hypothèse d'un inconscient, statique ou dynamique, le déroulement même de l'action engendre, plus qu'il ne découvre, les possibles qui s'actualisent, ou non. Nous apprenons dans le deuxième article de la *Revue de psychologie concrète* de 1929, « Où va la psychologie concrète ? » que l'arrière-fond, c'est l'économie. Il n'y a rien d'autre au théâtre que ce qui se déroule sur scène, et derrière le décor il n'y a que ce que le spectateur curieux voudra bien y introduire. Remarquons encore qu'à ce niveau de la métaphore se pose la question de l'auteur, du metteur en scène et du public : pour le public c'est l'autre individu, les autres, ceux avec qui l'individu-acteur travaille, aime, apprend etc. ; donc le public n'est pas l'Autre, mais le complice, le même, celui devant qui et avec qui la pièce se construit. Mais l'auteur ? Le metteur en scène ? N'assistons-nous pas, avec cette métaphore prise dans toute sa rigueur, à un retour de l'Autre ? On veut bien

19. M. Merleau-Ponty, *La Structure du comportement* (1943), Paris, PUF, 2013, p. 176 *sqq.* Merleau-Ponty se livre, dans ce passage, à un examen critique de la théorie bergsonienne de l'action. Il reprend la démarche de Politzer en soulignant la nécessité d'échapper aux forces impersonnelles afin de rendre compte de la signification humaine.

croire que l'un, l'auteur, soit l'individu lui-même, Politzer tiendra ferme sur ce point ; par exemple il s'opposera à Henri Lefebvre et à Norbert Guterman sur l'idée de conscience mystifiée²⁰. Mais il y a bien des mystificateurs ! L'Autre ! Qui cela peut-il être sinon le metteur en scène, c'est-à-dire le psychanalyste ?

En effet le second niveau d'analyse est celui que nous rend accessible la méthode de Freud en tant qu'elle se présente comme une mise en scène du drame, permettant ainsi une appréhension objective et intelligible de ce dernier. Cette mise en scène du drame, c'est la cure par la parole, c'est-à-dire le récit qui, écrit Politzer, constitue un matériel objectif que l'on peut étudier du dehors. Le sujet parle, le psychanalyste interprète, accomplit le travail psychologique. J'entends bien que l'on peut trouver cet énoncé un peu court, mais précisons-le : le récit est quasiment le seul élément ou segment sur lequel travaille Freud et son patient ou client, il est l'objectivation même du drame médiatisée par l'interprétation d'un tiers ; son sens est immédiatement et simultanément ce qui est donné et ce qui fait problème ; il dévoile la primauté de l'attitude téléologique, un drame c'est un acte orienté vers une fin ; enfin il peut se découper, s'associer, se reprendre dans un autre récit, c'est une totalité ouverte. L'analyse des rêves est à cet égard exemplaire et Politzer en convient sans réserve car là est le génie de Freud, d'avoir compris que le drame est tout entier du côté du langage. Le drame est rendu intelligible par le récit, il est le récit lui-même comme objet d'écoute, d'étude et de compréhension.

C'est exactement ce que dira Lacan en 1975²¹. Mais ce récit n'accède à l'intelligibilité que grâce à la mise en scène qu'organise

20. H. Lefebvre, N. Guterman, *La Conscience mystifiée* (1936), Paris, Syllepses, 1999. Politzer, très cartésien, soutient que la conscience ne peut être mystifiée, qu'il n'y a que des mystificateurs.

21. Je fais allusion à J. Lacan « Yale University, Kanzer Seminar », *Scilicet*, n. 6-7, 1975, p. 13 : « Ce qui m'a frappé quand j'ai lu ces trois livres [*L'Interprétation des rêves*, *La psychopathologie de la vie quotidienne* et *Le mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient*] est que la connaissance des rêves par Freud fut restreinte au récit qui en était donné. On pourrait dire que le rêve réel est ineffable [...]

Freud autour de son divan : il est précisément, on ne l'a que trop souligné, dans la position de celui qui sait, qui conduit le sujet-acteur à la connaissance de lui-même. Sans lui, la pièce serait, resterait pur chaos. La présence attentive de l'analyste quand même l'attention est flottante, permet au récit de prendre forme et au drame d'exister. Avec lui réapparaît, bien avant de le débusquer dans la doctrine, au cœur de la méthode « géniale » de Freud, la figure aliénante de l'Autre.

Politzer en tire les conséquences suivantes qui vont de plus en plus l'éloigner de Freud : ontologiquement le drame est toujours multiple, en ceci que ses segments constituants sont eux-mêmes constitués par d'autres segments et ainsi de suite, en cela le récit est sans fin²² ; le drame est sans fin hors celle qu'il se donne et dont il peut changer à tout instant. Par exemple faire la révolution ou réaliser la philosophie. Épistémologiquement le drame individuel n'est jamais uniquement individuel, il faut nier la discontinuité afin de la mieux conserver donc passer par le conflit intersubjectif et par là en rendre la connaissance accessible. Il y a peut-être plus d'intelligibilité à saisir dans un mouvement collectif orienté vers un but donné que dans une action individuelle. Il faut cesser d'interpréter, il faut dialectiser, ce que Freud ne fait pas, selon Politzer, choisissant au contraire de ramener le récit actuel à un récit enfoui et déjà réalisé, ce que Freud nomme l'Inconscient. On remarquera que Politzer n'évoque jamais ni le transfert ni le contre-transfert, ce qui peut paraître étonnant parce que nous avons là un enrichissement possible avec le théâtre²³.

C'est précisément sur le matériel du récit lui-même, la manière dont le rêve est raconté, que Freud travaille. Et, s'il fait une interprétation, c'est de la répétition, la fréquence, le poids de certains mots [...] C'est toujours le récit du rêve comme tel, comme matière verbale, qui sert de base à l'interprétation ».

22. Par les voies qui lui sont propres, Freud insistera plus tard sur l'analyse sans fin.

23. À ce propos cf. les résonances avec la notion aristotélicienne de catharsis et avec le concept de représentation chez André Green (*Un œil en trop*, Paris, Minuit, 1964). Le lien avec le théâtre est, pour Freud et nombre de ses disciples, par exemple Ernest Jones, tout à fait essentiel, bien entendu.

L'immense mérite de Freud est de nous avoir débarrassés de l'introspection et, partiellement, libérés du mythe de l'intériorité. Et d'avoir rendu accessible et objectif le drame grâce à la découverte des procédés de la mise en scène, la condensation, le déplacement, l'élaboration secondaire et aussi la « dramatisation²⁴ ».

Je n'insiste pas sur le retournement qui s'effectue dans la *Critique des fondements de la psychologie*, quand Politzer s'attaque aux notions d'inconscient²⁵, d'appareil psychique, au rôle du symbolisme, à la notion de principe (de plaisir et de réalité), à la notion d'instinct ou de pulsion, plus exactement à ce qu'il nomme le « biologisme » de Freud, ou son « énergétisme », toutes attaques qu'on retrouvera dans un certain discours philosophique depuis Roland Dalbiez jusqu'à Paul Ricœur²⁶. La conclusion seule importe : Freud a réintroduit la psychologie classique, l'Autre, dans son explication du drame, son interprétation se révèle du coup insuffisante. Il faut substituer à la Psychanalyse une psychologie concrète, à l'interprétation freudienne une dialectique. C'est sur ce point que bascule la démarche de Politzer et que se transforme, en variant en extension et en compréhension, la notion de drame.

Le drame n'est pas fait de choses, ni d'éléments stables, ni de totalités constituées, par exemple de récits tout faits, il est un ensemble indécis d'événements et de significations. Il faudrait presque prendre ce dernier terme à la manière des Stoïciens, c'est-à-dire *d'incorporels* : ce qui par soi n'est rien, mais ce sans quoi rien n'a lieu, aucun acte, aucune action. Or l'événement est plus proche de la signification que de la chose, c'est le geste du travailleur qui s'accomplit avec rage ou avec résignation, c'est l'attitude

24. Le travail de dramatisation est présenté dans *Le Rêve et son interprétation*, trad. H. Legros, Paris, Gallimard, 1985. Pour l'ensemble du travail du rêve, cf. le chapitre VI de *La Science des rêves*, trad. I. Meyerson, Paris, PUF, 1950.

25. Dès le chapitre III, mais surtout dans le chapitre IV, « L'hypothèse de l'inconscient et la psychologie concrète ».

26. R. Dalbiez, *La Méthode psychanalytique et la doctrine de Freud*, Paris, Desclée de Brouwer, 1936. Paul Ricœur, *De l'Interprétation, essai sur Freud*, Paris, Seuil, 1965. Ricœur n'en reste pas à l'énergétisme décrit dans son premier chapitre !

équivoque de l'enfant à l'égard de son père²⁷ et ainsi de suite. L'événement est ce qui fait qu'un acte devient tel, discernable, reconnaissable, ou méconnaissable parce que toujours en déséquilibre par rapport à son sens obvie, au milieu d'un ensemble d'actes qui se succèdent, se chevauchent, s'entre-signifient et se masquent les uns les autres. Inversement ce n'est jamais un terme isolable totalement dont la signification est acquise une fois pour toutes, il est en relation avec une multiplicité d'événements, une vie ou plus exactement une histoire, un ensemble de significations, à la fois conventionnelles et individuelles. La métaphore du théâtre et la fécondité du concept de drame ne sont recevables que si nous reconnaissons que la scène n'est pas close, que le scénario n'est pas définitif, que l'acteur ne sait jamais vraiment son rôle, bref si nous reconnaissons l'historicité du drame humain. Et si nous nous débarrassons du metteur en scène, comme tente de le faire Tadeusz Kantor. Mais du même coup nous risquons de le conduire à sa dissolution.

4. DE LA THÉORIE À LA PRATIQUE

Les remarques de Louis Althusser à propos de Politzer sont justes, me semble-t-il, mais passent à côté de ce qui fait l'intérêt réel de sa démarche. Je rappelle ces remarques : dans l'essai « Freud et Lacan », publié pour la première fois en décembre 1964 dans *La Nouvelle critique*, Althusser affirme qu'« aucune science ne peut se passer d'abstraction [...] même lorsque, dans sa "pratique" [...] elle n'a affaire qu'à des variations singulières et uniques que sont « les drames individuels²⁸ ». Un peu plus tard, dans *Lire le Capital*, Althusser écrit :

27. Parmi les concepts « abstraits » dont Politzer reconnaît l'intérêt, il reprend volontiers ceux d'*identification* et de *complexe d'Edipe*, quand même il se méfie des généralités auxquelles donnent lieu de telles notions.

28. L. Sève, *Marxisme et théorie de la personnalité* (1969), Paris, Éditions sociales, 1972.

Les erreurs géniales de *La Critique des fondements de la psychologie* reposent en grande partie sur la fonction idéologique du concept non critiqué de « concret » : ce n'est pas un hasard si Politzer a pu proclamer l'avènement de la « Psychologie concrète » sans que cette proclamation soit jamais suivie d'aucune œuvre. Toute la vertu du terme « concret » s'épuisant en effet dans son usage critique, sans pouvoir fonder la moindre connaissance, qui n'existe que dans l'« abstraction » des concepts. On pouvait déjà l'observer chez Feuerbach, qui tente désespérément de se libérer de l'idéologie en invoquant le « concret », c'est-à-dire le concept idéologique de la confusion du connaître et de l'être; l'idéologie ne peut évidemment libérer de l'idéologie. On retrouve la même équivoque, et le même jeu de mots chez tous les interprètes de Marx qui se réfèrent aux œuvres de jeunesse, invoquant l'humanisme « réel », l'humanisme « concret » ou l'humanisme « positif » comme le fondement théorique de sa pensée²⁹.

Et, plus tard, dans le même ouvrage, il ajoute :

Je parlais, il y a un instant, des origines propres de la philosophie de Sartre. [...] Sa pensée la plus profonde vient sans doute de Politzer et (aussi paradoxal que ce rapprochement puisse paraître) secondairement de Bergson. Or Politzer est le Feuerbach des temps modernes : sa *Critique des fondements de la psychologie* est la critique de la psychologie spéculative au nom d'une psychologie concrète. Les thèmes de Politzer ont pu être traités par Sartre comme des « philosophèmes » : il n'a pas abandonné son inspiration; lorsque l'historicisme sartrien renverse la « totalité », les abstractions du marxisme dogmatique dans une théorie de la subjectivité concrète, il « répète » aussi en d'autres lieux, et à propos d'autres objets, un « renversement » qui, de Feuerbach au jeune Marx et à Politzer, ne fait que conserver, sous l'apparence de sa critique, une même problématique³⁰.

29. L. Althusser *et al.*, *Lire le Capital*, *op. cit.*, p. 38, n. 18.

30. *Ibid.*, p. 336, n. 26.

J'ai déjà répondu à propos de l'abstraction en montrant que Politzer n'était nullement hostile à l'usage de concepts, comme par exemple celui de drame ! C'est d'ailleurs la réponse que Lucien Sève donna à cette analyse d'Althusser dans son *Marxisme et théorie de la personnalité*, en faisant remarquer que Politzer n'a pas entendu par « psychologie concrète » une science « immédiate » du vécu, fondée sur le rejet des concepts³¹. Par exemple il a pris soin à de multiples reprises de dissocier le concept de drame de ce que, spontanément, nous associons à ce mot. Me semble juste la dénonciation de l'usage idéologique du terme de « concret », ce dont se moquait lui-même Politzer, sans toutefois bien mesurer la fonction mystificatrice de ce terme, ce qui aurait dû le conduire à en bannir l'usage pour la science nouvelle qu'il voulait construire³². Juste aussi me semble la conséquence que Althusser en tire quant à l'infécondité de l'usage du terme de concret : si la psychologie concrète n'a pas été écrite, ce n'est probablement pas seulement parce que Politzer est entré dans la vie militante dans un Parti qui tenait la psychologie pour une science « bourgeoise », mais parce que cette entreprise était vouée à l'échec dès l'origine.

C'est cela précisément qui se dessine, même confusément dans les articles de 1929 de la *Revue de psychologie concrète*, plus précisément dans celui de juillet quand Politzer se demande « où va la psychologie concrète ». Dans ces articles Politzer, non seulement n'abandonne pas le concept de drame, mais tente d'en préciser l'extension et la compréhension, non sans difficulté, il est vrai : le concept de drame, c'est-à-dire l'objet de la psychologie, c'est l'ensemble des événements libres et standardisés qui forment, de la naissance à la mort, une vie humaine. Ce n'est plus l'acte et le récit de l'acte en tant qu'ils sont rapportés à un sujet, une conscience supposée les vouloir et se reconnaître en eux, au moins partiellement. Se reconnaître, pas nécessairement

31. L. Sève, *Marxisme et théorie de la personnalité*, op. cit.

32. On peut se demander si le terme de *clinique* dans l'expression « psychologie clinique », employée par des psychologues qui reconnaissent leur filiation avec Politzer, ne répète pas la même difficulté. Voir plus bas.

se connaître, la conscience, pour Politzer, n'étant pas synonyme de connaissance, car c'est plutôt l'interaction de ce que le sujet reconnaît comme sien (son choix, son souhait etc.) et de ce que lui impose un ensemble de déterminations extérieures que sont, à un moment donné, les nécessités physiques, sociales ou économiques, qui composent cette multiplicité hétérogène qu'est le drame. Les exemples choisis par Politzer comme le mariage, et surtout le travail, tout en paraissant relever de l'étude du psychologue, nous éloignent de plus en plus de l'individu comme tel pour nous mettre en présence de ce que je nomme des «ensembles pratiques», l'usine, le quartier, la famille etc. C'est-à-dire, les travailleurs, les habitants du quartier, les membres de la famille etc. Le drame, c'est le mode d'être, à un moment donné, de ces multiplicités ou ensembles, et de chacun des individus qui les composent.

Politzer découvre alors l'ambiguïté attachée à l'usage du terme de signification : en effet la plupart des significations qui orientent l'action d'un ensemble pratique sont conventionnelles, standardisées, et échappent à la perception même que l'individu a de lui-même et de son monde. Ce que Sartre décrira sous le nom de *pratico-inerte*³³. Par un curieux mouvement en retour, le fameux inconscient banni avec force dans les textes précédents, resurgit, mais sous un tout autre nom, la nécessité économique ou le déterminisme social ! En effet, pour demeurer dramatique, l'explication des segments dramatiques doit se faire en ayant recours à d'autres segments dramatiques jugés plus fondamentaux, jusqu'à ce que soient atteints les segments les plus profonds, ceux qui ne sont que partiellement saisis par les consciences individuelles, les changements sociaux, les événements économiques. Nous devons tempérer «la brillante épopée des complexes³⁴», par la reconnaissance que «la psychologie toute entière n'est possible qu'enchâssée dans l'économie³⁵». Politzer en tire la conclusion que le matérialisme représente «la véritable base idéologique

33. Sartre, *Critique de la raison dialectique*, Paris, Gallimard, 1960.

34. G. Politzer, «Où va la psychologie concrète?», in *Écrits II*, *op. cit.*, p. 159.

35. *Ibid.*, p. 167.

de la psychologie positive», ce sur quoi je reviendrai dans un instant, mais le lecteur est en droit de penser que la conséquence la plus importante est que la Psychologie n'est plus une science séparée, autonome, pouvant produire d'elle-même tous les énoncés nécessaires à l'éclaircissement de son objet. Et si, comme l'affirme maintenant notre auteur, la détermination des faits psychologiques eux-mêmes est une détermination économique³⁶, si, comme il le martèle dans la suite du texte « c'est la signification de l'économie qui est vraiment fondamentale³⁷ », alors on ne voit plus très bien en quoi le concept de drame reste synonyme de fait psychologique : le lecteur est en droit de se demander si, en fin de compte, il existe quelque chose comme un fait psychologique.

Pourtant Politzer n'y renonce pas, il continue à opposer l'explication dramatique et l'explication par les processus ; par exemple à propos du complexe d'Œdipe, il est intéressant en lui-même, dit-il, et par la « manière dont il naît de la situation humaine à laquelle l'enfant réagit³⁸ ». Mais il ajoute plus loin que toute situation, « la nature nue mise à part », est déterminée par les conditions économiques, et encore un peu plus loin, « que l'analyse complète des faits psychologiques effectifs révèle cette détermination³⁹ ». Et il ajoute ceci : « Il n'y a aucune espèce de contradiction entre la méthode psychanalytique et la méthode marxiste comme veulent le croire certains confusionnistes⁴⁰ ! Nous sommes en 1929.

Les adversaires de Politzer, bien avant Althusser, attendaient les fruits de cette Psychologie nouvelle, et ne cessaient de dire : « faites donc cette Psychologie concrète ou matérialiste dont vous nous parlez », à quoi Politzer répond que « la situation est telle que nous considérons que pour l'instant il faut surtout

36. *Ibid.*, p. 169.

37. *Ibid.*, p. 171.

38. *Ibid.*, p. 173.

39. *Ibid.*, p. 177.

40. *Ibid.*, p. 178.

de la critique⁴¹ ». Quelle situation ? La situation théorique qui, répond-il, est confuse. N'est-ce pas là un aveu d'impuissance ? N'a-t-il pas dit avoir éclairci la situation théorique à l'aide du concept de drame et de situation dramatique ? N'a-t-il pas dit avoir réglé son compte à la Psychologie idéaliste, à la pensée idéaliste en affirmant la fonction déterminante en dernière instance des forces économiques, c'est-à-dire des forces de production et des rapports de production, même si ce vocabulaire n'est pas encore d'usage courant à ce moment de sa réflexion ?

Politzer est bien alors le Feuerbach de notre temps, il est effectivement le précurseur de Sartre en ceci que se dessinent dans son œuvre, par avance, les difficultés que Sartre va bientôt devoir affronter avec le concept d'existence quand, muni de ce concept, il rencontre sur son chemin la Psychanalyse, l'Histoire, le Marxisme figé comme une doctrine. Faut-il pour autant ne voir en Politzer, comme le fait Althusser, que le successeur de l'auteur des *Manuscrits de 1844* et des *Thèses sur Feuerbach*, et non de l'auteur du *Capital* ? Ou plus simplement, la lecture de Lénine pendant l'année 1929⁴², l'entrée au Parti communiste au début de l'année suivante, n'expliquent-elles pas l'impuissance de Politzer à composer sa Psychologie, à se détourner d'elle et à combattre, en revanche, la Psychanalyse et même la Psychologie en général ?

J'accepte volontiers toutes ces hypothèses formulées en leur temps par Lefebvre, Naville⁴³ et quelques autres, à savoir que Politzer avait cédé à la pression du Parti, son propre dogmatisme s'accordant parfaitement avec celui des dirigeants d'alors. Je m'interroge sur ce qui reste du concept de drame, je cherche à savoir s'il est abandonné à la critique rongeuse des camarades déçus ou insatisfaits ou s'il est repris dans une théorie de l'action rendue nécessaire par la situation politique. Je formule l'hypothèse que Politzer est passé, avec la notion de drame, d'un projet

41. *Ibid.*, p. 188.

42. *Matérialisme et empiriocriticisme* vient d'être traduit en français.

43. Pierre Naville, « Itinéraire de Georges Politzer » dans *Psychologie, marxisme, matérialisme*, Paris, Marcel Rivière, 1948.

théorique, celui de créer une science nouvelle, à un projet théorique et pratique, celui de fonder une théorie matérialiste de l'action révolutionnaire.

5. RAISON ET LIBERTÉ

La notion de drame – non, le concept – me semble donc se déplacer du champ de la connaissance à celui de l'action et répondre à cette question : que doit être l'éthique d'un militant qui s'engage dans un parti révolutionnaire quand ce militant a pour tâche ordinaire l'activité critique ? Le drame est la notion qui rend possible la compréhension de l'engagement militant, c'est-à-dire, non l'héroïsme ou l'aventure (le prolétariat n'a pas besoin de héros, écrira plus tard Aragon ; quant au portrait de l'aventurier, il est toujours ambigu : voir Sartre, Malraux), mais la vie quotidienne de l'homme engagé, une éthique de la conviction et de la responsabilité simultanément.

L'homme-acteur dont parle Politzer dans les articles de 1929, l'écrivain-militant qu'il est devenu, exige, pour avoir conscience de faire son histoire, et l'histoire tout court, un minimum de conviction. Drieu la Rochelle dit des communistes qu'ils sont des convaincus, et sous sa plume cela sonne comme un reproche : ce sont des sectaires etc. À quoi Politzer répond : c'est le rôle qui nous convainc, qui exige de nous conviction et résolution, et c'est le drame accompli dans l'engagement et révélé par lui qui détermine l'exigence éthique, pour le révolutionnaire celle de s'engager résolument dans la lutte des classes. Voir à ce sujet l'article « Pour qui écrivez-vous ? » que Politzer publie en 1934 dans le numéro 10 de la revue *Commune*. La conscience de classe nous permet aussi d'éviter l'enfermement dans la conviction et dans le dogmatisme : le drame c'est la conscience de classe, c'est-à-dire non une mythique intériorité mais une activité, un ensemble d'actions dans une situation économique et politique donnée, telle que cette activité est réfléchie, organisée, finalisée. Là est le point sur lequel, fidèle à lui-même, Politzer s'oppose

à Henri Lefebvre et à Norbert Guterman qui publient en 1936 *La Conscience mystifiée*⁴⁴. Si la conscience elle-même peut être mystifiée, alors nous revenons à la réalisation du psychisme, à la « chosification » de la conscience, à sa réification.

Du même coup la conscience de classe vacille et son rôle dans l'histoire disparaît : il n'y a plus de drame mais seulement un processus qui dépossède le prolétariat de toute perspective d'action. C'est la négation de l'éthique de la responsabilité. Il faut opposer à cela l'idée qu'il n'y a que des mystificateurs et il faut déployer à nouveau la scène du drame pour comprendre l'exploitation rendue nécessaire par le système économique, qui rend non moins nécessaire l'effort de démystification. Et la scène du drame est maintenant presque exclusivement le monde du travail : la mystification est bien réelle, mais ce n'est pas l'état d'une conscience, c'est la situation, le drame que vivent les individus dans leurs relations réelles, drame que Marx, mieux que personne, a analysé dans sa structure et son fonctionnement. Dramatiser la mystification c'est en dévoiler les ressorts inaperçus dans une situation réelle donnée (et là nous ne sommes pas loin de Bertolt Brecht), et non la réaliser en en faisant un processus fétichiste qui laisse impuissants les acteurs de l'histoire. Le drame, c'est l'analyse du fétichisme de la marchandise, la production de la Plus-value, et la réponse de la classe exploitée à la condition qui lui est faite.

Bref, ainsi compris la notion de drame permet de sauver et de comprendre l'intelligibilité de l'histoire et la part de responsabilité de chacun dans la situation en cours. Le drame c'est ce que font les individus de ce qu'on fait d'eux : la formule est sartrienne, j'en donne acte à Althusser. La responsabilité doit être revendiquée plus particulièrement quand la discontinuité, principe du drame, apparaît dans la forme du changement brusque : grève, révolte, révolution et guerre. À ce moment le drame individuel se fond

44. H. Lefebvre, N. Guterman, *La Conscience mystifiée* (1936), Paris, Syllepse, 1999. C'est à propos de ce texte que Politzer s'était écrié : « il n'y a pas de conscience mystifiée, il n'y a que des mystificateurs ». C'est ce que rapporte Lefebvre dans *La Somme et le reste* (*op. cit.*, p. 109 *sqq.*).

dans le drame collectif, celui de la classe exploitée et dépossédée de son histoire : l'individualité est transférée à un ensemble pratique, le groupe, le parti, la classe. Il n'y a de drame, en fin de compte, que des multiplicités ou ensembles pratiques. Le drame, c'est l'objet de la raison dialectique.

Et si le drame ne fait pas le héros il détermine néanmoins la place du traître⁴⁵. Dans *La Fin d'une parade philosophique, le bergsonisme*, dans la conclusion du texte apparaît le thème de la trahison : dans son « Discours à l'Académie des Sciences morales et politiques » de décembre 1918, Bergson a, selon Politzer, trahi la vérité et la justice en parlant comme il le fit de l'Allemagne vaincue. Je laisse de côté ces propos bien connus et que Politzer n'a nullement inventés, je veux simplement, en rappelant que ce texte est de 1929, essayer de mieux comprendre l'attaque contre Jean Audard et *in fine* l'ultime écrit de Politzer sur Freud. Il s'agit du texte « Un faux contre-révolutionnaire, le freudo-marxisme⁴⁶ » publié en novembre 1933 dans le n. 3 de la revue *Commune*, après la parution de l'article de Jean Audard, « Du caractère matérialiste de la psychanalyse », dans *Les Cahiers du Sud*. En deux mots : le freudo-marxisme n'est pas un matérialisme, même celui de Reich qui ne fait que poursuivre les chimères « biologisantes » de Freud, ce n'est pas un matérialisme dialectique parce qu'il n'ouvre pas sur une théorie de l'action révolutionnaire. Encore une fois c'est l'action qui est au centre de la difficulté : ce que reproche Politzer à Audard c'est de confondre le matérialisme et le déterminisme, d'en rester à une compréhension pré-marxiste du matérialisme, de prôner un matérialisme mécaniste qui rend inintelligible la nécessité de l'action.

Le matérialisme dialectique n'est nullement déterministe, il fait place au contraire à la contingence, au hasard, à la relativité, y compris dans la nature, à plus forte raison dans le domaine

45. Sur la trahison qui revient de manière obsessionnelle dans les années 1930, cf. le roman de Paul Nizan, *La Conspiration* (1938), Gallimard, Paris, 1973.

46. G. Politzer, « Un faux contre-révolutionnaire, le freudo-marxisme », in *Écrits II*, op. cit.

des phénomènes historiques et sociaux. Politzer se réfère à Engels, *Anti-Dühring* et à la *Dialectique de la nature* qu'il est en train de traduire avec Jacques Solomon. Il n'est pas question de nier la liberté qui est la conscience de la nécessité et qui croît avec la connaissance ; « la liberté de l'atome n'a pas de sens, la liberté est humaine » et l'homme se comprend comme être qui a à se libérer par son action. La Psychanalyse n'est pas vraiment révolutionnaire parce que Freud n'a pas compris le rôle de l'histoire dans le drame individuel, il n'est pas parvenu à une compréhension claire des rapports de la Psychologie et de l'histoire et du rôle décisif de cette dernière. Politzer fait, en effet, à propos de Freud la même remarque que Marx à propos de Feuerbach dans les *Thèses*, en particulier la VI^e et la fameuse XI^e thèse⁴⁷. On retrouve dans ce texte, comme un fil rouge, le thème apparu dès 1925-1926, à savoir qu'il n'y a de philosophie que celle qui conduit et ordonne le changement du monde, c'est-à-dire la révolution, véritable dépassement de la solitude et de la misère. La liberté n'est pas un simple concept, ce dont nous avons hérité par on ne sait quel décret, mais « le terme d'une série d'aventures révolutionnaires », autant de drames singuliers prenant sens dans le drame collectif qu'est la libération du prolétariat.

Ainsi nous découvrons le sens ultime du drame, la forme nommée liberté qui se conquiert avec et contre toute nécessité, naturelle et historique : c'est là son sens philosophique, pour Schelling, mais aussi pour Spinoza, si Spinoza avait fait usage du terme de drame!

47. Politzer revient encore sur ce thème dans l'article consacré à Freud, lors de sa disparition, « La fin de la psychanalyse » dans *La Pensée*, n. 2, octobre, novembre, décembre 1939, sous le pseudonyme de Th. W. Morris (in *Contre Bergson*, *op. cit.*, p. 394-418).

Pour finir et avant de conclure, je veux évoquer les derniers textes, pour la plupart clandestins que Politzer a signés du nom de Rameau et qui sont des textes de combat⁴⁸.

Le texte contre Bergson reste d'une grande violence, celle même dont nous avons fait mention à propos de *La Fin d'une parade philosophique*. C'est le Bergsonisme qui est dénoncé par Politzer, c'est-à-dire les conséquences inévitables d'une pensée idéaliste qui a, qu'elle le veuille ou non, participé à un retour de l'irrationalisme dans la philosophie contemporaine, qu'elle se réclame de Kierkegaard, de Bergson, de Husserl ou de Heidegger, mais qui a pour point commun de s'opposer aux Lumières, au matérialisme et à la pensée scientifique. Bergson a-t-il jamais professé le « procès de l'intelligence » ou « l'éloge de l'instinct » comme le prétend Politzer ? Peu importe à Politzer ce qu'il en est de la pensée profonde de Bergson : dans la situation présente ce qui importe vraiment au philosophe, c'est de combattre tout ce qui rapproche de l'ennemi, de cet immense et mortel travail idéologique qu'il est en train d'accomplir pour asservir encore davantage la pensée. Ce dont Bergson est accusé, c'est d'avoir affaibli la pensée philosophique française en la détournant de son génie propre, la pensée cartésienne et le matérialisme émancipateur du XVIII^e siècle⁴⁹. On retrouve ici l'esprit du texte de 1937 consacré à Descartes pour le tricentenaire de la publication du *Discours de la méthode*⁵⁰ : « l'esprit critique, le droit de libre examen, la raison éclairée par la science la plus moderne, comme méthode de pensée, tous ces aspects du cartésianisme sont devenus partie intégrante de toute la civilisation humaine. » C'est là peut-être le sens le plus profond du drame, il touche la pensée dans ce qu'elle a de plus radical, il est la pensée elle-même dans son plein exercice, le premier acte

48. Il s'agit de « L'obscurantisme au xx^e siècle » et de « Après la mort de Bergson », dans *La Pensée libre* n. 1, février 1941. Ces textes se trouvent dans *Écrits I* (op. cit.).

49. Descartes, mais aussi Diderot, d'Alembert.

50. G. Politzer, « Le tricentenaire du *Discours sur la méthode* » (1937), in *Contre Bergson*, op. cit., p. 103.

de résistance, résistance contre l'obscurantisme, résistance contre l'occupant. Les philosophes n'ont pas une vie plus dramatique que n'importe quel individu, mais ils font de leur récit critique et libérateur l'expression la plus vive et la plus dangereuse du drame qu'est toute pensée authentique. « La philosophie comporte de nouveau un risque » !

Je laisse de côté le texte sur Rosenberg et le pamphlet qu'est la publication clandestine de mars 1941⁵¹, je remarque seulement que cette fois ce sont Voltaire et Rousseau qui sont convoqués pour combattre l'idéologie raciste du national-socialisme : l'ironie du premier, la rigueur du second sont autant de modèles nous permettant, aujourd'hui, de combattre efficacement la mythologie nazie. La philosophie a une tâche théorique d'éclaircissement et une tâche pratique de thérapeutique. Nous sommes toujours au cœur du drame, du sens à donner à l'engagement du philosophe, à l'exercice de la libre pensée.

Deux mots pour conclure. La psychologie concrète n'a apparemment jamais vu le jour, à moins de considérer la création de la psychologie clinique par Juliette Favez-Boutonnier et Claude Prévost⁵² comme une reprise réussie, au moins dans le domaine universitaire, de l'entreprise évoquée par Politzer. De même la notion de drame est tombée dans l'oubli, à moins de considérer que l'œuvre de Henri Wallon en reprend certains aspects, comme l'importance de l'action dans la formation de l'enfant et le rôle des situations dans son développement psychomoteur⁵³. Mais Politzer n'est plus une référence en psychologie, tout au plus dans l'histoire de la psychanalyse en France à travers Sartre et Lacan⁵⁴.

51. G. Politzer, « Révolution et contre-révolution au xx^e siècle » (1941), in *Écrits I, op. cit.*, p. 315.

52. Cf. Claude Prévost, *La Psychologie clinique*, Paris, PUF, 1982.

53. À ce propos H. Wallon, *De l'Acte à la pensée*, Paris, Flammarion, « Champs », 1972.

54. Cf. J. Lacan, « Propos sur la causalité psychique » (1946), in *Écrits*, Seuil, Paris, 1999. Dans ce texte, Lacan évoque le projet de psychologie concrète en citant Politzer et lui rend le plus bel hommage en choisissant comme exemple dans son combat contre l'organicisme de Henry Ey le personnage d'Alceste.

La notion de drame a finalement été méconnue, par exemple par Althusser, qui déplace le centre de gravité de la *Critique des fondements de la psychologie*, en faisant porter l'accent sur le concret et non sur le drame, c'est-à-dire le sens philosophique du terme. Mais je lui donne raison sur ce point : Sartre a été le véritable héritier de la démarche de Politzer, d'abord en lui empruntant une grande partie de sa critique de la psychanalyse⁵⁵, qu'elle que soit la valeur propre de cette critique, ensuite en reprenant l'idée, sinon le terme, dans la théorie du pour-soi et du pour-autrui, enfin, et sans doute est-ce là à mon avis le plus important, en essayant de penser une théorie des ensembles pratiques qui tente de résoudre la difficulté : comment la révolution est-elle possible⁵⁶ ?

Drame et Révolution, Raison et Liberté, c'est autour de ces notions que n'a cessé de se mouvoir la pensée encore trop méconnue de Georges Politzer.

55. Voir le début de *L'Être et le néant*, l'analyse de la mauvaise foi, Paris, Gallimard, 1943.

56. J.-P. Sartre, *Critique de la raison dialectique*, Paris, Gallimard, 1960.

III

LE DÉFI DE POLITZER

PROBLÈMES ET TÂCHES D'UNE PHILOSOPHIE
CRITIQUE DE LA VIE, AU XX^e SIÈCLE ET AU-DELÀ

par Frédéric Worms

1. VIE

On reprend aujourd'hui la mesure de l'importance cruciale de la pensée de Georges Politzer dans la philosophie du xx^e siècle en France, et notamment à travers sa critique retentissante de Bergson. Mais on se trompe trop souvent sur la portée exacte de cette dernière, qui est peut-être plus grande encore que l'on ne croit, et qui explique en effet l'importance plus générale de cette pensée, dans le cœur du xx^e siècle et au-delà. Parce que le pamphlet contre Bergson, publié en 1929¹, se situe à mi-chemin entre le grand livre théorique de Politzer, *Critique des fondements de la psychologie*, de 1928, et son irréversible engagement politique pendant les années 1930, on croit qu'il n'y a fait rien d'autre

1. G. Politzer, *La Fin d'une parade philosophique, le bergsonisme*, originellement publié en 1929 par les éditions Les Revues, sous le nom de François Arouet, republié par Pauvert en 1968. Nous citons ici ce livre dans l'édition incluse par Roger Bruyeron dans G. Politzer, *Contre Bergson et quelques autres, Écrits philosophiques 1924-1939*, Paris, Flammarion, 2013.

que d'appliquer à Bergson les principes critiques acquis l'année précédente, pour les développer avec force sur le plan politique, annonçant ainsi (jusque dans son style) son activité de plus en plus exclusivement militante. Et, de fait, le livre écrit contre Bergson a bien aussi ces deux aspects : imposer à Bergson à la fois les principes de la *Critique de la psychologie* et la première lecture jamais faite de ses compromettants « discours de guerre ». Ces deux dimensions restent bien entendu essentielles et ont fait l'importance la plus visible de ce livre et de Politzer, dans le siècle. Mais il est une troisième dimension aussi dans ce livre, qui est imposée cette fois en quelque sorte par la critique de Bergson, et qui est l'occasion d'un défi jeté par Politzer à la philosophie dans son ensemble, défi qu'il ne sera pas le seul à relever puisque l'on peut définir le « moment » philosophique qui va suivre son livre à travers deux manières principales d'y répondre aussi, dans les termes mêmes qu'il lui a donné et qu'il a en quelque sorte inventés !

Quel est ce défi ? Pourquoi est-ce la critique de Bergson qui conduit Politzer à le formuler ? Comment y répond-il lui-même ? Comment les philosophes marqués par sa lecture y répondront-ils à leur tour ? Pourquoi ce point est-il si crucial ou plutôt si critique ? Telles sont les questions que nous voudrions brièvement soulever ici.

On résumera d'un mot ce défi en disant qu'il porte avant tout sur la notion de *vie*. C'est sur cette notion en tout cas que la critique de Bergson oblige Politzer à aller plus loin encore que dans sa *Critique des fondements de la psychologie*, plus loin, je veux dire, dans sa critique bien sûr, mais aussi dans la réponse qu'il doit lui-même y apporter. Pour le dire d'un mot donc, ce que Bergson permet ou plutôt impose à Politzer de critiquer ce n'est plus seulement le « réalisme » en général de la psychologie traditionnelle qu'il a cherché à dépasser dans sa *Critique*, c'est ce réalisme en tant qu'il s'appuie sur la notion de *vie*, et non seulement sur une psychologie, donc, mais sur une « métaphysique ».

2. LE RÉALISME DE BERGSON

Comme on le sait la « critique » à laquelle Politzer a soumis toute la psychologie de son temps en 1928 repose sur un principe simple, mais radical : toute la psychologie ou presque a commis l'erreur de concevoir son objet sur le modèle de celui des sciences de la nature, c'est-à-dire précisément sur le modèle d'un objet, d'une « chose », donnée « en troisième personne » et de l'extérieur à un observateur. Or, ce que la psychanalyse de Freud a en partie permis de concevoir, c'est justement une autre idée de la psychologie, qui atteindrait non pas à un autre type d'objet, mais à autre chose qu'un objet : à la connaissance de l'existence individuelle en tant que telle, c'est-à-dire en tant qu'elle est dotée de signification pour celui-là même qui la vit, « en première personne », de manière à chaque fois unique et différente. C'est cette psychologie que Politzer appelle *concrète*, non seulement parce qu'elle est adéquate à son objet, mais parce qu'elle parle de l'existence humaine telle qu'elle est vécue, et que la psychanalyse freudienne n'a qu'en partie respectée puisqu'elle est retombée aussitôt dans un « réalisme » en troisième personne notamment avec son concept biologisant de « l'inconscient ».

S'il y a un sens caché des phénomènes psychologiques, il ne réside pas selon Politzer dans son rapport causal à une chose ou à une force, mais dans son lien signifiant avec d'autres événements de la même vie unique et individuelle, qu'il faut retrouver à travers un récit et une interprétation, par le langage donc. Telle est donc la critique que l'on n'est alors pas surpris de voir Politzer appliquer à Bergson, deux ans plus tard. Politzer reproche à Bergson d'avoir fondé sa psychologie censée saisir la durée et la vie individuelles sur une idée en fait réaliste de la durée et de la vie, et d'avoir ajouté ainsi une illusion métaphysique à une erreur psychologique. On comprend alors la structure apparemment répétitive des trois premiers chapitres du livre : après le chapitre strictement psychologique, deux chapitres respectivement métaphysique

et méthodologique² (avant la critique politique) viennent enfoncer le clou : de la durée à la vie et à l'intuition Bergson n'a rien fait de plus que « trahir » sa revendication menée « au nom du concret et de la vie » pour retomber dans une « abstraction » réaliste.

C'est ici pourtant qu'intervient la surprise centrale de ce livre sinon peut-être de cette œuvre. Au moment de critiquer le réalisme « biologique » de Bergson, Politzer ne choisit pas, comme vont le faire la plupart de ses successeurs, de *renoncer* entièrement au concept de « vie » (par exemple au profit de son propre concept central de « drame »), mais plutôt de distinguer entre deux usages et même *deux concepts de vie*, au risque d'une tension et même d'une contradiction, qui ont cependant quelque chose de fondamental. Cette distinction entre deux notions de vie parcourt déjà la première partie « psychologique » du livre, notamment dans la section I, 4, où elle permet d'introduire la notion de *drame*.

En effet la psychologie et en particulier la psychologie « bergsonienne » cherchent à distinguer une vie (ou un « vécu ») psychologique de la vie « biologique ». Son erreur n'est pas de chercher cette spécificité. Il en existe bien une. Cette erreur est ailleurs. Elle consiste bien, selon Politzer, à chercher la spécificité de la vie psychologique ou de la vie « humaine » dans le même ordre de *réalité* que celui de la vie biologique. Or, elle réside ailleurs.

Il est [...] vrai que, à côté de la vie, au sens biologique du mot, existe la vie humaine, aussi réelle que la première, sauf qu'elle ne tire pas sa réalité d'une perception *sui generis* [comme le revendiquait Bergson en effet] mais de la signification qu'elle renferme³.

On peut certes être surpris déjà que Politzer maintienne le terme de « vie » et même celui de « réalité ». Mais la précision vient

2. Tels sont en effet les trois premiers chapitres de ce livre qui en comporte quatre, respectivement : « La psychologie bergsonienne », « La métaphysique de M. Bergson » et « La révolution philosophique de M. Bergson ».

3. G. Politzer, *La Fin d'une parade philosophique*, op. cit., p. 156.

aussitôt ; cette vie ne fait pas partie de la « nature » et cette « réalité » est exclusivement de l'ordre de la signification.

Ce qui existe à côté de la nature ce n'est donc qu'un ensemble de relations dramatiques qui impliquent des hommes considérés dans leur totalité, et dont l'originalité est humaine d'abord, individuelle ensuite : c'est cet ensemble que nous appelons le drame⁴.

Et plus loin, non moins nettement :

La psychologie classique rêve d'une *seconde physique* (souligné dans le texte) : elle conçoit les faits psychologiques de telle manière qu'ils représentent eux aussi les différents aspects et les différentes manifestations d'une même réalité ; parallèle à la réalité physique. [...] Quant à l'originalité du drame, qui lui vient de sa signification humaine, elle en fait l'originalité d'une substance nouvelle⁵.

Ainsi les choses sont claires, et la critique de la « psychologie bergsonienne » ne fait qu'approfondir et aggraver encore celle de la psychologie « classique » en général. Et de toute psychologie « réaliste » ou « substantielle ». Il faut opposer radicalement le réalisme « biologique » et la signification « humaine » ou « dramatique ». Les choses resteront claires tout au long du livre, y compris dans sa partie « métaphysique » lorsqu'il s'agit de critiquer les notions fondamentales que Bergson prétend avoir établies pour fonder sa propre psychologie. Pourtant, la surprise revient, avec ce qui nous semble être le principal défi de Politzer, dans la dernière section de cette deuxième partie métaphysique. C'est dans cette section en effet que Politzer (II, 5, donc⁶), plutôt que d'abandonner le concept de « vie » pour celui de « drame », préfère

4. *Ibid.*

5. *Ibid.* p. 157

6. Toute cette dernière section qui conclut sur « la théorie bergsonienne de la vie » (*ibid.*, p. 203) et qui y répond par la « vie concrète de l'homme » (*ibid.*, p. 211) nous paraît donc absolument décisive.

opposer deux concepts de vie : la vie « au sens biologique du mot⁷ » et la vie « humaine » ou encore la vie, envisagée « du point de vue proprement humain ».

Certes, on retrouve dans ces pages admirables la rigueur conceptuelle de celui qui devient alors le maître de toute une génération et pas seulement par la rupture critique avec les maîtres qui ont précédé. Il n'y a rien de commun entre la vie « au sens biologique » ou la vie « en général » et la vie « proprement humaine » (Politzer mettant lui-même cette expression entre des guillemets). Plus encore (et c'est décisif bien sûr), cette distinction n'est pas seulement théorique elle a des conséquences *pratiques* individuelles et collectives. Ainsi « l'homme n'est pas une ombre mais il est précisément homme, c'est la vie actuelle qui est sa vie et celle-ci est une, de même qu'elle est unique. C'est au point de vue de cette vie que la mort est à jamais *irréparable*⁸ ». Et plus loin si fortement, Politzer affirme que : « dire que la vie est unique à cause de la durée ou dire que la vie est unique à cause de la mort n'implique pas le même programme⁹ ». Ainsi encore :

Quand je dis que la vie est dure aux uns et facile aux autres [...] je veux parler des obstacles que rencontre la vie purement humaine des uns et que ne rencontre pas celle des autres. Si je fais même allusion à des maladies organiques, je me place au point de vue de leur signification purement humaine¹⁰.

7. *Ibid.*, p. 204. Voir aussi p. 211 : « Quand on n'est pas abstrait, quand on consent à se placer en face du problème de la vie humaine, la vie en général, dût-elle être une merveille de dynamisme, cesse d'être émouvante. On est alors sur le plan de la vie concrète de l'homme et "vie" ne signifie plus que vie humaine et vue humaine ne signifie plus que la vie concrète de l'homme. »

8. *Ibid.*, p. 205.

9. *Ibid.*, p. 212.

10. *Ibid.*, p. 204.

3. POLITZER ET SES LECTEURS

Il n'y a donc aucune ambiguïté sur le fond. La distinction de Politzer est radicale, et ses conséquences le seront aussi. Mais sa formulation dans ces pages du livre sur Bergson pose une question critique, que l'on peut désormais poser de façon simple. Pourquoi Politzer garde-t-il des deux côtés de sa distinction le concept désormais devenu instable et ambivalent de « vie » ? N'aurait-il pas mieux valu imposer une distinction terminologique radicale pour accompagner la distinction conceptuelle qui l'est en effet ? Et par exemple, s'en tenir à la distinction de la vie (sans même être obligé alors de faire cette étrange précision : « au sens biologique ») et du drame ? Ou bien n'y aurait-il pas une autre solution encore ?

Les plus connus des lecteurs de Politzer en tout cas auront, sans le dire, choisi la première des options, pour tirer toutes les conséquences de sa philosophie critique de la vie, sans reprendre pour autant sa notion de « drame » (demeurée dès lors méconnue) mais pour en faire ce qu'on appellera bientôt les philosophies de « l'existence ». C'est le cas, ainsi, (dans un ordre, si l'on veut, chronologique) de Lacan à Ricœur en passant par Sartre et Merleau-Ponty¹¹. Qu'auront-ils fait, les uns et les autres, sinon ajouter à la critique du réalisme biologique menée par Politzer celle que menait au même moment Heidegger dans *être et temps* (1927) en opposant la notion de « *Dasein* » à la même notion supposée « ontique » de « vie », et donc aussi l'ontologie existentielle à l'« anthropologie », même « philosophique » ? Ils auront, tous, creusé, les distinctions de Politzer, pour opposer une psychiatrie « compréhensive » (Lacan), une « psychanalyse existentielle » (Sartre¹²), une « structure du comportement » (Merleau-Ponty)

11. Nous pensons en effet aux ouvrages suivants : Lacan, *La Psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité* (1933) ; Sartre, *L'Être et le néant* (1943) ; Merleau-Ponty, *La Structure du comportement* (1943) ; Ricœur, *De l'Interprétation, essai sur Freud* (1965).

12. Nous permettons de renvoyer à ce sujet à notre étude : « Le problème de l'inconscient dans le moment de l'existence » in *Les Temps Modernes*, « Sartre

ou une « herméneutique » (Ricœur), au réalisme biologique ou « énergétique » imputé à Freud. Tous auront donc repris les analyses de Politzer ou relevé son « défi » ; mais en tranchant nettement dans la terminologie et les concepts utilisés et, donc, en abandonnant (qui sait ? définitivement ?) la notion de « vie ». Le concept de vie semble alors définitivement « réaliste » et substantialiste, incapable de comprendre la question d'une vie individuelle, la polarité existentielle introduite par la signification de la mort, les enjeux critiques, éthiques et politiques, de la vie « au sens proprement humain ». Il faut donc l'abandonner. La philosophie de l'existence a poussé plus loin que Politzer, dans les termes, une distinction que l'on ne pouvait pas pousser plus loin que lui, dans les idées ; et on doit reconnaître qu'elle lui doit tout.

Reste pourtant cette question, ou plutôt ces deux questions : pourquoi Politzer, de son côté, plutôt que de trancher entre le drame et la vie, a-t-il introduit la différence critique *dans la vie elle-même* ? Cela n'ouvre-t-il pas la voie à d'autres solutions, à d'autres reprises, que celle que l'on vient d'évoquer, sans rien perdre pourtant de la rigueur critique radicale de Politzer ? Nous répondrons d'abord à la deuxième de ces questions, avant de revenir sur la première. Car cette réponse porte à nos yeux un nom propre encore trop méconnu à cet égard ou dans ce contexte : celui de Canguilhem¹³.

Plaçons-nous maintenant en 1943, au centre de cette Deuxième Guerre mondiale où Georges Politzer, menant jusqu'au bout son combat, est fusillé au Mont-Valérien. En cette année, qui est un tournant à tous égards, plusieurs grands livres paraissent qui portent sa marque, parmi lesquels *L'Être et le néant* et *La Structure*

et la psychanalyse», t. 68, n. 674-675, 2012, p. 4-15.

13. À cet égard nous nous permettons aussi de renvoyer à certaines de nos études, la première dans *La philosophie du xx^e siècle en France. Moments* (Paris, Gallimard, 2009) et la deuxième intitulée « La vie dans la philosophie du xx^e siècle en France », in *Philosophie, « Philosophies françaises contemporaines »*, n. 109, 2011, p. 74-91. Cf. aussi F. Worms, *La Vie qui unit et qui sépare*, Paris, Payot, 2013.

du comportement de Sartre et Merleau-Ponty, mais aussi l'*Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique*, de Georges Canguilhem. On a déjà dit d'un mot comment les deux premiers livres relèvent le défi de Politzer : il s'agit pour eux de remplacer la notion de vie par celle d'existence, en appuyant l'irréductibilité de la « signification » politzerienne sur la méthode et les principes de la phénoménologie. Mais qu'en est-il alors de la thèse de médecine de Canguilhem où celui-ci explique justement son tournant vers cet « art, au carrefour de plusieurs sciences » qu'est la médecine, par sa capacité à répondre à des « problèmes humains concrets » ?

On peut et on doit répondre de façon nette : la tentative de Canguilhem consiste à nos yeux à répondre au défi de Politzer *sur le terrain même que celui-ci avait rejeté*, à savoir de la vie « au sens biologique du terme ». Tout le travail critique mené par Canguilhem dans les deux parties de son livre consiste en effet à montrer que le vivant « biologique » n'est jamais un objet en troisième personne et que l'expérience de la maladie, relayée par l'art médical et la clinique, oblige à le considérer comme un organisme irréductiblement individuel et subjectif, tourné contre ce qui est « de valeur négative » avec sa normativité propre pour y répondre et qui n'est jamais une normalité statistique mais déjà pour ainsi dire un acte de résistance. Ainsi la vie « au sens biologique du terme » n'est pas condamnée à tomber dans le réalisme abstrait que Politzer condamnait. Et, inversement, on n'est pas obligé de se réfugier dans la conscience phénoménologique pour échapper à l'objectivation du vivant. Il suffit de considérer le vivant individuel, résistant à la maladie, ayant un « débat » avec le milieu ou le « monde », et convoquant chez l'homme les savoirs scientifiques au service de l'art médical. C'est le médecin qui accomplit finalement chez Canguilhem ce que Politzer demandait encore au savant sous la forme du psychologue, à savoir la connaissance et la technique de l'individuel concret, qui s'étend peu à peu (c'est le sens des trois essais ajoutés dans la réédition du *Normal et le pathologique* de 1966) au psychique et au social. Ainsi Canguilhem aura-t-il relevé le défi lancé dans le livre de Politzer dont il disait

dans la recension qu'il en avait faite pour les *Libres propos* d'Alain qu'il l'avait « lu et relu » et qu'il le connaissait « par cœur¹⁴ ». Mais il l'aura fait sans renoncer au concept de vie ou plutôt du vivant et en introduisant ce que l'on pourrait désormais appeler un autre vitalisme, un vitalisme non réaliste ou substantialiste, un vitalisme *critique*.

On ne peut certes spéculer sur ce que Politzer lui-même aurait soutenu, s'il avait entièrement développé les suggestions des pages que l'on a citées de son livre sur Bergson. On comprend bien pourtant dans quelle tension il s'est lui-même placé. D'un côté, il s'agit de refuser le réalisme de la « vie ». Mais d'un autre côté, le risque consiste bien à faire du « drame » un pur réseau de significations individuelles sans lien avec les conditions concrètes qui sont aussi celles de sa vie matérielle et sur laquelle, on l'a vu, Politzer insiste pour des raisons théoriques mais aussi pratiques, éthiques et politiques. Comment critiquer le réalisme sans tomber dans l'idéalisme, cette notion dont Politzer et ses contemporains des années 1920 (Georges Lefebvre, Paul Morhange, Norbert Guterman et d'autres) faisaient un usage si paradoxal, combinant Schelling et Marx¹⁵ ? Il faut voir là l'une des racines des choix radicaux de Politzer. Plutôt que de chercher à articuler la vie « au sens humain du terme » et le « concret » social et politique, il fit le choix implicite mais non moins radical, dans les années 1930, de rompre avec la première au profit du second. L'alternative ne sera plus entre ces deux concepts de vie, pas non plus entre la vie et le drame et encore moins « l'existence » ou la « conscience », mais finalement entre l'abstraction théorique et la science théorique et pratique des conditions matérielles et sociales que le marxisme incarne pour lui comme pour Nizan et presque dans les mêmes

14. Cf. la présentation par Giuseppe Bianco de la réédition du cours sur Bergson prononcé par Canguilhem en 1943, in *Annales bergsoniennes*, III, Paris, PUF, 2007.

15. Dans sa traduction de Schelling, ainsi que dans la *Critique des fondements de la psychologie*, Politzer, contre le réalisme au sens où il l'entend, défend en effet un idéalisme en un sens bien singulier.

termes. Mais on peut aussi se demander si, à la dernière section du chapitre sur la « métaphysique » de son livre sur Bergson, il ne dessinait pas pourtant cette autre solution que Canguilhem aura tenté de reprendre, celle d'une « vie » biologique qui ne peut disparaître de la vie humaine, avec la naissance et la mort, la maladie et le besoin, les conditions matérielles et sociales de sa réalisation ou de sa destruction. La solution aurait pu consister dans le lien critique à établir entre la vie « au sens biologique » et la vie « au sens humain » au sein d'un concept de vie qui, grâce à Politzer justement, n'aurait plus rien d'unitaire (sinon illusoirement ou idéologiquement) et serait constitutivement double ou critique. Canguilhem, encore une fois, dans ses conférences de 1947¹⁶ sur les « aspects du vitalisme » montrera comment, bien loin de réduire la vie humaine à une connaissance objective du vivant, c'est la seconde qui dérive de la première, et qui doit rester à son service. Ils dessinent l'un et l'autre et avec des choix différents ce que l'on pourrait appeler les problèmes et les tâches d'un vitalisme critique.

4. CRITIQUE ET POLITIQUE

Mais on peut aller encore un pas plus loin et rejoindre pour finir la critique de Bergson par Politzer, jusque dans son dernier aspect que nous n'avons pas encore évoqué ici, dans sa dimension politique. C'est celle qui a eu le plus de portée. Politzer ne se contente pas en effet dans cette dernière partie du livre, de démasquer des enjeux idéologiques cachés derrière le réalisme vital qu'il attribue à Bergson. Il entreprend, pour les confirmer, d'étudier les discours de guerre prononcés par Bergson pendant le premier conflit mondial, qui ne sont certes pas passés inaperçus (puisqu' Romain Rolland, par exemple, les avait dénoncés avec

16. G. Canguilhem « Aspects du vitalisme » (1947) in *La Connaissance de la vie* (1952), Paris, Vrin, 1992. Cf. aussi à ce sujet notre étude : « Pour un vitalisme critique » in *Esprit*, « Les nouvelles politiques du vivant », n. 411, 2015.

force dès 1915 dans *Au-dessus de la mêlée*), mais que personne n'avait entrepris de relier à sa philosophie, bien plus, d'intégrer à sa philosophie.

Or, on l'a trop peu remarqué, ce n'est pas seulement à une critique extérieure de la politique bergsonienne que se livre Politzer, dans un geste de rupture qui marquera plusieurs générations. Il mène cette critique, en réalité, avec les mêmes armes qu'il a employées pour critiquer la psychologie et la métaphysique dans les chapitres qui ont précédé. C'est toujours une philosophie abstraite et uniforme de la « vie » qui interdit à Bergson selon lui toute posture critique et toute normativité morale et politique. À défaut de l'étude approfondie que ce texte exigerait donc, on ne citera qu'une phrase ici, mais particulièrement représentative à la fois de la démarche de Politzer, de son enjeu, mais aussi de ce que, rétrospectivement, une fois son dernier livre paru, en 1932, Bergson aurait pu y répondre. Cette phrase est la suivante : « Un pogrome est dans la durée aussi bien qu'une révolution ». Et il continue : « En cherchant à saisir les moments de la durée avec leur coloration individuelle, en admirant l'enchevêtrement de ses moments, on oubliera précisément qu'il y a d'un côté un pogrome et de l'autre une révolution¹⁷. »

Or, en 1932, Bergson publie *Les Deux sources de la morale et de la religion* dont la thèse centrale consiste justement (hasard ou pas) à relever le défi de Politzer. Bien loin de fournir cette « morale » uniforme du vivant ou de l'élan vital que Politzer (pour la critiquer) mais aussi tant de ses disciples (pour s'en glorifier) lui avaient attribué (et jusqu'aux futuristes italiens par exemple), c'est un critère moral et politique radical que fournit Bergson dans ce livre, à travers la distinction entre « le clos » et « l'ouvert », qui permet et même qui impose de remonter non pas à une mais à deux origines et deux fonctions vitales de la morale, de la politique, de la religion dans les sociétés et dans l'histoire humaines. Le « clos » tend par essence au pogrome ; « l'ouvert »

17. G. Politzer, *La Fin d'une parade philosophique*, op. cit., p. 218.

tend par essence à la révolution ; plus encore, Bergson définit la morale et la politique par cette opposition, une extermination de l'ennemi et une révolution qui trouvera justement dans cette opposition à la clôture à la fois son principe et son critère définitifs, lui interdisant donc de la reproduire à son tour comme c'est si souvent le cas (y compris dans les réformes religieuses menées au nom de l'amour bien entendu). Politzer aura été un peu vite dans son dernier chapitre lorsqu'il prédisait que Bergson n'écrirait jamais la morale qu'il avait promise. Il avait d'autant plus raison, certes, de critiquer les discours de guerre de Bergson que celui-ci dans cette morale tardive (trop tardive, inaudible) la critiquera lui-même de manière implicite. Mais il est possible aussi que la morale critique des Deux sources fasse partie des grandes étapes d'une philosophie critique de la vie au xx^e siècle, avec les livres de Politzer et de Canguilhem et retentisse même rétrospectivement sur la lecture de Bergson en elle-même et par ces deux auteurs. Comment ne pas voir en effet que, dans *Le Rire* par exemple, Bergson n'a jamais pensé une morale ou une société simple mais toujours doubles, divisées entre le comique et sa violence, d'un côté, la liberté et son tragique, de l'autre ? Comment ne pas comprendre que la « vie », chez lui, si elle n'est pas définie par un sens « humain » surgissant des conditions matérielles, n'est pas pour autant une force unilatérale, mais est bien divisée en deux par sa finitude même, les contraintes spatiales et la création temporelle faisant dans l'immanence son sens critique que nous retrouvons transposé dans chaque expérience humaine ?

Il est vrai aussi que, dans ce travail rétrospectif, le retour à Politzer et au défi qu'il a jeté à toute la philosophie du siècle, et au-delà, est déterminant à tous égards. Il n'a pas seulement orienté celle-ci « vers le concret¹⁸ » en l'obligeant aussi à « prendre parti¹⁹ », dans une rupture décisive entre un « moment » philosophique

18. Cf. J. Wahl, *Vers le concret* (1932), Paris, Vrin, 2004.

19. Nous faisons allusion ici au titre donné par Cécile Debrand à son projet de thèse sur Politzer, Nizan et Sartre.

et un autre²⁰. Il a jeté les bases d'une compréhension critique de la vie humaine sans guillemets, mais avec toute la tension qui se retrouve dans chacun des termes de cette expression. Il est impossible à la fois de réduire la spécificité de la vie humaine à une supposée vie comme telle et en général, qui d'ailleurs se réduira elle-même à une physique, comme il l'avait dit. Mais il n'est pas possible non plus de couper la vie humaine des polarités, des différences, des exigences de la vie matérielle, psychique, sociale, dans un milieu naturel et historique concret. Il n'y a donc pas le choix. Il faut, aujourd'hui encore, avec d'autres moyens sans doute et en mesurant la portée des tentatives qui s'y sont essayés dans le siècle, répondre à Politzer et relever son défi.

20. Cf. *La Philosophie en France au XX^e siècle. Moments*, op. cit., p. 194-199.

IV

SARTRE ET LA CRITIQUE DES FONDEMENTS

DE LA PSYCHOLOGIE

QUELQUES PISTES SUR LES RAPPORTS

DE SARTRE ET DE POLITZER¹

par Arnaud Tomès

L'essai sartrien *Esquisse d'une théorie des émotions* s'ouvre sur une critique radicale des psychologies en vogue à l'époque, qui sont les psychologies positives ou expérimentales, avant de critiquer plus précisément quatre types de théorie de l'émotion : la théorie périphérique de William James, qui prend place dans son *Traité de psychologie*; celle que l'on trouve chez Janet; la description de l'émotion propre à la psychologie de la forme; et enfin l'interprétation psychanalytique du phénomène de l'émotion. Les deux tiers de l'*Esquisse d'une théorie des émotions* sont donc occupés par ce que l'on pourrait appeler une véritable critique des fondements de la psychologie : une critique de leurs postulats théoriques fondamentaux; de leur démarche; et de leurs résultats, qui ne sont qu'une accumulation de faits empiriques. À ce type de psychologie, Sartre oppose une autre manière de faire de la psychologie – manière dont on n'a peut-être pas encore

1. Cet article est d'abord paru dans le *Bulletin d'Analyse phénoménologique* (v. 8, n. 1, 2012).

perçu toute l'importance et toute l'originalité –, qui se fonde sur la démarche phénoménologique : le cas de l'émotion ne vient en quelque sorte qu'illustrer cette nouvelle manière de faire.

Ma question portera sur ce qui inspire cette critique des fondements mêmes de la psychologie. S'agit-il d'une simple reprise de la critique husserlienne de la psychologie empirique, telle que nous la trouvons par exemple dans *La philosophie comme science rigoureuse*? Mon hypothèse ici sera que Sartre s'inscrit dans un mouvement bien plus global à l'époque, qui excède la phénoménologie – même si c'est de celle-ci que Sartre se revendique –, un mouvement de critique philosophique de la psychologie, qui s'exprime en particulier dans l'œuvre de Georges Politzer. J'aimerais en ce sens comparer le texte de Sartre avec l'ouvrage de Politzer intitulé *Critique des fondements de la psychologie* : sans pouvoir affirmer qu'il y ait une quelconque influence de Politzer sur Sartre², j'ai été frappé en relisant l'*Esquisse*, de la proximité de certaines critiques de Sartre avec celles qu'adresse Politzer aussi bien à la psychologie classique qu'à la psychanalyse (qui est la principale théorie psychologique analysée par Politzer dans sa *Critique des fondements de la psychologie*).

1. UNE INSPIRATION COMMUNE

L'inspiration philosophique commune de Sartre et de Politzer, c'est la revendication d'une psychologie concrète, une philosophie de l'homme dans son existence la plus phénoménale. En quoi peut-on alors trouver une trace de la critique que fait Politzer de l'abstraction des théories classiques chez Sartre? Pourquoi alors la psychologie concrète à laquelle Sartre aspire se traduit-elle par une philosophie de la conscience que rejette de son côté Politzer? L'enjeu ici, c'est bien entendu la référence à Husserl et le rôle

2. J.-P. Sartre ne cite jamais Politzer dans l'*Esquisse d'une théorie des émotions*. Il ne le cite qu'à une reprise dans *L'Être et le néant*, et encore est-ce le pamphlet contre Bergson qui est cité.

capital que joue la référence à une conscience constituante – ce qui explique la différence entre les critiques que Sartre et Politzer adressent à la psychanalyse.

Si l'on relit l'introduction à l'*Esquisse* (intitulée « Psychologie, phénoménologie et psychologie phénoménologique »), on se rend compte que Sartre adresse des critiques de plusieurs types à la psychologie de son temps. Par quoi il entend une psychologie qui a une prétention de positivité, comme celle de Ribot ou de Janet, qu'il aborde par la suite dans le texte : celle d'atteindre à la même objectivité que les sciences de la nature.

La première critique que Sartre adresse à la psychologie positive est son absence de systémativité. La psychologie positive prétend se limiter à l'expérience, qu'elle entend dans un sens très restrictif : cette expérience se limite à être l'expérience des faits. Le psychologue scientifique ne se demande pas s'il existe, comme l'affirme Husserl, une intuition des essences : il prétend ne partir que des faits, qu'il définit comme quelque chose que l'on doit « rencontrer au cours d'une recherche » et qui « se présente toujours comme un enrichissement inattendu et une nouveauté par rapport aux faits antérieurs³ ». Bref, son étude doit être totalement empirique et *a posteriori*. Mais alors, souligne Sartre, cette étude ne peut en rien être systématique : elle se condamne à « ne fournir qu'une somme de faits hétéroclites⁴ ». Sartre se fonde donc sur une définition rigoureuse de la science, qui ne peut se résumer à un empilement de faits, mais doit les réunir selon certaines lois posées *a priori* : il n'y a donc pas, à proprement parler, de science psychologique, mais seulement des « travaux de collectionneur⁵ ».

La seconde critique qu'il adresse à la psychologie de son époque est de passer sous silence les conditions plus générales de possibilité des phénomènes psychologiques. C'est évidemment une conséquence du désir de positivité : étant donné qu'il s'agit de partir

3. Jean-Paul Sartre, *Esquisse d'une théorie des émotions* (1939), Paris, Hermann, 2010, p. 8.

4. *Ibid.*, p. 9.

5. *Ibid.*, p. 10.

des faits, il ne saurait être question de partir de structures plus générales (comme l'être-au-monde dont nous parle Heidegger) ou d'une anthropologie philosophique. Le concept d'homme ne pourra pas être un concept *a priori* – qui délimiterait l'étendue et la portée de la recherche psychologique – mais il sera à la limite une conséquence : « une hypothèse unificatrice inventée pour coordonner et hiérarchiser⁶ » une série indéfinie de faits. Contre cette démarche, qui se veut scientifique, Sartre rappelle la nécessité de partir d'une définition préalable de l'homme (le concept de *Dasein* tel qu'on le trouve chez Heidegger, par exemple) afin de ne pas tomber dans l'éparpillement des faits et pour « donner une base un peu solide aux généralisations du psychologue⁷ ». La psychologie doit se fonder dans une anthropologie plus générale, qui ne craindra pas d'être métaphysique, puisqu'elle utilisera des concepts comme celui de « monde », et elle devra même remonter à la conscience pure comme source de toute validité. « Si nous voulons fonder une psychologie, il faudra remonter plus haut que le psychique, plus haut que la situation de l'homme dans le monde, jusqu'à la source de l'homme, du monde et du psychique : la conscience transcendante⁸. »

Enfin, une troisième critique porte sur la disparition de toute idée de signification au sein de la psychologie positive : le psychologue scientifique traite les phénomènes psychiques comme des réalités objectives, qui se réduisent à n'être que ce qu'elles sont. Il détruit par là même la nature psychique de ce phénomène, puisque la spécificité des phénomènes psychiques tient précisément à ce que ce sont des phénomènes significatifs. Signifier, c'est pour un signifiant renvoyer à un signifié : or, la nature propre d'un phénomène psychique – ou d'un comportement comme l'émotion –, c'est de renvoyer au tout de la conscience ou à la totalité de la réalité humaine. Ainsi, l'émotion est une conduite dotée de sens : « elle n'est pas un accident parce que la réalité-humaine

6. *Ibid.*, p. 9.

7. *Ibid.*, p. 12.

8. *Ibid.*, p. 13.

n'est pas une somme de faits ; elle exprime sous un aspect défini la totalité synthétique humaine dans son intégrité⁹ ». Ce sont ces principes qui vont guider la 3^e partie de *L'Esquisse d'une théorie des émotions*, dans laquelle Sartre va s'efforcer de montrer que l'émotion est une conduite impliquant l'essence de l'homme comme rapport au monde.

D'où viennent alors toutes ces critiques de la psychologie, qui sont de fait extrêmement sévères ? Il semblerait aller de soi que la source de ces critiques soit d'ordre phénoménologique, comme le souligne Sartre lui-même, dont les deux références doctrinales principales sont Husserl et Heidegger. En effet, Sartre définit même la phénoménologie de Husserl comme une « réaction contre les insuffisances de la psychologie et du psychologisme¹⁰ ». De fait, Sartre a raison de rappeler que Husserl a lui aussi fait une critique radicale de la psychologie positive et expérimentale : dans *La philosophie comme science rigoureuse*, par exemple, Husserl s'est opposé très vivement à la psychologie expérimentale telle qu'elle était promue par Wundt.

Le postulat fondamental de cette psychologie, c'est le naturalisme, cette attitude « qui ne voit rien qui ne soit à ses yeux nature et avant tout nature physique¹¹ » elle a donc tendance à appliquer à l'étude des phénomènes psychiques les mêmes catégories que celles que la science physique applique aux phénomènes physiques, ce qui relève pour Husserl d'une incompréhension fondamentale de ce qu'est le psychique. Comme on le sait, la caractéristique même du psychique, pour Husserl, qui reste en ceci fidèle à Brentano, c'est l'intentionnalité.

De plus, Husserl rappelle la nécessité, avant toute étude psychologique précise, de partir d'une étude phénoménologique de l'essence de la *psyché*. Il serait en effet absurde de partir d'observations sur la vie psychologique empirique sans avoir dégagé,

9. *Ibid.*, p. 17.

10. *Ibid.*, p. 12.

11. E. Husserl, *La Philosophie comme science rigoureuse*, trad. Marc B. de Launay, Paris, PUF, 1989, p. 18.

au préalable, en quoi consiste cette vie psychologique, quelle est son essence : la psychologie empirique doit donc être précédée par une étude eidétique. Husserl le souligne par exemple, dans le § 79 des *Ideen I*, quand il évoque les difficultés de l'introspection : « la phénoménologie est l'instance suprême dans les questions méthodologiques fondamentales que pose la psychologie. Les principes qu'elle a établis en termes généraux doivent être reconnus et, si l'occasion le permet, invoqués par le psychologue, comme la condition de possibilité de tout développement ultérieur de ses méthodes¹² ». Et Husserl d'user d'une analogie : « la phénoménologie (ou la psychologie eidétique) est à l'égard de la psychologie empirique la science fondamentale au point de vue méthodologique, dans le même sens que les disciplines mathématiques matérielles (par exemple la géométrie et la cinématique) sont fondamentales pour la physique¹³ ».

Toutefois, chez Husserl, le rappel de la priorité d'une étude phénoménologique sur une étude empirique de la *psyché* n'implique pas qu'une telle étude empirique – voire une science psychologique expérimentale – ne soit pas pertinente, qu'elle ôte sa *signification* au fait psychique. Dans l'introduction des *Ideen I*, Husserl rappelle la définition de la psychologie, pour mieux la distinguer de l'approche phénoménologique : « Celle-ci est une science portant sur des *faits* (*Tatsachen*), des « matter of facts » au sens de Hume », écrit-il ainsi. C'est une science qui atteint des *réalités naturelles* (*Realitäten*). Les « phénomènes » dont elle traite, en tant que « phénoménologie » psychologique, sont des événements réels (*reale*) qui, à ce titre, et quand ils ont une existence effective, s'insèrent ainsi que les sujets réels auxquels ils appartiennent, dans l'unique monde spatio-temporel, conçu comme *omnitudo realitatis*¹⁴ ». Husserl ne critique donc pas la prétention de la psychologie empirique à décrire des phénomènes purement

12. E. Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie*, trad. P. Ricœur, Paris, Gallimard, 1985, p. 268.

13. *Ibid.*, p. 269.

14. *Ibid.*, p. 6.

positifs : il se contente de la distinguer de la phénoménologie qui, elle, ne porte pas sur des faits mais sur des essences ; et il insiste sur le fait qu'une démarche empirique ne peut pas se passer d'une étude phénoménologique préalable.

C'est pourquoi Sartre me paraît plus radical encore que Husserl : il va, quant à lui contester, la légitimité même de traiter un phénomène psychologique comme l'émotion à la manière d'un fait ou à la manière d'une série de faits s'enchaînant nécessairement. C'est bien à un autre type de psychologie que Sartre aspire dans *l'Esquisse d'une théorie des émotions* : une psychologie qui réintégrerait la dimension de l'homme et la dimension du sens, et qui serait donc irréductible à la psychologie empirique et même à la psychologie phénoménologique, au sens où Husserl emploie cette expression¹⁵. Comme le rappelle Philippe Cabestan dans *L'Être et la conscience*, « la psychologie phénoménologique [selon Sartre] possède un objet propre : les réactions de l'homme en situation. De même lui revient un champ d'étude distinct dans la mesure où, sans se confondre avec la psychologie purement empirique, elle repose nécessairement sur l'expérience des seuls phénomènes psychiques ressaisis à partir de leur *eidôs*¹⁶ ». La critique des fondements de la psychologie chez Sartre s'articule au projet de construire une psychologie plus concrète, qui saisiserait le phénomène psychique dans sa spécificité sans le confondre ni avec le fait empirique de la psychologie empirique ni avec l'essence pure de la phénoménologie transcendantale.

15. Rappelons que le problème fondamental de la psychologie phénoménologique, selon Husserl, est celui de l'articulation entre la conscience transcendantale dégagée par la réduction et la conscience empirique, ou encore celui du lien entre le moi pur et le moi mondain, incarné. Problème qui n'est en rien celui de Sartre (cf. sur ce point P. Cabestan, *L'être et la conscience*, Bruxelles, Ousia, 2004, p. 15-32).

16. *Ibid.*, p. 51.

2. EXISTENCE HUMAINE

Or, un tel projet n'est pas rigoureusement inédit : il s'inscrit dans un mouvement d'ensemble de la philosophie française, qui s'est constitué depuis la fin du XIX^e siècle à la fois contre le positivisme et dans une revendication de concret, à laquelle l'œuvre de Sartre participe totalement. Ce mouvement, que l'on peut appeler la tendance au concret, s'affirme dès les années 1890, en particulier dans l'œuvre de Bergson, contre une philosophie française qui n'est plus qu'une théorie de la connaissance scientifique, et prend la forme d'un positivisme ou d'un néo-kantisme, comme chez Renouvier, Lachelier ou Brunschvicg. On ne saurait sous-estimer l'impact de la philosophie de Bergson – et je suis tout à fait d'accord avec Florence Caeymaex pour dire qu'elle constitue un héritage important des phénoménologies existentialistes¹⁷ – dans la genèse d'une nouvelle manière de penser la philosophie et son projet : celui d'une pensée du concret.

C'est d'une certaine manière Bergson qui détermine la forme que va prendre le thème du concret dans les années 1890-1914, qui est justement celle du concret psychologique : le concret est à situer dans la conscience, dans la vie intérieure, qui n'est pas une juxtaposition d'états de conscience mais une totalité complexe, exprimant l'ensemble de la personnalité et de la vie individuelle. Déjà chez Bergson, et ceci dès l'*Essai sur les données immédiates de la conscience*, l'orientation vers le concret va de pair avec une critique de la psychologie positive, la psychophysique par exemple (et son concept de grandeurs intensives), qui substitue au flux de la conscience un schéma abstrait et spatialisant, qui morcelle ce qui constitue une unité, qui connaît de manière extérieure, par des symboles ou des concepts, ce avec quoi nous devrions sympathiser : notre propre durée intérieure.

La critique virulente du bergsonisme que l'on trouve chez Sartre ou chez Politzer est à la hauteur des attentes que cette doctrine

17. Cf. F. Caeymaex, *Sartre, Merleau-Ponty, Bergson : les phénoménologies existentialistes et leur héritage bergsonien* (Georg Olms Verlag, Hildesheim, 2005).

avait suscitées : Bergson promettait de nous faire atteindre le concret véritable, et il retombait dans un spiritualisme abstrait. Tel est le thème majeur du fameux pamphlet de Politzer. L'anti-bergsonisme de l'entre-deux-guerres, dans lequel s'inscrit l'œuvre de Sartre, n'en retrouve pas moins les mêmes exigences que Bergson : retrouver la *psyché* dans ce qui fait son caractère concret, par delà les abstractions de la psychologie positive. C'est dans la phénoménologie que Sartre va trouver les outils conceptuels et méthodologiques à même de rompre aussi bien avec le vieux psychologisme des Maîtres de la Sorbonne (cette « philosophie digestive » stigmatisée dans l'article sur l'intentionnalité chez Husserl) qu'avec les impasses du spiritualisme.

L'entre-deux-guerres reconduit une opposition entre une philosophie fascinée par le modèle scientifique, et se voulant au service de la science, et une philosophie qui reprend le thème du concret dans un sens ouvertement anti-bergsonien : le concret prend plutôt ici la forme de l'existence humaine. Sartre a rappelé, dans *Questions de méthode*, l'impact qu'avait pu avoir une œuvre comme celle de Jean Wahl, significativement intitulée *Vers le concret*. Mais c'est sur un autre penseur, tout aussi important que Jean Wahl, mais dont la carrière philosophique fut malheureusement fort brève, à savoir Georges Politzer, que je voudrais me concentrer : la pensée de Politzer a été entièrement dominée – avant sa conversion au matérialisme dialectique – par la nécessité de constituer une psychologie concrète¹⁸ et donc de critiquer la psychologie classique, celle que Sartre critique en grande partie dans l'introduction de *L'Esquisse d'une théorie des émotions*. Son ouvrage principal s'intitule précisément *Critique des fondements de la psychologie* et fut publié en 1928¹⁹ : il eut un impact considérable qu'il est difficile d'imaginer aujourd'hui.

18. Il fonde d'ailleurs, en 1929, une *Revue de Psychologie concrète*, qui ne connut que deux numéros.

19. Rappelons qu'il est le premier volume d'une série qui devait comporter trois ouvrages : le premier consacré à la psychanalyse, le second à la *Gestalttheorie*, le troisième au behaviorisme de Watson.

Ce qui est frappant quand on relit la *Critique des fondements de la psychologie* de Politzer, c'est sa proximité avec les thèses de Sartre. N'y aurait-il donc pas une influence de Politzer dans l'œuvre de Sartre, en dépit de l'absence quasi-totale de références à l'auteur de la *Critique des fondements de la psychologie*? Sartre pouvait-il ignorer cet ouvrage, alors même qu'il cite dans *L'Être et le néant* le pamphlet de Politzer contre Bergson (*Une imposture philosophique : le bergsonisme*) et que Merleau-Ponty fait, pour sa part, explicitement référence aux deux ouvrages dans *La structure du comportement*? Il semble difficile de penser que Sartre n'ait pas été marqué par un livre qui propose une critique philosophique de la psychologie très proche de celle qu'il propose lui-même ainsi que des pistes de recherche très proches de ce que Sartre appellera la *psychanalyse existentielle*.

On trouve, de fait, dans la *Critique des fondements de la psychologie*, un certain nombre de remarques qui vont dans le même sens que celles de Sartre dans l'introduction à *l'Esquisse d'une théorie des émotions*. Mieux : on y trouve une même ambition philosophique, celle de constituer un autre type de psychologie, une psychologie orientée vers le concret, vers l'explicitation de l'existence humaine, même si les références doctrinales sont différentes : chez Sartre, la phénoménologie husserlienne et heideggérienne sert de charpente théorique ; chez Politzer, c'est la psychanalyse qui constitue la source d'inspiration fondamentale. L'importance donnée par Sartre à la psychanalyse – même si c'est pour la critiquer – montre néanmoins qu'il s'agit pour lui d'un modèle important, et c'est peut-être en partie la lecture de Politzer qui est à l'origine de l'intérêt de Sartre pour la théorie psychanalytique.

C'est tout d'abord dans la dimension *critique* que les deux œuvres de Sartre et de Politzer se rejoignent en grande partie : Georges Politzer fait en effet une critique radicale de toute prétention de la psychologie à être scientifique, si par scientifique on entend une imitation du modèle des sciences de la nature²⁰. C'est

20. Politzer propose, dans un texte intitulé « Psychologie mythologique et psychologie scientifique » (paru dans le premier numéro de la *Revue de psychologie*

la psychologie de Wundt et de Ribot qui est ici visée – mais Politzer attaque aussi Janet dans d'autres textes –, celle qui se propose d'étudier les processus psychologiques en imitant le langage et les démarches de la physique expérimentale : Politzer dénonce par exemple la « physiologie des émotions », qui a pu faire croire à la psychologie positive qu'elle avait fait une grande découverte²¹.

La critique fondamentale de Politzer, c'est que cette psychologie objective – qui ne fait que singer la physique – se contente, derrière une apparence révolutionnaire, de sauver les postulats fondamentaux de la psychologie classique, qui substitue à l'étude de la vie proprement humaine (que Politzer appelle « drame », afin d'insister aussi bien sur l'unité que sur la dimension active de la vie humaine : la vie est un drame dont l'individu est un acteur, qu'il ne se contente pas de subir comme un ensemble de déterminations générales et externes, mais qu'il produit et dont il est responsable²²) l'étude de *processus en troisième personne* : des idées, des représentations, des affects... La psychologie classique est donc, selon les termes de Politzer, un véritable *mythe* : un récit mettant en scène les créatures imaginaires que sont les processus psychologiques, associations, représentations, etc., qui ne sont rien d'autre selon Politzer que des *abstractions* (à savoir des entités artificiellement isolées de ce drame qu'est l'existence humaine).

La critique kantienne de la psychologie rationnelle aurait dû, selon Politzer, définitivement ruiner la psychologie classique : « elle aurait pu immédiatement déterminer une orientation vers le concret, vers la vraie psychologie, qui, sous la forme humiliante de la littérature, fut exclue de la science²³ ». Mais la *Critique* de Kant

concrète), une autre définition de la scientificité bien plus intéressante : « une discipline est science positive lorsque son contenu est adéquat aux formes mêmes dans lesquelles se concrétisent les objets dont elle s'occupe. » (in G. Politzer, *Écrits II*, Paris, Éditions sociales, 1969, p. 102).

21. G. Politzer, *Critique des fondements de la psychologie* (1928), Paris, PUF, 1998, p. 3.

22. Cette notion de drame est bien évidemment très proche de ce que Sartre appellera par la suite *existence*.

23. G. Politzer, *Critique des fondements de la psychologie*, *op. cit.*, p. 13.

n'a pas eu cet effet : elle a converti la psychologie à un « réalisme empirique » parallèle à celui qui s'imposait à la science après la disparition, sous les coups de boutoir de la critique kantienne, de la chose en soi. La psychologie s'est réfugiée dans le biologisme et dans l'affirmation d'un déterminisme inspiré des sciences de la nature. La psychologie a voulu devenir une science de la nature, ignorant qu'il y a deux sens du mot « vie » : la vie au sens biologique et la vie proprement humaine, la « vie dramatique de l'homme²⁴ ».

Sans utiliser la terminologie de Politzer, Sartre part exactement du même constat : la fascination des psychologies pour le modèle des sciences de la nature est précisément ce qui leur interdit de comprendre ce qui fait la spécificité de la vie psychique humaine. Elles s'interdisent même d'utiliser le concept d'homme (et de se rattacher à une anthropologie comme discipline générale), afin de se limiter aux faits et à leur pleine positivité : elles ont donc tendance à se limiter aux faits physiologiques, afin de ne pas limiter *a priori* l'objet de leur recherche et de ne pas introduire d'hypothèse métaphysique qui viendrait troubler la positivité de leurs travaux.

Cela est par exemple évident dans la manière dont Janet considère l'émotion : comme l'écrit Sartre, Janet veut se placer « sur un terrain exclusivement objectif » et il ne veut « enregistrer que les manifestations extérieures de l'émotion²⁵ ». Mais ceci lui permet de distinguer immédiatement, en se tenant sur le terrain rigoureux de l'observation extérieure, ce qui relève du physique (les phénomènes physiologiques) et ce qui relève du psychique (les conduites) : une théorie de l'émotion qui veut restituer à l'émotion sa dimension psychique – contrairement à celle de James, qui s'en tient trop aux réactions physiologiques – doit faire de l'émotion une conduite. Toutefois sa théorie de la dérivation n'est rien d'autre qu'une théorie mécaniste – dont la simplicité mécaniste est justement garante de la scientificité – qui est incapable de donner sens à la conduite émotive : selon Janet, quand une tâche

24. *Ibid.*, p. 11.

25. J.-P. Sartre, *Esquisse, op. cit.*, p. 23.

est trop difficile et que nous ne pouvons pas tenir une conduite dite « supérieure », l'énergie psychique libérée se dépense dans une conduite inférieure (voir l'exemple de la patiente qui tombe malade lorsqu'elle prend conscience qu'elle devra s'occuper de son père malade). « Les choses se passent, écrit Janet, comme si, la tension nerveuse étant insuffisante pour produire un phénomène d'ordre élevé, l'effort provoqué par l'excitation se dépensait en phénomènes d'un ordre inférieur qui sont ici des mouvements incoordonnés, irréguliers et inutiles²⁶. »

Il s'est passé exactement ce que décrit Politzer dans sa *Critique des fondements de la psychologie* : Janet a substitué au drame particulier vécu par sa patiente psychasthénique un schéma mécaniste dans laquelle des entités abstraites (la tension nerveuse, l'excitation, la dérivation de l'énergie...) agissent comme des entités autonomes, selon des lois déterministes et indépendantes de la conscience de la patiente. L'individu n'est donc pas l'acteur de son « drame », de sa vie psychologique, il n'est rien d'autre que le réceptacle passif de forces impersonnelles qui agissent mécaniquement (telle représentation déclenchera telle décharge d'énergie). C'est précisément ce que Sartre reproche à Janet : même s'il lui sait gré d'avoir voulu réintroduire dans le phénomène de l'émotion une dimension psychique, il considère que sa théorie n'est pas à la hauteur de sa prétention. Janet a remplacé l'individu concret par un « système de conduites » et il a fait de la dérivation un processus automatique, il a donc remplacé une conduite par « un ensemble diffus de manifestations organiques²⁷ ». Il a traité l'émotion comme un désordre psycho-physiologique et non comme une « forme organisée de l'existence humaine²⁸ », parce qu'il n'a pas fait de cette émotion l'expression de la « totalité humaine dans son intégrité²⁹ ».

26. P. Janet, *Les Obsessions et la psychasthénie* (1903), Paris, L'Harmattan, 2005, t. II, p. 75.

27. J.-P. Sartre, *Esquisse*, *op. cit.*, p. 25.

28. *Ibid.*, p. 17.

29. *Ibid.*, p. 17.

Pour que véritablement l'émotion ait le sens – dans le cas de la malade psychasthénique – d'une conduite d'échec, il aurait fallu réinscrire cette émotion dans l'ensemble de la vie de la patiente, et donc tenir compte de sa conscience, qui seule peut donner à sa conduite la signification d'un échec par rapport à la conduite supérieure qu'elle aurait dû tenir³⁰. Ce que ne peut pas faire la psychologie positive, dans la mesure où elle prétend être une psychologie empirique et une psychologie mécaniste : elle étudie donc des processus, en s'efforçant d'y mettre la même objectivité que Newton lorsqu'il décrit les phénomènes d'attraction (comparaison prise par Sartre dans l'*Esquisse*). Elle leur enlève ainsi toute signification.

C'est le second point sur lequel il existe une convergence entre Sartre et Politzer, à savoir l'idée que les phénomènes psychiques sont des phénomènes qui possèdent un sens, et un sens proprement humain. Dans un article du premier numéro de la *Revue de psychologie concrète* intitulé « Psychologie mythologique et psychologie scientifique », Politzer affirme de manière très classique (ce qui l'oppose à tout matérialisme réducteur) qu'il y a « de façon générale, à côté du plan de la nature, un plan proprement humain³¹ ». « À côté » est d'ailleurs une expression inexacte, souligne Politzer, car c'est sur ce plan humain que nous vivons d'abord, et il faut faire un effort d'abstraction « pour dégager la nature, dans sa pureté objective, de son revêtement humain », pour voir par exemple dans les personnes qui nous entourent des « structures physicochimiques³² ». Ce plan humain est, selon Politzer, « le plan des significations humaines³³ » : c'est ainsi que la perception

30. *Ibid.*, p. 25 : « Pour que l'émotion ait la signification psychique d'échec, il faut que la conscience intervienne et lui confère cette signification, il faut qu'elle retienne comme un possible la conduite supérieure et qu'elle saisisse l'émotion précisément comme un échec *par rapport* à cette conduite supérieure. »

31. G. Politzer, *Écrits II, op. cit.*, p. 79.

32. *Ibid.*, p. 80. On pourrait tout à fait transcrire ce passage en termes husserliens, en disant que la connaissance objective fait toujours fond sur la connaissance préalable du monde de la vie.

33. *Ibid.*, p. 82.

d'un mouvement ne peut devenir la perception d'un crime que si elle se double de la connaissance que j'ai des choses humaines.

Quelles sont les conditions pour qu'il y ait signification? Il y a signification quand il y a perception doublée d'une compréhension par laquelle je replace « le tout dans la connexion des choses humaines³⁴ », écrit Politzer. C'est donc, encore une fois, l'inscription d'un phénomène dans le drame humain qui l'enveloppe, qui permettra de lui donner une signification : tel acte prendra la signification d'un meurtre parce qu'il tient une place, qu'il joue un rôle particulier au sein de cette totalité que constitue mon existence. La psychologie concrète, telle que la théorise Politzer, est en ce sens l'étude des significations proprement humaines : « la connexion de tous les événements proprement humains, les étapes de notre vie, les objets de nos intentions, l'ensemble des choses très particulière qui se passent pour nous entre la vie et la mort, constituent un domaine nettement délimité, facilement reconnaissable, et qui ne se confond pas avec le fonctionnement des organes³⁵ » ni avec l'étude des déterminations générales (sociales, historiques) dans lesquelles ce drame s'inscrit. N'est-ce pas là l'étude de l'homme en situation, que Sartre appelle de ses vœux quand il en appelle à une psychologie phénoménologique?

3. DIVERGENCE : PSYCHANALYSE

Nul besoin de rappeler, en effet, l'importance capitale que la notion de signification a pour Sartre dans l'*Esquisse d'une théorie des émotions* : « Pour le phénoménologue, tout fait est par essence significatif, écrit Sartre. Si vous lui ôtez la signification, vous lui ôtez sa nature de fait humain³⁶ ». Mais tenir compte de la signification d'un phénomène humain, c'est justement refuser de le traiter comme une chose : Politzer a su montrer, de manière fort

34. *Ibid.*, p. 82.

35. *Ibid.*, p. 82.

36. J.-P. Sartre, *Esquisse, op. cit.*, p. 16.

convaincante, que la méthode de la psychologie classique consistait à réifier, à hypostasier ce qui était de l'ordre de la signification. « Une signification en elle-même n'a qu'une réalité idéale. Elle n'est pas dans le temps et encore moins dans l'espace³⁷ ». Or, c'est cette impossibilité de la psychologie classique à tenir compte d'un mode d'être qui n'est pas celui de la chose physique (conformément à ce que Husserl appelle l'attitude naturaliste) qui l'a amené à transformer les significations en processus. Cette attitude est ce que Politzer appelle, pour sa part, le réalisme : c'est ainsi qu'un meurtre vu par la psychologie classique est un drame qui va changer de personnages. « Il n'est plus question d'un homme qui a tué un autre homme, mais de l'action d'une représentation sur une autre représentation ; de relations mécaniques, dynamiques, énergétiques, économiques, etc. ; de leurs enchaînements, de leur fusion : les histoires de personnes sont remplacées par des histoires de choses³⁸. »

Certes, et c'est là qu'on peut commencer à voir la différence d'approche entre Sartre et Politzer, jamais Politzer ne met en relation la notion de signification et celle de conscience : alors que chez Sartre, c'est la visée de conscience, son intentionnalité, qui permet de donner sens à nos conduites (à faire de l'émotion une conduite d'échec, ou une fuite, par exemple), Politzer n'invoque quant à lui presque jamais la notion de conscience. Dans sa *Critique des fondements de la psychologie*, il affirme que « la condamnation de l'inconscient ne signifie nullement le retour à la conscience³⁹ » : sans doute la conscience relève-t-elle encore, pour Politzer, d'un vocabulaire réaliste qu'il souhaite exclure de la psychologie. Cela n'a donc strictement rien à voir avec la conception sartrienne de la conscience, qui en fait précisément tout le contraire d'une substance, qui refuse de la caractériser comme une chose pour y voir un acte ou (mieux encore) un « néant d'être ». Mais ce n'est

37. G. Politzer, *Écrits II*, op. cit., p. 93.

38. *Ibid.*, p. 94.

39. G. Politzer, *Critique des fondements*, op. cit., p. 157.

sans doute pas un hasard si Politzer considère la psychanalyse⁴⁰, c'est-à-dire une psychologie qui conteste le primat de la conscience, comme ce qu'il y a de plus proche de la psychologie concrète.

C'est sur ce dernier point que j'aimerais comparer Sartre et Politzer. Pour Politzer, la psychanalyse représente une véritable révolution dans le domaine de la psychologie : c'est la première fois, d'après lui, que nous sommes en présence d'un savoir psychologique réel et d'une psychologie véritablement concrète. Politzer le montre à travers une étude très précise, dans le premier chapitre de la *Critique des fondements de la psychologie*, de la théorie freudienne du rêve : tout l'intérêt de la théorie de Freud a été de montrer que le rêve était non un désordre ou un phénomène purement négatif (à la limite du pathologique pour certains physiologistes) mais une formation psychologique régulière : Freud a donné au rêve la dignité d'un fait psychologique, non au sens classique du terme mais au sens où il a prêté attention à son individualité et à son sens.

Dans la psychologie classique ou scientifique, on détache le rêve du sujet qui rêve et on le considère non pas comme fait par le sujet mais comme produit par des causes impersonnelles. C'est au contraire en le rattachant au sujet dont il est le rêve – puisque le rêve est la réalisation d'un désir – que Freud va rendre au rêve son caractère de fait psychologique : « Freud considère comme inséparable du *je* le rêve qui, étant par essence une modulation de ce je, s'y rattache intimement et l'exprime⁴¹ ».

Freud prend donc à contre-pied toutes les méthodes de la psychologie classique, il ne substitue pas à l'individu réel, concret, des entités abstraites, mais tient compte du drame humain complet (de l'histoire de l'individu, notamment) pour proposer ses hypothèses : ainsi, le rêve n'est pas la réalisation du désir en général mais d'un désir déterminé dans sa forme par l'expérience

40. Ou encore le béhaviorisme de Watson, à laquelle il devait consacrer le troisième volume de ses *Matériaux* (annoncé dans la préface de la *Critique des fondements de la psychologie*, mais jamais réalisé).

41. G. Politzer, *Critique des fondements de la psychologie*, op. cit., p. 30.

particulière d'un individu particulier : « Freud postule un désir effectif, la détermination par un motif réel ; il saisit alors véritablement le concret psychologique puisqu'il nous conduit au cœur même de l'expérience individuelle⁴² ». De même, Freud réintègre la dimension de la signification dans l'étude des phénomènes psychiques : le rêve n'est plus, comme chez Dugas, « l'anarchie psychologique, affective et mentale, le jeu des fonctions livrées à elles-mêmes et s'exerçant sans contrôle et sans but⁴³ » (bref un désordre, comme on prétend que l'est l'émotion) mais elle est une formation dotée de sens, qu'il faut interpréter. Freud a eu le mérite de voir que la méthode de la psychologie n'était pas une méthode d'observation mais une méthode d'interprétation.

Toutefois, dans les derniers chapitres de sa *Critique des fondements de la psychologie*, Politzer montre que Freud n'est pas exempt d'une certaine tendance à l'abstraction, à la fois parce qu'il est fasciné par le modèle scientifique et parce qu'il s'efforce de traduire ses énoncés dans le langage de la psychologie classique, en leur faisant perdre leur originalité et leur caractère révolutionnaire. C'est ainsi que l'utilisation du schéma conscient/préconscient/inconscient relève de la même tendance que la psychologie classique au mythe, à la substitution de processus impersonnels au drame qui se joue pour l'individu lui-même.

C'est sur la référence au modèle psychanalytique que Politzer et Sartre s'éloigneraient le plus l'un de l'autre : on sait que Sartre fait une critique de la théorie psychanalytique quand il examine les différentes théories de l'émotion. Il commence toutefois par remarquer, comme Politzer, que « la psychologie psychanalytique a été certainement la première à mettre l'accent sur la signification des faits psychiques ; c'est-à-dire que, la première, elle a insisté sur le fait que tout état de conscience vaut pour quelque chose d'autre que lui-même⁴⁴ ». Toutefois, ce que critique Sartre, c'est la conception que la psychanalyse se fait de la signification : étant

42. *Ibid.*, p. 63.

43. Cité in *ibid.*, p. 40.

44. J.-P. Sartre, *Esquisse, op. cit.*, p. 34.

donné que la signification est, pour le psychanalyste, inconsciente, il existe une véritable *séparation* entre le signifiant et le signifié. « Il en résulte que la signification de notre comportement est entièrement extérieure à ce comportement lui-même⁴⁵ », souligne Sartre. De plus, le fait conscient apparaît, dans la théorie psychanalytique, comme une chose qui serait un effet par rapport à une cause, comme les cendres sont l'effet du feu : l'interprétation se fonde ici sur un rapport de causalité et une conception réaliste de la conscience. Or, Sartre ne peut accepter cette vision chosiste de la conscience qui en fait une réalité en soi : dire que la conscience se constitue en signification sans être consciente de la signification qu'elle constitue, c'est une contradiction flagrante, « à moins que l'on ne considère la conscience comme un existant du même type qu'une pierre ou qu'une bûche⁴⁶ ».

Il serait absurde de voir ici une opposition radicale avec ce que dit Politzer car celui-ci est en réalité complètement d'accord avec Sartre sur l'idée que l'inconscient est un mythe et l'idée d'une signification inconsciente une contradiction dans les termes. Dans le troisième chapitre de la *Critique des fondements de la psychologie*, Politzer conteste la nécessité d'opposer d'un côté un monde de la conscience et de l'autre un monde de l'inconscient, alors que la seule constatation de la limitation de la conscience aurait dû suffire. Du coup, avec Freud, l'univers du psychique, qui a certes une forme d'existence autre que celle du monde extérieur, devient un monde *réel et extérieur* à la conscience. Conception absurde, selon Politzer : « Pour que le [système psychique] fonctionne, il lui faut l'acte du « je », mais cet acte est précisément exclu du système freudien⁴⁷ ».

Politzer va aller encore plus loin dans le chapitre suivant, en remettant en question l'hypothèse même de l'inconscient, qui ne lui semble non seulement pas nécessaire pour la psychanalyse mais même contraire à ce que celle-ci a de plus novateur,

45. *Ibid.*, p. 35.

46. *Ibid.*, p. 36.

47. *Ibid.*, p. 151.

puisqu'il s'agit d'une régression vers une psychologie réaliste. Bien avant la psychanalyse existentielle, Politzer nous propose donc une psychanalyse sans inconscient. Son argument est d'ailleurs d'une grande pertinence et n'est pas sans rappeler celui de Sartre : Politzer rappelle que la preuve incontestable de l'inconscient est censée être la différence qui existe entre le contenu manifeste et le contenu latent du rêve, deux contenus séparés radicalement (une « force » empêchant la conscience d'avoir accès au contenu latent, cette force qui s'exprime aussi bien dans le refoulement que dans la résistance). En réalité, dit Politzer, tout ce que l'on a constaté, c'est qu'une intention significative (un désir, par exemple) s'est fait représenter par un signe imprévu et que son signe adéquat serait d'une autre nature : tant qu'on en reste sur le plan de la signification, ce fait ne prouve pas l'inconscient. Or, Freud a transformé une relation linguistique ou significative en relation de causalité :

l'affirmation qu'une représentation en elle-même inconsciente a des effets conscients n'est que la transposition en termes ontologiques du fait que le second récit [celui que tient le psychanalyste pour interpréter le rêve] donne représentation pour le signe adéquat du sens d'un ou plusieurs éléments du rêve. [...] En général, ce n'est que *l'exigence réaliste* qui transforme les faits en preuves de l'inconscient, qu'il soit question de la mémoire, de l'hypnose ou des faits psychanalytiques⁴⁸.

Le psychanalyste tire donc parti de la différence entre contenu manifeste du rêve et contenu latent pour transformer son discours (et les significations qu'il fait intervenir) en autant de réalités (des désirs inconscients) qui produiraient des effets concrets sur le psychisme de l'individu. Politzer montre que ce schéma causal n'est absolument pas nécessaire, qu'il se fonde sur un présupposé discutable : la primauté du discours conventionnel sur toute autre forme de discours. Or, « il n'est absolument pas nécessaire

48. *Ibid.*, p. 170.

de concevoir tout symbolisme conformément au schéma de la traduction⁴⁹ » : pour Politzer, le rêve n'a qu'un contenu, le contenu latent, il l'a immédiatement et absolument pas après avoir revêtu un déguisement, comme l'affirme Freud. « Le symbolisme n'apparaît un déguisement que si l'on remplace la dialectique qui explique le rêve par son récit et si l'on réalise le récit antérieurement au rêve lui-même⁵⁰ ».

Loin d'être contradictoire avec les positions de Sartre, la référence que fait Politzer à la psychanalyse va au contraire dans le même sens : celui d'un refus de poser les significations comme inconscientes et d'un refus de les réaliser. On trouve même de troublants échos à ce que dira Sartre dans certaines affirmations de Politzer, comme son refus d'hypostasier la conscience, d'en faire une *chose*, mais aussi le lien qu'il établit entre conscience et responsabilité. Évoquant la notion de censure, Politzer écrit, dans un passage d'une grande profondeur : « Conscience signifie responsabilité. Le sujet se sent responsable du contenu de sa conscience : tout fait psychologique conscient est un acte dont le sujet doit accepter la responsabilité. C'est ce qui explique la censure et le refoulement, et voilà tout d'abord la cause de la relativité de la conscience⁵¹ ». Cela interdit donc de faire du refoulement un processus inconscient : c'est parce que la conscience se sent responsable de ce dont elle a conscience qu'elle refoule les contenus qui la gênent, qui sont en contradiction avec ses valeurs. Nous voilà très proches de la manière dont Sartre réfutera l'idée freudienne de censure dans le fameux chapitre de *L'Être et le néant* sur les conduites de mauvaise foi⁵².

De même, on pourrait percevoir très nettement l'influence de Politzer dans la manière dont Sartre présente son projet d'une psychanalyse existentielle. Le choix du terme « psychanalyse » a pu paraître surprenant pour désigner une discipline qui se privait

49. *Ibid.*, p. 182.

50. *Ibid.*, p. 202-203.

51. *Ibid.*, p. 122.

52. J.-P. Sartre, *L'Être et le néant*, Paris, Gallimard, 2001, p. 84-89.

de ce qui paraissait être le principal apport de Freud, à savoir le concept d'inconscient. Cela le paraîtra moins si l'on rappelle que, quinze ans avant Sartre, Politzer avait déjà proposé une psychanalyse sans inconscient. Dans le chapitre de *L'Être et le néant* consacré à la psychanalyse existentielle⁵³, Sartre commence par faire une critique de la psychologie classique, de son « illusion substantialiste⁵⁴ » et des « corps simples de la psychologie⁵⁵ », ces entités (comme l'« ambition grandiose » de Flaubert) que le psychologue analyse, décompose à la manière du chimiste, et dont il se sert pour expliquer les comportements d'un individu. Autant de critiques que l'on pourrait retrouver sous la plume de Politzer. De même, comprendre, pour la psychanalyse existentielle, ce sera replacer chacun des gestes, des actes d'un individu dans l'ensemble de sa vie (de son « drame », aurait dit Politzer) : « le principe de cette psychanalyse, écrit Sartre, est que l'homme est une totalité et non une collection ; qu'en conséquence, il s'exprime tout entier dans la plus insignifiante et la plus superficielle de ses conduites – autrement dit qu'il n'est pas un goût, un tic qui ne soit révélateur⁵⁶ ».

4. PHÉNOMÉNOLOGIE

Mais revenons à l'*Esquisse d'une théorie des émotions* : la différence essentielle entre la perspective de Sartre et celle de Politzer, c'est bien entendu la référence à la phénoménologie. Elle n'intervient à aucun moment dans la *Critique des fondements de la psychologie*, et les références à Husserl sont rares dans l'œuvre de

53. *Ibid.*, p. 602-620.

54. *Ibid.*, p. 602.

55. *Ibid.*, p. 604.

56. *Ibid.*, p. 614. Évidemment, le principe unificateur de cette vie (le projet originel) aurait sans doute été considéré comme un concept bien trop idéaliste par Politzer s'il avait pu lire *L'Être et le néant*. La question se pose pourtant de savoir ce qui fait l'unité d'une vie, si tant est qu'on puisse en parler comme d'une vie.

Politzer⁵⁷, et elles sont de plus en plus critiques au fur et à mesure que Politzer se rapproche du matérialisme historique. L'idée d'une conscience transcendante, donatrice de sens, aurait sans doute paru d'un idéalisme absurde à Politzer, s'il avait pris le temps d'en discuter l'existence. Au contraire, la référence à la phénoménologie, à ses méthodes (notamment l'intuition des essences) est centrale chez Sartre : cela commande une tout autre conception de la psychologie qui, pour viser le concret, n'en prend pas moins une forme extrêmement dissemblable.

Ce qui permet de donner du sens à un acte humain ou à un phénomène psychique comme le rêve ou l'émotion, c'est toujours chez Politzer son insertion dans une chaîne signifiante, une connexion de faits qui constituent le drame humain : « le fait psychologique – nous dit Politzer – n'est pas le comportement simple⁵⁸, mais précisément le comportement humain, c'est-à-dire le comportement en tant qu'il se rapporte, d'une part, aux événements au milieu desquels se déroule la vie humaine et d'autre part, à l'individu en tant qu'il est le sujet de cette vie. Bref, le fait psychologique, c'est le comportement en tant qu'il a un *sens humain*⁵⁹. » Ce sens reste toutefois strictement individuel : c'est ma vie, en tant qu'elle est une vie singulière, qui va permettre de donner une signification à telle donnée psychologique. C'est pourquoi Politzer estime que le complexe d'Œdipe ou l'identification sont des notions propres à être retenues par la psychologie concrète car le complexe d'Œdipe comme l'identification nous ramènent « toujours à la vie de l'individu particulier, car c'est cette dernière seule qui pourra nous permettre de reconstituer sa *signification*⁶⁰ ».

Au contraire, Sartre estime qu'il faut partir de réalités génériques, à savoir les essences ou encore l'homme en tant qu'il est l'objet

57. Politzer avait prévu un chapitre sur Husserl dans le tome 2 de ses *Matériaux* (consacré à la psychologie de la forme), dont on sait qu'il ne parut jamais.

58. Ce qui est une manière de critiquer le béhaviorisme.

59. G. Politzer, *Critique des fondements de la psychologie*, *op. cit.*, p. 248-249.

60. *Ibid.*, p. 232.

d'une analytique existentielle. Sartre rappelle le principe de Husserl selon lequel toute étude doit commencer par une eidétique, une mise à jour de l'*eidōs* de ce que l'on veut étudier : sans *eidōs*, il est impossible de « classer et d'inspecter les faits⁶¹ ». Cela vaut bien entendu pour l'étude de l'émotion : « si nous ne recourrions implicitement à l'essence d'émotion, il nous serait impossible de distinguer parmi la masse des faits psychiques, le groupe particulier des faits d'émotivité⁶² ». La psychologie doit d'abord être une science eidétique, qui s'interroge sur l'essence de l'émotion, et plus généralement sur l'essence de la conscience (puisque l'émotion est une dimension de la conscience) : c'est seulement une fois définie l'essence de l'émotion qu'on pourra faire porter l'enquête sur tel ou tel type d'émotion.

Le travail du psychologue doit également partir d'une analytique existentielle semblable à celle que propose Heidegger dans *Être et temps*, puisque l'émotion est une caractéristique de l'être humain et qu'elle implique le rapport de cet être au monde : la psychologie doit donc trouver son fondement dans une anthropologie, qui certes n'est pas encore réalisée, note Sartre, mais dans laquelle « toutes les disciplines psychologiques devront [...] trouver leur source⁶³ » le jour où elle sera réalisée. Cette anthropologie n'est évidemment pas une discipline simplement empirique, une collection de faits sur l'homme : elle est elle-même une étude phénoménologique, puisqu'elle suppose que soient explicitées les notions d'homme, de monde, d'être-dans-le-monde, de situation⁶⁴, ce que Sartre fera concrètement dans son grand traité d'ontologie phénoménologique, *L'Être et le néant*. Il convient donc de partir du générique pour pouvoir comprendre le particulier, le concret, bref de suivre une méthode progressive, qui est précisément

61. J.-P. Sartre, *Esquisse, op. cit.*, p. 12.

62. *Ibid.*

63. *Ibid.*, p. 18.

64. *Ibid.*, p. 17.

selon Sartre la méthode de la phénoménologie⁶⁵, même si un « recours réglé à l'empirie » est nécessaire, selon la formule de la fin de l'*Esquisse* : il faut en effet tenir compte de la facticité pour comprendre pourquoi la « réalité humaine » s'affecte dans telle ou telle émotion particulière.

Ces précisions méthodologiques mises à part, on comprend à présent tout ce qui sépare Sartre et Politzer dans leur désir de construire une psychologie concrète : Politzer est un nominaliste, il n'y a pour lui que des individus et le sens des phénomènes psychologiques ne peut qu'être individuel⁶⁶. Cet individu n'est rien d'autre que le *Je* empirique, il n'a rien de mystérieux : c'est celui de la vie quotidienne. Au contraire, pour Sartre, on ne peut aborder les faits individuels (par exemple les émotions singulières) qu'à partir d'une explicitation générale de ce que signifie le fait d'être ému : le phénoménologue interroge toujours l'émotion sur la conscience et sur la « réalité humaine » (le *Dasein* de Heidegger) : il lui demande « ce qu'elle a à nous apprendre sur un être dont un des caractères est justement qu'il est capable d'être ému⁶⁷ » ; et réciproquement il interroge l'émotion sur ce qu'elle a à nous dire de la réalité humaine : « qu'est-ce donc que doit être une conscience pour que l'émotion soit possible, peut-être même pour qu'elle soit nécessaire⁶⁸ ? ».

Voilà pourquoi la phénoménologie est irremplaçable et pourquoi Sartre ne se contente pas d'une approche semblable à celle qu'adopte Politzer. Politzer a eu le mérite d'attirer l'attention sur la singularité du fait psychique, sur le fait que celui-ci était un fait en première personne ; mais le risque d'une telle psychologie concrète est un enfermement sur la singularité, alors qu'un fait

65. *Ibid.*, p. 66 : « Les diverses disciplines de la psychologie phénoménologique sont *régressives*, encore que le terme de leur régression soit, pour elles, un pur idéal ; celles de la phénoménologie pure, au contraire, sont *progressives*. »

66. G. Politzer, *Écrits II*, *op. cit.*, p. 102 : « D'une façon générale le fait psychologique est toujours un segment de la vie de l'individu particulier. »

67. J.-P. Sartre, *Esquisse*, *op. cit.*, p. 15.

68. *Ibid.*

psychique nous ouvre en réalité à l'ensemble de la vie humaine. Un fait psychique comme l'émotion est certes un segment de mon drame personnel, mais pas seulement : « ce qu'elle signifie, c'est [...] la totalité des rapports de la réalité-humaine au monde⁶⁹ ». La méthode phénoménologique nous ouvre à un questionnement sur l'ensemble de la condition humaine, elle rend possible une véritable anthropologie qui intéresse au premier chef Sartre, au-delà de son intérêt pour les phénomènes psychologiques : c'est sans doute une des raisons pour lesquelles Sartre a vu dans la phénoménologie, plus que dans la psychologie concrète de Politzer, un moyen de réaliser son projet philosophique.

5. CONCLUSION

Pour finir, je souhaitais simplement montrer quels étaient les éventuels points de convergence, mais aussi les points de divergence, entre l'*Esquisse d'une théorie des émotions* et la *Critique des fondements de la psychologie* de Politzer. Il me semble que Sartre s'inscrit dans un projet ancien, initié par Bergson et repris même par les plus féroces critiques du bergsonisme, de critique de la psychologie expérimentale et de fondation d'une nouvelle psychologie, qui serait à même de saisir le psychisme dans son caractère le plus concret, que ce concret soit conçu sous la forme de la durée, du drame individuel ou de la « réalité humaine » dans ses rapports avec le monde.

L'approche de Politzer a le mérite de montrer les impasses d'une psychologie scientifique qui ne fait que reconduire les présupposés réalistes de la psychologie classique : par son insistance sur la nécessité de tenir compte de la dimension humaine des faits psychiques, de leur signification et par sa critique radicale de l'idée d'inconscient (de même que de toute vue réifiante de la conscience), il annonce les développements sartriens de l'*Esquisse*

69. *Ibid.*, p. 66.

et même de *L'Être et le néant*. Politzer met bien en valeur également la dimension concrète de l'approche psychanalytique, préfigurant les démarches de la psychanalyse existentielle sartrienne. Toutefois, la référence à la phénoménologie – et en particulier à l'analytique existentielle de Heidegger – donne à la démarche de Sartre une généralité et une systématisme qui manque dans la démarche de Politzer, dont nous ne saurons jamais à quoi elle aurait abouti⁷⁰ : les troisième et quatrième parties de *L'Être et le néant* donneront forme à cette anthropologie que Sartre appelait de ses vœux dans *l'Esquisse d'une théorie des émotions*, explicitant les rapports de l'homme et du monde, étudiant « l'homme en situation », comme c'était déjà l'ambition du jeune Sartre.

70. Politzer cessera dès 1929 de travailler à la constitution d'une psychologie concrète et se consacra désormais à la tâche d'être l'intellectuel du parti communiste, donnant une formulation systématique au matérialisme dialectique.

V

UNE INTRODUCTION À LA *CRITIQUE* DES FONDEMENTS DE LA PSYCHOLOGIE¹

par Renaud Barbaras

INTRODUCTION

La *Critique des fondements de la psychologie* a pour objet de fonder une psychologie *positive*, c'est-à-dire de dégager la spécificité de la psychologie comme science. La scientificité ne doit pas être ici comprise par référence à des formes déjà acquises de la science, reçues de la physique ou de la physiologie. Puisque la science ne désigne rien d'autre qu'une connaissance adéquate à son objet, il s'agit d'abord de définir l'objet de la psychologie, c'est-à-dire de caractériser la nature du *fait* psychologique (en effet, « la psychologie doit être une science *a posteriori*, c'est-à-dire l'étude adéquate d'un groupe de faits » p. 242). Ce sont les caractères du fait psychologique qui prescriront la forme de scientificité qui lui est adéquate et permettront de définir les traits d'une psychologie positive. Politzer la nomme « psychologie *concrète* ».

1. Ce long commentaire de la *Critique des fondements de la psychologie* est la version remaniée d'un cours de préparation à l'agrégation. Les numéros de page se réfèrent à l'édition PUF de 2003.

Mais cette entreprise prend d'emblée la forme d'une critique et s'inscrit par conséquent dans une perspective *historique*. L'ouvrage de Politzer se présente comme un bilan de la psychologie de l'époque. Cette lecture critique des courants psychologiques contemporains a un double sens. Il s'agit, en premier lieu, de dénoncer l'insuffisance radicale des écoles psychologiques « classiques » – introspection et psychologie expérimentale –, de montrer qu'elles ne peuvent prétendre au titre de science. La psychologie « objective » (expérimentale), en particulier, n'a de scientifique que la forme, empruntée à d'autres savoirs, et elle ne représente en aucun cas une rupture véritable vis-à-vis de ce qu'elle dénonce : contrairement à ce qu'elle prétend, on ne peut donc reconnaître en elle une authentique psychologie positive. Elle reste fondamentalement marquée par *l'abstraction* propre aux autres courants de la psychologie classique, abstraction à laquelle Politzer oppose précisément le caractère concret de la psychologie qu'il appelle de ses vœux. Mais la lecture de Politzer ne s'épuise pas dans cette mise en accusation. À côté de ces courants déjà classiques, les premières décennies du siècle ont vu naître d'autres écoles, aussi différentes que critiques vis-à-vis de la science en vigueur : psychologie de la forme, behaviourisme, psychanalyse. Or, si ces nouvelles perspectives ne parviennent pas à se détacher de la conceptualité abstraite propre à la tradition qu'elles critiquent, elles manifestent, à des titres et des degrés différents, un changement d'attitude et une approche neuve du fait psychique, dans lesquelles peut se lire l'annonce d'une nouvelle psychologie, concrète. Le travail de Politzer va donc consister à prendre acte de cette mutation et à recueillir, en le thématissant et en le radicalisant, ce qui perce au sein de ces nouvelles psychologies. Ainsi, la fondation d'une psychologie concrète n'est pas un commencement absolu, procédant d'un rejet radical des traditions disponibles. Elle recueille ce qui se fait jour au sein de tendances contemporaines et s'inscrit par conséquent dans une histoire dont il s'agit de thématiser le sens et d'accomplir la direction essentielle. Cette histoire est celle d'une *dissolution* de la psychologie classique (nous y reviendrons). Autrement dit, Politzer propose une lecture de l'histoire de la psychologie qui

lui permet de légitimer la nécessité de son entreprise. Il nous faut donc revenir sur ces deux points pour expliciter enfin le programme de Politzer ainsi que le mouvement de l'ouvrage.

1. *Psychologie subjective et psychologie objective*

La psychologie introspective (Politzer la nomme parfois « subjective ») repose sur le compte-rendu des états psychiques du sujet, tels qu'ils lui sont directement donnés. Cette psychologie, dominante au XIX^e siècle, est issue de la philosophie empiriste et sensualiste et, à dire vrai, ne parvient que difficilement à se distinguer de la psychologie philosophique. Sa démarche est essentiellement *analytique* : il s'agit de retrouver des éléments simples, irréductibles à toute analyse, à partir desquels on pourra rendre compte de la complexité de la vie psychique telle qu'elle est effectivement vécue. Comme l'écrit Politzer, « pour la psychologie introspectionniste classique [...] le fait psychologique est une *donnée simple, se rapportant à une réalité perceptible* et que l'on appelle précisément *psychique* » (p. 243). Ce qui est effectivement donné à l'analyse introspective c'est la *sensation*. Mais dans la mesure où la vie psychique ne se réduit pas à des sensations isolées, il est nécessaire de faire intervenir d'autres notions afin de reconstruire l'expérience, en particulier perceptive. Ainsi les faits perceptifs s'expliqueront à l'aide d'associations renforcées par la répétition (la psychologie analytique est inévitablement associationniste), voire de synthèses (fusions) lorsque les éléments ne sont pas présents comme tels dans le tout. Ainsi, la distorsion entre ce que nous percevons effectivement et ce que nous devrions percevoir en vertu de l'hypothèse des sensations s'expliquera par l'association des sensations actuelles avec des images, issues de sensations passées.

La critique de Politzer s'adresse cependant d'abord (notamment dans l'introduction) à la psychologie expérimentale (« objective »), qui se revendique de la rigueur scientifique, usurpée aux yeux de Politzer. En effet, l'introspection exclut l'objectivité puisque, par définition, le fait psychologique n'est accessible qu'à un seul.

De là la constitution progressive, à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, d'une psychologie objective, définitivement affranchie de la philosophie et prenant pour modèle les sciences de la nature. Il s'agit d'aborder le psychisme de l'extérieur, à l'instar d'un fait naturel, ce qui exige d'établir une corrélation entre le fait psychique et une donnée physiologique ou physique quantifiable. Il va de soi qu'une telle démarche n'a pu se concevoir qu'à la lumière des développements de la physiologie expérimentale. Ainsi Fechner (1801-1887), qui peut être considéré comme un précurseur, introduit la mesure des seuils sensoriels, c'est-à-dire de la plus petite différence perceptible entre deux stimuli (différence qui n'est pas absolue mais proportionnelle à la quantité de l'excitation. Voir, par exemple, Bergson, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, p. 45-46). Il ouvre ainsi la voie de la recherche d'un équivalent mesurable de la sensation. Cependant, la critique de Politzer vise principalement Wundt (1832-1920), qui est considéré comme le fondateur de la psychologie expérimentale. Ses travaux concernent essentiellement les sensations, qu'il distingue des perceptions. Sa méthode est notamment fondée sur la mesure des temps de réaction qui s'écoulent entre un stimulus et une réaction motrice convenue (allusion de Politzer p. 28).

Il n'est pas surprenant que, chez Wundt notamment, les sensations constituent l'objet privilégié d'une recherche expérimentale puisqu'elles se situent en quelque sorte à la frontière du physiologique et du psychologique. Mais l'étude expérimentale des processus supérieurs pose des problèmes autrement complexes. C'est ce que note Politzer lui-même lorsqu'il évoque le « caractère mythologique de la psychologie physiologique dès qu'elle dépasse la physiologie des sensations » (p. 245), semblant d'ailleurs accorder ici une certaine valeur aux recherches expérimentales sur la sensation. Il revient à Ebbinghaus (1850-1909) d'avoir mis en œuvre la méthode expérimentale pour l'étude des processus supérieurs, en particulier de la mémoire. Ainsi, la trace laissée par une première mémorisation (il s'agit d'une suite de syllabes) est mesurée par le nombre de répétitions nécessaires pour apprendre à nouveau cette liste. C'est bien Ebbinghaus qui

est visé par l'allusion de la page 28 (« il y a un sport qui consiste à retenir des chiffres sans suite »).

Les travaux de Pavlov (1849-1936) participent également de la tentative de mettre à contribution la physiologie expérimentale pour l'étude des processus supérieurs. On le sait, le concept central est celui de réflexe conditionné : un stimulus quelconque, fréquemment associé au stimulus naturel d'un réflexe, peut finir par déclencher à lui seul ce réflexe. Pavlov tentera de rendre compte du comportement en toutes ses dimensions à partir d'un jeu de réflexes conditionnés, c'est-à-dire finalement à l'aide du seul schéma stimulus-réflexe². C'est à ce courant que l'on peut rapporter l'œuvre de Bechterew (1857-1927), par ailleurs élève de Wundt, fondateur de la psychoréflexologie. Politzer le cite (p. 3 et 245) au titre d'une tentative de renouvellement de la psychologie expérimentale.

Il faut faire une place à part à Bergson, présent tout au long de l'ouvrage de Politzer. Il est incontestable que l'*Essai sur les données immédiates de la conscience* constitue une réaction sans précédent à la psychologie objective. Bergson ne se contente pas de prôner un retour à l'intériorité contre les tentatives d'objectivation du psychique; il met en évidence l'intervention de cette objectivation dans la manière même dont la réalité psychique est décrite, c'est-à-dire au cœur même de l'*introspection classique*. Ainsi, parler d'intensité d'une sensation, c'est projeter dans un état purement qualitatif l'idée de sa cause qui est, elle, quantifiable; dès lors, l'intensité cesse d'être la nuance qualitative à quoi elle se réduisait pour devenir une grandeur. De même, la vie consciente, qui est durée, multiplicité hétérogène et continue, c'est-à-dire purement qualitative, se réfracte dans le prisme de l'espace et s'apparaît comme une multiplicité numérique, discontinue, au sein d'un temps homogène. De là la décomposition de la conscience en contenus atomiques distincts susceptibles de s'associer. Ainsi, Bergson fait apparaître la (nécessaire) soumission des conceptions

2. Voir, sur ce point, Merleau-Ponty, *La Structure du comportement*, chap. I et II, 1.

traditionnelles de la conscience à un schéma objectiviste. Aux antipodes de ceux qui veulent objectiver le psychisme, il met en évidence cette objectivation chez ceux-là mêmes qui prétendent préserver la spécificité du psychique. Il va alors de soi que cette objectivation reçoit une acception beaucoup plus radicale : elle ne désigne plus l'appartenance à l'extériorité mais le recours à l'espace. L'objectif ne s'oppose plus au subjectif comme l'extérieur à l'intérieur mais comme l'espace à la durée : la frontière de l'objectif et de l'authentiquement subjectif passe maintenant au cœur de la conscience ; elle sépare les états de conscience spatialement ordonnés du moi profond.

Il y a donc bien chez Bergson, comme chez Politzer, une critique conjointe de la psychologie objective et de l'introspection, la mise au jour de leur solidarité sous leur apparente opposition. Tout comme Politzer, Bergson aperçoit l'impossibilité de réduire le fait psychologique à un ensemble d'éléments simples, distincts et statiques. Lorsque Politzer revendique la nécessité de penser l'unité des faits psychologiques en les rattachant au sujet, il fait donc inévitablement écho à l'idée bergsonienne des vécus comme expressions continues d'un même moi. Autrement dit, par-delà la dureté des attaques (Politzer a consacré un ouvrage, très critique, à Bergson) on ne peut pas ignorer une certaine proximité des deux perspectives, au moins sur le plan de la critique adressée à la psychologie classique. Politzer le reconnaît au moins une fois : « on sait d'ailleurs que les psychologues en question confondaient à chaque instant introspection et fabulation, qu'ils calquaient leurs réalités psychologiques sur le langage : la démonstration de tous ces points ne forme-t-elle pas une partie intégrante de la doctrine de Bergson ? » (p. 90). Il n'en reste pas moins que la conclusion de Bergson est à l'opposé de celle de Politzer. La critique de la spatialisation de la conscience permet à Bergson de retrouver un sens authentique de l'intériorité, et donc de l'introspection, loin de dépasser vraiment l'alternative entre l'intériorité et l'extériorité. Comme le note Politzer (p. 90-91), Bergson veut seulement montrer qu'il y a une faute dans la *manière* dont ses prédécesseurs se sont servis de l'introspection, que leur introspection était comme

contaminée par des exigences d'un autre ordre; mais c'est pour dégager un sens vrai de l'introspection.

Ainsi, Bergson reste finalement prisonnier de ce que Politzer appellera réalisme psychique, autrement dit du mythe de la vie intérieure : il décrit encore des processus psychiques accessibles à une « perception » en se contentant de substituer le qualitatif au quantitatif, le continu au discontinu, le « fluide » ou le « dynamique » au statique (p. 91, 97, 99, 104, 152). Bergson voit dans la psychologie analytique une forme de spatialisation de la conscience qui en dissimule la nature véritable, accessible à une introspection plus profonde; Politzer interprète au contraire cette spatialisation comme l'expression d'un réalisme (le fait psychique comme réalité perceptible) inhérent à l'introspection, qui doit dès lors être rejetée. C'est pourquoi Bergson apparaît, au cours du texte de Politzer, comme le représentant même de l'introspection, comme la dernière forme de réaction, la plus raffinée, de l'introspection à l'objectivisme (p. 4 et 10 par exemple).

La critique de Politzer est centrée sur la psychologie objective, qui représente, à la date à laquelle l'ouvrage fût écrit, la psychologie scientifique. Or, celle-ci n'a de scientifique que la forme, empruntée aux autres sciences, car elle ne correspond en réalité à aucun progrès dans l'appréhension du fait psychologique. La psychologie expérimentale adjoint une forme scientifique d'emprunt à l'introspection sans jamais en remettre en cause les données et les présupposés : « elle n'a jamais été autre chose que l'impossible volonté de la psychologie introspective de devenir une science de la nature, et elle ne représente que l'hommage de cette dernière au goût de l'époque » (p. 9, voir aussi p. 4, 7). L'emprunt aux sciences de la nature n'est que le moyen pour l'introspection d'assurer sa survivance sous l'apparence du progrès. En effet, si la psychologie expérimentale tente bien de traduire au plan de l'extériorité quantifiable les processus psychiques, elle ne remet jamais en question la description que l'introspection donne de ces processus : il s'agit toujours de sensations, d'images ou d'associations (cf. p. 10, 40, 244). Cette solidarité n'est pas seulement dégagée par Politzer, elle est consciemment assumée

par nombre de psychologues expérimentaux : Wundt lui-même affirme que « toute psychologie doit commencer par l'introspection » (*Beiträge zur Theorie des Sinneswahrnehmung*). Ainsi, introspection et psychologie expérimentale ont en commun le présupposé du dualisme métaphysique de l'âme et du corps. Les données et les processus psychiques présupposent l'idée d'une vie intérieure, qui renvoie elle-même, malgré les dénégations des psychologues, à la notion d'âme et à la théorie des facultés. Dès lors, non seulement la psychologie expérimentale ne représente aucun progrès vis-à-vis de l'introspection, mais celle-ci n'est qu'un mode de survivance de la psychologie rationnelle (p. 3, 13), qu'il faut rattacher elle-même ultimement au mythe chrétien. La psychologie officielle, conclut Politzer, n'est « qu'une élaboration notionnelle de la croyance générale dans les démons, c'est-à-dire de la mythologie de l'âme d'une part, et, d'autre part, du problème de la perception tel qu'il se pose devant la philosophie antique » (p. 12). En effet, c'est la dimension réaliste du *Traité de l'âme* d'Aristote (l'âme comme entéléchie première du corps organisé, la sensation comme acte commun du sentant et du sensible) qui aura permis au mythe de l'âme de prendre la forme d'une étude objective. Dans ces conditions, la psychologie ne peut dépasser le plan du travail purement notionnel ; la science dissimule une scholastique.

À cette métaphysique de l'âme répond le *réalisme*, que Politzer met au centre de sa critique de la psychologie. Dans cette perspective, l'esprit n'a aucune spécificité ontologique, il est une réalité comparable à la matière et son mode d'existence ne se distingue pas de celui des réalités de la nature. Dès lors, « si l'esprit est [...] un genre original de matière, alors la psychologie pourra être une sorte de "paraphysique", décrivant un monde spécial, dit spirituel, mais parallèle au monde physique et ne requérant pas de démarches spéciales » (p. 44, cf. aussi p. 243). La seule différence avec la matière proprement dite résidera dans le mode de manifestation de cette réalité : elle est appréhendée de l'intérieur et non de manière externe. Il est vrai que les psychologues expérimentaux se sont élevés contre cette introspection et ce réalisme psychologique (l'école de Pavlov en particulier), mais, remarque

Politzer, ils « n'ont cherché à se libérer que de la forme technique du réalisme, mais non pas de l'attitude fondamentale qui l'engendre ; ils ont cherché, eux aussi, à définir le fait psychologique comme une *donnée simple se rapportant à une réalité perceptible*, et allant jusqu'à accepter l'alternative classique de l'esprit et de la matière, ils se sont trouvés devant l'exigence de *chercher le fait psychologique dans les données de la perception externe* (p. 244). Dualisme et réalisme sont les deux faces d'un même geste métaphysique, qui explique l'impuissance à dépasser l'alternative de l'intérieur et de l'extérieur – c'est-à-dire à rejoindre l'homme lui-même, selon son mode d'existence original – et rend donc inévitable l'oscillation entre introspection et psychologie objective. En effet, une psychologie positive doit satisfaire à trois exigences : être une science *a posteriori* ; être originale, c'est-à-dire étudier des faits irréductibles aux objets des autres sciences ; être objective, à savoir définir le fait psychologique de telle sorte qu'il soit en droit universellement accessible et vérifiable (p. 242). Il est clair que l'introspection sacrifie la troisième condition et que les objectivistes sacrifient la seconde (le fait psychique devient un fait physiologique). Puisqu'aucun des deux n'ignore complètement cet ensemble d'exigences et que chacun demeure réaliste, l'oscillation entre introspection et objectivité est inévitable : Bergson opposera à la psycho-physiologie l'originalité du fait psychique mais s'exposera à l'accusation d'arbitraire, de non scientificité.

Enfin, à ce réalisme correspond une certaine idée de la connaissance psychologique, précisément de l'acte qui donne accès au fait psychique : la psychologie classique « croit que le fait psychologique doit être une *donnée perceptive* » (p. 247). De manière cohérente, la perception, mise en présence d'une donnée positive, est le modèle de la connaissance et, chez Bergson lui-même, la revendication de l'intuition n'est qu'une expression de son réalisme foncier. Il est dès lors clair que Politzer ne pourra vraiment dépasser la psychologie « officielle », en son double versant, qu'en recherchant le fait psychologique par-delà l'alternative de l'intérieur et de l'extérieur, du sujet et de l'objet, ce qui impliquera de renoncer au réalisme des données (psychiques

ou physiologiques) et de « mettre à la base de la science psychologique un acte de connaissance d'une structure plus levée que la simple perception » (p. 247).

2. *Trois courants critiques*

L'histoire de la psychologie depuis cinquante ans, note Politzer, est celle d'une *dissolution*, dissolution du mythe de la nature double de l'homme (p. 6-7). Le choix de ce terme n'est pas indifférent : s'il s'agit bien d'une faillite ou d'un effondrement, la dissolution nomme la forme historique particulière que prend cette faillite. La psychologie classique ne disparaît qu'en se mélangeant avec d'autres perspectives psychologiques (en se dissolvant en elles), c'est-à-dire en perdurant sous une forme voilée. C'est pourquoi la fin de la psychologie classique est un processus qui dure, n'en finit pas d'aboutir. Et si l'entreprise de Politzer est possible, c'est seulement parce que, au moment où il écrit, on peut « reconnaître avec certitude la fin dans la fin » (p. 7). La psychologie classique a fini de finir et une « liquidation » (p. 7) est désormais possible, qui mettra fin à la fin comme dissolution. Cependant, cette liquidation prend appui sur des courants psychologiques contemporains, animés par une volonté de rupture avec la tradition. Il s'agit de tendances, écrit Politzer, qui, « tout en *achevant* la dissolution, annoncent la psychologie nouvelle » (p. 16) : autrement dit, en elles s'accomplit la fin de la fin. On pourrait donc distinguer trois phases de l'histoire de la psychologie selon Politzer. (1) Une dissolution du mythe de l'âme, qui débute sans doute dès sa constitution : puisqu'il s'agit d'un mythe, il ne peut que perdurer en pénétrant des tentatives animées par une tendance opposée, c'est-à-dire positive. On peut donc dire que la fin commence ici avec le commencement. Cette dissolution correspond en particulier à la constitution de la psychologie classique, introspective et expérimentale. (2) L'achèvement de cette dissolution qui est aussi son accomplissement : dans les courants contemporains, la psychologie classique n'est nulle part présente à l'état pur, elle ne subsiste que dissimulée au sein d'une autre

attitude. (3) La fin (le terme) de cette fin, à savoir la liquidation de la psychologie classique, qui coïncide avec l'avènement d'une psychologie authentique, concrète.

Il resterait à comprendre la raison de cette historicité particulière, de la persistance presque interminable de ce mythe de la vie intérieure. On peut certes invoquer le poids de la tradition, devenue évidence, et c'est ce que fait Politzer (p. 19). Mais cela revient à reporter la question car il reste à comprendre pourquoi l'idée de l'âme ou de la vie intérieure a pu prendre la forme de l'évidence et ainsi perdurer au sein d'attitudes animées par l'idéal de scientificité. La force et la «solubilité» de cette idée au sein de l'attitude théorique ne tiendrait-elle pas précisément au fait *qu'elle s'enracine dans une attitude autre que théorique*, de sorte qu'elle ne se trouverait pas en concurrence directe avec celle-ci et pourrait ainsi s'y incorporer plus facilement? C'est ce que suggère Politzer dans l'Introduction (p. 14-15). L'idée de l'âme a une signification religieuse («le culte de l'âme est essentiel pour le christianisme») et elle viendra servir, par la suite, les intérêts de la bourgeoisie («l'idéologie de la bourgeoisie n'aurait pas été complète si elle n'avait pas trouvé *sa* mystique»). C'est donc parce que les notions de la psychologie classique ont une signification «pratique» (p. 19), c'est parce que, en un sens, elles s'enracinent plus profondément que l'attitude positive, que leur résistance est aussi forte, leur «liquidation» aussi difficile. Bref, dans les termes d'un marxisme que Politzer assumera pleinement dans les textes immédiatement postérieurs, les concepts de la psychologie classique relèvent de *l'idéologie* plutôt que de *la science*.

Les trois tendances de la psychologie contemporaine retenues par Politzer sont caractérisées à la fois par leur volonté d'en finir avec la tradition psychologique et leur incapacité de conduire ce projet à son terme, c'est-à-dire la persistance en elles de certains aspects de la problématique classique. La *psychologie de la forme* (Ehrenfels, Koehler, Koffka, Lewin) procède d'une critique de l'atomisme psychique qui caractérise la psychologie analytique. Les faits psychiques sont des formes (*Gestalt*), c'est-à-dire des tous organiques qui sont autre chose ou plus que la somme de leurs

parties. Vis-à-vis de ces formes, les sensations comme les associations ou les synthèses ne sont que des abstractions, obtenues par décomposition d'une forme. Dans la forme, la partie prend sens en fonction du tout, ou encore de son mode de rapport avec les autres parties. Ainsi, une mélodie sera transformée en totalité, sera une autre mélodie, si une seule des notes est modifiée mais elle demeurera la même si toutes les notes sont modifiées selon un rapport constant. La psychologie de la forme met donc l'accent sur le caractère abstrait d'une démarche qui prend pour point de départ des sensations simples : le fait premier est toujours une organisation, c'est-à-dire une unité signifiante. C'est pourquoi Politzer met surtout en avant la valeur critique de la gestaltpsychologie vis-à-vis de la psychologie alors en vigueur (p. 16, 261). En effet, dans ses aspects positifs, elle « ne semble pas pouvoir se libérer des préoccupations de la psychologie classique » (p. 17, 260). Bien que Politzer ne soit pas plus explicite, on peut supposer qu'il fait là allusion à la théorie de l'*isomorphisme*. Selon Koehler en particulier, les formes psychiques, perceptives ou intellectuelles, renvoient à des formes semblables (isomorphes) au niveau des processus nerveux, et la possibilité de telles formes est avérée par l'existence de formes au sein du monde physique. Ainsi, si la gestaltpsychologie récuse l'atomisme psychique, elle ne va pas jusqu'à mettre en question ce qui lui est sous-jacent, à savoir le réalisme, puisqu'elle tente de réaliser la forme au plan de l'univers matériel³.

Politzer semble accorder plus d'importance au behaviorisme de Watson (1878-1958). Celui-ci, prenant appui sur des recherches effectuées en psychologie animale (H. Piéron en particulier), vise à débarrasser la psychologie de toute référence à la vie intérieure : par cette critique radicale de l'introspection, il accomplit l'orientation objective en psychologie. Il s'agit donc de s'en tenir à ce qui est observable : « le fait psychologique, c'est le *comportement* » (p. 257). La psychologie tentera de décrire le comportement en termes de réactions de l'organisme à son milieu,

3. Sur ce point, voir Merleau-Ponty, *La structure du comportement*, chap. III.

c'est-à-dire selon le schéma stimulus-réponse. D'autre part, en se donnant le comportement pour objet, Watson renonce à l'attitude analytique puisqu'un comportement n'est qu'une « coupure dans le déroulement continu de la vie d'un homme » (p. 258) et renvoie ainsi à la totalité. En cela, le behaviourisme annonce bien une psychologie concrète. Il n'en reste pas moins que le courant fondé par Watson demeure structuré par les catégories et donc les alternatives de la psychologie dont il veut se détacher. En effet, le behaviourisme « sauve l'objectivité mais perd la psychologie » et retombe ainsi dans les travers de la psychologie expérimentale, à ceci près que « sa donnée objective est moins simpliste que celle de ses prédécesseurs » puisqu'elle est empruntée à l'ordre biologique plutôt que physiologique (p. 245-246). Il n'est donc pas surprenant que cette perspective suscite un retour de l'introspection en son sein sous la forme d'un « behaviourisme non physiologique » (p. 17, 246).

La psychanalyse est le troisième courant sur lequel s'appuie Politzer, de loin le plus important : la *Critique des fondements de la psychologie* lui est consacrée. C'est en elle que l'orientation concrète s'affirme le plus nettement, en elle aussi, par conséquent, que l'attitude abstraite de la psychologie classique est le mieux dissimulée. Quant à la psychanalyse, écrit Politzer, « elle s'est trouvée tellement débordée par l'expérience qui, consultée enfin, ne demandait qu'à parler, qu'elle n'a pas eu le temps de s'apercevoir qu'elle cache dans son sein la vieille psychologie qu'elle a précisément pour mission de supprimer » (p. 17-18).

À la lumière de ce renouvellement de la psychologie, il est clair que « le moment de la liquidation définitive de toute cette mythologie est lui-même arrivé » (p. 7). L'entreprise de Politzer, entreprise de rupture, vient accomplir ce long processus de dissolution, achever, c'est-à-dire exécuter (« la critique doit aller jusqu'à l'exécution » p. 19) la psychologie classique. La continuité de la dissolution appelle la discontinuité de la rupture ; l'histoire suscite la décision, c'est-à-dire sa propre clôture. Cependant, il est clair que si l'entreprise de Politzer s'inscrit dans une histoire qu'elle achève, cette histoire elle-même n'apparaît qu'à la lumière

de la décision. Il s'agit donc de procéder à une critique radicale, sans ménagements, de la psychologie classique (p. 18-19, 241). Cette radicalité est exigée par l'aptitude de cette psychologie à se dissoudre dans les courants qui prétendent en finir avec elle et à perdurer ainsi en eux : parce que certains problèmes et certaines catégories prennent la forme de l'évidence, l'évolution de la psychologie contemporaine est restée intérieure au champ de la psychologie classique, n'a pu accomplir les promesses qu'elle recelait, bref donner lieu à une véritable révolution. Il est difficile de ne pas penser ici à la démarche cartésienne. Lorsqu'une entreprise de fondation est confrontée à des évidences dont elle peut soupçonner qu'elles ne sont que des préjugés, la seule manière d'entrer en possession de fondements véritables est de rejeter absolument toutes les anciennes évidences, quitte à en sauver certaines par la suite. Ainsi, note Politzer, la critique de la psychologie est menacée par la timidité ; la prégnance de la psychologie classique est telle qu'on « se demande à chaque pas si l'on a le droit de se débarrasser de telle évidence ou de tel problème ». Mais c'est précisément la raison pour laquelle cette critique ne doit pas seulement condamner mais bien exécuter, car « il ne faut jamais oublier que, pour le moment, notre "sensibilité" est faussée, et que c'est précisément en continuant que nous pourrions acquérir une vision juste qui nous permettra de reconnaître ce qui doit être sauvé » (p. 19). Bref, loin de se contenter d'une critique interne de la psychologie classique, il s'agit de la récuser comme psychologie, ce qui revient à affirmer le caractère mythique de son objet et le caractère illusoire de sa prétention à la scientificité. Il s'agit, en d'autres termes, de pratiquer une véritable « réforme de l'entendement » (p. 241) qui, s'appuyant sur une définition neuve du fait psychique, permette de *fonder* la psychologie comme connaissance positive. La psychologie a pour objet l'homme concret et sa vie propre en tant qu'elle se distingue de la vie biologique : elle portera sur la vie *dramatique* de l'homme (en un sens qui exclue toute connotation pathétique), telle qu'elle est décrite dans la littérature et le théâtre (p. 12, 31). En effet, puisque la psychologie qui se revendiquait comme science se détournait de l'homme concret

au profit de l'élaboration notionnelle, l'orientation concrète n'a pu trouver place qu'en dehors du champ de la science. Cette psychologie que Politzer vise à fonder substitue donc le drame, comme acte d'un sujet concret, aux éléments et aux processus psychiques de l'ancienne psychologie, la compréhension et la construction à la simple perception (nous y reviendrons).

Cependant, en vertu même de son appartenance à une histoire qu'elle vient clore, la critique de la psychologie classique doit prendre appui sur les tendances contemporaines, où la dissolution s'accomplit. En effet, afin d'en finir avec cette psychologie, il est nécessaire de l'identifier ; afin qu'elle ne vienne pas se dissoudre à nouveau dans l'entreprise de Politzer, il est indispensable d'analyser la « solution » que représente chaque courant contemporain, c'est-à-dire de séparer les deux éléments qui la composent. En même temps que la vérité, chacun de ces courants renferme l'erreur : il faut donc distinguer, en chacun d'eux, l'orientation concrète et la conceptualité classique. Pour ce faire, il suffit de dégager l'inspiration fondamentale (l'orientation concrète) de tel courant (ici, de la psychanalyse) et, par différence ou incompatibilité, la conceptualité abstraite qui y est encore à l'œuvre apparaîtra d'elle-même, à l'état pur. Ainsi, c'est d'un même mouvement que l'on caractérisera la psychologie concrète et que l'on identifiera la psychologie abstraite : à la lumière de l'inspiration fondamentale « éclate l'abstraction de la psychologie classique » et « chaque pas que l'on fait en avant dans la compréhension de l'orientation concrète de la psychanalyse a pour contrepartie la révélation d'une démarche constitutive de la psychologie classique » (p. 24). La critique comme accusation s'appuie sur la critique au sens propre, c'est-à-dire sur le discernement.

3. *Psychanalyse*

De là procède le projet que Politzer annonce au terme de l'Introduction. Il s'agit d'abord de consacrer une étude à chacune des trois tendances mentionnées. Ces *Matériaux pour la critique des fondements de la psychologie* doivent constituer une étude

préliminaire à la critique elle-même, qui fera l'objet de l'*Essai critique sur les fondements de la psychologie*. Ainsi, la *Critique des fondements de la psychologie* représente le premier volet des *Matériaux*. Ce premier volume est tout entier consacré à la psychanalyse car, affirme Politzer, «c'est en réfléchissant sur la psychanalyse que nous avons aperçu la vraie psychologie» (p. 21). Des trois tendances évoquées, la psychanalyse seule apparaît déjà comme une incarnation de la vraie psychologie. Cela ne signifie cependant pas que la psychanalyse délivre le sens authentique de la psychologie concrète. La méthode psychanalytique, en son inspiration fondamentale, relève certes déjà de la psychologie concrète, mais dès que Freud en vient aux explications théoriques, c'est-à-dire au plan de la métapsychologie, les catégories de la psychologie classique font à nouveau leur apparition. La dualité entre psychologie abstraite et psychologie concrète traverse l'œuvre de Freud et en dégagant le sens de l'une on se trouvera donc en mesure d'identifier plus clairement l'autre.

L'analyse de Politzer est centrée sur la théorie du rêve. La raison invoquée est le rôle fondamental et en quelque sorte fondateur de l'analyse du rêve pour la psychanalyse; c'est en effet dans la *Traumdeutung* que la démarche constitutive de la psychanalyse se dégage pour la première fois avec clarté. Mais on peut ajouter à cela deux raisons, de nature différente. Le rêve ne semble pas de prime abord favorable à l'élaboration d'une psychologie concrète puisque son appartenance au sujet à titre d'acte dramatique ne va pas de soi. Constituer une psychologie concrète à propos du rêve, c'est donc s'assurer de la validité de cette psychologie pour les autres actes de l'existence humaine. Mais, d'un autre point de vue, le choix de la *Traumdeutung* sert l'entreprise de Politzer. En effet, la tentative métapsychologique à laquelle donne lieu l'analyse proprement dite du rêve demeure hésitante et largement tributaire de conceptions psychophysiologiques en vigueur, si bien que l'intégration des résultats au sein de cette métapsychologie ne va pas de soi. La dualité de l'abstrait et du concret y apparaît donc plus clairement que dans d'autres ouvrages postérieurs, où la métapsychologie est plus élaborée et plus adéquate aux résultats de l'analyse.

L'ouvrage de Politzer se développe selon trois mouvements essentiels. Il s'agit d'abord (chap. I et II) de dégager l'inspiration fondamentale de la psychanalyse, de caractériser l'orientation concrète qui s'y fait jour. Mais, en second lieu (chap. III et IV), Politzer montre en quoi la psychanalyse demeure dépendante de la psychologie abstraite, lorsqu'elle passe au plan des explications théoriques. Cependant, il n'est pas possible d'en rester à cette dualité : ce serait exposer la psychologie concrète à l'accusation d'impuissance théorique, puisque là où elle apparaît, il ne semble pas qu'elle parvienne à se comprendre sans faire appel à la psychologie abstraite. Il est donc nécessaire de réfléchir sur la dualité elle-même pour en montrer à la fois la nécessité et le caractère provisoire. En effet, chez Freud, l'explication théorique garde quelque chose de l'inspiration concrète qui est au fondement de la psychanalyse : on peut donc montrer que l'insuffisance théorique de la psychologie concrète n'est pas constitutive mais toute relative et provisoire. Tel est l'enjeu du chapitre V.

PREMIÈRE PARTIE

1. *Le fait psychologique*

Ce premier chapitre vise à donner une nouvelle définition du fait psychologique à la lumière de la théorie freudienne du rêve, ce qui exige d'approfondir la manière dont la psychologie classique le conçoit. Les théories du rêve que Freud critique au début de la *Traumdeutung* ont en commun de concevoir le rêve comme un phénomène *négatif*. Ainsi, dans la théorie du « réveil partiel », le rêve est abordé comme une « veille partielle nuancée et en même temps très anormale » (p. 33, *Traumdeutung*, trad. Meyerson p. 74). Au lieu d'être reconnu en sa spécificité, comme un phénomène appelant une explication propre, il est d'emblée référé à la vie consciente « normale », vis-à-vis de laquelle il apparaît comme un défaut ou une exception. Il ne s'agit pas tant là d'une explication que d'un aveu, de la part de la psychologie, de sa propre

impuissance à rendre compte du rêve pour lui-même, en tant que phénomène positif. Cette théorie n'est donc au fond que la « traduction en langage dogmatique de l'impossibilité d'aborder le problème du rêve avec le point de vue et les notions de la psychologie classique » (p. 35). Pour les prédécesseurs de Freud, le rêve n'est pas un fait psychologique. Au contraire, l'idée directrice de la *Traumdeutung* est que le rêve a un sens ; il est la réalisation d'un désir. En tant que phénomène régulier et singulier, le rêve appelle donc une explication psychologique autonome : le rêve est, aux yeux de Freud, un fait psychologique au sens plein du mot. Or, si la psychologie classique est conduite à dénier au rêve ce statut, il serait étonnant que la reconnaissance par Freud du rêve comme fait psychologique ne corresponde pas à un dépassement de la psychologie classique, à une nouvelle définition de son objet.

La définition classique du fait psychologique est marquée par trois caractères, fortement liés, sur lesquels Politzer revient sans cesse : *le réalisme, l'abstraction et le formalisme* (parfois : formalisme fonctionnel). Parce qu'ils renvoient à une même attitude, l'usage qu'en fait Politzer est parfois flottant et il lui arrive de caractériser l'ensemble de la démarche classique par le réalisme ou par l'abstraction. Il est toutefois possible de les distinguer. Si la psychologie peut accéder au statut de science autonome, c'est parce qu'elle a un objet spécifique : le caractère propre des faits psychologiques est d'être *en première personne*. La psychologie se distingue donc de la physique qui, elle, s'intéresse aux faits en troisième personne. Une même réalité peut être saisie de ce double point de vue : on pourra aborder un objet en lui-même, comme une chose appartenant à la nature, mais aussi en tant qu'il est perçu, c'est-à-dire renvoie à un sujet. À ces deux sciences correspondent des modes d'explication différents. L'explication physique est immanente au plan du processus considéré : on rendra compte d'un phénomène physique en faisant intervenir les lois de causalité qui le mettent en rapport avec les autres phénomènes naturels. L'explication psychologique, au contraire, ne saisit les phénomènes que du point de vue de leur rapport à une première personne, à un « je » auquel ils appartiennent ou dont ils sont

des manifestations : la psychologie commence avec l'introduction de la première personne. Ce qui signifie qu'une psychologie qui étudierait les faits psychiques en les considérant indépendamment de ce rapport au « je », du point de vue de leurs seuls rapports immanents, ne pourrait prétendre au nom de psychologie car elle n'aurait en réalité affaire qu'à des faits physiques. La distinction que propose Politzer n'est donc plus régie par celle de l'« intérieur » et de l'« extérieur », mais par la présence ou l'absence de référence à une première personne, ce qui entraîne deux orientations distinctes de l'explication. On aurait tort d'objecter que la référence au je conduit inévitablement à intérioriser les phénomènes. En effet, non seulement une psychologie sans intériorité va s'avérer possible, mais l'intériorisation des phénomènes conduit justement la psychologie hors de son essence : en réduisant le je à une intériorité, on situe les phénomènes sur un nouveau plan de réalité, au sein duquel ils peuvent faire l'objet d'une explication immanente et on retombe alors dans l'attitude de la physique. On aperçoit déjà l'originalité et la force de la perspective de Politzer : la relation étroite du fait psychique au « je » (relation qui ne peut être celle de contenu à contenant, de partie à tout, etc.) est précisément ce qui permet d'exclure l'intériorité du champ de la psychologie. La distinction énoncée ici par Politzer fait écho à celle que propose Brentano dans sa *Psychologie du point de vue empirique* (1873). Afin précisément de séparer le domaine de la psychologie de celui des sciences de la nature, celui-ci oppose en effet les phénomènes « psychiques », qui sont des actes intentionnels, aux phénomènes « physiques », qui ne sont pas des actes mais des contenus. De ce point de vue, une simple sensation est un phénomène physique⁴. On peut supposer que Politzer en a tiré profit – il reprend la distinction, récuse la psychologie des sensations et définit les faits psychologiques comme actes d'un je – même si sa perspective sur la conscience est tout autre.

4. Cf. sur ce point Husserl, *Recherches logiques*, V, chap. I et II et VI, Appendice.

Entre la physique et la psychologie, il n'y a pas de place pour une troisième science « qui étudierait les faits de la première personne en troisième personne, qui, en les dépouillant de leur originalité, voudrait cependant demeurer la science spéciale que seule la relation qu'elle rejette précisément peut justifier ». Or c'est pourtant la prétention de la psychologie classique : l'esprit y est posé « par un acte dont la forme est la même que celle de l'acte qui pose la matière, et l'esprit se comporte alors comme un autre genre de matière : tous les deux sont en troisième personne » (p. 44). Le psychisme est donc une réalité dont le mode d'être est comparable à celui de la nature et, comme elle, il est donné à une perception ; la spécificité de la psychologie sera alors seulement garantie par le fait que cette perception est d'un genre particulier, à savoir interne. Telle est l'essence du *réalisme* qui caractérise la psychologie classique : l'esprit y est une seconde nature. Il va alors de soi qu'en concevant l'esprit comme une réalité parallèle à la matière, cette attitude autorise la recherche de corrélations psychophysiologiques.

De ce réalisme procède l'*abstraction*. Les faits psychiques sont séparés du je et conçus comme des événements impersonnels régis par des processus immanents. Comme l'écrit ailleurs Politzer⁵ :

une psychologie qui remplace les histoires de personne par des histoires de choses ; qui supprime l'homme et à sa place érige en acteurs des processus ; qui quitte la multiplicité dramatique des individus et les remplace par la multiplicité impersonnelle des phénomènes est une psychologie abstraite.

Parce que seule la vie du sujet humain est concrète, en étant *séparés* de cette vie, les processus psychiques deviennent impersonnels, *généraux*. Notons que cette abstraction comporte un double aspect. En étant détachés du sujet, les faits psychiques se trouvent par là même séparés les uns des autres, réduits à une multiplicité

5. « Les fondements de la psychologie » dans *Écrits II*, Paris, Éditions sociales, 1969, p. 94.

discrète : en effet, c'est leur commune appartenance à un sujet concret qui leur confère une unité, comme moments d'un même drame. Il ne faut cependant pas nier que certains psychologues font intervenir le moi dans leur analyse, mais l'affirmation de son existence ne saurait avoir de sens que verbal. En effet, une fois qu'on a commencé par poser les faits psychiques comme des réalités, des quasi-choses, le moi ne peut intervenir qu'à titre de principe d'unité abstrait (philosophie réflexive) ou de nuance qualitative des vécus (le recours à la qualité permet à Bergson d'introduire la relation au moi au sein des vécus sans renoncer au réalisme cf. p. 48, 97). Ainsi, la présence du moi ne suffit pas à garantir l'authenticité d'une psychologie : seul le *mode de relation* du fait psychique au moi en décide. L'abstraction n'est pas surmontée tant que le moi demeure extérieur aux faits, tant que la relation au moi ne fait pas partie de l'*essence* du fait psychique, tant que celui-ci n'est pas conçu comme aspect ou manifestation du moi. Mais ceci n'est pas encore suffisant. La nécessaire référence au je, qui caractérise le psychique, vaut également pour la connaissance. S'opposant à Hume, qui ne distingue pas le moi de la multiplicité des phénomènes psychiques, Kant satisfait parfaitement à l'exigence de la première personne puisque « les catégories ne sont, en dernière analyse, que les spécifications de l'aperception transcendante qui est la forme pure de l'acte du je ». Seulement, « le je de Kant, tout en étant un "sujet", est le sujet de la pensée objective, donc universelle ; sa découverte et son étude, non seulement ne requièrent pas l'expérience concrète, mais encore l'excluent, car nous sommes et nous devons rester sur le plan de la logique transcendante » (p. 50-51). D'où une seconde condition à laquelle doit souscrire une authentique psychologie : en tant qu'elle est une science empirique, le moi dont elle s'occupe ne peut être que l'individu *particulier*. Pour une psychologie concrète, la référence à l'individu singulier doit constituer l'essence du fait psychologique.

Cette abstraction débouche enfin sur le *formalisme*. Réalisés et, par conséquent, coupés du moi, les faits psychiques se trouvent vidés de leurs déterminations singulières et ne peuvent plus être

considérés qu'à titre d'éléments d'une classe (p. 37, 71). À propos de tels faits psychiques, il s'agira de déterminer la catégorie à laquelle ils appartiennent (sensation, image...) et d'appliquer les lois qui sont censées régir les rapports entre ces catégories. Puisque le fait se trouve d'emblée déparcellarisé, il ne peut rien nous apprendre de plus que la généralité dont on dispose déjà. C'est pourquoi la psychologie classique ne peut dépasser le plan de l'analyse notionnelle, verbale. Le formalisme auquel aboutissent le réalisme et l'abstraction condamne la connaissance psychologique à la stérilité : « la tautologie sera toujours le fruit de l'abstraction ».

La méthode qui préside à l'approche psychanalytique du rêve se distingue radicalement de l'attitude de la psychologie classique et donne ainsi les moyens de définir une psychologie concrète. Tout d'abord, en postulant que le rêve a un sens, Freud s'interdit de le réaliser sous forme de contenus dont il faudrait examiner les relations immanentes. Le rêve n'est plus une réalité psychique qui se donnerait à une perception mais bien ce qui appelle une *interprétation*.

Or, en évitant le réalisme, Freud échappe par là même à l'abstraction. Aborder le rêve du point de vue de son sens, c'est *ipso facto* le rapporter au sujet ; alors que le fait psychique chosifié peut être séparé du je, l'être du sens ne saurait être distingué du sujet qui s'y manifeste, s'y signifie. C'est ce que Freud reconnaît lorsqu'il précise que tout rêve est la réalisation d'un désir : puisqu'il n'y a de désir que d'un sujet, le rêve se trouve ici essentiellement rapporté à la première personne. Mais l'important ici n'est pas tant le fait que le rêve soit référé au je que la manière dont il l'est. Le terme de *réalisation* est capital. Freud ne veut pas seulement dire qu'il y a un rapport entre le contenu du rêve et le désir du sujet, que le rêve symbolise ou représente un désir, car alors le sujet et le fait psychique demeureraient extérieurs l'un à l'autre : dans le rêve, le sujet *accomplit* son désir. Autrement dit, le rêve est un *acte* du sujet et non pas seulement un contenu psychique dont on pourrait rapporter le sens à ce que l'on sait par ailleurs de ce sujet. En mettant au centre du rêve l'acte de réalisation d'un désir, Freud parvient à inscrire la relation au sujet dans l'essence

même de l'acte psychique, échappant ainsi à l'abstraction. En effet, si le scénario du rêve accomplit le désir, le sujet est actuellement présent en chaque moment du rêve et, en toute rigueur, celui-ci n'est autre que la présence active du sujet. De même que, dans *Matière et mémoire*, Bergson définit l'actualité du présent par l'activité (par opposition au passé qui demeure sans être actif), Politzer fonde la présence *actuelle* du je au sein de chaque fait psychique sur l'*activité* qu'il y manifeste. Le fait psychique se rapporte nécessairement à la première personne puisque, comme acte, il est la présence même du sujet. Comme l'écrit Politzer, « si le rêve est l'accomplissement d'un désir, il n'est qu'une modulation du je qui le fait et qui, par conséquent, y est constamment présent. Le désir assure au rêve précisément la continuité de la présence du je » (p. 68). L'acte du désir est finalement plus profond que les termes qu'on y distingue ; en accomplissant son désir, le sujet s'accomplit *comme sujet*, en sorte qu'il ne devient lui-même qu'au sein des faits psychiques qui, à leur tour, ne sont tels qu'en vertu de la présence du sujet en eux. Si les faits psychiques doivent leur être au sujet, celui-ci y est présent tout entier car il n'est sujet que par eux. Il suit de là que les faits psychiques ne sont pas plus séparés les uns des autres qu'ils ne le sont du sujet : en tant que l'acte est manifestation du sujet, il est présent à tous les autres actes, formant avec eux une unité concrètement indivisible. On peut donc conclure avec Politzer que « la notion fondamentale de cette psychologie (concrète) ne peut être que la notion d'acte. L'acte est la seule notion qui soit inséparable du je dans sa totalité, seul de toutes les notions, il ne se conçoit que comme *l'incarnation actuelle* du je » (p. 69 cf. aussi p. 49, 50, 53, 236). De plus, en tant qu'inséparable du je, le fait psychique apparaîtra nécessairement comme moment d'un tout, c'est-à-dire d'un *drame* : « le psychologue aura alors quelque chose du critique dramatique : un acte lui apparaîtra toujours comme un segment du drame qui n'a d'existence que dans et par le drame » (p. 53).

Il ne suffit pas d'affirmer que le rêve a un sens pour échapper à la psychologie abstraite. Freud mentionne l'explication de Scherner⁶, pour qui le rêve est une construction de l'imagination qui « donne aux faits de notre vie intérieure une forme extérieure plastique ». Seulement, les éléments dont se sert cette imagination et qu'elle représente ne sont autres que des excitations organiques. Le sens du rêve demeure donc général ; en rapportant le rêve à des excitations impersonnelles, Scherner retombe dans le formalisme. Pour Freud, au contraire, notre personnalité apparaît dans chacun de nos rêves ; ceux-ci ne sont pas la réalisation *du* désir mais bien d'*un* désir. En tant qu'il est un acte, le rêve se rapporte nécessairement à un sujet concret, singulier. Puisque le je n'est pas une cause ou une forme distincte des faits psychiques mais ce qui s'accomplit en eux, ce dont ils sont la présence, il ne peut être qu'individué : le rêve est « la réalisation d'un désir particulier, déterminé dans sa forme par l'expérience particulière d'un individu particulier » (p. 62). La démarche freudienne échappe bien au formalisme et permet une authentique recherche inductive : qu'il s'agisse du rêve ou des névroses, la psychanalyse prend pour point de départ des cas individuels qui finissent par donner lieu à une généralisation permettant d'éclairer d'autres cas. Contrairement à la psychologie classique, la psychanalyse entre en possession d'un savoir véritable.

La psychanalyse renferme bien, selon Politzer, une nouvelle définition du fait psychologique. En tant qu'actes, moments d'un drame, les faits psychologiques « devront être les *segments de la vie de l'individu particulier* » (p. 51) et cette singularité de l'individu ne renvoie qu'à celle de sa vie.

2. *Le second récit*

Alors que le premier chapitre était centré sur la nature du fait psychologique et permettait ainsi de tracer la ligne de partage entre une psychologie abstraite et une psychologie concrète, le second

6. *Traumdeutung*, p. 80.

chapitre aborde les *méthodes* respectives de la psychologie classique et de la psychanalyse. Cependant, il représente un approfondissement car l'accent mis sur la démarche permet de mettre au jour les présupposés qui sont à la racine du réalisme, du formalisme et de l'abstraction. Freud écarte l'approche physiologique du rêve et met en place une méthode originale, celle de l'« association libre », qui consiste à faire dire au sujet « tout ce qui lui passe par la tête » (p. 78). Une telle méthode peut être apparentée à l'introspection, dans laquelle le sujet rend compte de ses vécus intimes. Il s'agit donc pour Politzer de montrer que, sous une apparence de proximité, la démarche psychanalytique est aux antipodes de l'introspection, que l'« association » n'y a rien à voir avec ce que les psychologues classiques entendent par là et que la liberté n'y est pas synonyme d'arbitraire. Bref, « l'opposition entre l'introspection et la méthode psychanalytique n'est qu'un cas particulier de l'antagonisme entre la psychologie abstraite et la psychologie concrète » (p. 78).

En prenant pour point de départ le *récit*, la psychanalyse respecte la manière dont tout psychisme nous est effectivement (concrètement) donné. La vie psychologique d'un autre individu, note Politzer, ne nous est toujours donnée que sous la forme d'un récit, lorsque l'expression est linguistique, ou d'une « vision », lorsqu'il s'agit de gestes ou, en général, d'actions. Même s'il se contentera d'évoquer le récit, la référence à la vision est importante car elle permet de préciser le point de vue sous lequel le récit, c'est-à-dire le langage, est abordé : comme le geste, la parole est une *expression*, à savoir un *acte* signifiant. En tant qu'acte, le récit est bien un fait psychologique et, partant, l'objet légitime d'une psychologie concrète. Or,

le récit et la vision ont une fonction pratique et sociale, leur « structure » est, à cause de cela, « finaliste » : le langage correspond chez moi à une « intention significative », et les actions à une « intention active ». C'est d'abord sous cette forme « intentionnelle » que le récit et la vision s'insèrent dans la vie quotidienne (p. 84).

À la fonction intersubjective du langage répond sa dimension significative. Il ne faut pas entendre seulement par là que l'acte linguistique, en vertu de sa fonction sociale, vise à communiquer un sens, mais bien que *le sens lui-même ne se constitue comme tel que dans cet acte*, que le sens est immanent au récit et n'a pas d'autre mode d'existence possible : l'exprimé ne saurait être distingué de son expression. Bien que Politzer reste imprécis sur ce point, il semble que c'est ainsi qu'il faille interpréter la caractérisation de l'intention comme « significative et active » (p. 87) : la signification *comme telle* relève d'un acte; en constituant la relation sociale, l'acte linguistique constitue en même temps la signification. En effet, disjoindre le sens de l'acte, c'est légitimer une perspective introspective qui s'interrogerait sur le mode de subsistance psychique du sens à côté de l'acte qui se contente de le communiquer.

L'introspection commence précisément par faire abstraction de la « téléologie des relations sociales », c'est-à-dire de l'intention significative immanente à l'acte expressif :

ce qui l'intéresse, ce n'est pas ce que le sujet raconte, mais ce qui s'est passé dans son esprit pendant qu'il parlait; il lui faut donc une certaine correspondance entre le récit et des *processus sui generis*. Pour trouver ces processus, elle ne dispose, bien entendu, de rien d'autre que du récit, mais elle surmonte la difficulté, en le *dédoublant*. Nous aurons alors, d'une part, l'*expression* et, d'autre part, l'*exprimé*, mais aussi deux ordres d'existence, car l'exprimé a une manière d'être *sui generis*; il est spirituel, c'est la pensée (p. 85).

L'introspection repose donc sur un *second récit*, double fictif du récit effectif : des idées y remplacent les significations et des processus l'acte d'expression. La conception classique selon laquelle une signification a besoin d'être possédée par une conscience individuelle, c'est-à-dire pensée, avant de pouvoir être exprimée, n'est que la traduction philosophique de la démarche introspective. Il est vrai que, pour la psychologie introspective, le fait primitif est l'expérience interne des états psychiques propres et sa démarche

constitutive le raisonnement par analogie : puisque mon récit est accompagné d'états psychiques, je peux légitimement supposer de tels états chez les autres. Aux yeux de Politzer, au contraire, le fait primitif est le récit et la démarche propre à l'introspection le dédoublement de ce récit : la prétendue expérience interne n'est alors que l'application à soi-même de cette attitude vis-à-vis des récits. La critique de Bergson se précise ici : celui-ci ne dénonce l'introspection classique que pour faire valoir un nouveau genre de second récit, constitué d'entités qualitatives et dynamiques (p. 91).

Avec le dédoublement du récit, Politzer met en évidence la démarche constitutive du réalisme de la psychologie classique. Puisque le psychisme d'autrui est donné concrètement dans le récit, en se détournant d'emblée de celui-ci, l'introspection tombe dans l'abstraction. Dès lors, elle ne peut en aucun cas prétendre au nom de psychologie. En effet, la psychologie est la connaissance de l'homme comme tel, et cette connaissance a pour condition et pour forme originaire la relation effective à autrui : la psychologie est une modalité de la relation intersubjective et elle doit thématiser le « psychisme » tel qu'il se manifeste en elle. Or, en commençant par négliger ce qui est impliqué par cette relation, à savoir le récit significatif, en tentant de reconstruire l'intersubjectivité à partir de consciences immédiatement données à elles-mêmes, la psychologie se coupe de son sol effectif, de ce qui garantit sa spécificité comme science. Tel est également le sens de la remarque de Politzer concernant l'objectivité : contrairement à ce qui se passe dans les autres sciences (y compris en psychanalyse), l'objet de l'introspection en est en même temps le sujet, le psychologue introspectif « est toujours obligé de supposer un psychologue dans son sujet » (p. 82). L'écart impliqué par l'acte de connaissance ne suffit pas à garantir l'objectivité de la psychologie : l'extériorité intersubjective y est nécessaire.

Cependant, la postulation d'un second récit ne suffit pas à caractériser l'attitude de l'introspection. On s'en souvient, la psychologie classique interprète le rêve comme un phénomène strictement négatif, comme un défaut de sens et de cohérence. Il reste donc à comprendre pourquoi le rêve n'est pas susceptible

d'un dédoublement, pourquoi, comme le remarque Freud, la psychologie ne considère que le contenu manifeste du rêve. Une telle attitude engage un présupposé *quant au sens lui-même*. En effet, le rêve n'apparaît comme incohérent et non signifiant qu'à la condition de postuler que les termes du récit du rêve ne peuvent avoir que leur sens ordinaire, leur signification commune ou publique.

Selon Politzer, nous sommes ici devant « un véritable postulat général de la psychologie classique, *le postulat de la conventionalité de la signification* » (p. 96). Puisque le rêve ne peut être compris dans le cadre des catégories de la signification conventionnelle, il est dépourvu de sens. Notons que ce postulat correspond à la cécité de la psychologie classique vis-à-vis de la dimension active, c'est-à-dire expressive, du langage. En séparant la signification du mouvement de l'expression, et par là-même du contexte de la parole en laquelle son sens se constitue, la psychologie classique la réduit inévitablement à un contenu mort, fixe, général. Elle ne retient que le sens constitué, n'aperçoit pas la « parole parlante » au cœur de la « parole parlée ». Le texte de Politzer révèle un certain flottement concernant la place et le rôle exacts de ce postulat (p. 95-96, 100). Il affirme qu'il « trace la voie au réalisme et ouvre la porte à l'abstraction et au formalisme » (p. 96) mais il ne le justifie pas clairement et fait état par ailleurs du réalisme naïf de la psychologie comme d'un phénomène primitif (p. 100). On peut néanmoins inférer du texte que le présupposé de la conventionnalité de la signification est bien ce qui commande tous les traits, déjà analysés, de la psychologie classique. En effet, dès lors que le sens est séparé de l'expression singulière qui le porte, il apparaît comme un processus impersonnel qui requiert la recherche d'une cause ou d'un substrat permettant de décrire son « mode de production » (p. 86).

Séparer le sens de ce qui en est la source véritable et en quelque sorte l'élément, à savoir l'expression, le saisir comme une réalité en troisième personne que le sujet porte mais ne produit pas, c'est en faire un effet, qui renvoie à une « seconde nature » psychique. Passer de la signification active à la signification conventionnelle,

c'est substituer la recherche de ce qui *se passe* à celle de ce qui *s'exprime*. Et la réduction du sens à son acception conventionnelle, c'est-à-dire commune, permettra d'y lire la traduction d'une seule réalité psychique : l'impersonnalité du sens répondra à l'anonymat de processus objectifs. L'abstraction et le formalisme sont immédiatement impliqués par ce geste fondamental. L'abstraction est déjà à l'œuvre dans le postulat de la conventionalité de la signification puisque celui-ci consiste à séparer le sens du sujet qui s'y exprime. À cette première abstraction répond l'atomisation de la vie psychique. Au sein d'un acte expressif, un terme ne prend sens que par la totalité de l'acte dans lequel il s'inscrit et auquel il participe : chaque signification est prélevée par abstraction sur un seul acte de parole. Inversement, en adoptant une lecture conventionnelle, on parvient à attribuer à chaque terme une signification arrêtée et à construire l'acte expressif par l'addition des significations qui y sont contenues. Comme chez Bergson, l'impersonnalité des significations va de pair avec leur réduction à une multiplicité discrète, spatiale. Le formalisme est alors inévitable et déjà à l'œuvre dans le postulat initial : puisque le sens est conventionnel, le phénomène psychique qui y correspond ne pourra être saisi que comme un phénomène général, élément d'une catégorie dont on ne pourra rechercher que des causes générales. Le phénomène est abordé comme ce qui eut pu arriver à n'importe qui ; quelle que soit la chose pensée, la « pensée » seule intéresse le psychologue (cf. p. 79-80, 86, 97).

Le postulat de la signification conventionnelle commande incontestablement l'approche classique du fait psychique. Cependant, le lien entre ce postulat et le réalisme est tellement étroit que c'est seulement en se gardant de tout réalisme que l'on peut accéder à l'individuel. En effet, il ne suffit pas de récuser la conventionalité de la signification pour éviter le réalisme. Bergson aperçoit parfaitement que les psychologues classiques « calquaient leurs réalités psychologiques sur le langage » (p. 90) et c'est pourquoi il recherche le fait psychique, individuel, du côté de la durée et du qualitatif. Mais cette unicité qualitative, « cet "ineffable" qui devrait représenter le summum du concret relève du formalisme

fonctionnel et ne contient en fait aucune détermination proprement individuelle : le concret qu'il représente n'est qu'un concret en général» (p. 99). Chez Bergson, le réalisme interdit l'accès à l'individualité de la signification ; il ramène l'impersonnalité de ces significations conventionnelles que Bergson rejette pourtant.

Réalisme et conventionalité de la signification renvoient ultimement à ce que Politzer appelle « l'anthropomorphisme social » :

c'est la valeur collective du langage et des actes qui est réalisée comme fait spirituel (...) : c'est la « jalousie » de la Société que ce réalisme exprime : l'individu n'est que l'accomplissement des exigences sociales, en d'autres termes, la catégorie de « réalité » ne s'ouvre d'abord, tout naturellement, qu'à l'aspect social des choses (p. 100).

Dès lors, si la relation sociale commande la dimension active, expressive du sens, elle détermine aussi son occultation : la communauté (comme intersubjectivité réussie et comme généralité du sens) est hypostasiée et elle vient alors recouvrir ce qui l'a rendue possible et la maintient en vie, à savoir les tentatives individuelles d'expression. La « téléologie du langage » vient s'abolir dans le *télos* réalisé. L'individualité du sens est abolie par sa généralité car l'individu s'efface derrière son appartenance au groupe ; le sens conventionnel recouvre le sens expressif dans la mesure exacte où l'individu s'apparaît comme simple membre de la communauté. L'attribution d'une réalité à la seule signification conventionnelle n'exprime donc que l'inévitable valorisation de la dimension sociale de l'existence. Chez Politzer, comme chez Bergson, l'impersonnalité du sens et l'abstraction psychologique renvoient à cette dimension sociale de l'existence, à la fois essentielle et déformante. La différence consiste en ceci que Bergson met l'accent sur la spatialisation inhérente à cette socialité pour lui opposer une durée intime, alors que Politzer y dénonce le réalisme pour mettre en avant la dimension de l'acte, en tant qu'elle échappe à l'intériorité réalisée.

La démarche de la psychanalyse est tout autre que celle de l'introspection. Le psychanalyste part du récit et s'en tient au récit,

c'est-à-dire à la téléologie du langage : le fait psychologique ne peut consister que dans un acte intentionnel, au sein duquel un sens vient à s'exprimer. Alors que la psychologie classique commence par se détourner du plan téléologique, se coupant ainsi de son propre sol, la psychanalyse ne fait que prolonger le rapport de compréhension tel qu'il est effectivement à l'œuvre dans la relation à l'autre : elle demeure intérieure à la relation intersubjective et, par conséquent, concrète. Comme l'écrit Politzer, « le psychanalyste ne quitte pas le plan téléologique des significations, il n'invente donc pas une attitude nouvelle et paradoxale, comme la réflexion. Son but est autre : il veut prolonger l'attitude de la vie courante jusqu'au moment où elle atteint la psychologie concrète » (p. 93). Compris comme acte, le récit est dès lors rapporté au sujet individuel qui s'y exprime et s'y révèle ; dès lors, la psychanalyse est en mesure de dépasser le plan de la signification conventionnelle. Sous le sens immédiat et commun des mots peuvent se lire des significations individuelles, des acceptations qui renvoient au seul sujet de l'acte expressif et permettent de le comprendre en sa singularité. La signification conventionnelle s'impose certes d'abord en vertu des exigences de la communication, c'est-à-dire de la prédominance de l'existence sociale.

Mais tout récit comporte d'autres couches de signification, plus individuelles : on pourrait même constituer pour chaque terme, note Politzer, « ce qu'on pourrait appeler la "pyramide des sens", une pyramide renversée, dont la base serait représentée par le sens que le terme a pour tout le monde et le sommet par celui qu'il ne peut avoir que grâce à l'expérience d'un seul individu » (p. 102). Le caractère individuel de l'expérience, lui-même inhérent à la singularité d'une vie, insuffle au récit des significations non conventionnelles. La psychanalyse va donc introduire, elle aussi, un « second récit », mais le sens de cette transformation est tout autre qu'avec l'introspection. Elle ne passe pas du sens conventionnel au processus psychique qui est censé le sous-tendre, mais du sens conventionnel au sens individuel qu'il recèle ; le passage au second récit n'est pas passage à un autre plan de réalité mais approfondissement : la différence des deux récits n'est plus

de nature mais de degré. Comme l'écrit Politzer, le psychanalyste ne cherche pas

[...] à transformer en « réalités » le plan de la signification, mais à l'approfondir, pour retrouver, au fond des *significations collectives conventionnelles*, les *significations individuelles* qui n'entrent plus dans la téléologie ordinaire des relations sociales, mais sont révélatrices de la psychologie individuelle. Le psychanalyste aura donc, lui aussi, un « second récit » à opposer au récit purement significatif. Seulement son second récit ne résultera pas de la désarticulation du premier, et n'en représentera que l'approfondissement (p. 93).

Ainsi, alors que le second récit de l'introspection correspond à une *réalisation*, celui de la psychanalyse relève d'une *interprétation*. À l'orientation réaliste de la psychologie classique, il faut opposer l'orientation compréhensive ou interprétative de la psychanalyse. La psychanalyse ne fait qu'approfondir et thématiser l'interprétation qui est spontanément impliquée dans la relation à l'autre, comme sujet d'actes significatifs.

Dans la mesure où Freud n'identifie pas le sens à son acception conventionnelle, il peut affirmer que le rêve a un sens, malgré son apparence énigmatique et incohérente. Ce sens, expressif de la vie concrète de l'individu, est individuel et doit être ressaisi plus profondément que les significations conventionnelles : « le récit conventionnel, Freud l'appelle contenu manifeste, la traduction de ce récit en termes d'expérience individuelle, contenu latent » (p. 94). L'interprétation consistera à rattacher le rêve à l'expérience individuelle et à lui donner une cohérence à la lumière de cette expérience. Le seul matériau dont dispose le psychanalyste est l'ensemble des récits du sujet : il s'agit donc d'éclairer le sens véritable (latent) de tel terme ou de telle séquence à la lumière du contexte de ces récits.

Du point de vue « téléologique », le récit est un acte expressif, c'est-à-dire un tout indivisible et c'est seulement du point de vue de ce tout, où s'exprime l'individualité, que chaque partie prend sens. Alors que l'introspection désarticule pour reconstruire à l'aide

de processus généraux, la psychanalyse articule – associe – pour comprendre ; elle va du tout aux parties. Ainsi se comprend la technique de l'association libre, qui a suscité tant de critiques. Le terme d'association est ici mal choisi car la psychologie classique l'utilise pour désigner des relations mécaniques, aveugles, entre contenus psychiques. Or, dans l'association libre, le sujet tourne autour de thèmes intimes et son propos est donc doué de sens et de cohérence : l'abandon de la pensée conventionnelle permet précisément à la dialectique individuelle d'affleurer. L'association ne fait pas passer de l'ordre du sens à celui, non signifiant, des processus en troisième personne, mais du sens conventionnel à la dialectique individuelle. L'association n'est donc pas libre au sens de la dérive arbitraire mais au contraire douée de cohérence, inspirée. Ainsi, dans la mesure où le rêve est précisément une création de cette dialectique personnelle, l'analyse du rêve prendra appui sur des récits qui ont une origine semblable.

Pour convaincante qu'elle soit, cette analyse présente cependant une difficulté. Politzer oppose fortement les significations conventionnelles aux significations individuelles. Mais le statut de celles-ci demeure indéterminé. Où se fonde cette individualité et sous quelle forme se donne-t-elle ? Politzer la réfère à plusieurs reprises à une expérience et évoque une dimension « intime », « secrète » (p. 104, 107, 108). En effet, peut-on penser une individualité qui ne passerait pas par une épreuve subjective, qui ne prendrait pas la forme d'un certain pour soi ? Peut-il y avoir des « thèmes » ou des « dialectiques » individuels qui ne soient pas sous-tendus par un vécu intime ? Mais, peut-on à la fois faire état d'une dimension secrète ou intime et refuser toute forme d'intériorité, exclure la vie intérieure de la psychologie ? Politzer effleure la question (p. 89) à propos des perceptions internes simples (souffrance). Il s'agit de distinguer l'expérience interne effective de l'introspection. L'une relève de la vie alors que l'autre relève de la connaissance ; l'une est un moment dans l'enchaînement d'une vie, l'autre un état interne découpé par abstraction. Autrement dit, si Politzer dénonce l'introspection comme rapport thématique et abstrait à soi, il reconnaît une dimension d'expérience intime qui est

éprouvée de manière immanente et non reconnue comme un objet, qui, surtout, prend place et donc sens dans l'unité d'une vie ou d'un segment de vie et ne peut ainsi jamais être isolée comme une réalité psychique autonome. La critique de l'intériorité vise la réalisation du psychique, elle n'exclut pas la reconnaissance de vécus intimes immanents. Il reste cependant que le statut exact, le mode d'existence des significations individuelles qui sont à l'œuvre dans le rêve doivent être déterminés. C'est ce à quoi va s'attacher la suite de l'ouvrage, à travers une analyse de l'inconscient freudien.

DEUXIÈME PARTIE

Les deux premiers chapitres de la *Critique des fondements de la psychologie* ont permis de mettre en évidence, au cœur de l'analyse freudienne du rêve, une attitude neuve, qui donne les conditions d'une psychologie positive, c'est-à-dire concrète. La lecture de Politzer s'appuyait sur les quatre premiers chapitres de la *Traumdeutung*. Mais, dès le cinquième chapitre, Freud passe de l'analyse concrète du rêve au plan, métapsychologique, de l'explication. Or, au lieu d'y trouver la théorisation de l'attitude concrète à laquelle on pouvait s'attendre, les explications de Freud témoignent d'une emprise de la psychologie classique, abstraite. S'il est vrai que c'est bien chez Freud que la dissolution de la psychologie classique trouve sa forme la plus accomplie, il n'en reste pas moins qu'il s'agit de la dernière étape d'une dissolution et que, à ce titre, la psychologie abstraite perdure dans la théorisation de résultats qui la contestent largement. Autrement dit, «l'antagonisme entre les deux formes de la psychologie se retrouve au sein de la psychanalyse elle-même» (p. 111). Autant l'analyse du rêve permet de lui conférer un sens en introduisant l'idée d'une signification individuelle latente, autant la manière dont ce contenu latent est thématiqué n'est pas imposée par les faits et demeure tributaire des démarches fondamentales de la psychologie classique. On le sait, le contenu latent est, aux yeux

de Freud, *inconscient* : le concept d'inconscient constitue l'apport fondamental de la psychanalyse et semble, de prime abord, exigé par l'étude du rêve. C'est donc sur ce concept que la démonstration doit être centrée.

Cependant, l'étude de l'inconscient est précédée par un ensemble de remarques critiques sur les chapitres VI et VII de la *Traumdeutung*. Elles constituent, de l'aveu même de Politzer, « plutôt des notes marginales sur les textes de Freud, qu'une analyse systématique du problème » (p. 157). Politzer s'y attache particulièrement à la longue explication que Freud consacre au phénomène de dramatisation de la pensée (le contenu représentatif du rêve est transformé en images visuelles). Il ne lui est pas difficile d'y repérer un retour de la psychologie abstraite. Non seulement celle-ci commande le principe général de l'explication, qui s'appuie sur une conception topique du psychisme et fait appel à des processus en troisième personne, mais Freud emprunte même certaines hypothèses à la psychophysiologie de son époque (schéma réflexe, différenciation de la perception et de l'image par la seule intensité etc.). Des mécanismes mettant en jeu des forces biologiques se substituent aux actes en première personne. Toutefois, la question essentielle est bien de savoir si la catégorie d'inconscient, à laquelle ces analyses abstraites renvoient toutes, doit également être rejetée, si le lien essentiel que Freud établit entre les résultats de son analyse du rêve et l'inconscient peut être brisé (p. 154).

Le chapitre III en reste au plan d'une analyse préparatoire, où l'examen systématique du principe même de l'explication psychanalytique se trouve retardé. Ce n'est donc qu'au chapitre IV que la critique de la psychanalyse se déploie. Une telle critique ne peut porter que si elle parvient à montrer que, loin d'être un concept inductif appelé par les résultats de l'étude du rêve, « l'inconscient ne représente dans la psychanalyse que la *mesure de l'abstraction qui survit à l'intérieur de la psychologie concrète* » (p. 156). Bien qu'il soit élaboré à l'occasion des découvertes sur le rêve et coïncide donc avec l'orientation concrète en psychologie, l'inconscient ne peut convenir à cette orientation et fait obstacle à une théorisation

satisfaisante. Cependant, cette critique de l'inconscient ne saurait être convaincante qu'à la condition de ne pas être sous-tendue par l'affirmation de l'exclusivité de la conscience : « sans cela la menace du retour à cette thèse dont les psychologues ont gardé un très mauvais souvenir permettra toujours de soulever contre toute critique de l'inconscient la question préalable » (p. 157). Il est donc nécessaire de montrer que, loin d'impliquer le retour au point de vue de la conscience, les motifs de la condamnation de l'inconscient freudien entraînent en même temps un rejet de la conscience. La psychologie mise en avant par Politzer refuse l'alternative car psychologie de la conscience et psychologie de l'inconscient recouvrent le même présumé. La perspective de Politzer se situe par-delà l'opposition de la psychologie intellectualiste et de la métapsychologie de l'inconscient.

Cette critique se développe selon deux moments, qui font écho aux deux étapes de la première partie. En un premier temps (p. 156-173), il s'agit de montrer que l'hypothèse de l'inconscient est commandée par le réalisme qui fut mis en évidence au cœur de la psychologie classique. Mais, de même qu'il avait fallu auparavant mettre au jour la démarche fondamentale qui était à la racine de ce réalisme, il est maintenant nécessaire de faire une « genèse » (p. 173) de l'attitude réaliste de la psychanalyse. De manière conséquente, celle-là rencontrera à nouveau le postulat de l'antériorité de la pensée conventionnelle qui sous-tend l'attitude de la psychologie classique.

1. *L'inconscient*

Dans tous les textes métapsychologiques consacrés à l'inconscient, Freud commence par donner des preuves de son existence : l'affirmation d'un inconscient semble justifiée par un certain nombre de faits, au point que ce concept procéderait d'une constatation plutôt que d'une hypothèse. C'est sur cette procédure de justification que porte la critique de Politzer, dont l'accent est essentiellement méthodologique. En effet, il ne s'agit pas de contester l'inconscient « frontalement » en opposant à Freud

une autre perspective, philosophiquement mieux fondée, ni non plus de nier les faits sur lesquels Freud s'appuie. Il s'agit plutôt de se situer sur le terrain même de Freud en montrant que, contrairement à ce qui s'impose à première vue, les faits ne permettent pas *par eux-mêmes* d'affirmer l'existence de l'inconscient, « qu'il y a entre les faits d'une part, et la notion d'inconscient d'autre part, une distance assez grande pour qu'il soit possible de parler de *déformation* et de poser ensuite *le problème de la légitimité de cette dernière* » (p. 159). L'argumentation de Freud se développe généralement en deux étapes⁷. Il commence par évoquer des preuves traditionnelles de l'inconscient, toutes fondées sur la mise en évidence de représentations qui, sans être actuellement (consciemment) possédées, se révèlent disponibles puisque susceptibles d'être rappelées à tout moment.

L'affirmation de l'inconscient procède ici de l'écart entre le contenu de la conscience actuelle et le champ des représentations que le sujet a à sa disposition : l'inconscience signifie la *latence* de la représentation. C'est, par excellence, le cas du souvenir, mais aussi de l'état post-hypnotique, où le sujet peut finir par retrouver ce qui fut vécu sous hypnose (notons que si cet aspect de l'hypnose peut être sollicité, la possibilité de suggérer sous hypnose une action qui sera effectivement réalisée ultérieurement est invoquée par Freud en faveur de l'inconscient dynamique. Cf. « Note sur l'inconscient en psychanalyse » dans *Métapsychologie*, NRF, coll. « Idées », p. 179). Politzer y adjoint le cas du rêve : en effet, puisqu'à ses yeux la pensée du rêve n'est autre que le second récit suscité par ce rêve au cours de la cure, l'inconscient correspond ici à la latence du second récit au moment du rêve. Cependant, ces phénomènes, bien connus, ne prouvent que l'aptitude de certaines représentations à être réactualisées ; ils ne permettent pas de conclure à leur persistance au sein d'un inconscient psychique. Comme l'écrit Freud, « les philosophes nous adresseraient ici l'objection suivante : le terme *inconscient*

7. Cf. essentiellement : *Métapsychologie, Le Moi et le Ça, Abrégé de psychanalyse*.

ne se laisse pas appliquer dans le cas particulier, car aussi longtemps qu'une représentation se trouve à l'état latent, elle ne représente rien de psychique⁸». D'où un second type d'argumentation, sur lequel repose la notion d'inconscient en son sens spécifiquement freudien. L'inconscient est une réalité *dynamique*, qui se manifeste par ses effets au sein de la vie consciente; il est constitué de représentations qui sont mises à l'écart de la vie consciente malgré (et en vertu de) leur intensité :

nous avons été obligés d'admettre qu'il existe d'intenses processus psychiques, ou représentations [...], capables de se manifester par des effets semblables à ceux produits par d'autres représentations, voire par des effets qui, prenant à leur tour la forme de représentations, sont susceptibles de devenir conscients, sans que les processus eux-mêmes qui les ont produits le deviennent [...]. C'est en ce point qu'intervient la théorie psychanalytique, pour déclarer que si certaines représentations sont incapables de devenir conscientes, c'est à cause d'une certaine force qui s'y oppose; que sans cette force elles pourraient bien devenir conscientes, ce qui nous permettrait de constater combien peu elles diffèrent d'autres éléments psychiques, officiellement reconnus comme tels (p. 181).

L'inconscient est synonyme du refoulé et, pour autant que celui-ci est susceptible de devenir conscient, rejeté de la conscience plutôt qu'étranger à elle, l'inconscient s'impose à titre de réalité *psychique*. La critique de Politzer doit donc respecter ces deux niveaux de l'argumentation freudienne.

Pour ce qui est de l'inconscient latent, Politzer s'en tient essentiellement au cas du rêve (p. 114-120 et 159-164). Le sujet commence par donner un récit de son rêve dont il prétend ignorer le sens. Mais le travail de l'association libre permet de déployer à propos du rêve un second récit, beaucoup plus développé que le contenu manifeste et donnant un sens à celui-ci. Puisque

8. *Essai de psychanalyse*, Payot, p. 180 et Politzer, p. 165.

c'est le sujet seul qui propose ce second récit, il faut admettre que, contrairement à ce qu'il affirmait, il connaissait le sens de son rêve, qu'il y avait donc un écart entre son savoir apparent et son savoir réel, entre sa pensée consciente et celle qu'il possède effectivement. L'ignorance du sujet n'est donc pas une ignorance pure et simple mais une ignorance déterminée, c'est-à-dire la méconnaissance d'un savoir effectivement possédé. On peut alors légitimement qualifier ces représentations disponibles d'« inconscientes » puisqu'elles sont possédées sans être connues. L'ignorance du sujet ne recouvre pas une absence pure et simple de ce qui est ignoré, mais seulement une absence pour le psychique conscient, c'est-à-dire précisément un inconscient.

Ainsi, « l'ignorance du sens du rêve par le rêveur ne prouve l'existence de l'inconscient que si c'est la pensée *actuellement réelle* qui déborde la pensée *actuellement consciente* » (p. 161). L'ignorance d'un sens immanent au premier récit, comparable à un texte écrit dans une langue inconnue, ne suffit pas pour poser un inconscient psychique, c'est-à-dire une représentation ou une pensée subsistant sans être accompagnée de conscience : on doit admettre l'écart entre deux réalités distinctes. Il faut donc que le sens du premier récit, révélé par le second, soit *réalisé* sous la forme d'une pensée autonome, contemporaine du rêve, au regard duquel on pourra dire alors que cette pensée est positivement inconsciente. Ainsi, « *l'ignorance n'est une preuve de l'inconscient que considérée à travers le réalisme* » (p. 161) : il faut admettre que ce qui est ignoré subsiste comme une entité distincte, sous-jacente à ce qui est reconnu. De même, la disponibilité du souvenir ne prouve pas sa latence immédiatement ; cette conséquence n'a de sens qu'à travers le réalisme, car il faut que les souvenirs survivent réellement à leur disparition pour pouvoir affirmer que leur réapparition n'est qu'une actualisation. Bref, l'inconscient « ne nous est pas donné par les faits purs et simples, mais par les faits *déformés* dans le sens d'une des démarches constitutives de la psychologie classique » (p. 165).

Le point d'application de la critique de Politzer doit être clairement circonscrit car le premier exposé qu'il en donne comporte une ambiguïté. Politzer écrit ceci :

comme c'est le sujet qui donne le contenu latent, riche en détails et inattendu dans sa signification, il faut pour ainsi dire le lui rendre. Freud renverse alors l'ordre temporel : du récit qui résulte de l'analyse ; il fait la pensée du rêve et conçoit ensuite celle-ci comme antérieure au contenu manifeste, au rêve lui-même (p. 116).

Le réalisme paraît ici procéder d'une projection rétrospective du second récit : une telle projection suppose en effet une disjonction entre le second récit et son sens, réalisé sous forme de pensées latentes sous-jacentes au premier récit. Mais en insistant sur cette dimension temporelle, on court le risque d'une mésinterprétation, et c'est sans doute la raison pour laquelle Politzer revient sur sa démonstration en faisant abstraction de cette dimension. On pourrait en effet en conclure qu'il n'y a que deux récits qui se succèdent dans le temps et que le contenu latent du rêve est immanent au second récit, par conséquent postérieur au premier et dépourvu de valeur rétrospective. Mais, en insistant ainsi sur l'immanence du sens aux récits, on irait trop loin car on s'interdirait de rendre compte de la différence qui apparaît au sein du premier. Autrement dit, le second récit a une valeur rétrospective en ceci qu'il *éclaire*, qu'il permet de *reconnaître* le sens individuel immanent au premier récit. En un sens, on peut dire que le sens de chaque récit lui demeure immanent. Mais le propre du sens est qu'il s'étage en profondeur : le second récit accomplit donc une fonction d'interprétation, il permet de comprendre une couche de sens immanente au premier récit. C'est pourquoi on peut affirmer, d'autre part, que le sens du second récit est présent dans le premier : c'est le *même sens* qui était sous-jacent au premier récit et qui est explicité dans le second récit et est donc également présent en lui. Le sens demeure étranger aux divisions des discours, aux distinctions temporelles. Bref, le réalisme que Politzer stigmatise ne consiste pas dans la projection rétrospective du sens du second

discours au sein du premier, mais bien dans la réalisation de ce sens à part du premier discours. L'interprétation révèle un sens immanent au moyen d'un second discours ; le réalisme brise cette immanence en transformant ce sens en « pensée » inconsciente. Le problème central auquel Politzer se trouvera confronté se précise déjà : il s'agit de penser un sens (un « contenu latent ») qui ne se confonde pas avec le premier récit du rêve (« contenu manifeste »), puisqu'un second récit vient le mettre au jour, mais qui ne soit cependant pas posé à part du premier récit, comme un contenu positif. Il s'agit donc de penser une différence (manifeste-latent, conventionnel-individuel) qui ne compromette pas l'immanence car il n'y a qu'une seule *réalité*, une seule *pensée* de rêve : le premier discours, doué de sens.

Dans l'esprit de Freud, la mention de l'inconscient latent a une fonction seulement propédeutique : il s'agit de montrer que l'introduction de cette notion s'impose déjà à l'examen de faits indépendants de la psychanalyse. Mais la critique de Politzer ne peut porter que si elle s'avère pertinente au sens psychanalytique, c'est-à-dire dynamique de l'inconscient. Celui-ci est corrélatif du refoulement, qui se révèle lui-même dans les résistances. Durant l'analyse, le sujet résiste à certaines pensées, leur barre l'accès à la conscience. Dans la mesure où cette résistance précède toute prise de conscience (elle vise à la rendre impossible) et se manifeste de manière récurrente pour telle catégorie de représentations, il faut conclure que la résistance pendant l'analyse n'est que la manifestation d'une force constante, qui s'oppose au surgissement de représentations qui sont déjà présentes et, par conséquent, inconscientes. Freud avance une première preuve : la cure analytique permet de vaincre la résistance et de rendre ces représentations conscientes. Mais, comme le remarque Politzer, cette preuve n'est pas par elle-même concluante puisque c'est seulement en vertu de l'attitude réaliste que ce qui a été découvert après coup peut être considéré comme préexistant réellement à sa découverte. La preuve décisive tient donc dans le fait que l'existence des représentations inconscientes se révèle à nous par leur action : les états inconscients ayant des effets conscients, et un effet réel

requérant une cause réelle, on doit conclure à l'existence réelle de l'inconscient.

Pour convaincante qu'elle soit de prime abord, cette preuve n'impose l'inconscient que dans le cadre du réalisme. En effet, tant qu'on s'en tient aux récits, on constate seulement qu'une intention significative s'est fait représenter par un signe (fragment du contenu manifeste) qui n'est pas habituellement le sien et qui semble donc énigmatique. Le second récit permet de « traduire » ce signe, autrement dit de lui restituer le sens qui est le sien dans le cadre du rêve. Le rapport du contenu latent au contenu manifeste est un rapport singulier de sens à signe, c'est-à-dire un rapport de « représentation » ou de « traduction » entre une intention significative individuelle et un signe dont le sens conventionnel est autre. Dès lors, pour que ce rapport de traduction entre contenu manifeste et contenu latent devienne une relation de cause à effet, il faut que les deux contenus soient *réalisés*. Il n'y a d'efficience causale que de la part d'une réalité positive, absolument distincte de son effet. Or, en toute rigueur, dans le cas du rêve, on n'a pas affaire à deux réalités distinctes mais à la relation unitaire d'un signe à un sens. Simplement, il y a un détournement de sens et par conséquent une dualité, au sein du signe, entre un sens conventionnel et un sens individuel inédit : la dualité ne concerne pas des contenus ou des réalités mais des *interprétations*, dont l'une est exacte (pertinente au rêve) et l'autre inexacte, d'un même signe signifiant. On peut donc conclure, là encore, que

c'est une fois qu'il est entendu que la relation « linguistique » ou « scénique » doit se transformer immédiatement en relation causale, et le contenu latent exister aussi actuellement que le contenu manifeste, que l'inadéquation des éléments du rêve aux intentions significatives de ce dernier deviendra une révélation de l'existence dans l'au-delà psychique, d'une représentation (p. 170).

Cependant, la transposition en relation de causalité du lien entre contenu latent et contenu manifeste est préparée par une interprétation *formaliste* de la résistance. Au sein de la cure, le sujet

n'aborde tel thème, qui s'avérera après-coup significatif, qu'avec difficultés : son acceptation exigera certains détours et retards. On a affaire, au sein de la narration, à une attitude spécifique du sujet, qui est inséparable de certaines significations singulières. Or, la psychanalyse traduit cette situation sous la forme d'un drame en troisième personne : « l'entrée de la conscience est refusée à une représentation ». Le processus général d'une résistance se substitue à un mode singulier de donation d'une signification. Dès lors, en invoquant un processus impersonnel, en le séparant donc des contenus singuliers en lesquels il se manifeste, la théorie de la résistance ouvre la voie à une réalisation des significations manifestes et latentes. Parler, de manière formelle, de résistance, c'est constituer en contenu positif préexistant la signification que le sujet tarde à reconnaître.

Loin d'être imposé par les faits, le concept psychanalytique d'inconscient ne peut être introduit qu'à la faveur d'une interprétation réaliste de ces faits. Loin donc d'être la traduction théorique adéquate de la démarche concrète à l'œuvre dans l'analyse du rêve, l'inconscient mesure exactement la persistance de la psychologie classique au sein de la métapsychologie freudienne.

2. L'antériorité de la pensée conventionnelle

Nous avons vu, lors de l'examen de la psychologie classique, que le réalisme était sous-tendu par le postulat de la conventionalité de la signification. Nous devons donc nous attendre à ce qu'il en soit de même avec la psychanalyse puisque ses explications sont tributaires de l'attitude réaliste. L'examen de ce point permet à la fois de clarifier la nature de ce postulat et de faire une genèse rigoureuse du concept d'inconscient en psychanalyse.

Le réalisme conduisait la psychologie classique à postuler un second récit, constitué d'entités générales régies par des processus anonymes, qui doublait le récit effectivement donné par le sujet. La psychanalyse procède au même dédoublement, à ceci près qu'elle réalise sous forme d'entités psychiques un récit qui n'a pas été effectivement donné. Ainsi, pour ce qui est du cas des souvenirs

disponibles, elle les posera comme des réalités alors même qu'ils ne donnent pas actuellement lieu à un récit : le double ontologique du récit est ainsi affirmé à part du récit lui-même afin d'en expliquer la possibilité. Avec l'inconscient dynamique, tel qu'il se manifeste notamment dans le rêve, il ne s'agit plus de réaliser le double ontologique du récit avant le récit lui-même mais bien de postuler un récit qui n'a pas été effectivement donné par le sujet. En effet, il résulte de l'analyse du rêve que le récit de celui-ci « n'est pas celui qu'il aurait dû être si les intentions significatives s'étaient servies de leurs signes adéquats » (p. 177). Au récit effectif du rêve où les intentions significatives sont déguisées doit être ajouté un autre récit où celles-ci apparaissent avec leurs signes adéquats. Dès lors, tout comme le récit manifeste, le récit correspondant au contenu latent doit être réalisé : « on se trouve ainsi dans l'obligation de réaliser un récit qui n'est pas effectif au moment où il doit être réalisé » (p. 178). Comme rien dans le récit manifeste ne correspond au récit latent, les entités psychiques impliquées par la réalisation de ce dernier seront qualifiées d'inconscientes.

Le réalisme qui préside à l'affirmation d'un inconscient psychique renvoie donc bien au postulat de *l'antériorité de la pensée conventionnelle*. En effet, le ressort du réalisme est l'affirmation d'une « pensée du rêve » donnant la clef du contenu manifeste et distincte de celui-ci. Ceci revient à admettre que ce qui est signifié par le contenu manifeste ne peut qu'avoir la forme d'une pensée conventionnelle, existe sous la forme d'un récit explicite qui a pour seule particularité de demeurer inconscient. Le sens immanent au contenu manifeste est conçu comme un texte distinct, dont celui-là est la traduction symbolique. Comme l'écrit Politzer, « cette conception de l'analyse revient à poser antérieurement au rêve une pensée conventionnelle exprimant le sens du rêve en donnant aux intentions significatives leurs signes adéquats, et à partir de laquelle la pensée s'est déformée » (p. 180). Parce que le sens individuel du rêve est conçu comme une pensée explicite, sa réalisation sous la forme d'un inconscient psychique devient possible. Le rêve est un acte du sujet, un mode d'accomplissement de l'être en première personne. Mais au lieu

de reconnaître que le mode d'existence de la signification individuelle à l'œuvre dans le rêve est susceptible de différer radicalement de celui des significations conventionnelles – ce qui expliquera qu'elles puissent être présentes dans le rêve manifeste sans y être thématiquement repérables – Freud postule que leur mode d'existence est nécessairement le même, qu'une expérience ou un acte individuels doivent toujours pouvoir donner lieu à un récit adéquat. C'est présupposer que la totalité de l'expérience a la forme d'une signification thématizable, c'est-à-dire d'une pensée, c'est postuler « que l'on ne peut pas vivre plus qu'on ne pense » (p. 189). Si le vécu a nécessairement la forme de pensées, on doit pouvoir faire un récit de tout ce qui est éprouvé : le postulat de la signification conventionnelle renvoie au postulat de la pensée *récitative*. Politzer interprète donc l'inconscient freudien comme une nouvelle manifestation de l'intellectualisme, car « cette idée que tout comportement suppose un récit adéquat d'où il procède affirme précisément la primauté sur l'être de la *représentation*, et celle de l'attitude *réflexive*, c'est-à-dire *descriptive*, sur la vie » (p. 190). L'inconscient n'est encore qu'une expression du primat accordé *a priori* par la psychologie aux récits habituels, par conséquent au comportement conscient et réfléchi :

c'est parce que les récits ordinaires sont effectivement descriptifs, et c'est parce que c'est à l'aide de récits descriptifs que la psychologie effectue ses premières réalisations et fabrique ses entités fondamentales, que l'on érige ensuite ce type de faits psychologiques en type universel et qu'on postule, là même où le récit adéquat manque, un récit adéquat inconscient (p. 190).

Loin de caractériser une dimension hétérogène à celle de la vie consciente et rationnelle, l'inconscient freudien répond à la tentative de penser les dimensions les plus individuelles de l'existence sur le modèle de cette vie.

Encore faut-il montrer qu'il s'agit bien là d'un postulat, c'est-à-dire que le recours à la pensée conventionnelle pour rendre compte du contenu latent n'est pas justifié par les faits mais leur

est plutôt imposé. L'argument qui est implicitement mobilisé par Freud est le suivant : si le rêve a un sens et si ce sens ne peut manifestement pas être saisi au niveau du contenu manifeste, force est d'admettre un texte primitif dont le contenu manifeste serait la symbolisation (Politzer use manifestement de ce terme d'une manière large et relativement indéterminée : il désigne par là le rapport de représentation, ou de présentation, entre contenu manifeste et contenu latent). Le noyau de l'argument repose sur le schéma de la traduction : le texte original n'apparaît (n'est présent) qu'à la faveur d'une traduction. Ce schéma s'impose certes dans le cas du symbolisme raisonné, volontaire : on passera du représenté à la représentation par des règles de transformation définies. Mais le rêve ne relève pas d'un symbolisme volontaire et il n'est donc pas certain qu'on puisse l'interpréter comme la traduction d'un texte inconscient. Ce serait négliger les acquis de l'analyse concrète du rêve. En effet, le schéma de la traduction ne peut être mobilisé que lorsqu'on a affaire à deux ordres de réalité fixés, statiques : on pourra alors représenter un élément défini par un autre élément. Mais Freud affirme que le rêve est la réalisation d'un désir, un *acte* d'accomplissement, autrement dit, dans le vocabulaire de Politzer, un *drame*. Le sens du rêve ne peut plus alors résider dans un contenu qui en serait distinct mais dans *ce qui confère sa singularité à ce drame, dans ce qui permet de le rattacher à la personne du rêveur*. Or, si le sens caché d'un texte peut bien résider dans un autre texte, le sens individuel d'un drame ne peut résider que dans la *forme* selon laquelle il s'organise. En passant d'un point de vue statique à un point de vue dynamique, on passe d'une relation entre des contenus, à une relation de forme à contenu. Filant la métaphore du drame, Politzer caractérise le rêve comme un certain *scénario* et son sens comme le *montage* qui lui donne sa spécificité et permet de le rapporter à d'autres scénarios (scènes vécues par le rêveur). Ainsi, le sens individuel du rêve réside dans l'*arrangement* (p. 183), c'est-à-dire le mode d'agencement ou d'organisation des éléments ; des actes ou des comportements du sujet peuvent être présentés dans le rêve par l'intermédiaire de leur forme. Ainsi,

si l'on interprète le souvenir d'enfance au point de vue dynamique comme signifiant d'un comportement [Politzer l'entend ici au sens d'un comportement général, d'un *style* de comportement] ou un montage, on ne peut pas dire qu'il soit absent du rêve : il est présent comme les règles du jeu sont présentes dans une partie de tennis. Mais si on l'interprète au point de vue statique, en tant que souvenir-représentation ou souvenir-image, donc comme une entité psychologique, il lui faut alors une place séparée, et comme il n'est pas statiquement présent dans le rêve, on sera forcé de le projeter dans l'inconscient (p. 185).

Ainsi, la détermination du sens du rêve comme forme ou montage permet de rendre compte de la différence entre le sens manifeste du rêve et sa signification authentique, individuelle, sans faire appel à une entité distincte du contenu manifeste, c'est-à-dire sans doubler le récit du rêve d'un second récit conventionnel. Le montage du scénario, le style de comportement, est présent dans le rêve tout en y étant caché car il n'est pas repérable parmi les contenus de ce rêve. Distincte des contenus, la forme leur demeure cependant immanente. Le premier récit du rêve peut demeurer énigmatique tout en étant signifiant car, loin de traduire un autre texte, il *incarne, met en scène* une certaine forme ou un certain style de comportement. À l'inverse, la racine du réalisme réside dans la méconnaissance des réalités dynamiques : le passage d'une relation d'incarnation de la forme par le contenu manifeste à une relation de traduction procède de la transformation du dynamisme de l'acte en réalité statique.

Remarquons que la solution proposée par Politzer demeure marquée par une certaine imprécision et ne dépasse pas le plan des métaphores. Sa perspective est marquée par un double souci, qui permet de la rattacher à deux courants psychologiques. D'un côté, il s'agit de se défaire de toute référence à une vie intérieure, à des contenus psychiques, d'en rester au plan des actes et des lois qui les régissent. En cela, il se situe dans la tradition behaviouriste, dont il se revendique par ailleurs. Mais, de l'autre, il prétend aussi intégrer la psychanalyse à sa propre perspective, ce qui exige de rendre compte de la différence entre contenu manifeste et latent,

de faire une place à l'inconscient sans pour autant le concevoir comme une réalité psychique positive. Dans cette perspective, l'accent est mis sur la critique des contenus; le sens du rêve ne pourra être qu'une forme et, comme elle, il sera omniprésent dans le rêve sans être repérable nulle part, c'est-à-dire sans se distinguer des éléments qu'il organise. En cela, Politzer doit beaucoup à la psychologie de la forme. Située au point de rencontre de ces deux traditions psychologiques, la perspective de Politzer souffre par là même d'un défaut de spécification.

Il suit de là que, en toute rigueur, le rêve n'a pas deux contenus mais un seul. La reconnaissance d'un contenu manifeste n'est que la conséquence d'une lecture du rêve en termes de significations conventionnelles. Ce geste implique alors la position du sens du rêve sous la forme d'un contenu latent distinct, également en termes de significations conventionnelles, ce qui conduit tout droit au schéma de la traduction. Mais, si l'on reconnaît le rêve pour ce qu'il est, à savoir l'accomplissement d'une « dialectique individuelle », si l'on renonce donc à y projeter des significations conventionnelles, on n'est conduit à poser que le contenu manifeste : le rêve signifie immédiatement, manifeste le montage dont il est la mise en scène. Contenu manifeste et latent ne se distinguent pas plus que l'expression et l'exprimé. La psychanalyse rétorquera que le rêve s'explique par un souvenir d'enfance, qui y est donc présent et doit être distingué du texte apparent du rêve. Mais, précisément, en tant que son sens est une forme, le rêve peut renvoyer à un souvenir d'enfance, de forme identique, sans receler pour autant une autre réalité, sans être l'effet d'un dynamisme inconscient. Dire qu'un souvenir explique un rêve, c'est reconnaître que le montage qui structure le souvenir d'enfance et présent dans le rêve; par conséquent, « l'apparition du souvenir (dans la cure) n'apporte pas la *révélation d'une réalité psychologique distincte du rêve lui-même*, mais permet simplement *l'identification du montage actuellement présent dans le rêve tel qu'il est* » (p. 186). En découvrant le souvenir d'enfance, nous n'avons pas dévoilé une entité mais, grâce à la forme de ce souvenir, nous avons éclairé le sens du rêve : le souvenir n'est pas la révélation

d'une chose mais un instrument de reconnaissance (p. 186). Il est donc clair qu'aucun des faits invoqués par Freud en faveur du postulat du primat de la pensée récitative ne peut tenir lieu de preuve car tous ces faits sont d'ores et déjà interprétés à la lumière de ce postulat, c'est-à-dire déformés.

Le concept d'inconscient n'est donc pas adéquat aux faits mis en évidence par l'analyse du rêve. Bien au contraire, il « mesure essentiellement l'écart entre les faits et le postulat de la pensée récitative » (p. 191) et vient donc prendre la place des hypothèses qui seraient adéquates à une psychologie concrète. Loin de constituer l'apport décisif de la psychanalyse, il donne la mesure de son impuissance théorique et atteste d'une régression. C'est pourquoi, en faisant appel à l'inconscient, Freud retombe dans les défauts qu'il avait stigmatisés chez ses prédécesseurs lors de l'analyse du rêve. Tout d'abord, en vertu du postulat de l'antériorité de la pensée conventionnelle, le rêve apparaîtra comme une pensée conventionnelle déformée ou travestie, c'est-à-dire comme « quelque chose qui n'aurait pas dû normalement être ce qu'il est » (p. 196). En cela, le rêve demeure une réalité négative, un défaut (d'expression conventionnelle adéquate). D'autre part, en affirmant le primat de la pensée récitative, Freud demeure tributaire du contenu manifeste, comme il le reprochait pourtant à ses prédécesseurs. En effet,

on n'est obligé d'introduire l'inconscient que parce qu'on s'attendait à trouver *tout* dans le contenu manifeste, et comme tout n'y est pas, on se sent obligé de *projeter le complément dans l'inconscient*. De cette manière donc, *on n'a pas réellement abandonné le contenu manifeste puisque celui-ci continue à demeurer la base de référence pour situer les faits psychologiques* (p. 197).

Enfin, et par là même, Freud continue, comme ses prédécesseurs, à considérer la pensée consciente comme le modèle de toute pensée. En effet, la réalisation du contenu latent repose sur le présupposé selon lequel toute expérience doit pouvoir être formulée en récit, c'est-à-dire être consciente d'elle-même. Comme le note Politzer,

la structure du complément qu'on projette dans l'inconscient est calquée exactement sur la pensée consciente, et c'est d'ailleurs uniquement parce qu'on cherche, à côté de l'acte, un récit dont la structure soit la même que celle des récits qui accompagnent d'ordinaire les actions, qu'on est obligé de postuler l'inconscient. (p. 199).

Cette critique de l'inconscient n'a cependant pas pour sens de restaurer l'exclusivité de la conscience. La critique adressée par Politzer au réalisme de la psychologie vise à dépasser l'alternative même du conscient et de l'inconscient. En effet, la négation de l'inconscient n'impliquerait un retour à la conscience qu'à la condition de continuer d'affirmer la réalité du contenu latent. Dans ce cas, la position d'une réalité psychique ne serait pas en cause et la question porterait seulement sur sa manière d'être, c'est-à-dire son mode de donation. Mais, ce serait là, *a fortiori*, continuer à exiger du sujet l'aptitude à expliciter le sens du rêve en termes conventionnels, la connaissance du rêve en même temps que l'acte du rêve. Psychologie du conscient et psychologie de l'inconscient sont toutes deux fondées sur le postulat de l'antériorité de la pensée conventionnelle, à ceci près que la première l'assume pleinement – il n'y a de réalité psychique que pour soi – alors que la seconde est obligée de le confronter à des faits qui, de prime abord, ne le confirment pas : l'idée de représentation inconsciente apparaît comme un compromis entre le postulat de la pensée récitative et l'étrangeté manifeste du rêve. Mais la critique que Politzer adresse à la notion d'inconscient est fondée sur la mise au jour du postulat qui la sous-tend : elle vaut donc par là même pour la conscience et, en quelque sorte, par excellence. On pourrait dire, en effet, qu'en mettant l'accent sur le postulat de la pensée récitative, la critique de Politzer revient à reprocher à Freud de n'avoir pas su, dans sa conception de l'inconscient, se débarrasser du conscient comme modèle de toute existence psychique : les pensées inconscientes dont parle Freud sont comparables en tout point aux représentations conscientes... à la conscience près. Bref, Politzer ne met pas seulement en cause la manière d'être ou le mode d'apparaître de certains faits psychiques considérés comme réels, il nie la *réalité*

même des faits prétendument inconscients (p. 204). Le seul fait psychologique véritable, c'est l'acte accompli par le sujet. Que cet acte ait une certaine forme, que le comportement soit doué de sens ne signifie pas pour autant qu'il existe sur le mode du pour soi, c'est-à-dire que le sujet ait connaissance de ce qu'il est en train d'accomplir.

Au terme de ce quatrième chapitre apparaît ce qui constitue peut-être la thèse séminale de l'analyse de Politzer, le postulat sous-jacent à sa critique du postulat de la pensée récitative. Cette thèse est celle d'une *hétérogénéité radicale entre la connaissance et la vie*. Tout comme l'introspection, la psychanalyse, en postulant le primat de la pensée récitative, demeure soumise « à cette exigence absurde qui demande à l'objet d'une science d'être en même temps le constructeur de cette science » (p. 205). En identifiant le fait psychique à une représentation qui peut, en droit sinon en fait, être explicitée, la psychanalyse projette par avance la science dans le psychisme, loge le psychologue dans son objet. Par là, elle manifeste sa méconnaissance et de la nature de son objet et d'elle-même comme science. De la nature de son objet car la vie dramatique de l'homme est d'un autre ordre que celui de la représentation, d'elle-même car la science n'est pas en continuité avec la vie, car elle implique une rupture ou un changement d'attitude qui la justifient précisément comme science. Comme l'écrit Politzer, « le sujet qui a la vie psychologique n'est pas forcé d'avoir en même temps la connaissance psychologique, sinon la psychologie est inutile » (p. 207) : la psychologie n'a de sens que si elle n'est pas contenue par avance dans la vie. Cette disjonction radicale, revendiquée par Politzer, entre la connaissance et la vie, recouvre finalement une certaine idée de l'objectivité. Celle-ci n'a de sens à ses yeux qu'à la condition d'une distinction et d'une extériorité radicales entre la connaissance et son objet. Même en psychologie, l'œuvre de connaissance est corrélatrice d'une certaine attitude, elle ne peut être que le fait du savant et jamais de son objet : la connaissance n'est pas intuition mais construction. Corrélativement, rien, dans l'objet, ne peut annoncer l'acte de connaissance, c'est-à-dire exister sur le mode du connu ;

c'est pourquoi Politzer récuse toute vie intérieure. La rigidité d'un tel présupposé est pour le moins contestable. Il est vrai que cette position a une signification essentiellement critique. Il s'agit d'en finir avec l'attitude de l'introspection, qui se revendique de la nature singulière de la connaissance psychologique, de montrer par conséquent que la psychologie est une connaissance comme une autre, qu'elle n'a aucun mode d'accès privilégié à son objet (cf. p. 22-223). Néanmoins, en soumettant l'objectivité à une telle exigence, Politzer n'est-il pas encore tributaire, malgré les critiques qu'il adresse à la psychophysiologie, du modèle des sciences de la nature ? D'autre part, une telle exigence est-elle compatible avec le recours, tout aussi central, aux catégories d'interprétation et de compréhension ? Il semble, là encore, que les fondements théoriques de la thèse de Politzer ne soient pas encore pleinement établis.

TROISIÈME PARTIE

Toute l'analyse de Politzer a consisté à mettre en évidence une dualité essentielle au cœur de l'œuvre de Freud, qui est « aussi étonnamment abstrait dans ses théories qu'il est concret dans ses découvertes » (p 209). Mais un tel partage s'expose à l'accusation d'arbitraire. Il est donc nécessaire de le comprendre, c'est-à-dire d'en saisir certes la nécessité mais aussi les limites. Cette troisième partie correspond donc à un changement de plan : il s'agit pour Politzer de réfléchir sur sa propre démarche et d'en justifier la nécessité, d'en consolider la pertinence à partir d'une ultime lecture des textes psychanalytiques. En effet, la découverte de cette dualité pourrait n'être que l'effet d'une illusion d'optique, autrement dit de la projection dans la psychanalyse d'une perspective concrète qui lui serait en grande partie étrangère :

la dualité serait alors relative à une interprétation qui, n'étant pas valable pour toute la psychanalyse, la scinde nécessairement en deux parties, la seconde mesurant précisément l'inexactitude de la conception que nous nous faisons de la psychanalyse (p. 210).

Bref, la prétendue dualité de la psychanalyse n'exprimerait que la différence entre Freud et Politzer. Il est donc indispensable de montrer la *nécessité* d'une telle dualité au sein de la psychanalyse. Mais cela n'est pas suffisant. En effet, l'invocation de la nécessité pourrait n'être qu'une forme plus conséquente de la même illusion, un travestissement de l'arbitraire de l'interprétation. Afin donc que la lecture de Politzer apparaisse comme autre chose qu'une projection, qu'une surinterprétation de quelques indications freudiennes, il faut montrer que la perspective concrète est bien au fondement de la psychanalyse, que l'abstraction n'exprime que le retrait de la psychanalyse sur elle-même, que l'inconséquence ou l'illusion d'optique sont bien le fait de Freud lui-même. Il s'agit donc de faire apparaître *l'unité sous la dualité*, ou encore *le caractère abstrait de la dualité elle-même*. Comme cette unité ne peut être fondée que sur l'attitude concrète, cela revient à montrer « qu'en dépit de leur forme technique qui est tournée tout entièrement vers l'abstraction, les spéculations freudiennes impliquent, elles aussi, une attitude qui n'a plus qu'à être reconnue et dégagée dans sa pureté pour être celle de la psychologie concrète » (p. 211). Mais cela n'est pas encore suffisant. À en rester là, c'est la psychologie concrète elle-même qui se trouverait alors fragilisée : le prétendu retour à l'abstraction pourrait n'être que la « révélation de l'impuissance théorique de notre psychologie concrète » (p. 211). Si c'est bien l'essence de la psychologie concrète qui est à l'œuvre chez Freud, la dualité montrerait précisément que cette psychologie ne peut se passer de l'appareil théorique de la psychologie classique. Si, à l'inverse, on veut renoncer à un tel appareil théorique, la psychologie s'avérerait impuissante car incapable de théoriser son objet. Il est donc indispensable de montrer, enfin, que la psychologie concrète est à l'œuvre chez Freud, « non pas simplement lorsqu'il s'agit de la définition du fait et de la conception de la méthode, mais de la compréhension même du drame humain » (p. 212), que par conséquent, la psychanalyse a déjà commencé à élaborer les notions fondamentales adéquates à son inspiration concrète. La troisième partie de l'ouvrage se déploie selon trois moments, correspondant à cette triple nécessité méthodologique.

1. *De la psychologie à la psychanalyse*

La démarche de Freud est animée par la conviction que psychanalyse et psychologie se situent sur deux plans différents. La première partie de la *Traumdeutung* se contente d'analyser et d'interpréter le rêve. Le travail d'explication est donc extérieur et postérieur à l'œuvre d'interprétation, dominée par l'orientation concrète : le moment proprement créateur de la psychanalyse n'est pas orienté ou accompagné par une conscience du renouvellement de la psychologie qu'il implique. Dès lors, expliquer les faits ne pourra consister pour Freud qu'à ramener les faits psychanalytiques à des lois connues de la psychologie. L'originalité de la psychanalyse ne se manifeste alors que négativement, sous la forme d'une inadéquation entre les faits et les théories disponibles. Mais, en vertu de la scission initiale entre les deux plans, cette inadéquation ne peut apparaître que comme provisoire et non comme constitutive. Dès lors, il s'agit seulement d'élargir les catégories de la psychologie classique, de telle sorte qu'elle devienne capable de recevoir les acquisitions nouvelles. D'où l'élaboration des hypothèses topiques, énergétistes et par conséquent quantitatives qui caractérisent la métapsychologie freudienne. Ainsi, une fois que l'attitude réaliste de la psychologie classique est adoptée, l'incompatibilité entre les faits et la théorie ne peut jamais éclater puisqu'il sera toujours possible de surmonter une inadéquation provisoire en construisant de nouveaux concepts. Freud va donc de la psychanalyse à la psychologie ; son problème est de trouver ou de construire les concepts de la psychologie classique dans le cadre desquels peuvent rentrer les faits mis au jour par l'analyse. La démarche de Politzer consiste, au contraire, à aller de la psychologie à la psychanalyse ; il s'agit pour lui de thématiser la psychologie nouvelle qui a rendu les découvertes possibles. Ainsi, l'attitude de Freud était inévitable pour deux raisons : « d'abord parce que, vu les idées fondamentales de l'époque, les découvertes psychanalytiques apparaissent immédiatement comme des faits psychologiques au sens classique du mot, et ensuite parce que, abordant la psychologie une fois que

l'œuvre véritablement créatrice est déjà terminée, l'impuissance de la psychologie ne peut pas éclater» (p. 218).

2. Révolution copérnicienne

Toutefois, «il serait étonnant qu'en dépit de leur allure abstraite, (les travaux notionnels) ne gardent pas quelque chose de cette inspiration concrète qui a fait naître les découvertes» (p. 220). On peut montrer en effet que le concept d'inconscient implique une attitude générale qui déborde sa signification dogmatique ou abstraite. La notion d'inconscient, nommant des faits psychologiques dont le sujet n'a pas une connaissance intégrale, qui n'existent pas sur le mode du «pour soi», signifie bien la fin de l'hégémonie de l'introspection. Cet abandon de l'introspection n'est pas par lui-même original : il motive également la démarche de la psychologie objective. Seulement, celle-ci lui substitue une méthode permettant de rejoindre les faits psychologiques en les mettant en rapport avec des processus physiologiques : en renonçant à l'introspection, elle abandonne l'étude des faits psychiques eux-mêmes au profit de données objectives qu'elle a mises en rapport avec ceux-là. Pour Freud, au contraire, l'inconscient est un inconscient *psychique*; sa critique de l'introspection porte sur son aptitude à explorer le psychique lui-même : Freud ne substitue pas des phénomènes objectifs aux phénomènes psychiques, mais conçoit le psychisme comme une réalité qui dépasse le pour soi. Bref, la définition classique du fait psychologique se trouve remise en question *sur le plan même du psychique*. Il est vrai qu'il n'abandonne pas le «pour soi» et reste même tributaire du point de vue de la conscience dans sa détermination de l'inconscient. Mais, en mettant l'inconscient au cœur du psychisme, il assume une définition du psychique qui le disjoint essentiellement du pour soi. S'il est vrai que l'inconscient peut devenir conscient, il ne faut pas oublier que les faits de conscience plongent profondément dans l'inconscient et peuvent passer en lui (refoulement) : «il est évident que les faits psychologiques, qu'ils soient conscients ou inconscients, participent à la même essence, et cette essence

est située plus profondément que la conscience puisque les faits conscients peuvent, sans perdre leur essence psychologique, devenir inconscients» (p. 223). La dualité de la conscience et de l'inconscient, à laquelle répond la dualité de l'abstrait et du concret, est finalement dominée par le point de vue de l'inconscient : le psychisme est essentiellement autre que la conscience. La perspective de Freud est bien celle d'une psychologie concrète : il s'agit pour lui de « définir le psychique en tant que psychique, c'est-à-dire en évitant toute confusion avec la physiologie, la biologie ou toute autre science de la nature ou de l'homme en tant que nature, tout en faisant abstraction de l'hypothèse d'après laquelle le psychique nous est donné dans une perception sui generis » (p. 223). Par là même, elle donne les conditions d'une méthode objective en psychologie : celle-ci doit pouvoir se distinguer de l'introspection tout en échappant à la physiologie ou la biologie.

La psychanalyse représente la première mise en question radicale du caractère privilégié de la connaissance psychologique. En effet, ce qui peut être connu de manière immédiate, à savoir les données psychiques existant sur le mode du pour soi, n'est pas encore un objet psychologique. Les faits psychiques essentiels sont inconscients et « ils ne peuvent donc être connus que d'une façon *médiate*, soit grâce à l'intervention d'un observateur extérieur, soit grâce à des procédés de raisonnement analogues à ceux dont se servent les autres sciences » (p. 222). Ainsi, du point de vue de la psychanalyse, le sujet de la connaissance n'est pas, vis-à-vis des phénomènes psychiques, dans une situation plus privilégiée que lorsqu'il se trouve en face de n'importe quel objet. Avec la psychanalyse, une connaissance objective en psychologie devient possible, qui n'ait pas pour prix la perte de la spécificité de l'objet psychique, c'est-à-dire l'identification avec la physiologie. C'est pourquoi Politzer va jusqu'à parler, à propos de Freud, de *révolution copernicienne*, ce qu'il faut bien sûr entendre au sens kantien : la connaissance psychologique n'est désormais plus soumise à son objet, dont elle aurait une intuition immédiate, elle le construit, conformément aux exigences de l'objectivité. Comme l'écrit Politzer,

tout l'intérêt des psychologues s'est déplacé des données de la perception psychologique immédiate vers les données qui ne peuvent plus du tout être considérées comme telles, mais qui sont *construites*, et par là même toute l'idéologie de la psychologie classique se trouve remise en question (p. 228).

3. *Deux exemples*

Il reste à montrer que, par delà l'attitude concrète qui est impliquée par l'inconscient, la psychanalyse a amorcé une théorisation adéquate à son orientation profonde. Politzer prend deux exemples – l'identification, en tant qu'elle se distingue de l'imitation, et le complexe d'Œdipe – sur lesquels il ne s'attarde malheureusement pas. Il s'agit dans les deux cas d'actes doués de sens, c'est-à-dire d'attitudes subjectives et non pas de processus impersonnels : ils sont taillés dans le tissu d'une vie concrète. Mais, d'autre part, ils ne se réduisent pas au contenu concret de cette vie : il s'agit de types de comportement ou de formes qui donnent la clef de toute une série d'attitudes et ne valent pas seulement pour un individu singulier. Ainsi, quoique complexes, ces notions sont élémentaires car elles seules permettent de rendre compte de la vie effective : l'élément n'est plus ici un atome psychique mais une unité organisée, une forme. On voit donc en quoi l'identification et l'Œdipe répondent bien aux exigences de la psychologie concrète. Il s'agit à la fois de « segments d'une vie » et de « grands schémas dramatiques » et, à dire vrai, la distinction est encore abstraite car les moments d'une vie expriment ces formes et celles-ci n'existent pas à part des contenus qui les incarnent. Ainsi, ces notions sont à la fois enracinées dans la vie concrète et douées d'une valeur explicative, puisqu'elles ne se réduisent pas aux données biographiques individuelles. Grâce à elles, la psychologie atteint le concret sans se réduire à une description pure et simple ; elle est en possession d'un principe explicatif objectif sans quitter le psychisme et retomber dans le physiologique. Le drame se trouve expliqué sans devenir pour autant impersonnel.

CONCLUSION

Nous l'avons vu, une psychologie positive doit satisfaire à trois conditions : elle doit être une science *a posteriori* ; elle doit être originale, c'est-à-dire étudier les faits irréductibles aux objets des autres sciences ; elle doit être objective, ce qui exige de définir des faits en droit universellement accessibles (p. 242). Les introspectionnistes sacrifient la troisième condition, les objectivistes la seconde. Par là même, tous deux ne peuvent satisfaire à la première condition : aux faits sont substituées des réalités « mythiques ». La racine de cette impuissance théorique réside dans le réalisme psychologique : le tort de la psychologie classique est de rechercher le fait psychologique dans une donnée simple, immédiatement accessible à une perception. À l'inverse, parce qu'elle échappe au réalisme, parce qu'elle met au jour l'originalité du fait psychologique, la psychologie concrète souscrit aux conditions d'une psychologie authentique : avec elle naît la psychologie positive. En effet, elle a pour champ d'étude le drame ou le comportement humains. Soit, par exemple, un geste. Ce qui intéresse le psychologue n'est pas le mouvement comme réalité physique, ni le processus physiologique qui le sous-tend : à ce niveau, le geste est le geste de n'importe qui, une réalité en troisième personne située au plan de la nature. Le fait psychologique est ici constitué par « le geste éclairé par le récit » (p. 249), geste *humain*, c'est-à-dire doué de *sens* : « le fait psychologique n'est pas le *comportement simple*, mais précisément le *comportement humain*, c'est-à-dire le *comportement en tant qu'il se rapporte, d'une part, aux événements au milieu desquels se déroule la vie humaine, et, d'autre part, à l'individu, en tant qu'il est le sujet de cette vie* » (p. 248). En effet, le comportement est signifiant en tant qu'il est l'acte d'un sujet et, dans cette mesure, il s'intègre de manière cohérente à l'ensemble des événements d'une vie. La dimension subjective ou signifiante du comportement peut être saisie au niveau de sa forme, qui transparait dans d'autres comportements. Loin d'intervenir comme l'indication d'une vie intérieure, le récit a précisément pour fonction de faire apparaître le sens du comportement en le

rapportant au contexte des événements et des actes dans lesquels il s'insère ; ces événements n'interviennent pas à titre de causes mais comme instruments de reconnaissance de la forme que ce comportement incarne. Autrement dit, l'appartenance des comportements à une même subjectivité se lit dans le rapport signifiant qui les articule, dans la totalité unitaire qu'ils constituent. Dès lors, s'il est vrai que la « charpente » du drame appartient à l'espace, puisque le comportement a nécessairement un substrat corporel, le drame lui-même, en tant qu'acte signifiant, échappe à l'espace. Il suit de là que le drame ne peut faire l'objet d'une perception externe : en tant qu'elle n'a affaire qu'à des données matérielles ou spatiales, l'ordre du sens immanent à un comportement lui échappe nécessairement. L'originalité du fait psychologique implique donc un acte plus complexe qu'une simple intuition :

la constatation du comportement humain résulte, pour le psychologue, non pas d'une simple *perception*, mais de la perception compliquée d'une *compréhension*, par conséquent le fait psychologique n'est pas une donnée *simple* : en tant qu'objet de la connaissance, il est essentiellement *construit* (p. 249).

Ainsi, à la différence de la psychologie objective, la psychologie concrète respecte bien l'originalité du fait psychologique.

Cependant, si Politzer refuse de situer le fait psychologique sur le plan de l'objectivité naturelle, ce n'est pas pour en faire un moment de la vie intérieure. Ce serait être tributaire de l'alternative entre l'extériorité et l'intériorité, que toute cette analyse a précisément pour fonction de récuser. En effet, le récit qui accompagne le comportement n'intéresse la psychologie concrète qu'en tant qu'il éclaire le drame, autrement dit du point de vue de sa *signification*. Il ne s'agit donc pas d'adopter l'attitude réaliste et d'interpréter ce récit comme l'expression d'un second récit intérieur mettant en rapport de manière impersonnelle des contenus de conscience. Le récit ne vaut que parce qu'il éclaire le drame qui a lieu devant nous, parce qu'il permet de découvrir un sens inhérent au geste. Si le sens du drame n'est pas extérieur, au sens

spatial, il n'est pas intérieur, au sens de l'intimité psychique : la signification que révèle le récit est inséparable de son déploiement actif et actuel au sein du comportement. Il est vrai que tel drame peut être accompagné de sentiments ou de pensées, qui constituent « comme la doublure spirituelle du geste » (p. 255). Mais la psychologie concrète s'arrête au seuil de ces contenus psychiques, dont se revendique la démarche introspective. Autrement dit, la psychologie concrète doit se garder de la métapsychologie. Le fait psychique fait l'objet d'une compréhension et, à ce titre, il ne saurait être confondu avec un contenu positif susceptible d'une constatation. Tout comme elle interdisait de situer le fait psychique au plan de la nature spatiale, l'insistance sur le sens exclut la position d'une seconde réalité intérieure, parallèle à la réalité naturelle. Situé au-delà de la réalité matérielle, le sens demeure en-deçà de la réalité spirituelle. Il suit de là que « si le drame n'est ni intérieur ni extérieur au sens spatial du terme, il est cependant "extérieur" au sens logique », c'est-à-dire « extérieur à l'acte de connaissance qui l'aborde » (p. 251). Le drame n'est pas perçu dans un vécu intime mais saisi du dehors, comme n'importe quelle réalité naturelle : il est objectif « non pas parce qu'il se confond avec l'objet des sciences de la nature et est ce qu'ils sont, mais parce qu'il se comporte de la même manière devant la connaissance » (p. 252). Il est objectif car le psychologue n'a pas à projeter la connaissance au sein de son objet. Par là même, quoiqu'elles ne soient pas expérimentales, les données de la psychologie concrète sont universellement accessibles et vérifiables. La seconde condition essentielle à laquelle doit souscrire la psychologie se trouve satisfaite. Avec la notion de drame, une authentique psychologie peut se constituer puisqu'il est « original et proprement psychologique sans être intérieur, et qu'il est objectif sans être de la matière ou du mouvement » (p. 250).

Le but de Politzer est de faire une « synthèse » (p. 247) entre psychologie objective et psychologie subjective, ou encore de dépasser l'alternative entre l'intériorité et l'extériorité conçues comme réalités positives. Si l'ouvrage de Politzer est essentiellement critique, il tente néanmoins d'esquisser cette troisième

voie, c'est-à-dire de donner une idée de la méthode et de l'objet propres de la psychologie concrète. Or, cette esquisse révèle selon nous une hésitation, voire une tension. Si Politzer récuse le réalisme et le dualisme qui caractérisent la psychologie classique, il ne parvient pas à déterminer l'originalité du fait psychologique et de la méthode qui y donne accès d'une manière adéquate à ses exigences critiques, ce qui revient à dire qu'il demeure en partie tributaire des catégories qu'il dénonce. La critique du réalisme de la matière ou de l'esprit appelle une refonte *philosophique* qu'il ne conduit pas à son terme et qu'il ne peut sans doute pas assumer. Ce qui revient à dire qu'une certaine tension se fait jour entre les deux exigences essentielles qu'il met en avant : l'idée de l'objectivité qu'il revendique, finalement empruntée aux sciences de la nature, lui interdit de reconnaître pleinement l'originalité du fait psychique.

En effet, son analyse de la notion centrale de drame manifeste deux orientations distinctes. D'un côté, il dénonce le caractère mythique des catégories de la psychologie classique, notamment de l'intériorité, et il insiste donc sur l'originalité et l'irréductibilité du drame. Cependant, d'autre part, le drame est lui-même ressaisi à partir de la distinction entre une extériorité physique et une intériorité psychique : le drame est un geste qui se déploie dans l'espace et qui est accompagné de pensées ou de sentiments. Il est significatif à cet égard que Politzer ne puisse caractériser le drame que comme « le geste éclairé par le récit [...] et non le geste à part, ni le contenu réalisé du récit » (p. 248) : le drame est saisi encore négativement, au point d'intersection des deux domaines qui faisaient l'objet de la psychologie classique. Autrement dit, tout en mettant la notion de drame au centre, Politzer ne parvient pas à lui conférer une originalité ontologique, c'est-à-dire à contester radicalement la priorité et l'antériorité du dualisme que le drame a pour fonction de récuser. Or, une analyse conséquente du drame exigerait non seulement de remettre en cause l'intériorité mais d'interroger le statut de l'extériorité, de ressaisir l'une et l'autre à partir d'un sens d'être plus profond auquel le drame nous donne accès : la reconnaissance de l'originalité du drame

exigerait une véritable réforme ontologique. Tout en définissant le fait psychique comme drame, Politzer continue de le situer au sein d'une nature ; la spécificité du fait psychique et de son mode d'extériorité ne le conduit pas à remettre en question le sens d'être du monde dans lequel le drame se déroule. En vertu de l'hétérogénéité entre la vie et la connaissance, il ignore le fait que perception et connaissance sont des faits psychiques et susceptibles, à ce titre, d'une analyse dramatique : de manière peu conséquente, il maintient la distinction entre un acte de connaissance désintéressée et une existence dramatique, comme si la connaissance était étrangère à la vie humaine, comme si celle-ci ne pouvait être qu'objet et jamais sujet d'une connaissance. Or, il va de soi que si la connaissance elle-même était saisie du point de vue psychologique, comme comportement signifiant, acte humain, il deviendrait impossible de conférer à la nature objective une priorité ontologique et à la connaissance, psychologique en particulier, le mode d'objectivité que Politzer lui accorde. Mais en vertu de cette scission entre la vie et la connaissance, c'est-à-dire entre l'homme comme objet de la psychologie et l'homme comme sujet de la science, Politzer n'est pas en mesure de tirer les conséquences ontologiques qu'impose la notion de drame : il ne peut donc que situer le drame dans un monde objectif et le définir par référence aux catégories ontologiques de la psychologie classique. La tension est alors inévitable. D'un côté, l'originalité du drame est mise en avant : Politzer met l'accent sur la catégorie de *sens* et définit le geste propre de la psychologie comme *compréhension ou interprétation*. De l'autre, Politzer insiste, contre l'introspection, sur l'extériorité du drame : il en fait un comportement qu'un récit vient éclairer et ne peut définir alors la démarche psychologique que comme une *construction*. Dans le premier cas, le drame a une identité spécifique, correspond à un sens d'être original, alors que, dans le second, il n'est que le produit du sujet connaissant, c'est-à-dire la détermination objective d'un comportement à la lumière d'un récit. Politzer passe d'une orientation à l'autre comme si elles étaient équivalentes alors que seule la première assume l'originalité du fait psychologique.

Ainsi, parce qu'il ne parvient pas à proposer une définition du fait psychologique qui réponde également aux deux exigences qu'il met en avant, Politzer est inévitablement conduit à donner à son analyse deux orientations distinctes. D'un côté, lorsqu'il s'attache à l'objet de la psychologie, il a le souci de mettre en avant la spécificité de la vie humaine et s'oppose alors aux deux courants classiques qui la délaissent au profit d'abstractions. À ce niveau, il trouve des points d'accord avec la psychologie de la forme. Mais, lorsqu'il en vient à la connaissance psychologique elle-même, sa critique s'adresse essentiellement à l'introspection ; dès lors, il emprunte sa conception de l'objectivité à la psychologie objective elle-même, c'est-à-dire finalement aux sciences de la nature, à ceci près que l'extériorité de l'objet vis-à-vis de la connaissance a un sens seulement logique et non pas spatial. Comme celle de la physique, la démarche de la psychologie est définie comme une construction. Il est alors inévitable que la caractérisation du fait psychique s'en trouve affectée et que son originalité ne soit plus assumée. À ce niveau, Politzer se rapproche du behaviourisme et il est d'ailleurs significatif que, parmi les courants psychologiques autres que la psychanalyse, Politzer accorde une place prépondérante à Watson. Il est donc clair que Politzer tente de maintenir une scission entre la vie, objet de la psychologie, et le sujet abstrait de la connaissance en général, extérieur à cette vie, de concilier l'originalité de l'objet psychologique avec une conception de l'objectivité héritée de l'objectivisme qu'il récuse, conception élaborée contre l'introspection.

Or ces deux exigences ne sont pas conciliables. Ou bien on maintient cette idée de la connaissance mais la psychologie concrète reflue nécessairement sur une psychologie objective, au mieux de type behaviouriste ; ou bien on respecte l'originalité du drame comme comportement signifiant, mais la conception de la connaissance et, à terme, de l'Être, s'en trouve affectée. En effet, si le drame est bien doué de sens et susceptible d'une compréhension, on ne peut s'en tenir à la conception de l'intersubjectivité mise en avant par Politzer, on ne saurait maintenir une extériorité radicale entre la connaissance et la vie. La compréhension d'un drame

repose sur celle de mon propre drame ; la connaissance psychologique exige une certaine forme d'intériorité. Le geste d'autrui ne m'apparaît jamais comme un mouvement objectif qu'un récit viendrait éclairer ; il est immédiatement doué de sens parce qu'il fait écho à mes propres gestes, parce qu'il vient réaliser une possibilité de mon corps qui, à ce titre, déborde mon ipséité, n'est jamais vécue comme seulement mienne. S'il est vrai que l'introspection doit être écartée, il n'en reste pas moins que la compréhension de l'autre repose sur une compréhension de soi : il y a un rapport à soi du geste signifiant qui l'ouvre immédiatement au sens des gestes des autres, une intériorité qui rend possible la donation d'une extériorité. Autrement dit, la psychologie est bien une modalité de l'intersubjectivité, mais celle-ci n'implique pas une extériorité : le rapport de connaissance procède de la vie intersubjective qui est, précisément, par-delà l'alternative de l'intériorité et de l'extériorité. Le tort de Politzer est d'avoir voulu ressaisir d'emblée le drame d'un point de vue externe pour éviter les dangers de l'introspection au lieu de critiquer celle-ci *sur son propre terrain*, de ressaisir le drame en première personne, c'est-à-dire de mettre en évidence un rapport à soi du geste expressif qui, loin de nous enfermer dans une sphère intérieure, fonde la compréhension immédiate, non analogique, du drame de l'autre. Mais, naturellement, une telle démarche aurait exigé de renoncer à une certaine conception de l'objectivité. On ne peut respecter l'originalité du drame tout en tentant de l'intégrer, à titre d'objet, à une conception naturaliste de la connaissance. La reconnaissance véritable de la vie dramatique, qui impose de ressaisir la connaissance à partir de la vie, conduit à une refonte radicale du sens de l'objectivité, de la science et, partant, de l'être. Une vie dramatique ne peut être située au sein d'une nature objective : elle déploie un monde comme scène de ce drame, et ce monde est plus originaire que l'objectivité construite de la science. Assumée jusqu'au bout, la psychologie concrète rend possible une réforme de l'ontologie.

Le caractère concret du fait psychologique repose, selon Politzer, sur son appartenance à un sujet, dont il est l'expression active. Mais, force est de constater que cette identité subjective n'est

jamais thématifiée pour elle-même. Or, c'est inévitable dès lors que Politzer refuse d'aborder le drame autrement que d'un point de vue externe. Si la revendication du concret le conduit à juste titre à poser une singularité subjective du drame, sa conception unilatérale de l'introspection et sa revendication de l'objectivité lui interdisent de donner un contenu à cette subjectivité. Dès lors, situant le drame sur le plan de l'objet, il est conduit à invoquer des états internes, sentiments ou pensées, pour fonder la dimension signifiante du drame, et à restaurer ainsi, à son insu, l'introspection. À l'inverse, c'est seulement en renonçant à cette conception a priori de l'objectivité, c'est-à-dire en acceptant de thématifier le drame en première personne, qu'il aurait été en mesure de découvrir un sens neuf de la subjectivité, adéquat à son souci du concret, et, par conséquent, à éradiquer vraiment l'introspection.

La perspective de Politzer, novatrice et convaincante dans sa dimension critique ainsi que dans son programme de psychologie concrète, manifeste incontestablement une certaine indétermination sur le plan des fondements philosophiques. Or, il n'est pas certain que les choix philosophiques qu'il explicitera par la suite soient pleinement adéquats au projet d'une psychologie concrète.

VI

GEORGES POLITZER (1903-1942)

par Nicole Racine-Furlaud¹

Né le 3 mai 1903 à Nagyvarad (Hongrie, devenue Oradea-Mare en Roumanie) dans une famille juive hongroise assimilée, Georges Politzer arriva à Paris à dix-huit ans pour suivre des études supérieures. Son père, médecin de canton, fonctionnaire de l'ancienne Hongrie, exerça d'abord en Slovaquie, puis dans un petit centre industriel, non loin de Budapest. En 1918, à l'âge de quinze ans, encore au lycée de Szeged, le jeune Georges adhéra au Parti communiste, « adhésion purement sentimentale », écrit-il dans l'autobiographie qu'il rédigea pour la commission des cadres en novembre 1933 ; il y affirma que l'attitude « autoritaire » de son père vis-à-vis des paysans et des ouvriers avait eu une influence décisive sur ses premières révoltes sociales. Lors de la Commune hongroise, Georges Politzer travailla à l'hôtel de ville de Szeged et suivit les révolutionnaires lors de l'évacuation de la ville. Après l'échec de la Commune il ne fut pas inquiété. Ayant achevé ses études secondaires en 1921, il quitta la Hongrie pour Paris et s'inscrivit à la Sorbonne.

1. Cette notice est d'abord parue le *Dictionnaire biographique, mouvement ouvrier, mouvement social*, Paris, Éditions de l'Atelier, 2006. Je tiens à remercier Claude Pannetier, éditeur de cet ouvrage, pour avoir permis sa publication dans ce volume.

Dénué de ressources, il fut aidé par l'Association des étudiants protestants et par le professeur Eisenmann qui lui fit attribuer une bourse de l'instruction publique. En 1922-1923, il obtint un prêt de la Jewish Colonial Association (ICA). En 1923, il réussit la licence de philosophie et l'année suivante soutint son diplôme d'études supérieures. Il fut naturalisé français en 1924. À la Sorbonne, il se lia avec d'autres étudiants en philosophie, Pierre Morhange, Henri Lefebvre, Norbert Guterman qui lui fit connaître le mathématicien Mandelbrojt. Lefebvre, très proche de Politzer jusqu'en 1929, a évoqué dans *La Somme et le reste*, le climat d'effervescence intellectuelle dans lequel ils firent leurs études et l'état d'esprit qui les rapprocha : refus du rationalisme dominant la Sorbonne incarné par la philosophie de Léon Brunschvicg, mépris pour la philosophie de pure intériorité de Bergson, quête de nouveau, désir de faire aboutir une « révolte de l'esprit ». Ces refus et ces exigences sont la source de l'aventure du groupe et de la revue *Philosophies* lancée en mars 1924, avec le parrainage de Max Jacob, à l'initiative de Morhange qui faisait un peu figure de chef.

Dans le groupe de *Philosophies*, Georges Politzer, au physique vigoureux, la chevelure rousse, de tempérament violent, jouait un rôle original ; c'était « peut-être le plus doué, mais le plus bizarre, le plus outrancier » écrit Henri Lefebvre qui rappelle aussi la « grande voracité intellectuelle » de Politzer, ses « éclairs de génie théoriques ». L'« aura » de Politzer venait aussi de ses liens avec les événements révolutionnaires hongrois. Enfin Politzer, contrairement ses camarades, avait lu Sigmund Freud. Séjournant à Vienne avant de rejoindre Paris, il avait suivi les séminaires de la Société psychanalytique. « Il avait adopté la psychanalyse avec un sectarisme spontané » (Henri Lefebvre) et pratiquait l'auto-analyse ; un de ses premiers articles fut consacré à la psychanalyse². Georges Politzer suivit l'évolution du groupe que Paul Morhange conduisit à un rapprochement avec d'autres groupes

2. « Le mythe de l'anti-psychanalyse », *Philosophies*, mars 1925.

d'avant-garde à l'occasion de la guerre du Rif. Les membres du groupe « Philosophies » signèrent avec les rédactions de *Clarté* et de *la Révolution surréaliste* l'appel aux intellectuels d'Henri Barbusse (*L'Humanité*, 2 juillet 1925). La rédaction du manifeste commun « La Révolution d'abord et toujours³ » concrétisa ce rapprochement, exprimant la fois un esprit de révolte radical et la reconnaissance de « la forme sociale de la Révolution ». Ce rapprochement, malgré ses avatars (échec du projet de revue commune, *La Guerre civile*, rupture entre Breton et Morhange en raison de l'affirmation par celui-ci d'un certain spiritualisme) marqua une étape sur le chemin qui conduisit la plupart des membres de « Philosophies », à adhérer au Parti communiste en 1929. Cependant l'échec d'une action commune marqua ce qu'Henri Lefebvre appelle la fin du « prophétisme » et des manifestes, le retour des préoccupations plus philosophiques. Le groupe lança une nouvelle revue, *L'Esprit* (deux livraisons, mai 1926 et janvier 1927). Georges Politzer et Henri Lefebvre, se cherchant une filiation, se mirent d'accord sur Schelling ; le premier traduisit de l'allemand les *Recherches philosophiques sur l'essence de la liberté humaine*⁴, auxquelles le second donna une longue préface. Politzer s'affirmait alors « post-révolutionnaire », légitimant le matérialisme historique sur le plan de l'action⁵.

En octobre 1925, Politzer fut nommé professeur délégué au lycée de Moulins (Allier). En 1926, il réussit l'agrégation de philosophie [et, quelques mois plus tard, il déposa un sujet de thèse⁶]. Il fut nommé professeur au lycée de Cherbourg (Manche), puis enseigna Évreux (Eure), Saint-Maur-des-Fossès (Seine) au lycée Marcelin Berthelot. Durant toute la période où il fut professeur de l'enseignement secondaire (1926-1939), il milita dans le syndicalisme enseignant aux côtés de Jean Bruhat, Jean Baby, Auguste Cornu, Maurice Husson. En 1929, Politzer participa avec ses amis, Paul Morhange,

3. *L'Humanité*, 21 septembre 1925.

4. Paris, Rieder, 1926.

5. *L'Esprit*, mai 1926.

6. Ajout de Giuseppe Bianco.

Paul Nizan, Georges Friedmann, Norbert Guterman l'aventure de la *Revue marxiste*⁷, rendue possible par les fonds fournis par Friedman qui permirent la création d'une maison d'édition, « Les Revues », éditrice de la *Revue de psychologie concrète*, confiée à Politzer. Patronnée par Charles Rappoport, alors en disgrâce au sein du parti, mais respecté pour sa connaissance du marxisme. La *Revue marxiste* se donna pour but de faire connaître le marxisme comme « méthode de recherche et d'action révolutionnaire », tout en gardant son indépendance vis-à-vis du parti. Première revue théorique marxiste en France, la revue naquit paradoxalement au moment où, comme le rappelle H. Lefebvre, se mettait en place la stalinisation idéologique du marxisme. Georges Politzer collabora à la *Revue marxiste* sous le pseudonyme de Félix Arnold, y donnant dès le premier numéro un article sur *Matérialisme et empirio-criticisme* de Lénine, puis des comptes rendus critiques sur *Au-delà du marxisme* d'Henri de Man en avril 1929. Cependant, ainsi que le souligna H. Lefebvre dans *L'Existentialisme*, Georges Politzer faisait en 1929 un peu « cavalier seul », s'intéressant essentiellement à la psychologie et à la psychanalyse ; il se proposait de « désubstantifier » certains concepts comme celui de l'inconscient freudien.

En 1928, il publia sa *Critique des fondements de la psychologie*, où il développa l'idée d'une psychologie concrète, et qui voulait être le premier volume de *Matériaux pour la critique des fondements de la psychologie* qui ne virent jamais le jour. En février et juillet 1929, parurent deux numéros de la *Revue de psychologie concrète* fondée par Georges Politzer. En deux substantiels articles (republiés dans *Écrits II*) il étudiait la crise actuelle de la psychologie et de la psychanalyse et cherchait à fonder une psychologie nouvelle, la psychologie concrète. Il ne craignait pas de polémiquer avec A. Hesnard, l'un des pionniers du freudisme en France. 1929 fut également l'année où Politzer publia, sous le pseudonyme d'Arouet alors qu'il effectuait son service militaire, *La Fin d'une parade*

7. N. 1, février 1929.

philosophique le bergsonisme, critique de la métaphysique et de la psychologie bergsoniennes. Georges Politzer, à mesure qu'il adoptait le marxisme, prenait conscience des impasses théoriques auxquelles conduisait la « psychologie concrète » qu'il avait envisagée à travers la critique de la psychologie classique et sa lecture de Freud. Politzer, par la suite, dénia toute valeur scientifique à la psychanalyse et condamna non sans sectarisme, toute tentative de concilier marxisme et psychanalyse; il attaqua le « freudomarxisme » dans *Commune*⁸. En 1939, après la mort de Freud, il dressa l'acte de décès de la psychanalyse, dans le dernier numéro de *La Pensée*, sous le pseudonyme de Th. W. Morris⁹.

Lors de la crise de la *Revue Marxiste* qui allait entraîner sa disparition, Georges Politzer se rangea ainsi que Paul Nizan et Jean Fréville, du côté de la discipline de parti, face à Paul Morhange et Norbert Guterman qui la refusèrent. « Nous qui sommes inexpérimentés comme militants et comme théoriciens, devons faire confiance au parti. Et fini "l'avant-garde"¹⁰. » Ce fut Politzer qui informa le parti de l'affaire de l'argent des « Revues » jouée la roulette de Monte-Carlo. Les noms de Politzer et Nizan sont absents du dernier numéro de la revue en août-septembre 1929; Morhange et Guterman sont exclus du parti¹¹. Politzer abandonna la *Revue de psychologie concrète*. Les relations de Politzer et de Lefebvre, nouées sous le signe de la recherche philosophique, s'altérèrent à mesure que le premier faisait le choix d'un militantisme intellectuel qui le conduisit à défendre une conception du marxisme que le second qualifiait d'« économisme ». Une brouille entre les deux amis survint au moment de la publication en 1936 de *La Conscience mystifiée*, écrit par Lefebvre en collaboration avec Guterman et centré sur la notion d'aliénation. Georges Politzer accusait cet ouvrage de « complicité avec l'ennemi ».

8. Novembre 1933, article repris dans *Écrits* II.

9. Repris dans *Écrits* II.

10. Lettre de Politzer à Nizan, 29 août 1929, publiée par Anne Cohen-Solal.

11. *L'Humanité*, 24 octobre 1929.

Dans *La Somme et le reste*, Lefebvre rappela que dans les années 1930, « on ne reconnaissait dans le marxisme français qu'une science, ou qu'un marxisme réduit à une seule science l'économie politique. Moyennant quoi Georges Politzer, un sectaire et un saint capable de subir le martyre, abandonna son œuvre de psychologie et de psychologue pour laquelle il était génialement doué » (p. 41). Après une crise intérieure dont témoigna Lefebvre, Politzer en vint, en effet, à dénier toute valeur scientifique à la psychologie. L'abandon par Politzer de ses recherches en psychologie, le fait qu'il se consacra essentiellement à l'économie politique et à la vulgarisation du marxisme pose à l'évidence de nombreuses questions. G. Politzer se crut-il obligé de devenir économiste parce que marxiste militant comme le pense Henri Lefebvre ? Le Parti communiste qui manquait d'économistes le poussa-t-il dans cette voie ? Dès le début de sa vie militante, G. Politzer fut intégré dans l'appareil du parti. Il entra d'abord au Bureau de documentation de la CGTU, sur la recommandation de Julien Racamond qui parla de ce jeune agrégé de philosophie, plein de bonne volonté, au responsable de cet organisme, Albert Vassart. Politzer se révéla « comme un travailleur infatigable », à la productivité considérable comme le rappela Vassart dans ses mémoires.

En septembre 1931, lorsque Vassart revint au secrétariat, Politzer resta au Bureau dont il enrichit les dossiers à destination des militants du parti et de la CGT. Ainsi le Bureau politique le chargea-t-il le 2 mars 1933 de préparer un dossier sur la politique du Parti socialiste, puis le 30 mars suivant, de rassembler la documentation sur André Tardieu. Jacques Duclos demanda à Politzer de réunir la documentation au moment de l'arrestation de Ernst Thaelmann. Le 8 mai 1933, le secrétariat le chargea de préparer avec Joanny Berlioz des dossiers sur l'activité du Parti communiste allemand avant et après l'arrivée de Hitler, afin de riposter aux critiques des trotskistes (Bibliothèque marxiste de Paris, dépouillement de Anny Burger). Responsable de la commission économique du comité central, il publia un nombre considérable d'articles sur des sujets économiques et sociaux dans *Les Cahiers du bolchevisme*, *L'Humanité*. Il enseigna la philosophie à l'Université ouvrière, fondée en décembre 1932.

Il figure au sommaire du Cours de marxisme¹², publié par le Bureau d'éditions en 1937, avec un cours sur l'État. Un ouvrage posthume, *Les Principes élémentaires de philosophie*, publiés par les Éditions sociales en 1948, grâce aux notes prises par l'un de ses élèves durant l'année 1935-1936, permet de se rendre compte de la volonté pédagogique de Politzer. Cet ouvrage, plusieurs fois réédité, fut durant longtemps le manuel philosophique de base des militants¹³. Jean Bruhat peut, à juste titre, dans ses mémoires souligner que ce manuel donne une vision simplifiée de la pensée de G. Politzer ; il n'en reste pas moins que celui-ci développait la version stalinisée du marxisme régnant alors dans le mouvement communiste et copiait, comme le remarque Jacques Milhau, le modèle des écoles du PC de l'URSS.

Au printemps 1935, Étienne Fajon, responsable des écoles du parti, chargé de constituer une section d'éducation auprès du Comité central s'adressa à G. Politzer et à Jacques Solomon, professeurs à l'université ouvrière. À partir d'avril 1935, Georges Politzer fit un cours à l'école élémentaire de Gennevilliers puis à l'école centrale du parti installée à Arcueil. Le local en avait été trouvé par son épouse Maïe Politzer (Marie Lacarde), ancienne sage-femme, militante communiste depuis octobre 1930 et alors secrétaire du maire Marius Sidobre. Il assura les cours de philosophie dans la session de six mois, dont la première eut lieu de février à août 1937. Il devint l'ami personnel de Fritz Glaubauf. Responsable de l'École centrale, E. Fajon rapporte qu'au début de son enseignement, Politzer avait heurté des élèves « faute d'avoir contrôlé son naturel caustique » ! De leur côté, Politzer et Solomon ne manquaient pas de reprocher à Fajon sa propension au simplisme ! Jean Bruhat qui professait également à l'École centrale d'Arcueil rapporta que le formalisme de l'enseignement dispensé irritait souvent Politzer. Membre de l'AEAR, G. Politzer fut chargé de tirer les conclusions de l'enquête de *Commune*

12. 1^{re} année, 1934-1936.

13. Guy Besse et Maurice Caveing en donnèrent une version développée en 1954, sous le titre de *Principes fondamentaux de philosophie*.

« Pour qui écrivez-vous ? » en juin 1934 et de défendre une ligne de relative ouverture en direction des intellectuels bourgeois. Il se révéla d'une orthodoxie sans faille, dénonçant comme trahison toute critique vis-à-vis de l'URSS (voir son article sur *De la Sainte Russie à l'URSS*. de G. Friedmann, *Cahiers du bolchevisme*, mai-juin 1938). Politzer menait toutes ses tâches militantes, enseignement, journalisme, documentation, avec un sens de la discipline et de sacrifice relevé par tous ceux qui l'ont connu.

La fin des années 1930 marqua cependant pour Politzer le retour à une réflexion d'ordre plus philosophique. Selon le témoignage de Bruhat, ce fut Thorez qui demanda à Jacques Duclos de libérer les intellectuels invitant, dans l'intérêt du parti, à les rendre à leur tâche de spécialistes. Politzer contribua en 1937 à l'hommage rendu par le Parti communiste à Descartes pour le tricentenaire du *Discours de la méthode*. En 1938, il traduisit avec Solomon la *Dialectique de la nature* de F. Engels. Il participa à la fondation du Groupe d'études matérialistes qui se réunissait dans le bureau de P. Langevin, à l'École de Physique et Chimie, rue Vauquelin, et dont le but était d'étudier l'apport du marxisme aux sciences. Il appartient naturellement à l'équipe qui lança, dans le prolongement de ce groupe, la revue *La Pensée*, « revue du rationalisme moderne¹⁴ ». C'est à l'affirmation d'un rationalisme moderne, issu de Descartes et de la philosophie des Lumières, que G. Politzer se consacra, en accord avec le parti dont il disait qu'il était « le parti de la Raison militante¹⁵ ». Son article dans le premier numéro de *La Pensée*, « La Philosophie et les mythes » (*Écrits I*) fut essentiellement consacré à dénoncer le retour offensif de l'obscurantisme, sous la forme du racisme théorisé par Alfred Rosenberg mais il était également sans indulgence pour les courants philosophiques qui lui semblaient raviver l'irrationalisme (Bergson, Heidegger, René Le Senne, Gabriel Marcel).

14. N. 1, juin 1939.

15. « La Philosophie des Lumières et la pensée moderne », écrit pour le 150^e anniversaire de la Révolution française, *Cahiers du bolchevisme*, juillet 1939.

Mobilisé en 1939, G. Politzer fut affecté comme caporal dans l'intendance à l'École militaire. Après sa démobilisation en août 1940, il fut, avec Solomon et Decour, à l'origine de la résistance universitaire et intellectuelle communiste, en lançant dès l'automne 1940 le périodique clandestin, *L'Université libre*, puis en février 1941 *La Pensée libre*. L'idée de toucher et d'organiser les universitaires revint à Politzer. Pierre Villon a rappelé qu'après sa démobilisation, Politzer avait fait connaître ses projets à Duclos, notamment celui de l'envoi d'une lettre « boule de neige » aux universitaires ; Villon, chargé par Jacques Duclos de servir d'intermédiaire entre la direction clandestine et Politzer, a attesté qu'à la veille de son arrestation le 8 octobre 1940, il avait discuté avec Politzer, Solomon et Decour du projet d'un journal destiné aux universitaires. Le lancement de *L'Université libre* décidé donc avec l'accord du parti, se fit dans le contexte du mouvement de protestation né de l'arrestation de P. Langevin par les Allemands le 30 octobre 1940. Le premier numéro de *L'Université libre*, daté de novembre 1940, sortit en même temps que l'appel du parti « Aux intellectuels du parti » dont on peut penser, comme l'écrit Bourderon, qu'il a été largement inspiré et rédigé par Politzer¹⁶. Les premiers numéros de *L'Université libre*, à l'automne 1940, rédigés exclusivement par Politzer, Solomon, Decour, se distinguaient par un ton nettement antifasciste, notamment par la dénonciation de l'antisémitisme de Vichy et de l'occupant. En revanche, l'appel « Aux intellectuels français » dans lequel on reconnaît des thèmes chers à Politzer (lutte contre l'obscurantisme au nom des idéaux des Lumières) se plaçait clairement dans le cadre des analyses sur la guerre impérialiste, analyses reprises dans *L'Université libre* en 1941. *La Pensée libre* se voulait l'héritière de *La Pensée* de 1939 ; elle se réclamait du marxisme et exaltait le système soviétique l'éditorial du premier numéro qui exprimait la volonté de faire entendre la voix de la pensée française interdite, puis la publication dans le numéro deux (janvier 1942) du manifeste des écrivains

16. *Cahiers de l'IRM*, n. 14, 1983.

de la zone occupée annonçaient les *Lettres françaises*, ouvertes à tous les écrivains résistants, que préparait Decour à la veille de son arrestation. Ce fut dans le premier numéro de *la Pensée libre* (février 1941) que Politzer publia, sous le pseudonyme de Rameau, sous le titre *L'obscurantisme au XX^e siècle*, une réponse à la conférence d'Alfred Rosenberg à la Chambre des Députés en novembre 1940, première version de *Révolution et contre-révolution au XX^e siècle. Réponse à Sang et Or d'Alfred Rosenberg*, qui parut en brochure clandestine, éditée par le parti communiste, fin 1941, tirée à 10 000 exemplaires et même traduite en allemand.

D'après Roger Bourderon, qui a présenté ces écrits clandestins de 1941 (Politzer contre le nazisme), Politzer aurait fait part de son projet de riposte à Rosenberg, dès décembre 1940, à Arthur Dallidet, qui en aurait informé Duclos et Frachon ; une réunion à quatre aurait eu lieu en janvier ou février 1941 dans un immeuble de la rue Thureau-Dangin (xv^e arr.) qui communiquait avec celui où habitait Jacques Duclos. Une autre brochure clandestine intitulée *L'Antisémitisme, le racisme, le problème juif*, éditée par le Parti communiste en 1941 et qui est parfois attribuée à Politzer, ne serait pas de lui. D'après l'historiographie communiste, ancienne et récente, Politzer aurait été chargé par Benoît Frachon, responsable de la direction clandestine, de transmettre le 6 juin 1940 à Anatole de Monzie, membre du gouvernement, les propositions du Parti communiste pour la défense de Paris. Le texte original de ces propositions – dont la première mention se trouve, dans un tract de 1943 – n'a jamais été retrouvé. Un des derniers témoins vivants de cette affaire, Mounette Dutilleul a confié son récit à Denis Peschanski qui le transcrit ainsi :

Le ministre A. de Monzie, lors de la campagne de France, aurait posé à un proche du savant Paul Langevin la question de l'attitude des communistes en cas de menace contre Paris. Il aurait aussi formulé le désir de rencontrer Marcel Cachin ou un autre dirigeant du Parti. L'information parvient à Politzer, alors mobilisé à l'École militaire, qui la transmet à Frachon par l'intermédiaire de Mounette Dutilleul.

Avec Politzer qu'il a fait chercher, et Arthur Dallidet, Frachon rédige la lettre dite du 6 juin dans laquelle sont indiquées les propositions du PCF. Cette lettre remonte la filière, mais personne ne sait depuis lors ce qu'elle est devenue...¹⁷

Dans l'épilogue des *Communistes* paru en 1951, Aragon a raconté cette démarche de Politzer (qu'il avait par ailleurs évoqué dans le roman sous les traits de Michel Felzer), en faisant de Solomon l'intermédiaire entre de Monzie et Politzer, alors mobilisé à l'École militaire (dans la postface à la seconde édition des *Communistes*, parue en 1966, Aragon qui avait décrit dans la première version le personnage correspondant à Solomon sous un pseudonyme, lui redonne son identité il disait tenir la version des faits de Politzer lui-même lors d'une rencontre en 1941). Georges Politzer, qui vivait sous de faux papiers aux noms de Jean Aguerre et de Destrugès¹⁸, fut arrêté le 15 février 1942, avec sa femme Maïe, à leur domicile rue de Grenelle, pour infraction à l'interdiction du Parti communiste. D'après le rapport de police cité par Durand dans son ouvrage sur Danielle Casanova, celle-ci, en relations étroites avec le couple Politzer, a été arrêtée, le même jour, dans l'escalier, alors qu'elle se rendait à leur domicile. Les arrestations ont été effectuées par des inspecteurs de la Brigade spéciale. Dans *Le Crime contre l'esprit*, paru en 1943 (puis repris dans *L'homme communiste*, 1946), qu'Aragon entreprit d'écrire après l'exécution des otages de Châteaubriant, à partir de témoignages de militants, il consacra plusieurs pages à G. Politzer : « G. Politzer passa ces mois enchaîné du début de mars au 23 mai précisément. » Villon se fit aussi l'écho des tortures subies par Politzer. « Arrêtés, tous deux [Georges et Maïe] ont eu une attitude héroïque devant leurs bourreaux, ils n'ont cédé ni aux tortures physiques, ni aux menaces, ni aux offres déshonorantes de récompense », précise l'attestation du 24 octobre 1949 délivrée par le ministère des Anciens combattants et des victimes civiles de la guerre.

17. *L'Histoire*, n. 60, octobre 1983.

18. Archives du ministère des Anciens combattants.

Remis aux autorités allemandes le 20 mars 1942, G. Politzer fut fusillé comme otage, le 23 mai 1942 au Mont-Valérien (Suresnes), le même jour que Georges Dudach, Jacques Solomon, Jean-Claude Bauer, Marcel Engros. Dans *Brocéliande*, paru en décembre 1942 dans *Les Cahiers du Rhône*, Aragon évoqua le souvenir du philosophe aux cheveux roux. Dans un discours prononcé à Alger, le 31 octobre 1943, « Clairvoyance de la pensée française », le général de Gaulle cita le nom de Politzer, « fusillé par l'ennemi », parmi les noms de ceux qui parmi « les plus grands » sauvèrent « la dignité de l'esprit ». Maïe Politzer partit de Romainville le 23 janvier 1943 pour Auschwitz dans le même convoi que Marie-Claude Vaillant-Couturier, Hélène Solomon et Charlotte Delbo. Danielle Casanova la fit entrer comme médecin au *revier* (« infirmerie »). Elle mourut le 6 mars 1943 du typhus. La nouvelle de la mort de Danielle Casanova et de Maïe Politzer à Auschwitz parvint en France à l'été 1943 grâce à une lettre de Marie-Claude Vaillant-Couturier. La mention mort pour la France fut accordée à Politzer le 15 octobre 1945, à Maïe Politzer, le 18 mai 1946.

Un certificat d'appartenance à la Résistance intérieure française, au titre du mouvement Front national, leur fut accordé par le secrétariat d'État aux forces armées en 1950 après le rapport du liquidateur du mouvement. Cependant à la suite d'une demande de Hélène Larcade, mère de Maïe et tutrice de l'enfant de Georges et de Maïe, Michel (né en 1933), pour l'obtention du titre d'interné résistant pour Georges Politzer et de déporté résistant pour Maïe, le ministère des Anciens Combattants et des Victimes Civiles de la Guerre refusa par deux fois cette qualité aux époux Politzer (décision du 25 janvier et du 21 juin 1954). Arguant du fait que les faits à la base de leur arrestation étaient d'ordre essentiellement politiques et ne pouvaient être qualifiés d'actes de résistance à l'ennemi, la Commission nationale des déportés et internés résistants ne retint que le statut et le titre de résistant et déporté politique. Cette décision provoqua des protestations (notamment d'Henri Wallon qui écrivit le 9 avril 1954 à Joseph Laniel, président du Conseil) et fit l'objet d'une question écrite d'Alfred Malleret-Joinville

à la Chambre des députés le 13 mai 1954. À la suite d'une requête de Hélène Larcade, le Tribunal administratif de Paris annula, dans un jugement rendu le 5 juin 1956, les précédentes décisions du ministère, reconnaissant à Georges et Maïe Politzer la qualité d'interné et déporté résistants ; le jugement admit qu'il y avait relation de cause à effet entre leur activité de résistance et leur arrestation et que l'action de Georges Politzer comme celle de sa femme avait un caractère indéniable de résistance intellectuelle. Une rue Georges et Maïe Politzer fut inaugurée dans le XII^e arrondissement de Paris le 20 novembre 1999 [...].

VII

LETTRE INÉDITE DE GEORGES POLITZER À LÉON BRUNSCHVIG

Cette lettre est conservée dans les archives de Léon Brunschvig à l'Institut de la mémoire de l'édition contemporaine de Caen¹. Je tiens à remercier Michel Politzer pour en avoir autorisée la reproduction. Politzer écrivait depuis le lycée de Cherbourg où il enseignait depuis l'automne 1926. C'était son premier poste en tant que professeur agrégé.

Ce document révèle le rapport qui liait encore Politzer à Brunschvig, ancien directeur de son diplôme d'études supérieures sur Kant, présenté en 1925. Brunschvig se trouvait néanmoins indirectement critiqué dans l'article « Introduction », de l'année suivante. Il est implicitement convoqué quand il est fait mention de l'interprétation du kantisme en tant que « philosophie des sciences² ». La lettre nous informe que Politzer était, en ce moment, en train de travailler sur une thèse – sans doute sur des problèmes de psychologie – sous la direction du psychologue et philosophe Henri Delacroix (1873-1937). On peut bien imaginer qu'une partie de ces recherches avaient nourri la *Critique des fondements de la psychologie*, parue en 1928. Il est probable que l'« autre » thèse devait être dirigée par Brunschvig.

1. Correspondance, chemise BRN 44.1, feuillets 308 et 309.

2. Cf. G. Politzer, « Introduction », in *Contre Bergson*, Paris, Flammarion, 2013, p. 79.

Un dernier élément intéressant concerne le jugement porté sur les institutions d'enseignement, et notamment sur l'agrégation. Politzer avait reçu l'agrégation en 1926, cas exceptionnel pour un étranger qui était arrivé en France seulement quelques ans auparavant. Dans la lettre comme dans l'article « Introduction », contenu dans le premier numéro de la revue *L'Esprit*, Politzer mentionne la « philosophie officielle » et le problème de la rupture entre deux différentes générations : la sienne et celle de Brunschvicg. Dès 1925-1926 – période au cours de laquelle il se prépare à l'agrégation et il participe à la création de la revue *L'Esprit* – Politzer affiche des positions marxistes, ce qui était, à cette époque, extrêmement rare parmi les étudiants en philosophie. Dans un entretien filmé avec Pierre Boutang, Jean Wahl, qui était dans le jury de l'agrégation avec Léon Brunschvicg, confie que Politzer avait, au cours de l'oral, « exposé son matérialisme dialectique » et que les membres du jury avaient fait le possible pour montrer qu'ils étaient « tolérants », l'« accueill[...][ant], malgré ses dogmatismes »³. Wahl avait collaboré avec la revue *L'Esprit* en 1926, traduisant, avec l'aide du germaniste Maurice Boucher, un morceau de la *Phénoménologie de l'Esprit* de Hegel.

Cherbourg, 16 mars 1927

Monsieur et cher Professeur,

Je m'excuse de répondre si tardivement à votre lettre, mais ayant projeté un voyage à Paris, je comptais pouvoir vous remercier personnellement. M. Delacroix a accepté la direction de ma thèse principale, de telle sorte que je vais pouvoir travailler d'après le plan que je vous avais annoncé tout d'abord.

3. Cf. l'entretien filmé et inédit entre Pierre Boutang et Jean Wahl, réalisé par Jean José Marchand le 16 et le 17 juillet 1971 dans le cadre de la série *Les Archives du XX^e siècle*, déposé dans les archives de l'INA.

Les réflexions de votre lettre, je les fais miennes, je suis convaincu que tout travail personnel est une aventure, surtout la recherche de quelque chose de valable. Et quant au jugement de la Sorbonne, je suis sur qu'il sera équitable, car mon expérience personnelle ne me permet pas d'en douter. Je n'ai jamais eu de difficultés pour des raisons d'opinion à la Sorbonne, à l'agrégation même, le jugement qu'avaient porté sur une leçon dont le sujet était épineux précisément à ce point de vue là la plupart de mes concurrents et camarades était plus «agrégatif» que le jugement du jury. Il serait assez extraordinaire que deux générations successives aient les mêmes «évidences», mais alors même qu'il m'arrive de penser du mal de ce qu'on appelle la «Philosophie officielle» – je ne suis pas assez enfantin pour accuser la Sorbonne de persécuter des doctrines. Il faudrait, pour le croire, ou bien être atteint de la manie de la persécution, ou bien vouloir se poser gratuitement en martyr. Je vous remercie donc beaucoup de vos lettres et vous prie de croire à ma sympathie sincère et respectueuse.

Georges Politzer

BIBLIOGRAPHIE ET SOURCES

- AKOUN André, « Piaget, *Biologie et connaissance* », *Quinzaine littéraire*, n° 28, 15 mai 1967.
- ALEXANDRE Laurent, « Freud et Politzer : le travail d'un rêve », *Europe*, t. 52, n. 539 mars 1974, p. 50-69.
- ALTHUSSER Louis, *Écrits sur la psychanalyse : Freud et Lacan*, Paris, IMEC/Stock, 1997.
- « L'internationale des bons sentiments », in *Écrits philosophiques et politiques*, t. 1, Paris, Livre de poche, 1999.
- « La place de la psychanalyse dans les sciences humaines », in *Psychanalyse et sciences humaines deux conférences (1963-1964)*, Paris, Livre de Poche, 1996.
- « Présentation » de Ludwig Feuerbach, *Manifestes philosophiques*, Paris, PUF, 1960.
- ALTHUSSER Louis *et al.*, *Lire le Capital* (1965), Paris, PUF, 1996.
- ALTHUSSER Louis, *Lettres à Hélène*, Paris, Grasset, 2011.
- *Montesquieu, la politique et l'histoire*, Paris, PUF, 1959
- *Pour Marx*, Paris, Maspero, 1965.
- *Solitude de Machiavel*, Paris, PUF, 1998.
- ANGELI Claude, GILLET Paul, *Debout ! partisans*, Paris, Fayard, 1970.
- ARAGON Louis, *L'Homme communiste* (1943), Paris, Gallimard, 1946.
- *Les Communistes* (1951), Paris, Laffont, 1966-1967.
- ARNOLD Félix, « La lutte pour le matérialisme », *Revue marxiste*, n. 1, février 1929.
- ARNOLD Valérie H., *La Psychologie de réaction en Amérique*, thèse d'État, Sorbonne, 1926.
- BABY Jean, MAUBLANC Jean, POLITZER Georges, WALLON Henri, *Cours de marxisme. Première année. 1935-1936. Les classes. L'égalité. La liberté. L'État. L'individu. Socialisme et communisme*, Paris, Bureau d'éditions, 1937.

- BADIOU Alain et LAZARUS Sylvan (éd.), *Cahier Yenan, Marxisme-léninisme*, n. 1, 1975.
- BALIBAR Étienne, « Je-Moi-Soi », in *Vocabulaire européen des philosophies*, éd. CASSIN Barbara, Paris, Seuil, 2004.
- BASCH Victor, *Essai critique sur l'esthétique de Kant* (1896), Paris, Alcan, 1927.
- DE BEAUVOIR Simone et BOST Laurent, *Correspondance croisée : 1937-1940*, Paris, Gallimard, 2004.
- DE BEAUVOIR Simone, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Paris, Gallimard, 1958.
- *Cahiers de jeunesse. 1926-1930*, Paris, Gallimard, 2008.
- *La Force de l'âge*, Paris, Gallimard, 1960.
- *Journal de guerre : septembre 1939 - janvier 1941*, Paris, Gallimard, 1990.
- BERGSON Henri, *Correspondances*, Paris, PUF, 2003.
- *Ceuvres*, Paris, PUF, 1959.
- BERL Emmanuel, *Mort de la morale bourgeoise*, Paris, Gallimard, 1930.
- BIANCO Giuseppe, *Après Bergson. Portrait de groupe avec philosophe*, Paris, PUF, 2015.
- BIMBENET Étienne, *Nature et humanité : le problème anthropologique dans l'œuvre de Merleau-Ponty*, Paris, Vrin, 2004.
- BONNAFÉ Lucien *et al.*, « La psychanalyse, idéologie réactionnaire », *La nouvelle critique*, n. 7, juin 1949, p. 52-74.
- BOREL Jean, « Le symptôme mental. Valeur et signification », *L'Évolution psychiatrique*, n. I, 1947, p. 117-122.
- BOURDERON Roger, « Politzer ou la passion des lumières », in *Politzer contre le nazisme. Textes clandestins présentés par Roger Bourderon*, Paris, Messidor/Éditions Sociales, 1983, p. 11-31.
- BRAUNSTEIN Jean-François, « Georges Politzer », in *Dictionnaire des philosophes*, éd. HUISMAN Denis, Paris, PUF, 1984.
- « La critique canguilhemienne de la psychologie », *Bulletin de psychologie*, t. 52, n. 2, 1999, p. 181-190.
- BRAUNSTEIN, Jean-François, PEWZNER Evelyne, *Histoire de la psychologie*, Paris, Armand Colin, 1999.
- BRÉHIER Émile, *Histoire de la philosophie allemande*, Paris, Payot et Cie, 1921.

- Schelling, Paris, Alcan, 1912.
- BRETON André, *CŒuvres*, Paris, Gallimard, 1989.
- BRUHAT Jean, *Il n'est jamais trop tard*, Paris, Albin Michel, 1982.
- BRUNO Pierre et al., *Pour une critique marxiste de la théorie psychanalytique*, Paris, Éditions sociales, Paris, 1973.
- BRUNO Pierre et VIDAILLET Bénédicte, *Lacan passeur de Marx. L'invention du symptôme*, Toulouse, érès, 2010.
- BRUNSCHVICG Léon, *De la Connaissance de soi*, Paris, Alcan, 1931.
- *Écrits philosophiques*, t. I, Paris, PUF, 1951.
- *L'Expérience humaine et la causalité physique*, Paris, PUF, 1922.
- *Nature et liberté*, Paris, Alcan, 1921.
- BRUYERON Roger et al., « Pourquoi Georges Politzer est-il toujours actuel? », *L'Humanité*, 17 mai 2013.
- BRUYERON Roger, « Combattre en philosophe : les écrits clandestins de Georges Politzer (1939-1942) », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, t. 217, n. 3, 2002, p. 303-314.
- « Présentation générale. Le drame de Georges Politzer », in POLITZER Georges, *Contre Bergson et quelques autres. Écrits philosophiques 1924-1939*, Paris, Flammarion, 2013.
- BURKHARD Bud, *French Marxism Between the Wars : Henri Lefebvre and the Philosophies*, New York, Humanities Books, 2000.
- CABESTAN Philippe, *L'Être et la conscience*, Bruxelles, Ousia, 2004.
- CAEYMAEX Florence, *Sartre, Merleau-Ponty, Bergson : les phénoménologies existentialistes et leur héritage bergsonien*, Olms Verlag, Hildesheim, 2005.
- CANGUILHEM Georges, « La fin d'une parade philosophique : le bergsonisme » (1929), in *CŒuvres complètes, Écrits philosophiques et politiques 1926-1939*, Paris, Vrin, 2012, p. 221-228.
- « Aspects du vitalisme » (1947) in *La connaissance de la vie* (1952), Paris, Vrin, 1992.
- « Qu'est-ce que la psychologie? » (1957), in *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, PUF, 1994.
- « Dialectique et philosophie du non chez Gaston Bachelard », in *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Vrin, 1994, p. 196-207.
- CARROY Jacqueline, OHAYON Annick et PLAS Régine, *Histoire de la psychologie française*, Paris, La Découverte, 2006.

- CASTEL Robert, *Psychanalyse*, Paris, Flammarion, 1973.
- CHEBILI Saïd, *Une histoire des critiques philosophiques de la psychologie*, Paris, L'Harmattan, 2008.
- CLOT Yves *et al.*, *Politzer. Cahiers de l'Institut de recherches marxistes individus et société*, février 1982.
- COGNIOT Georges, *Parti pris*, Paris, Éditions Sociales, 1976.
- COHEN-SOLAL Anne, *Paul Nizan communiste impossible*, Paris, Grasset, 1980.
- COHEN Elisa, « Naissance de l'Université libre », in DELANOUE Paul (éd.), *Les Enseignants. La lutte syndicale du Front populaire à la Libération*, Paris, Éditions sociales, 1973.
- DAGFAL Alejandro, « La psychanalyse à l'intérieur de la psychologie : les avatars du projet de Daniel Lagache », *Essaim*, t. I, n. 9, 2002, p. 33-51.
- DALBIEZ Roland, *La Méthode psychanalytique et la doctrine de Freud*, Paris, Desclée de Brouwer, 1936.
- DANDIEU Arnaud, « Georges Politzer », in *Anthologie des philosophes français contemporains*, Paris, Le Sagittaire, 1931.
- DAUBIGNEY Bertrand, *La Psychanalyse et les lettres françaises. 1919-1929*, Thèse, Paris VII, 1983.
- DE CERTEAU Michel, *La Prise de parole* (1968), Paris, Seuil, 1994.
- DELEUZE Gilles, GUATTARI, Félix, *L'Anti-Œdipe*, Paris, Minuit, 1972.
- DE LIBERA Alain, *Archéologie du sujet*, Paris, Vrin 2006.
- DELBOS Charlotte, *Le Convoi du 24 janvier*, Paris, Minuit, 1965.
- DELBOS Victor, *La Philosophie morale de Kant*, Paris, Alcan, 1926.
— *La Philosophie pratique de Kant* (1905), Paris, Alcan, 1925.
- DURAND Pierre, *Danielle Casanova l'indomptable*, Paris, Messidor, 1990.
- DUREUX Yves, « Strong structuralism, Weak Subject », entretien avec Knox Peden, in *Concept and Form, Volume 2 : Interviews and Essays on Cahiers Pour L'Analyse*, Hallward Peter et Peden Knox (éd.), London, Verso, 2013.
- DWELSHAUVERS Georges, *La psychologie française contemporaine*, Paris, Alcan, 1920.
- ERIBON Didier, *Michel Foucault*, Paris, Flammarion, 1991.
- EY Henri (éd.), *L'inconscient*, Paris, Desclée de Brouwer, 1966.
- FAJON Étienne, *Ma vie s'appelle liberté*, Paris, Laffont, 1976.

- FAY Victor, *La Flamme et la cendre. Histoire d'une vie militante*, Paris, Presses universitaire Vincennes, 1989.
- FEDERINI Fabienne, *Écrire ou combattre. Des intellectuels prennent les armes (1942-1944)*, Paris, La Découverte, 2006.
- FICHTE Johann Gottlieb, *Sur la faculté linguistique*, trad. Luc Ferry et Alain Renaut, in *Essais philosophiques choisis (1794-1795)*, Paris, Vrin, 1984.
- FISCHBACH Franz, *L'Être et l'acte*, Paris, Vrin, 2003.
- FLORENCE Jean, « Propos sur les fondements de la psychologie », *Revue Philosophique de Louvain*, t. 68, n. 100, 1970, p. 483-506.
- FLÜGEL John Carl, « Politzer : Critique des fondements de la psychologie », *International Journal of Psycho-Analysis*, t. 11, 1930, p. 237-238.
- FOUCAULT Michel, « Philosophie et psychologie », *Cahiers philosophiques*, n. 55, juin 1996.
- FOUCAULT Michel, *Maladie mentale et personnalité*, Paris, PUF, 1953.
- « Introduction » (1961), in KANT Immanuel, *Anthropologie pragmatique*, Paris, Vrin, 2008.
- *La Volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976.
- FOUTRIER Bernard, *L'Identité communiste : la psychanalyse, la psychiatrie, la psychologie*, Paris, L'Harmattan, 2000.
- FRAISSE Pierre, « French origin of the psychology of behaviour : the contributions of Henri Piéron », *Journal of the History of the Behavioural Sciences*, n. 16, 1970, p. 111-119.
- FREUD Sigmund, *La Science des rêves*, trad. Ignace Meyerson, Paris, PUF, 1950.
- *Le Rêve et son interprétation* (1900), trad. Henriette Legros, Paris, Gallimard, 1985.
- *Psychanalyse et théorie de la libido* (1923), in *Résultats, idées, problèmes*, t. II, trad. Janine Altounian, Olivier Bourguignon, Pierre Cotet et Anne Rauzy, Paris, PUF, 1998.
- FRIEDMANN, Georges, *La Puissance et la sagesse*, Paris, Gallimard, 1971.
- Front populaire, antifascisme, résistance. Le PCF (1938-1941)*, *Cahiers de l'IRM*, n. 14, 1983.
- GILLOT Pascale, *Althusser et la psychanalyse*, Paris, PUF, 2009.
- GOUHIER Henri, « Les livres de philosophie – *La fin d'une parade philosophique* », *Nouvelles Littéraires*, 9 février 1929, p. 7-8.

- GREEN André, *Un œil en trop*, Paris, Minuit, 1964.
- GRENIER Fernand, *C'était ainsi... (1940-1945)*, Paris, Éditions sociales, 1974.
- GRONOWSKI-BRUNOT Louis, *Le dernier grand soir. Un juif de Pologne*, Paris, Seuil, 1980.
- GROSRIEUX Alain et PEDEN KNOX, « Les Chaînes de la raison », <<http://cahiers.kingston.ac.uk/interviews/grosrichard.html>>.
- GUÉROULT Martial, « Brunschvicg et la philosophie allemande » (1935), in *Études de philosophie allemande*, Paris, Vrin, 1998.
- GUTERMAN Norbert, « La théorie de la connaissance selon Léon Brunschvicg », *Philosophies*, n. 3, février 1924.
- HEIDEGGER, Martin, *Schelling. Le traité de 1809 sur l'essence de la liberté humaine*, trad. Jean-François Courtine, Paris, Gallimard, 1977.
- HENRY Michel, *Philosophie et phénoménologie du corps : essai sur l'ontologie biranienne*, Paris, PUF, 1965.
- HUSSERL Edmund, *Idées directrices pour une phénoménologie*, trad. P. Ricœur, Paris, Gallimard, 1985.
- *La philosophie comme science rigoureuse*, Paris, trad. M. de Launay, Paris, Gallimard, 1985, PUF, 1989.
- J.M., « Georges Politzer, *La Critique des fondements de la psychologie* », *La Nouvelle Critique*, n. 32, 1967.
- JANET Pierre, *Les Obsessions et la psychasthénie* (1898), Paris, L'Harmattan, 2005.
- KANAPA Jean, « Georges Politzer et la Calomnie », *La Pensée*, n. 10, 1947, p. 106-109.
- KANT Emmanuel, *Anthropologie du point de vue pragmatique*, trad. Michel Foucault (1961), Paris, Vrin, 2008, p. 83.
- *Critique de la raison pratique*, trad. F. Picavet, Paris, PUF, 1950.
- *Critique de la raison pure*, trad. Jean Barni, Paris, Flammarion, 1987.
- *Les progrès de la métaphysique depuis Leibniz et Wolff*, trad. L. Guillermit, Paris, Vrin, 1990,
- *Métaphysique des mœurs*, trad. Victor Delbos, Paris, Vrin, 1986.
- KOYRÉ Alexandre, « Schelling, *Recherches sur la liberté* », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, t. 52, n. 2, 1927, p. 466-468.
- KUSCH Martin, *Psychologism : a Case Study in the Sociology of Philosophical Knowledge*, London, Routledge, 1995.

- LABRIOLA Antonio, *Karl Marx*, trad. E. Berth, préface de G. Sorel, Paris, Marcel Rivière, 1910.
- LACAN Jacques « Préface à une thèse » (1970), in *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001.
- « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *La psychanalyse*, n. 1, 1956.
- « La famille : le complexe, facteur concret de la psychologie familiale. Les complexes familiaux en pathologie » *Encyclopédie française*, t. VIII, 1938.
- « Le problème du style et la conception psychiatrique des formes paranoïaques de l'expérience » (1933) in *Psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Seuil, 1975.
- « Propos sur la causalité psychique » in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.
- « Psychologie et esthétique », *Recherches philosophiques* n. 4, 1935, p. 424-443.
- « Yale University, Kanzer Seminar », *Scilicet*, n. 6-7, 1975.
- *Autres Écrits*, Paris, 2001.
- *Écrits*, Paris, Seuil, 1999.
- *La psychose paranoïaque et ses rapports avec la personnalité* (1932), Paris, Seuil, 1998.
- *Le Séminaire, livre XVII. L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1998.
- LAGACHE Daniel, « La perspective en psychopathologie », *Les Hallucinations verbales et travaux cliniques. 1932-1946*, Paris, PUF, 1977.
- LANTERI-LAURA Georges, « Nizan et Politzer quarante ans après », *Critique*, n. 255-256, 1968.
- LAPLANCHE Jean et LECLAIRE Serge, « L'inconscient, une étude psychanalytique » (1961), in *Problématiques IV. L'inconscient et le ça*, Paris, PUF, 1981 p. 261-321.
- LAPLANCHE Jean et PONTALIS Jean-Bertrand, *Vocabulaire de la psychanalyse* (1967), Paris, PUF, 2007.
- LECLAIRE Serge, « À la recherche des principes d'une psychothérapie des psychoses », in *L'Évolution psychiatrique*, t. 23, n. 2, 1958, p. 377-378.
- LEFEBVRE Henri, « Georges Politzer », *La Pensée*, n. 1, octobre 1944.
- « Modèles sociologiques de l'inconscient », in *L'Inconscient*, éd. Henri Ey, Paris, Desclée de Brouwer, 1966.

- LEFEBVRE Henri, GUTERMAN, Norbert, *La Conscience mystifiée* (1936), Paris, Syllepses, 1999.
- LEFEBVRE Henri, *L'Existentialisme* (1946), Paris, Anthropos, 2002.
- *La Somme et le reste* (1959), Paris, Anthropos, 2008.
- LÉON Xavier, *Fichte et son temps*, Paris, Armand Colin, 1932.
- *La Philosophie de Fichte : ses rapports avec la conscience contemporaine*, Paris, Alcan, 1902.
- LITTMAN Richard A., « Henri Piéron and French psychology : A comment on professor Fraisse's note » in *Journal of the History of the Behavioural Sciences*, n. 7, 1996, p. 261-268.
- LOEWENSTEIN Rudolph, « Critique des fondements de la psychologie », *Revue française de psychanalyse*, t. 2, n. 3, 1928, p. 578-587.
- LYOTARD Jean-François, *Dispositifs pulsionnels* (1973), Paris, Galilée, 1994.
- *Dérive à partir de Marx et Freud* (1973), Paris, Galilée, 1994.
- *L'Économie libidinale*, Minuit, 1974.
- MAITRON Jean, PENNETIER, Claude, *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français. IVe partie : 1914-1939. De la Première à la Seconde Guerre mondiale*, Paris, L'Atelier, 1997.
- MARGAIRAZ Michel, *L'État, les finances et l'économie : histoire d'une conversion, 1932-1952*, Paris, Comité pour l'histoire économique et financière de la France, 1991.
- « Inflation, déflation, reflation, la position de G. Politzer », *Cahiers d'histoire de l'Institut Maurice Thorez*, n. 3, 1973.
- MARIGUELA Márcio, *Lacan, o passador de Politzer. Psicanálise e surrealismo*, Piracicaba, Jacintho Editores, 2007.
- MATONTI Frédérique, *Intellectuels communistes. Essai sur l'obéissance politique. La Nouvelle Critique (1967-1980)*, Paris, La Découverte, 2005.
- MATONTI Frédérique, SAPIRO Giselle (éd.), *Engagements intellectuels. Sociologie publique, Actes de la recherche en sciences sociales*, t. 176-177, n. 1-2, 2009.
- MEETENIE, « Bergson et Bergsonisme », *Monde*, n. 43, 30 mars 1929.
- MERLEAU-PONTY Maurice, *La structure du comportement* (1943), Paris, PUF, 2012.
- MERTON Robert K., *Social Theory and Social Structure*, New York, Free Press, 1968.

- MICHEAU, Bertrand, « Georges Politzer et la nécessité de la bataille idéologique », *Cahiers du communisme* n. 6, juin 1972.
- MILHAU Jean « G. Politzer ou le retour philosophique », *La Pensée*, mai-juin 1972.
- « Georges Politzer ou la raison militante », *Cahiers de l'Institut Maurice Thorez. Cahiers d'histoire, revue d'histoire critique*, n. spécial mai-juillet 1972 « Les fusillés de mai. 1942-1972 », p. 84-92.
- MINKOWSKI Eugène, « La psychopathologie, son orientation, ses tendances », *l'Évolution Psychiatrique*, 1937, Vol. 3.
- MOCHON Jean-Pierre, *Les élèves de l'École Normale et la politique 1944-1962*, DEA, université de Lille 3 Charles-de-Gaulle, 1993.
- MORRIS T. H., « Henri De Man, *Au-delà du marxisme* ou en deçà de la réalité », *Revue marxiste*, n. 4, avril 1929.
- MULDWOLF Bertrand, « Georges Politzer et la psychanalyse », *La Pensée*, n. 318, 1999.
- *Le Divan et le prolétaire*, Paris, Éditions Sociales, 1986.
- NABERT Jean, *L'Expérience interne chez Kant*, in *L'Expérience intérieure de la liberté et autres essais de philosophie morale*, Paris, PUF, 1994.
- NAVILLE Pierre, *La Psychologie du comportement : le behaviourisme de Watson*, Paris, Gallimard, 1942.
- *Psychologie, marxisme, matérialisme : essais critiques*, Paris, Marcel Rivière, 1948.
- NIZAN Paris, *La Conspiration*, Paris, Gallimard, 1973.
- *Les Chiens de garde de garde* (1932), Paris, Agone, 2012.
- *Paul Nizan, intellectuel communiste. Articles et correspondance 1926-1940*, Paris, La Découverte, 2001,
- OHAYON Anne. *L'Impossible rencontre : psychologie et psychanalyse en France. 1919-1969*, Paris, La Découverte, 1999.
- ONFRAY Michel, *Les Consciences réfractaires : contre-histoire de la philosophie*, Paris, Flammarion, 2013.
- PENNETIER Claude et PUDAL Bernard, « La certification scolaire communiste dans les années trente », *Politix* t. 9, n. 35, 1996, p. 69-88.
- PENNETIER Claude (éd.), *Dictionnaire biographique, mouvement ouvrier, mouvement social*, Paris, Éditions de l'Atelier, 2006.
- PESCHANSKI Denis, « L'Été 40 du Parti communiste français », *L'Histoire*, n. 60, octobre 1983.

- PARDI Aldo, *Il Sintomo e la rivoluzione. Georges Politzer crocevia tra du epoche*, Milan, Manifestolibri, 2007.
- PIALAT Emmanuel, « Critique des fondements de la psychologie », *Archives de Philosophie*, t. 7, n. 3, 1930, p. 17-19.
- PIÉRON Henri, « Critique des fondements de la psychologie », *Année psychologique*, t. 29, 1928, p. 249-250.
- « Revue de la Psychologie concrète », *Année psychologique*, t. 30, 1929, p. 211-215 et p. 235-236.
- PIERRE-QUINT Léon, « Les caractères religieux du communisme », *Europe*, n. 79, juillet 1929, p. 472-479.
- POLITZER Georges, *Critique des fondements de la psychologie* (1928), Paris, PUF, 1998.
- *Une mystification philosophique : le bergsonisme*, éd. Jean Kanapa, Paris, Éditions sociales, 1947.
- *Principes fondamentaux de philosophie*, Paris, Éditions sociales, 1954.
- *Principes élémentaires de philosophie*, Paris, Éditions sociales, 1950 ; Paris, Delga, 2009.
- *Écrits I. La Philosophie et les mythes*, Paris, Éditions sociales, 1969.
- *Écrits II. Fondements de la psychologie*, Paris, Éditions sociales, 1969.
- *Politzer contre le nazisme. L'obscurantisme au XX^e siècle. Révolution et contre-révolution au XX^e siècle*, Paris, Messidor, 1984.
- *Contre Bergson et quelques autres*, Paris, Flammarion, 2013.
- POLITZER Michel, *Les Trois morts de Georges Politzer*, Paris, Flammarion, 2013.
- PONTALIS Jean-Bertrand, « La position du problème de l'inconscient chez Merleau-Ponty » (1961), in *Après Freud*, Paris, Gallimard, 1993.
- PRADO JUNIOR Bento, « Georges Politzer : 60 anos da *Crítica dos Fundamentos da Psicologia* », in PRADO JUNIOR Bento (éd.) *Filosofia da psicanálise*, São Paulo, Brasiliense, 1991.
- PRÉVOST Claude, *La Psychologie clinique*, Paris, PUF, 1982.
- PRÉVOST Jean, « D'une nouvelle orientation de la psychologie », *Europe*, n. 66, juin 1928, p. 281-290.
- RACINE-FURLAUD Nicole « *L'Université libre* (nov. 1940-déc. 1941) », *Les Communistes français de Munich à Châteaubriant (1938-1941)*, éd. RIOUX J.P., PROST A. et AZÉMA J.P., Paris, PFNSP, 1987.

- REVEL Jean-François, « Le Pascal du matérialisme », *L'Express*, 15-21 mai 1967.
- *Pourquoi des philosophes?*, Paris, Julliard, 1957.
- RICŒUR Paul, « L'arbre de la philosophie réflexive », in NABERT Jean, *L'Expérience intérieure de la liberté et autres essais de philosophie morale*, Paris, PUF, 1994.
- *De l'Interprétation, Essai sur Freud*, Paris, Seuil, 1965.
- RIFLET-LEMAIRE Anne, *Jacques Lacan*, Bruxelles, Madraga, 1970.
- ROBRIEUX Philippe, *Histoire intérieure du Parti communiste*, Paris, Fayard, t. IV, 1984.
- ROELENS Rodolphe, « Une recherche psychologique méconnue, le courant "dramatique" de G. Politzer à aujourd'hui », *La Pensée*, n. 103, 1962, p. 76-101.
- RONCHI Rocco, *Bergson filosofo dell'interpretazione*, Milano, Marietti, 1994.
- ROUDINESCO Elisabeth, *Un Discours au réel. Théorie de l'inconscient et politique de la psychanalyse* (1973), Tours, Mame, 1989.
- *Histoire de la psychanalyse en France : la bataille de cent ans*, Paris, Seuil, 1986.
- *Philosophes dans la tourmente*, Paris, Fayard, 2005.
- ROURE Lucien, « Politzer : Critique des fondements de la psychologie », *Études*, t. 198, janvier-mars 1929, p. 754-755.
- SAPIRO Gisèle, *La guerre des écrivains (1940-1953)*, Paris, Fayard, 1999.
- SARTRE Jean-Paul, « Portrait de l'aventurier, introduction », in *Situations VI*, Paris, Gallimard, 1964.
- « Une idée fondamentale de la phénoménologie de Husserl : l'intentionnalité » (1939), in *Situations I*, Paris, Gallimard, 1947.
- *Critique de la raison dialectique*, Paris, Gallimard, 1960.
- *Esquisse d'une théorie des émotions* (1938), Paris, Hermann, 2010.
- *L'Être et le néant*, Paris, Gallimard, 1996.
- *Question de méthode*, Paris, Gallimard, 1956.
- SCARFONE Dominique, *Jean Laplanche*, Paris, PUF, 1997.
- SCHELLING Friedrich Wilhelm Joseph, « Recherches philosophiques sur l'essence de la liberté humaine et les sujets qui s'y rattachent », trad. J.-F. Courtine et E. Martineau, in *Cœuvres métaphysiques (1805-1821)*, Paris, Gallimard, 1980.

- *Recherches philosophiques sur l'essence de la liberté humaine*, trad. G. Politzer avec une introduction de H. Lefebvre, Paris Rieder, 1926.
- SEBBAG Georges, *Potence avec paratonnerre*, Paris, Hermann, 2012.
- SÈVE Laurent, « Politzer et nous », *Cahiers de l'Institut Maurice Thorez. Cahiers d'histoire, revue d'histoire critique*, numéro spécial « Les fusillés de mai. 1942-1972 », mai-juillet 1972, p. 79-83.
- SÈVE Lucien, *Marxisme et théorie de la personnalité* (1969), Paris, Éditions sociales, 1972.
- SIMONIN Anne, *Les Éditions de Minuit 1942-1955 : Le devoir d'insoumission*, Paris, Éditions IMEC, 1997.
- SIRINELLI Jean-François, « Les normaliens de la rue d'Ulm après 1945 : une génération communiste ? », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n. 32, oct.-déc. 1986, p. 569-588.
- SOULEZ Pierre, *Bergson politique*, Paris, PUF, 1989.
- STREIFF Gérard, *Jean Kanapa, 1921-1978 : une singulière histoire du PCF*, Paris, Harmattan, 2001.
- THÀO Trần Đức, « La Phénoménologie de l'esprit et son contenu réel », in *Phénoménologie et matérialisme dialectique*, Paris, éd. Minh-Tan, 1951.
- TOBOUL Bertrand, « *Écrits 1, Écrits 2* », *Cahiers du communisme*, n. 1, 1970, p. 131-135.
- TREBITSCH Michel, « Le groupe Philosophies et les surréalistes (1924-1925) », *Mélusine*, t. XI, 1990, p. 63-86.
- TREBITSCH, Michel, « Le groupe Philosophies, de Max Jacob aux surréalistes », *Cahiers de l'IHTP*, n. 6, 1987, p. 29-38.
- TREBITSCH, Michel, « Les mésaventures du groupe Philosophies (1924-1933) », *La Revue des revues*, n. 3, printemps 1987, p. 6-9.
- TUTUNDJIAN Ovsienne, « La psychologie de Georges Politzer », *Recherches internationales à la lumière du marxisme*, n. 51, 1966, p. 104-129.
- VARGAS Yves, « Le combat communiste des intellectuels », *Nouvelles fondations*, n. 3-4, 2006, p. 12-126.
- VASSART Albert, « Mémoires inédits », *La Pensée*, n. 1, octobre-décembre 1944.
- VILLON Pierre, *Résistant de la première heure*, Paris, Éditions sociales, 1983.
- VOUSINAS Dimitri (éd.), « Un triste anniversaire : le cinquantenaire de l'exécution de Georges Politzer par les nazis (1942) », *Bulletin de Psychologie*, n. 45, 1992, p. 725-814.

- « Psychologie abstraite et psychologie concrète : en relisant Georges Politzer » *Bulletin psychologique*, 1967, n. 21, p. 67-120.
- WAHL Jean, *Les philosophies pluralistes d'Angleterre et d'Amérique* (1920), rééd. avec une préface de Thibaud Trochu, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2005.
- « *Revue de la psychologie concrète* », *Nouvelle revue française*, n. 188, mai 1929, p. 743-744.
- *Vers le concret : études d'histoire de la philosophie contemporaine, William James, Whitehead, Gabriel Marcel* (1932), Paris, Vrin, 2004.
- *Entretien filmé avec Pierre Boutang et Jean Wahl*, (16-17 juillet 1971), Archives de l'INA.
- WALLON Henri, « *Critique des fondements de la psychologie* », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 1929, t. 58, p. 255-259.
- *De l'Acte à la pensée*, Champs, Flammarion, Paris, 1972.
- WATSON John B., *Psychology from the Standpoint of a Behaviorist*, Londres, Lippincott, 1919.
- WILLARD Claude, *La France ouvrière : De 1920 à 1968*, Paris, L'Atelier, 1995.
- WOLIKOW Serge, « 1936-1939. Genèse de la politique économique du PCF », *Cahiers d'histoire de l'Institut Maurice Thorez*, n. 17-18, 1976, p. 89-198.
- WORMS Frédéric, « Le problème de l'inconscient dans le moment de l'existence », *Temps modernes*, n. 674, août 2013 p. 1-11.

LES AUTEURS

GIUSEPPE BIANCO est Fellow au Remarque Institute de la New York University. Il est l'auteur de *Après Bergson. Portrait de groupe avec philosophe* (PUF, 2015). Il a dirigé *Jean Hyppolite. Entre structure et existence* (Rue d'Ulm, 2013), *Badiou and the Philosophers* (Bloomsbury, 2013) et *The Care of Life* (Rowman, 2014).

ROGER BRUYERON a été professeur de philosophie en première supérieure au lycée Condorcet de Paris. Membre du comité de rédaction de la *Revue de métaphysique et de morale*, il a édité : *Contre Bergson et quelques autres* (Flammarion, 2012) ; *1914, Husserl, Bergson, Russell, Freud. L'entrée en guerre de quelques philosophes* (Hermann, 2014). Il a également publié *Le Petit Château de Diderot* (Hermann, 2013).

FRÉDÉRIC WORMS est professeur d'histoire de la philosophie contemporaine à l'École normale supérieure et directeur du Centre international pour l'étude de la philosophie française contemporaine. Il est l'auteur de nombreux ouvrages sur la philosophie du soin, la philosophie de Bergson et l'histoire de la philosophie française, dont *Penser à quelqu'un* (Flammarion, 2014), *Revivre* (Flammarion, 2012), *La Philosophie en France au xx^e siècle. Moments* (Gallimard, 2009), *Bergson ou les deux sens de la vie* (PUF, 2004). Éditeur des *Annales bergsoniennes*, il a dirigé une nouvelle édition scientifique des œuvres de Bergson pour les PUF.

ARNAUD TOMÈS enseigne la philosophie en classes préparatoires à Strasbourg. Il est l'auteur de plusieurs essais sur Sartre et sur Castoriadis (dont le livre, écrit avec Philippe Caumières, *Cornelius Castoriadis : réinventer la politique après Marx*, PUF, 2011). Il est

l'auteur des éditions de *L'Imaginaire comme tel* de Castoriadis et de *l'Esquisse d'une théorie des émotions* de Sartre (Hermann).

RENAUD BARBARAS est professeur de philosophie contemporaine à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne et membre de l'Institut universitaire de France. Il est spécialiste de phénoménologie, et plus particulièrement de l'œuvre de Merleau-Ponty (*De l'être du phénomène. Sur l'ontologie de Merleau-Ponty*, Jérôme Millon, 1991, *Le tournant de l'expérience. Recherches sur la philosophie de Merleau-Ponty*, Vrin, 1998). Il est l'auteur d'une *Introduction à une phénoménologie de la vie* (Vrin, 2007) et, plus récemment, de *La vie lacunaire* (Vrin, 2011) et de *Dynamique de la manifestation* (Vrin, 2013).

NICOLE RACINE-FURLAUD (1937-2012), spécialiste en histoire intellectuelle, a été directrice de recherche à la Fondation nationale des Sciences politiques. Entre 1989 et 2001, elle a animé, avec Michel Trebitsch, le Groupe de recherche sur l'histoire des intellectuels GRHI (IHTP-CNRS, CEVIPOF). Un ouvrage sous leur direction, issu des travaux du GRHI en 1999-2001, est paru aux éditions Complexe : *Intellectuelles. Du genre en histoire des intellectuels*. Elle a été responsable de la rubrique « Intellectuels » dans le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*. IV^e partie : 1914-1939. *De la Première à la Seconde Guerre mondiale*, sous la direction de Jean Maitron et Claude Pannetier (L'Atelier, 1997).

INDEX DES NOMS

- Akoun, André 6, 237, 253
Alain (Émile Chartier) 11, 19,
20, 24, 25, 41, 65, 120, 238,
240-242
Alexandre, Laurent 47, 237
Allendy, René 53
Angeli, Claude 237
Arnold, Félix 48, 222, 237
Arnold, Valérie H. 75, 237
Arouet, François 6, 111, 222
Audard, Jean 8, 106
Avenarius, Richard 48
Axelos, Kostas 9
Baby, Jean 40, 221, 237
Bachelard, Gaston 18, 21, 84,
239
Badiou, Alain 11, 19, 24, 41,
238, 251
Balibar, Étienne 20, 68, 84, 238
Barbaras, Renaud 42, 153, 252,
263
Barbusse, Henri 221
Basch, Victor 66, 238
Bauer, Jean-Claude 230
Beaufret, Jean 24
Beauvoir, Simone de 28, 238
Bergson, Henri 25, 27, 28,
31, 37, 41, 42, 46-54, 61,
68- 71, 76, 78, 79, 80,
82, 87-90, 92, 93, 99,
106-108, 111-115, 117,
120-123, 126, 132-134,
150, 156-159, 161, 173,
175, 179, 181, 182, 220,
226, 233, 238, 239, 244,
246-248, 251
Berlioz, Joanny 224
Bert, Jean-François 8
Besse, Guy 7, 17, 23, 225
Bianco, Giuseppe 5, 20, 31, 42,
45, 120, 221, 238, 251, 263
Bimbenet, Etienne 27, 238
Binswanger, Ludwig 14
Birault, Henri 24
Blondel, Charles 31, 54
Bonnafé, Lucien 238
Borel, André 31, 238
Bost, Jacques-Laurent 28, 238
Boucher, Maurice 234
Braunstein, Jean-François 30,
41, 238
Brecht, Bertolt 94, 105
Bréhier, Émile 49, 238
Breton, André 87, 221, 239
Bruhat, Jean 221, 225, 226,
239
Bruno, Pierre 10, 11, 239

- Brunschvicg, Léon 49-53,
 59-63, 69-73, 75, 132, 220,
 233, 234, 239, 242
 Bruyeron, Roger 2, 27, 42, 43,
 69, 83, 111, 239, 251, 263
 Bülher, Karl 78
 Burger, Anny 224
 Burkhardt, Bud 41
 Cabestan, Philippe 131, 239
 Caeymaex, Florence 132, 239
 Calan, Ronan de 41
 Canguilhem, Georges 25, 30,
 41, 61, 64, 84, 118-121,
 123, 239
 Carroy, Jacqueline 41, 239
 Casanova, Antoine 10
 Casanova, Danielle 229, 230,
 240
 Castel, Robert 10, 240
 Caveing, Maurice 225
 Certeau, Michel De 11, 240
 Clément, Catherine 10
 Clot, Yves 41, 240
 Cohen, Elisa 240
 Cohen-Solal, Anne 41, 223,
 240
 Comte, Auguste 41
 Condillac, Étienne Bonnot de
 68
 Corbin, Henry 91
 Cornu, Auguste 221
 Courtine, Jean-François 62, 86,
 242, 247
 Croce, Benedetto 52, 57
 Dagfal, Alejandro 29, 240
 Dalbiez, Roland 97, 240
 Dandieu, Arnaud 26, 240
 Daubigny, Bertrand 240
 Debord, Guy 9
 Decour, Jacques 33, 227, 228
 Delbos, Victor 55, 58, 59, 240,
 242
 Descartes, René 68, 69, 108,
 226
 Duclos, Jacques 39, 224,
 226-228
 Dudach, Georges 230
 Dumas, Georges 49-51, 93
 Duroux, Yves 20
 Dutilleul, Mounette 228
 Dwelshauvers, Georges 59, 240
 Engros, Marcel 230
 Eribon, Didier 6, 38, 240
 Ey, Henri 13, 30, 109, 240,
 243
 Fajon, Étienne 225, 240
 Favez-Boutonnier, Julliette 109
 Fay, Victor 241
 Fechner, Gustav 51, 156
 Federini, Fabienne 241
 Ferry, Luc 65, 241
 Feuerbach, Ludwig 18, 22, 23,
 82, 87, 99, 103, 107, 237
 Fichte, Johann Gottlieb 62, 64,
 65, 67, 68, 241, 244
 Fischbach, Franz 63, 241
 Flaubert, Gustave 146
 Florence, Jean 7, 132, 239, 241
 Flügel, John Carl 26, 241
 Foucault, Michel 6-8, 11, 12,
 24, 27, 38, 39, 41, 56, 58,
 64-67, 240-242

- Foutrier, Bernard 36, 37, 241
Frachon, Benoît 228, 229
Fraenkel, Boris 9
Fraisse, Paul 74, 241, 244
Freud, Sigmund 8, 10, 11,
13-15, 20-23, 28, 31,
39-41, 47, 48, 51, 53-55,
74, 76-85, 88, 90-93,
95-98, 106, 107, 113, 117,
118, 141-146, 168-170,
174, 176, 177, 180, 184,
186-189, 192, 193, 197,
198, 201, 202, 204-208,
220, 223, 237, 240, 241,
244, 246, 247, 251
Fréville, Jean 223
Friedmann, Georges 7, 17, 46,
48, 83, 86, 92, 222, 226,
241
Fruteau, Frédéric De Laclos 42
Garaudy, Roger 36
Garcin, Philippe 5
Gaulle, Charles de 34, 38, 230,
245
Gide, André 86
Gillet, Paul 237
Gillot, Pascale 19, 241
Glaubauf, Fritz 225
Goldmann, Lucien 9
Gouarné, Isabelle 42
Gouhier, Henri 26, 241
Green, André 10, 96, 242
Grosrichard, Alain 20, 242
Guterman, Norbert 48, 52, 55,
86, 95, 105, 120, 220, 222,
223, 242, 244
Hallward, Peter 20, 240
Hegel, Georg Wilhelm Friedrich
37, 52, 57, 86, 234
Heidegger, Martin 27, 62, 91,
108, 117, 128, 129, 148,
149, 151, 226, 242
Henry, Michel 72, 91, 109, 242
Hitler, Adolf 224
Hume, David 63, 130, 173
Husserl, Edmund 27, 40, 91,
108, 126, 127, 129-131,
133, 140, 146-148, 171,
242, 247, 251
Husson, Maurice 221
Hyppolite, Jean 14, 18, 24, 251
Jacob, Max 41, 220, 248
James, William 45, 125, 136,
249
Janet, Pierre 125, 127,
135-137, 242
Jaspers, Karl 14
Jdanov, Andreï 36, 37
Kanapa, Jean 35, 36, 47, 242,
246, 248
Kant, Emmanuel 24, 45,
51, 52, 55-67, 70-72, 74,
76, 136, 173, 233, 238,
240-242, 245, 263
Koyré, Alexandre 69, 242
Labriola, Antonio 87, 243
Lacan, Jacques 5, 6, 9-14, 16,
17, 19-21, 24, 25, 30-33,
41, 81, 82, 95, 98, 109, 110,
117, 237, 239, 243, 244,
247
Lachelier, Jules 41, 132

- Lacroix, Jean 18, 38
 Laforgue, René 53
 Lagache, Daniel 13, 19, 25, 29,
 30, 41, 240, 243
 Laniel, Joseph 230
 Lanteri-Laura, Georges 6, 14,
 17, 25, 40, 243
 Laplanche, Jean 13-17, 20, 22,
 28, 41, 243, 247
 Larcade, Hélène 230, 231
 Lazarus, Sylvain 11, 238
 Leclair, Serge 10, 13, 16, 19,
 243
 Lefebvre, Henri 17, 25, 28, 34,
 35, 48, 55, 73, 83, 86, 87,
 88, 90, 95, 103, 105, 120,
 220-224, 239, 243, 244, 248
 Lénine, Vladimir Ilitch 23, 48,
 103, 222
 Léon, Xavier 63-65, 68, 244
 Levent, Jean-Marc 5
 Lévi-Strauss, Claude 18, 23
 Lévy-Bruhl, Lucien 58
 Libera, Alain de 65, 240
 Littman, Richard A. 74, 244
 Loewenstein, Rodolphe 26, 31,
 244
 Lyotard, Jean-François 11, 27,
 244
 Lyssenko, Trofim Denissovitch
 37
 Macherey, Pierre 20, 84
 Mach, Ernst 48
 Maine de Biran, Pierre 68, 69
 Maitron, Jean 42, 244, 252
 Malleret-Joinville, Alfred 230
 Malraux, André 104
 Man, Henri De 48, 49, 222,
 245
 Marcel, Gabriel 34, 45, 75, 87,
 103, 226, 228, 230, 243,
 245, 249
 Marchand, Jean José 234
 Marcuse, Herbert 8, 9
 Marx, Karl 7, 8, 11, 18-20, 22,
 24, 25, 35, 41, 82, 83, 87,
 99, 105, 107, 120, 237, 239,
 243, 244, 251
 Matonti, Frédérique 9, 35, 244
 Maublanc, Jean 40, 237
 Merton, Robert King 25, 244
 Milhau, Jacques 33, 225, 245
 Miller, Jacques-Alain 6, 19, 243
 Minkowski, Eugène 14, 31, 245
 Moati, Raoul 41
 Mochon, Jean-Pierre 38, 245
 Monzie, Anatole de 228, 229
 Morhange, Pierre 6, 48, 86,
 120, 220, 221, 223
 Morin, Edgar 9
 Muldworf, Bernard 9, 10, 37,
 41, 245
 Nabert, Jean 52, 53, 67, 70, 71,
 245, 247
 Naville, Pierre 17, 34, 35, 75,
 103, 245
 Nizan, Paul 6, 17, 25, 35, 40,
 41, 47, 48, 71, 106, 120,
 123, 222, 223, 240, 243,
 245
 Ohayon, Annick 41, 239, 245
 Onfray, Michel 42, 245

- Paltrinieri, Luca 8
Pardi, Aldo 246
Pascal, Blaise 6, 68, 247
Pauvert, Jean-Jacques 6, 111
Pavlov, Ivan 91, 157, 160
Peden, Knox 20, 240, 242
Pennetier, Jean 42, 219, 244, 245, 252
Peschanski, Denis 228, 245
Piaget, Jean 6, 237
Pialat, Emmanuel 26, 246
Picavet, François 60, 66, 242
Piéron, Henri 26, 74, 164, 241, 244, 246
Pierre-Quint Léon 26, 35, 47, 246
Plas, Régine 41, 239
Poltzer, Maïe (née Marie Lacarde) 225, 229-231
Poltzer, Michel 42, 49, 233
Pontalis, Jean-Bertrand 13, 15, 28, 243, 246
Potte-Bonneville, Mathieu 8
Prado, Bento Junior 246
Prévost, Claude 109, 246
Prévost, Jean 26, 246
Racine, Nicole 42, 219, 246, 252, 263
Reich, Wilhelm 8-10, 106
Renaut, Alain 65, 241
Renouvier, Charles 132
Revel, Jean-François 6, 8, 247
Revel, Judith 6, 8, 247
Ribot, Théodule 41, 49, 51, 58, 59, 73, 127, 135
Ricœur, Paul 14, 18, 20, 25, 70, 97, 117, 118, 130, 242, 247
Roelens, Rodophe 33, 247
Rolland, Romain 121
Ronchi, Rocco 28, 247
Rosenberg, Alfred 109, 226, 228
Roudinesco, Elisabeth 10, 11, 13, 22, 41, 43, 247
Roure, Lucien 26, 247
Salomon, Jacques 33
Sapiro, Gisèle 35, 244, 247
Schelling, Friedrich Wilhelm Joseph 49, 62, 65, 68, 86, 88, 90, 107, 120, 221, 239, 242, 247
Sebbag, Georges 87, 248
Senne, René Le 226
Sève, Lucien 7, 10, 23, 33, 81, 98, 100, 248
Simondon, Gilbert 27
Solomon, Hélène 39, 107, 225-227, 229, 230
Soulez, Philippe 42, 50, 248
Spranger, Edouard 51
Stéphane, Roger 28
Streiff, Gérard 35, 248
Tardieu, André 224
Taylan, Feherat 8
Terray, Emmanuel 19
Thorez, Maurice 33, 39, 40, 226, 244, 245, 248, 249
Tissot, Jean 55, 66
Toboul, Bertrand 7, 248

- Tomès, Arnaud 28, 42, 125,
251, 263
- Tort, Michel 19, 22
- Trần Đức Thảo 36
- Trebitsch, Michel 41, 248, 252
- Vaillant-Couturier, Marie-
Claude 230
- Valéry, Paul 86
- Vargas, Yves 37, 248
- Vassart, Albert 224, 248
- Villon, Pierre 227, 229, 248
- Vuillemin, Jules 38
- Waelhens, Alphonse de 14
- Wahl, Jean 26, 45, 81, 86, 123,
133, 234, 249
- Wallon, Henri 26, 31, 40, 109,
230, 237, 249
- Watson, John B. 51, 74, 75,
91, 133, 141, 164, 165, 215,
245, 249
- Willard, Claude 40, 249
- Wolikow, Serge 39, 249
- Worms, Frédéric 40, 42, 43,
111, 118, 249, 251, 263
- Wundt, Wilhelm 51, 58, 129,
135, 156, 157, 160

TABLE DES MATIÈRES

Introduction. Un siècle de psychologie concrète	5
<i>par Giuseppe Bianco</i>	
I. Politzer, Kant et la critique. Où voulait aller la psychologie concrète?	45
<i>par Giuseppe Bianco</i>	
II. Le concept de <i>drame</i> dans l'œuvre de Georges Politzer	83
<i>par Roger Bruyeron</i>	
III. Le défi de Politzer. Problèmes et tâches d'une philosophie critique de la vie, au xx ^e siècle et au-delà	111
<i>par Frédéric Worms</i>	
IV. Sartre et la critique des fondements de la psychologie. Quelques pistes sur les rapports de Sartre et de Politzer	125
<i>par Arnaud Tomès</i>	
V. Une introduction à la <i>Critique des fondements de la psychologie</i>	153
<i>par Renaud Barbaras</i>	
VI. Georges Politzer (1903-1942)	219
<i>par Nicole Racine-Furlaud</i>	
VII. Lettre inédite de Georges Politzer à Léon Brunschvig...	233

Bibliographie et sources	237
Les auteurs	251
Index des noms	253

